


GAUDEO

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,

Par Mr. ROBERTSON, *Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

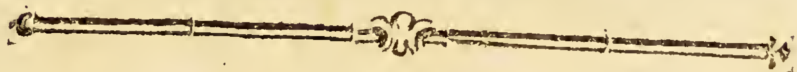
TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

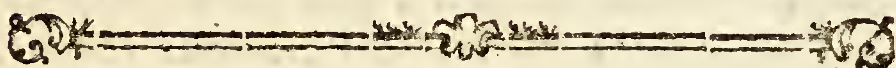
Chez PANCKOUCKE, Libraire, hôtel de Thou, Rue des Poitevins.



M. DCC. LXXVII.



HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.



LIVRE SIXIEME.



Depuis que Nugnès de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du ſud, & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers eſpagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, ſe tournoient vers ces pays inconnus. Dans un ſiecle où l'eſprit aventurier étoit aſſez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hazarder toute

1523. Entrepriſes pour la découverte du Pérou.

1523. leur fortune, & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance étoit saisi avec ardeur, & sur des informations légeres on entreprenoit les plus périlleuses expéditions (1).

Leurs mauvais succès.

C'est ainsi que différens armemens furent faits pour prendre possession des pays situés à l'est du Panama. Mais ces entreprises confiées à des chefs, dont les talens étoient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès (2). Comme ces excursions ne s'étendoient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Tierra-firme*, pays couvert de bois, peu peuplé & très-mal-sain, les aventuriers, à leur retour, firent des rapports décourageans des maux qu'ils avoient soufferts & du peu d'espérance qu'offroient les lieux qu'ils avoient visités. Ces récits calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté, & il s'établit une opinion générale que Balboa s'étoit laissé séduire par quelqu'Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Nouvelle tentative faite par Pizarre, Almagro & Luque.

Mais il y avoit alors à Panama trois hommes sur lesquels les circonstances qui décourageoient tous les autres faisoient si peu d'impression qu'au moment même où tous regardoient comme chimérique l'es-

(1) Voyez la NOTE XXIX.

[2] Calancha, *Cronica page* 100.

poir de découvrir à l'eſt le riche pays qu'a-
voit annoncé Balboa, ils ſe déterminerent 1524.
à entreprendre l'exécution de ſon projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de baſſe naiſſance; & comme il arrive ordinairement aux enfans illégitimes, ſon éducation avoit été entiérement négligée. Son pere ne le croyoit pas deſtiné à s'élever au-deſſus de la condition de ſa mere, car il l'employa, dans ſa jeuneſſe, à garder les cochons. Mais le jeune Pizarre, dédaignant cette vile occupation ſe fit ſoldat, &, après avoir ſervi quelques années en Italie, il s'embarqua pour l'Amérique, où une carriere ſans bornes ouvertes aux talens attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler ſa fortune à ſes deſirs. Sur ce Théâtre Pizarre ſe diſtingua promptement. Né avec un caractere auſſi entreprenant que ſon corps étoit robuſte, il étoit le premier à tous les dangers, toujours infatigable & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant juſqu'à ne ſavoir pas lire, on le regarda bientôt comme un homme né pour commander. Il réuſſit dans toutes les opérations dont il fut chargé, réuniſſant en ſa perſonne des qualités qui ſe trouvent rarement enſemble, la perſévérance & l'ardeur, la hardieſſe dans la combinai-

son de ses plans & la prudence dans leur
1524. exécution. En se jettant de bonne heure dans les affaires sans autres moyens que ses talens & son adresse, &, en ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité ; il acquit une si grande connoissance des affaires & des hommes, qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes & à gouverner les autres (1).

La naissance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro, élevé, dès sa jeunesse, dans le metier des armes, comme son compagnon, ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit, comme lui, une valeur intrépide, une activité infatigable, & une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle dans le nouveau monde ; mais ces qualités dans Almagro étoient accompagnées de la franchise & de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre, elles étoient unies avec l'adresse, la ruse & la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins & la sagacité qui démêle ceux des autres.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui, par des

(1) Herrera, *decad. 1*, *& 2*, *passim. dec. 4. lib. VI*, *c.* 107, Gomera *Hist. c.* 144. Zarate, *Lib. IV. c.* 9.

moyens que les hiſtoriens ne nous ont pas fait connoître, avoit amaſſé des richeſſes qui lui firent concevoir l'eſpérance de s'élever aux plus hauts emplois. 1524.

Conditions de leur aſſociation.

Tels étoient les hommes deſtinés à renverſer un des plus grands empires du monde. Leur aſſociation fut autoriſée par Pédrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute ſa fortune pour former le capital de l'entrepriſe. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit ſur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger en ſe chargeant de commander en perſonne l'armement deſtiné au premier voyage & à la premiere découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de proviſions dont Pizarre pouvoit avoir beſoin, Luque devoit reſter à Panama pour traiter avec le gouverneur, & veiller aux intérêts communs. L'enthouſiaſme religieux ſe trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui ſe ſont ſignalés dans le nouveau monde, uni avec la paſſion des découvertes, union étrange qui fortifioit l'un & l'autre ſentiment. Cette confédération formée par l'avidité & l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus ſolemnelles de la religion. Luque célébra la meſſe, partagea l'hoſtie conſacrée en trois parties pour lui & ſes deux aſſociés, & un contrat qui avoit pour

objet le pillage & le meurtre fut ratifié au
1524. nom du Dieu de paix (1).

Leur premiere expédition. 14 Nov. La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique, que le tems pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui souffloient alors étant directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir (2). Après
1525. avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le sud-est que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme ; mais il trouva par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit ; les terreins bas inondés par les rivieres, les plus hauts couverts de bois impénétrables ; peu d'habitans, mais féroces & courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les Naturels du pays & par-dessus tout les maladies propres aux pays humides concoururent à affoiblir sa petite armée. Le cou-

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. VI*, *c.* 13. Zarate, *Lib.* 1, *c.* 1.

(2) Herrera, *dec.* 4, *lib. II*, *c.* 8, Xerès, *page* 179.

rage du chef soutint quelque tems celui de sa troupe, quoiqu'on n'apperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondans en or, où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage, & de se retirer à Cuchama vis-à-vis des isles des perles, où il espéroit de recevoir de Panama un renfort & des provisions.

1525. Suivie de peu de succès.

Almagro, de son côté, ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéroit trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers, & essuyerent les mêmes souffrances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés, à la fin, dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de flêche, ils furent aussi forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolerent mutuellement en se contant leurs aventures & en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la riviere de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitants lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardens à ne pas abandonner leur projet, malgré tout ce qu'ils avoient

24 Juin.

déjà souffert en voulant en suivre l'exécution (1),

1526.

Ils reprennent leur entreprise

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre & lui avoient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre vingts hommes (2). Tout foible que fût ce renfort, ils n'hésiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur premiere expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Matthieu sur la côte de Quitto, & débarquant à Tacames au sud de la riviere des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues jusques-là sur les côtes de la mer du sud, & trouverent les habitans vêtus d'étoffes de laine & de coton, & parés de différens ornemens d'or & d'argent.

Cependant, malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendoient compte, & par l'imagination de ceux à qui on les présentoit, Pizarre & Almagro n'oserent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Il se retirerent à la petite Isle Gallo où Pizarre demeura avec une par-

(1) Herrera, *decad. 3*, *lib. VIII*, *chap.* 11, 12.
(2) Voyez la NOTE XXX. Zarate, *lib. I*, *c.* 1.

tie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'étoit plus douteuse à leurs yeux (1). 1526.

Pizarre est rappellé par le gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans & moins hardis que leurs chefs avoient envoyé sécrétement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de los Rios qui avoit succédé à Pédrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide & phlegmatique, qui paroît la premiere des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte si grande d'hommes ne pouvoit être que funeste à une colonie naissante & foible. Non-seulement il défendit qu'on fît de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre & ses compagnons de l'isle Gallo. Almagro & de Luque très-mécontens de ces mesures qu'ils n'avoient pu prévenir, & auxquelles ils n'osoient s'opposer, trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens, & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées, & qui

[1] Xerès, 181, Herrera *decad.* 1, *lib.* VIII, *c.* 13.

1526. étoit leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune, qui avoient déjà reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractere, n'avoit pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama, & employa toute son adresse & toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts étoit si récent dans leur mémoire & la pensée de revoir leur famille & leurs amis après une si longue absence se présentoit d'une maniere si séduisante à leur esprit, que Pizarre, ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1).

Il refuse de revenir.

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent, & à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'isle de la Gorgonne. Cette isle, plus éloignée de la côte de l'isle Gallo, & tout-à-fait inhabitée, leur parut une

[1] Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *c.* 2, 3, Zarata, *lib.* I, *c.* 2. Zerès, 181. Gomera, *Hist.* c. 109.

retraite sûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les servirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile & glorieuse à la nation, & à qui on ne pouvoit reprocher que l'excès de leur zèle & de leur courage & de les laisser périr comme des criminels dans une isle déserte. Vaincu par les plaintes & les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais, afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

1526.

Extrémités auxquelles il est réduit.

Pizarre & ses compagnons avoient passé cinq mois dans cette isle, connue par l'endroit le plus mal-sain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce tems leurs yeux avoient été tournés vers Panama, d'où ils espéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques secours. Mais lassés enfin d'une attente inutile, & excédés de souffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme, ils venoient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'Océan avec un radeau, plutôt que de

(1) Voyez la NOTE XXXI.

1526. rester plus long-tems dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama les transports de leur joie furent si vifs, qu'ils oublierent tout ce qu'ils avoient souffert. Leurs espérances se ranimerent, & par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés, par leur genre de vie, aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passerent de l'excès de l'abbattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au-lieu de retourner à Panama, ils porterent au sud-est, & plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtieme jour après leur départ de l'isle de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différens endroits peu considérables, ils prirent terre à Tumbès, ville assez grande située au-delà du troisieme degré au sud de l'équateur, & où se trouvoient un grand temple & un palais des Incas, souverains du pays (1). Là, les Espagnols eurent, pour la premiere fois, le spectacle de l'opulence & de la civilisation de l'empire péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelqu'industrie, & les Naturels décemment vêtus, & ayant sur les autres habitants du nouveau monde l'avantage de connoître l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur

Il découvre le Pérou.

[1] Calancha, *page* 103.

attention fut une quantité & d'or & d'argent ſi grande, que ces métaux étoient employés non-ſeulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vaſes & des uſtenſiles communs ce qui ne laiſſoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuſe abondance dans le pays. Pizarre & ſes compagnons crurent dès-lors qu'ils alloient voir leurs eſpérances réaliſées, & ſe trouver en poſſeſſion de vaſtes domaines & de tréſors inépuiſables. 1526.

Il retourne à Panama.

Cependant, avec le peu de monde qu'il avoit ſous ſes ordres, Pizarre ne pouvoit faire que reconnoître le riche pays dont il eſpéroit devenir bientôt le maître. Il ſuivit quelque tems la côte, & communiqua paiſiblement avec les Naturels, auſſi ſurpris à la vue de ces étrangers que les Eſpagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence & de civiliſation qu'ils appercevoient par-tout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il eſt néceſſaire pour conſtater l'importance de ſa découverte. Il obtint des habitants quelques lamas, eſpece d'animal domeſtique, quelques vaſes d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur induſtrie, & deux jeunes gens à qui il ſe propoſoit d'enſeigner la langue eſpagnole pour en faire ſes interprêtes dans l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troiſieme année qui s'étoit écou- 1527.

lée depuis qu'il en étoit parti (1). Aucun
1527. aventurier de ce siecle n'a éprouvé autant de malheurs & n'a été exposé à de si grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il supporta les uns, & le courage qu'il montra contre les autres, surpasse tout ce que l'histoire du nouveau monde nous présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

1528. Nouveau projet des associés.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts, ni ses plaintes ameres sur le rappel de ses troupes dans un tems où elles lui étoient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de son premier plan. Il soutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un si puissant empire, & refusa d'autoriser une expédition qui pouvoit ruiner la province confiée à ses soins, en lui faisant faire des efforts au-delà de ses moyens. Mais toute sa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois associés. Ils virent seulement qu'il leur falloit poursuivre l'exécution de leur projet sans le secours du gouvernement, ou solliciter auprès de leur souverain la permission qu'ils

Herrera, *decad.* 3, *III*, *lib. X*, *c.* 6, 3, 6; *dec.* 4, *Lib. II*, 7, 8. Vega, 2, *Lib. I*, *c.* 10, 14. Zaratel, *Lib.* I, *c.* 2. Benzo, *hist. Novi Orbis*, *Lib. III*, *c.* 1.

ne pouvoient obtenir de l'adminiſtrateur de la province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur, & de Luque la dignité d'évêque, dans le pays qu'ils ſe propoſoient de conquérir, Pizarre partit pour l'Eſpagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuiſée par les dépenſes qu'ils avoient déjà faites qu'ils eurent beaucoup de peine à ſe procurer par un emprunt la petite ſomme néceſſaire pour les frais de ce voyage (1). 1528.

Pizarre ne perdit point de tems. Quelque nouveau que fût pour lui le théâtre ſur lequel il ſe produiſoit, il parut devant l'empereur ſans embarras, & avec la dignité d'un homme qui ſe rend à lui-même témoignage des ſervices qu'il a rendus. Il conduiſit ſa négociation avec une adreſſe inſinuante, qu'on ne devoit attendre ni de ſon éducation ni du genre de vie qu'il avoit mené juſqu'alors. Les récits touchans de ſes ſouffrances, & les deſcriptions pompeuſes des pays qu'il a découverts; confirmées par les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impreſſion ſur Charles & ſur ſes miniſtres que non ſeulement ils approuverent le projet d'une nouvelle expédition,

Pizarre ſe rend en Eſpagne pour y négocier.

(1) Herrera, *dec.* 4, *Lib. III*, *c.* 1. Vega, *Lib.* 1, *c.* 14.

mais qu'ils parurent encore s'intéreſſer au
8. ſuccès du chef. Pizarre, abuſant de ces diſpoſitions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ſes aſſociés. Comme de Luque ne couroit pas la même carriere que lui, il obtint pour cet eccléſiaſtique la dignité à laquelle il aſpiroit ; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la fortereſſe qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même il ſe fit accorder tous les titres & toute l'autorité que ſon ambition pouvoit déſirer. Il fut fait gouverneur, capitaine général & adelantade de toute la contrée, qu'il avoit découverte & de celles qu'il eſpéroit encore découvrir, avec une autorité abſolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainſi que tous les privileges juſqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa juriſdiction, indépendante du gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'eſpace de deux cents lieues le long de la côte, au ſud de la riviere de Saint-Jago ; & il avoit le pouvoir de nommer tous les officiers qui devoient ſervir ſous lui. Pour ces conceſſions qui ne coûtoient rien à la cour d'Eſpagne, puiſque c'étoit à Pizarre lui-même à s'en mettre en poſſeſſion par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageoit à lever deux cent cinquante hommes, & à ſe pourvoir de vaiſſeaux, d'armes & de munitions pour ſoumettre à la couronne de Caſtille le

Il obtient le gouvernement pour lui-même. 26 Juillet.

pays dont on lui donnoit le gouvernement.

1529.

Foiblesse de son armement.

Quelque peu considérable que fût le corps que Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit si peu de fonds & si peu de crédit qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il vouloit avoir ; desorte qu'après avoir obtenu ses patentes il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ses engagemens (1). Cependant avant son départ il reçut quelques secours d'argent de Cortès qui, étant retourné vers ce tems-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entroit dans une carriere de gloire semblable à celle que lui-même venoit de fournir (2).

Il débarqua à Nombre de Dios, & traversa l'isthme de Panama accompagné de ses trois freres Ferdinand, Juan & Gonzale. Le premier seul étoit né en mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards & fils de François d'Alcantara frere de sa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge, & leur courage & leurs talens les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva 1530.

[1] Herrera, *decad.* 4, *lib. VII. cap.* 9.
[2] *Ibid. Lib. VII*, *c.* 10.

1530. Il se reconcilie avec Al[illegible].

Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits, & travailla même à former une nouvelle société dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses découvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Almagro la charge d'Adelentade & de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'empereur ce titre & un gouvernement indépendant. Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque, satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même, seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se reconcilia, & la confédération se renouvella aux anciennes conditions, que l'entreprise seroit conduite aux frais communs des trois associés, & que les profits seroient partagés entr'eux également (1).

Leurs préparatifs.

En réunissant ainsi leurs talens & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois

[2] Herrera, *dec.* 4, *Lib.* VII, *c.* 9. Zarate, *Lib. I*, *c.* 3, Vega 2 *Lib. I*, *c.* 14.

petits vaiſſeaux & cent quatre-vingts ſoldats, dont trente-ſix cavaliers. Mais les victoires des Eſpagnols en Amérique leur avoient donnés une telle idée de leur ſupériorité, que Pizarre, avec cette petite troupe, n'héſita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y raſſembler un renfort qu'il ſe chargeoit de conduire. La ſaiſon propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connue, Pizarre fit le voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courans à cent lieues au nord de Tumbès, & obligé de débarquer ſes troupes dans la baie de Saint Matthieu. Il ne perdit point de tems, & revint au ſud ſans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aiſément par le renfort qu'il attendoit de Panama que pour s'aſſurer une retraite ſur ſes vaiſſeaux en cas d'accident. Il eut cependant beaucoup à ſouffrir dans cette route. La côte du Pérou eſt en différens endroits ſtérile, mal-ſaine & peu habitée. Les Eſpagnols avoient à paſſer les rivieres près de leur embouchure où leur largeur rend le paſſage plus difficile. Pizarre, au-lieu de gagner la confiance des habitants, les avoit prudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine l'excès de la fatigue & des maladies de différens genres, réduiſirent les

1530. 1531. Février.

Il débarque au Pérou.

1531. Espagnols à des extrêmités presqu'aussi cruelles que celles qu'ils avoient souffertes dans la premiere expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les conduisoit, que plusieurs de ses compagnons commencerent à lui faire des reproches, & que ses soldats auroient perdu toute confiance en lui, si même dans cette partie stérile du Pérou ils n'eussent trouvé quelques apparences de richesse & de culture qui sembloient justifier les rapports de leur chef.

14 Avril. Enfin ils arriverent dans la province de Coaque, & ayant surpris les habitants de la ville principale, ils y trouverent des vases & des ornemens d'or & d'argent évalués à plus de trente mille pezos, & d'autres richesses qui dissiperent leurs doutes, & rendirent aux plus mécontens & leur courage & leurs premieres espérances (1).

Ses mesures pour obtenir du renfort. Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles, qu'il considéroit comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors, qu'il dépêcha sur le champ un vaisseau à Panama avec une grosse part du butin pour Almagro, & un autre bâtiment à Nicaragua chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province, dans l'espérance que cet étalage des richesses qu'il avoit

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib.* VII, *c.* 9. *Lib. II*, *c.* 1. Xerès, 182.

acquiſes en ſi peu de tems, détermineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. 1531.
En attendant il continuoit ſa marche le long de la côte, & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquoit les Naturels du pays dans leurs habitations éparſes avec une ſi grande impétuoſité qu'il les forçoit à ſe ſoumettre ou à ſe retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition ſoudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays dont la figure & les mœurs étoient également extraordinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit réſiſter, fit ſur les Péruviens la même impreſſion de terreur qu'avoient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra preſqu'aucune réſiſtance juſqu'à l'iſle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette iſle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traverſés & les habitants en étoient plus courageux & moins civiliſés que ceux du continent. Ils ſe défendirent avec tant de valeur & d'obſtination que Pizarre employa ſix mois à les ſoumettre. De Puna il s'avança à Tumbès où les maladies qui s'étoient miſes dans ſa troupe le forcerent de ſéjourner pendant trois mois (1).

Pendant ce tems de repos il commença à recueillir le fruit des ſoins qu'il avoit pris

[1] P. Sanchos, *ap.* Ramus III, *page* 371. F. Herera, *dec.* 4, *lib.* VII, *c.* 18, *Lib.* IX, *c.* 1, Zarate, *Lib.* II, c. 2, 3. Xerès, *page* 182, *&c.*

1531. de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable, que l'un étoit commandé par Sébastien Benalcasar, & l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbés il se porta sur la riviere de Piura, & dans une situation avantageuse près de son embouchure, il établit la premiere colonie espagnole du Pérou à laquelle il donna le nom de Saint-Michel.

Il en reçoit, & continue sa marche. 16 Mai.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet empire. Il n'auroit pas pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, & sans cette circonstance, on ne pourroit pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits & développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

Etat de l'empire du Pérou.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou, s'étendoit du nord au sud à plus de quinze cents milles de côte sur la mer du sud. La profondeur de l'est à l'ouest étoit peu considérable & bornée par les grandes chaînes des andes qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou,

comme le reste du nouveau monde, étoit originairement partagé en beaucoup de 1532.
petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs & les formes grossieres d'une police imparfaite ; & toutes étoient alors si mal civilisées, que si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espece de culture & d'industrie régulieres, sans demeures fixes, ne connoissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitants erroient nuds dans les forêts dont leur pays étoit couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siecles contre les maux inséparables de cette barbarie, & lorsque rien ne sembloit annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme & une femme d'une figure majestueuse & décemment vêtus leur apparurent, dit-on, sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncerent comme enfans du soleil. Cette divinité bienfaisante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine & les envoyoit pour l'instruire & la réformer. Leurs exhortations fortifiées par le respect qu'inspiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminerent plusieurs de

[redacted] ces ſauvages errans à ſe réunir : ils reçu-
532. rent, comme des ordres du ciel, les inſ-
tructions de ces deux êtres extraordinaires & les ſuivirent à Cuſco où ils s'établirent & jetterent les fondements d'une ville.

Manco Capac & Mama Ocollo, (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du ſoleil) ayant ainſi raſſemblé pluſieurs tributs errantes, établirent parmi les Péruviens cette union ſociale qui, en multipliant les objets de deſirs & en combinant les efforts de l'eſpece humaine, excite l'induſtrie & amene les progrès de tous les genres. Manco Capac inſtruiſit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Occollo enſeigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tiſſus. Par le travail d'un ſexe, la ſubſiſtance devint moins précaire ; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de premiere néceſſité pour une ſociété naiſſante, c'eſt-à-dire, à la nourriture, au vêtement & à l'habitation du peuple groſſier qu'il avoit pris ſous ſa conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses inſtructions, que nous détaillerons plus au long dans la ſuite, fixerent les différens rapports des hommes entr'eux & preſcrivirent les devoirs qui en réſultoient. Par-là un peuple barbare & groſſier acquit des mœurs & prit des idées de décence. Les

fonctions

fonctions des personnes chargées de quelqu'administration & revêtues de quelqu'autorité furent réglées avec tant de précision & la subordination fut si bien établie qu'il se forma bientôt un état politique, régulier & bien gouverné. 1532.

C'est ainsi, selon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *Incas* ou *seigneurs* du Pérou. Peu considérable à son origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit lieues de Cusco. Mais dans ces bornes étroites Manco Capac exerça une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination s'étendit s'arrogerent les mêmes droits. Leur despotisme étoit aussi absolu que celui des souverains de l'Asie. Les Incas étoient respectés, non-seulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur sang étoit regardé comme sacré & ne fut jamais souillé par aucun mélange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des Incas. Leur famille demeurant ainsi séparée du reste de la nation, en étoit distinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne se montroit lui-même qu'avec des marques de sa royauté, dont l'usage étoit réservé à lui seul & recevoit de ses sujets des témoignages d'un respect qui alloit presque jusqu'à l'adoration.

Mais entre les mains des monarques Pé-

ruviens, ce pouvoir ſans bornes fut, dit-
532. on, toujours uni à un ſoin tendre pour le bonheur de leurs ſujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'eſt pas la paſſion des conquêtes qui pouſſa les Incas à étendre leur empire, mais le deſir de répandre les avantages de la civiliſation & les connoiſſances des arts parmi les peuples barbares qu'ils ſoumettoient. Pendant une ſucceſſion de douze rois, aucun ne s'écarta, diſent-ils, de ce caractere de bienfaiſance (1).

Lorſque les Eſpagnols aborderent pour la premiere fois à la côte du Pérou, en mil cinq cent vingt-ſix, Huana Capac, le douzieme monarque depuis la fondation de l'empire, étoit ſur le trône. On nous le repréſente comme un prince qui réuniſſoit les talens militaires aux vertus pacifiques qui diſtinguoient ſes ayeux. Il ſoumit le royaume de Quito, conquête qui doubla preſque le pouvoir & l'étendue de l'Empire. Il voulut réſider dans la capitale de cette belle province, & contre la loi ancienne & fondamentale de la monarchie qui défendoit de ſouiller le ſang royal par aucune alliance étrangere, il épouſa la fille du roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laiſſa ce royaume à ſa mort, arrivé à Quito vers quinze cent vigt-neuf. Huaſcar, ſon frere aîné par ſa mere qui étoit du ſang

[1] Cieca de Leon *Cron. c. 44.* Herrera *dec.* 3, *lib. X*, *c. 4. decad. 5*, *Lib. III*, *c.* 17.

royal, eût pour son partage le reste de 1532.
ses états. Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avoit régné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, la disposition d'Huana Capac pour la succession à l'Empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie & fondée sur une autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cusco un mécontentement général. Huascar encouragé par les dispositions de ses sujets voulut que son frere renonçât au royaume de Quito, & le reconnût pour son souverain. Mais le premier soin d'Atahualpa avoit été de s'attacher un gros corps de troupes qui avoit accompagné son pere à Quito. C'étoient les meilleurs soldats de l'Empire, & Huana Capac leur devoit toutes ses victoires. Appuyé de ce secours, Atahualpa éluda d'abord la demande de son frere & marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes princes dont l'un avoit pour lui l'ancienne loi du Pérou & l'autre les forces de l'Empire, précipita cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avoit été exempt jusques-là sous une suite de princes vertueux. Dans une telle situation l'événement n'étoit pas difficile à prévoir: la force des armes l'emporta sur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux &

abusa cruellement de sa victoire. Convaincu
532. lui-même de la foiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfans du soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar fait prisonnier dans la bataille qui avoit décidé du sort de l'Empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa donnant des ordres au nom de son frere pût établir plus aisément son autorité (1).

Favorable aux progrès des Espagnols

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de Saint-Matthieu, cette guerre civile étoit dans toute sa violence. Si dans sa premiere exédition, en quinze cent vingt-six, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand état réunies sous un monarque habile, courageux & qu'aucun autre soin n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Espagnols, étoient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les alarmer & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir.

Pizarre en profite & s'avance.

Ce concours de circonstances que Pi-

(1) Zarate *Lib. I*, *c.* 15. Vega 1, *lib. IX*, *c.* 12, 32-40. Herrera, *decad.* 5, *lib. I*, *c.* 2. *Lib. III*, *c.* 17.

zarre ne pouvoit prévoir, & dont il ne pût être inſtruit que fort tard par la diffi- 1532.
culté de communiquer avec une nation dont il ignoroit la langue, lui laiſſa la facilité de pouſſer ſes opérations preſque ſans obſtacles & d'arriver juſqu'au centre de l'Empire avant qu'on eût fait un ſeul effort pour l'arrêter dans ſa marche. Les Eſpagnols en s'avançant apprirent quelque choſe de la diviſion qui partageoit le royaume; mais ils n'en furent bien inſtruits que par des envoyés d'Huaſcar à Pizarre à qui ce prince demanda du ſecours contre Atahualpa comme contre un rebelle & un uſurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture & prévit ſi nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui diviſoit le royaume, que ſans attendre le renfort qui lui arrivoit de Panama, il ſe détermina à s'avancer pendant que la diſcorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impoſſibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces; eſpérant lui-même qu'en prenant la défenſe de l'un des compétiteurs ſelon les circonſtances, pourroit plus aiſement les opprimer tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fuſſent les qualités diſtinctives des Eſpagnols de ce ſiecle, & que Pizarre poſſédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guère ſuppoſer qu'après s'être avancé juſqu'à ce mo-

[1] Zarate, *lib. II, c.* 3.

ment avec beaucoup de lenteur & de pré-
32. caution, il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitement de résolution, & pour embrasser un plan si hardi & si dangereux.

Etat de ses forces.

Comme il étoit obligé de partager ses troupes, & de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qui devoit lui servir de retraite en cas d'événement & de port, où il pût recevoir les secours qu'il attendoit de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable & en assez mauvais état. Elle consistoit en soixante-deux cavaliers (1) & cent deux fantassins, dont vingt étoient armé d'arquebuses & trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, & où Atahualpa étoit campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier dépêché par l'Inca vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince qui lui offroit son amitié & le faisoit assurer qu'il seroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa, son secours con-

(1) Voyez la NOTE XXXII.

tre les ennemis qui lui diſputoient le trône (1). 1517.

Les Péruviens ne pouvant ſe faire aucune idée véritable de l'objet que les Eſpagnols avoient en vue en entrant dans leur pays, s'épuiſoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature ſupérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos & de leur liberté? Les proteſtations des Eſpagnols qui ne ceſſoient de dire qu'ils étoient venus apporter aux Péruviens la connoiſſance de la vérité & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraiſemblance à la premiere opinion; mais ils étoient rejettés dans la ſeconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude la déclaration que Pizarre fit de ſes intentions pacifiques diſſipa les craintes de l'Inca & le détermina à recevoir les Eſpagnols en amis. En conſéquence on les laiſſa traverſer paiſiblement un deſert ſablonneux entre Saint-Michel & Motupé où le petit effort d'un ennemi, joint à la détreſſe où ils ſe trouvoient en traveſant un ſi mauvais pays, leur auroit été fatal (2). De Motupé ils s'avancerent vers les montagnes qui envi-

Opinions des Péruviens ſur les projets des Eſpagnols.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. I*, *chap.* 3. Xerès, *page* 189.

(2) Voyez la NOTE XXXIII.

ronnent la partie baſſe du Pérou & paſ-
1532. ſerent par un défilé ſi étroit & ſi inacceſſible qu'un petit nombre d'hommes auroit pu les défendre contre une armée nombreuſe. Mais là encore par l'imprudente crédulité de l'Inca, ils ne rencontrerent aucun obſtacle & prirent tranquillement poſſeſſion d'un fort conſtruit pour défendre ce paſſage important. A leur approche Atahualpa leur fit renouveller les aſſurances de ſon amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des préſens plus riches encore que les premiers.

Il arrive à Caxamalca.

A ſon entrée dans Caxamalca, Pizarre prit poſſeſſion d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit formé par une maiſon que les eſpagnols appellent le palais de l'Inca & l'autre par un temple du ſoleil, le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ſes troupes dans ce poſte avantageux, il dépêcha Fernand Soto & ſon frere Ferdinand, au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les aſſurances que Pizarre avoit déjà données de ſes diſpoſitions pacifiques & de demander une entrevue avec l'Inca, afin de lui expliquer plus au long les intentions qus les Eſpagnols avoient eues en venant dans ſon pays. Ils furent reçus avec toutes les attentions de l'hoſpitalité que les Péruviens euſſent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Ata-

hualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui régnoit à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchoient de sa personne & exécutoient ses ordres, étonnerent les Espagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attacherent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient sur leurs personnes l'Inca & les gens de sa suite, les vases d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espece, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit former un Européen du seizieme siécle. 1532.

Perfidie méditée de Pizarre

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avoient été témoins, & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu, que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déjà prise. Il savoit, par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi-bien que par l'exemple de Cortès, de quelle conséquence il pouvoit être pour lui de se saisir de la per-

1532. ſonne de l'Inca. Pour en venir à bout ; il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractere qu'il avoit revêtu en s'annonçant comme l'ambaſſadeur d'un monarque qui recherchoit l'alliance de l'Inca ; au mépris des aſſurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données, & des offres de ſervice qu'il lui avoit faites, il réſolut de ſe prévaloir de la ſimplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit ſur ces proteſtations, & de s'emparer de la perſonne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de ſon plan auſſi froidement & avec auſſi peu de ſcrupule, que ſi cette trahiſon n'eût pas dû faire un jour ſa honte & celle de ſon pays. Il diviſa ſa cavalerie en trois petits eſcadrons ſous le commandement de Ferdinand ſon frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de ſon infanterie ; ſeulement il garda près de ſa perſonne vingt de ſes plus déterminés ſoldats pour le ſeconder dans la périlleuſe entrepriſe qu'il ſe réſervoit. L'artillerie, qui conſiſtoit en deux pieces de canon de campagne (1) & les arquebuſiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas ſortir de leurs poſtes, & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le ſignal de l'action.

[1] Xerès, page 194.

Dès le grand matin tout le camp des Péruviens fut en mouvement ; mais comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans sa premiere entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs, que le jour étoit déjà fort avancé lorsqu'elle commença. Même alors de peur que l'ordre n'en fut troublé, elle se fit avec tant de lenteur, que les Espagnols s'impatientant, & craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'Inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cents hommes habillés uniformément, espece de coureurs qui lui ouvroient le passage. Assis lui-même sur une espece de trône ou de lit, orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or & d'argent, & enrichi de pierres précieuses, il étoit porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derriere lui quelques-uns de ses premiers officiers étoient portés de la même maniere. Plusieurs bandes de danseurs & de chanteurs accompagnoient cette marche, & toute la plaine étoit couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes.

1532. 16 Nov. Visite que lui rend l'Inca.

Dès que l'Inca fut près du quartier des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança, un cru-

Etrange harangue de Valverde.

cifix dans une main & son breviaire dans
1532. l'autre, & dans un long discours exposa au monarque la doctrine de la création, la chûte du premier homme, l'incarnation, la passion & la résurrection de J. C. le choix que Dieu avoit fait de St. Pierre pour être son grand-vicaire sur la terre, le pouvoir de St. Pierre transmis aux papes, & la donation faite au roi de Castille par le Pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnoître l'autorité suprême du Pape, & le roi de Castille comme son légitime souverain, lui promettant, s'il se soumettoit, que le roi son maître prendroit le Pérou sous sa protection, & lui permettroit de continuer d'y régner, mais lui déclarant la guerre, & le menaçant de la plus terrible vengeance, s'il refusoit d'obéir, & s'il persévéroit dans son impiété.

Réponse de l'Inca.

Cet étrange discours, qui contenoit des mysteres incompréhensibles & des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en si peu de tems une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprête, qui entendoit peu l'espagnol, & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'Inca, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde plus faciles à saisir le rem-

plirent d'étonnement & d'indignation. Sa réponſe fut pourtant modérée. Il commença par obſerver qu'il étoit maître de ſon royaume par le droit de ſucceſſion, & qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger prétendoit diſpoſer de ce qui ne lui appartenoit pas; & que ſi cette prétendue donation avoit été faite, lui qui étoit le légitime propriétaire réfuſoit de la confirmer; qu'il n'étoit point du tout diſpoſé à renoncer à la religion qu'il tenoit de ſes ancêtres, & à abandonner le culte du ſoleil, divinité immortelle que lui & ſon peuple adoroient, pour adorer le dieu des Eſpagnols qui étoit ſujet à la mort; qu'à l'égard des autres points traités dans le diſcours du harangueur, il n'en avoit jamais entendu parler, qu'il n'y comprenoit rien, & qu'il deſiroit de ſavoir où Valverde avoit appris de choſes ſi extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Valverde en lui préſentant ſon bréviaire. L'Inca prit le livre avec empreſſement, & après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de ſon oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-il, en jettant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ſes compagnons, & leur crie: » aux armes, chrétiens, la parole de Dieu » eſt profanée, vengez ce crime ſur ces » chiens d'infideles (1) ».

1532.

Pizarre qui, durant cette longue confé- Pizarre at-

[1] Voyez la NOTE XXXIV.

1532. taque les Péruviens

rence, avoit eu de la peine à retenir ses soldats, impatiens de se jetter sur les richesses qu'ils avoient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A l'instant les instruments militaires des Espagnols se firent entendre ; les canons & les mousquets commencerent à tirer, les chevaux s'élancerent, & l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains, étonnés d'une attaque si soudaine & à laquelle ils s'attendoient si peu, troublés par les terribles effets des armes à feu, & par l'irrésistible impétuosité de la cavalerie prirent la fuite de tous les côtés sans tenter de se défendre. Pizarre, à la tête de sa troupe d'élite, pousse droit à l'Inca, & quoique les grands de sa suite s'empressassent autour de leur monarque, & lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt jusqu'à lui, le saisit par le bras, le fait descendre de son trône, & l'emmene dans son quartier. La prise du monarque décida la fuite de toutes ses troupes. Les Espagnols les poursuivirent de tous les côtés, & continuerent de massacrer, de sang froid & avec une barbarie réfléchie, des fuyards qui ne faisoient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés ; aucun Espagnol ne périt, & Pizarre seul fut légérement blessé à la main par un de ses propres

Il se rend maître de la personne de l'Inca.

soldats qui s'étoit saisi, avec trop de précipitation, de la personne de l'Inca (1). 1532.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpasserent toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou, & ils furent si transportés de cet étonnant succès, qu'ils passerent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de tems une fortune extraordinaire.

Abattement de l'Inca.

Aux premiers momens de sa captivité l'Inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, & son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre, craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur & de respect, que démentoient ses actions. En vivant parmi les Espagnols l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominoient, & qu'ils ne prenoient pas la peine de cacher; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connoissoient déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un

(1) Voyez la NOTE XXXV.

1532. homme peut atteindre. Pizarre accepta sans héfiter des offres fi féduifantes, & l'on tira une ligne fur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le tréfor promis devoit s'élever.

Les Efpagnols vifitent différentes provinces

Atahualpa, tranfporté de joie par l'efpoir de recouvrer fa liberté, prit fur le champ des mefures pour remplir fon engagement. Il envoya des meffagers à Cufco, à Quito, & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance, foit dans les temples, foit dans le palais des Incas, & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à fa rançon. Quoiqu'il fût prifonnier chez fes ennemis, les Péruviens étoient fi accoutumés à refpecter tous les ordres de leurs fouverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'efpérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre fa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer; & quoique les forces de l'empire fuffent encore entieres, on ne fit plus de préparatifs; on n'affembla plus de troupes pour défendre l'état & venger le fouverain (1). Les Efpagnols demeurerent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui, loin de trouver aucune réfiftance, furent par-tout reçus avec des té-

(1) Xerès, 205.

moignages de respect & de soumission (1).

Quelque peu considérables que fussent ces détachemens, & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays il se seroit biengardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes s'il n'avoit pas reçu dans le même tems la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (2). L'arrivée de ce secours étoit aussi alarmante pour l'Inca qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyoit le pouvoir de ses ennemis s'accroître ; & comme il ne connoissoit ni d'où venoient ces étrangers, ni par quel moyen ils étoient conduits au Pérou, il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondoit sur ses états. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes, il apprit que quelques Espagnols, marchant vers Cusco, avoient rendu visite à son frere Huascar dans le lieu où il étoit prisonnier, que ce prince leur avoit réprésenté la justice de sa cause, & que, pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable si les Espagnols écoutoient ces proposi-

1532. Almagro arrive avec un renfort. Décembre.

1533. Huascar est mis à mort.

(1) Voyez la NOTE XXXVI.

[2] Xerès, 204. Herrera *decad.* 5, *Lib.* III, c. 1, 2.

tions, & craignant que leur insatiable avi-
1533. dité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver la sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse (1).

Cependant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée, & Atahualpa assuroit les Espagnols que si toute sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoit tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-tems l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques pieces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne & cent mille pezos, destinés aux soldats qui étoient arrivé avec Almagro, il resta un million cinq cent vingt-huit mille cinq cents pezos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de St. Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, & dans

[1] Zarate, *Lib. II*, *c. 6.* Gomera, *hist. c.* 155. Herrera, *decad. 5*, *Lib. III*, *c. 2.*

la maniere dont elle se fit on reconnoît bien ce bizarre mêlange de fanatisme & de rapacité que j'ai eu plus d'une fois déja l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappans des conquérans du nouveau monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachés par la fourbe, la violence & la cruauté, ils commencerent par invoquer solemnellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du ciel pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pezos, somme équivalente en ce tems-là à autant de livres sterlings du nôtre, & chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre & de ses officiers furent proportionnés à leurs rangs. 1533.

Effets de ce partage.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite, acquise par le service militaire, & jamais un si grand butin ne fut partagé par un si petit nombre de soldats. Plusieurs d'entr'eux se voyant récompensé de leurs travaux, au-delà leurs espérances, furent si impatiens de se retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre, voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainsi disposés ni courage dans les combats, ni patience dans

[1] Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 3.

1533. les travaux convaincu d'ailleurs que partout où ils iroient le ſpectacle de leur richeſſe engageroit d'autres aventuriers plus pauvres & plus hardis à venir ſe ranger ſous ſes drapeaux, leur accorda leur demande ſans difficulté, & permit à plus de ſoixante d'entr'eux d'accompagner en Eſpagne ſon frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'empereur la relation de ſes victoires, & les préſens qu'il lui deſtinoit (1).

L'Inca demande inutilement ſa liberté.

L'Inca, après le partage de ſa rançon entre les Eſpagnols, les ſomma d'accomplir la promeſſe qu'on lui avoit faite de le mettre en liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de la penſée de Pizarre. En faiſant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, comme tous ſes compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une eſpece inférieure qui ne méritoient pas le nom d'hommes & n'en avoient pas les droits. Dans ſa convention avec Atahualpa il n'avoit eu d'autre objet que d'amuſer ſon priſonnier, afin que l'eſpoir de recouvrer ſa liberté l'engageât à lui prêter ſon autorité pour recueillir les richeſſes de ſon royaume. Après avoir réuſſi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avoit promis, & tandis que ce prince crédule eſpéroit de remonter bientôt ſur ſon trône, Pizarre avoit ſecrétement réſolu de

[1] Herrera, *dec.* 5, *Lib. III*, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *c.* 38.

lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels & des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquêtede l'Amérique. 1533.

Pizarre en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le souverain du Mexique, manquoit des talens nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avoit pas sçu mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne & de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa montroit plus de discernement que n'en avoit fait voir Montézuma, & qu'il paroissoit avoir mieux démêlé le caractere & les vues des Espagnols. Les soupçons & la défiance s'établirent bientôt entr'eux & lui. Le soin avec lequel il falloit garder un prisonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du service militaire tandis que l'avantage qu'on en rétiroit, paroissoit peu considérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'Inca que comme un fardeau dont il desiroit d'être délivré (1).

Défiance mutuelle entre l'Inca & les Espagnols.

Almagro & ses compagnons avoient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'Inca, & quoique les nouveaux venus eussent eu, comme nous l'avons vu ci-dessus, une part du bu-

Almagro & ses compagnons demandent la mort de l'Inca.

[1] Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

1533. tin & que leur chef eût reçu des présens considérables, ils étoient tous mécontens. Ils craignoient que tant qu'Atahualpa seroit prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourroit amasser dans la suite que comme le supplément de ce qui manquoit à la rançon de l'Inca, & que sous ce prétexte ils ne prétendissent se les approprier en entier. Ils demandoient donc sa mort afin que tous les avanturiers du Pérou fussent désormais sur le même pied & eussent les mêmes droits (1).

Motifs qui portent Pizarre à y consentir.

Pizarre lui-même commençoit à être alarmé des nouvelles qui lui parvenoient des provinces éloignées de l'empire. On y assembloit des troupes; ces mouvemens pouvoient être l'effet des ordres donnés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès, en quinze cent vingt, pour lui servir d'interprete. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familiérement & fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivroit, il conçut le projet d'en-

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 7. Vega, *p.* 2. *Lib. I* *c.* 7. Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, *c.* 4.

gager les Efpagnols à lui ôter la vie, en
leur donnant des alarmes fur les deffeins 1533.
fecrets de leur prifonnier & en leur parlant fans ceffe des préparatifs qu'il faifoit contr'eux.

Tandis qu'Almagro & fes compagnons demandoient ouvertement la mort de l'Inca, & que Philippillo travailloit en fecret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter fa perte. Durant fa captivité il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand, Pizarre & Ferdinand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, fe conduifoient à fon égard avec plus de décence & d'attention. Adouci par le refpect que lui montroient ces officiers d'un rang diftingué parmi les Efpagnols, il fe plaifoit dans leur fociété, mais en préfence du gouverneur il étoit timide & contraint. A la crainte fe joignoit bientôt le mépris pour Pizarre. parmi les arts de l'Europe celui de lire & d'écrire attiroit fa plus grande admiration. Il cherchoit depuis long-tems fi c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir fes doutes il pria un des foldats qui le regardoient d'écrire fur l'ongle de fon pouce le nom de Dieu. Il montra enfuite cette écriture à différens Efpagnols en leur demandant ce qu'elle fignifioit & à fon grand étonnement tous lui firent fans héfiter la même réponfe. Pizarre entrant un jour

chez lui, l'Inca lui présenta son pouce.
1533. Le gouverneur rougit & fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment Atahualpa le regarde comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats, il n'eut pas l'adresse de cacher les sentimens que cette découverte lui avoit inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare, que son ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'Inca (1).

On fait à l'Inca son procès.

Mais pour donner quelqu'apparence de justice à une action si violente & pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux conseilliers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un procureur général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense & des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa quoique bâtard avoit usurpé le trône & fait mourir son frere son légitime souverain. Il étoit idolâtre & il avoit non-seulement permis,

(1) Herrera, *dec.* 5, *lib. III*, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *lib.* 1, *c.* 38.

mais

mais même ordonné des facrifices humains. 1533.
Il avoit un grand nombre de concubines. Depuis son emprifonnement il avoit diffipé & détourné frauduleusement les tréfors de l'Empire qui appartenoient aux Efpagnols par droit de conquête & excité fes fujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accufation, quelques-uns font fi ridicules & fi abfurdes qu'on ne fait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre qui en faifoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il foumettoit le fouverain d'un grand empire fur lequel il n'avoit aucune jurifdiction. Sur tous ces articles, des témoins furent entendus; mais comme ils faifoient leur dépofition dans leur langue, Philippillo chargé de les interpréter pouvoit y donner toutes les tournures qui favorifoient fes perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincans à des juges, dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcerent qu'Atahualpa étoit coupable, & le condamnerent à être brûlé vif. Le P. Valverde proftitua fes fonctions facrées jufqu'à confirmer cette fentence par l'autorité de fon miniftere & à en attefter la juftice par fa fignature. Accablé de fa deftinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par fes larmes, fes promeffes & fes prieres d'être envoyé en Efpagne où un monarque feroit fon juge. Mais la pitié étoit un fentiment inconnu au cœur du cruel Pizar-

Il eft condamné.

1533. re. Il ordonna que l'exécution fût faite ſur le champ, & ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens du malheureux prince, le même moine qui venoit de ratifier ſa ſentence ſe préſenta à lui pour le conſoler & tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit uſage Valverde pour faire embraſſer à l'Inca la religion chrétienne, fut la promeſſe qu'on adouciroit la rigueur de ſon ſupplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite; & Atahualpa au lieu d'être brûlé, fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

Et exécuté.

Pluſieurs Eſpagnols s'élevent contre cette violence.

Heureuſement pour l'honneur de la nation eſpagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès, & ſortis de leur patrie pour conquérir & déſoler le nouveau monde, il ſe trouvoit encore des hommes qui conſervoient des ſentimens d'honneur & de généroſité dignes du nom Caſtillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Eſpagne avant le procès d'Atahualpa, & que Soto eût été envoyé dans un poſte éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne ſe fit pas ſans oppoſition. Pluſieurs officiers & particuliérement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles firent des remontrances & même des proteſtations contre

(1) Zarate, *lib. II*, *c.* 7. Xerès, *pag.* 233. Vega, *p.* 2, *lib. I*, *c.* 36. 37. Gomera, *hiſt. c.* 117. Herrera, *dec.* 5, *lib. III*, *c.* 4.

ce jugement, comme déshonorant pour leur patrie & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutoient que c'étoit violer le droit public des nations & usurper sur un souverain indépendant une jurisdiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient leur être avantageux l'emporterent. Mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles & les écrivains Espagnols en rapportant ces événemens où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcerent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime (1). 1533.

Dissolution du gouvernement & de toute police intérieure au Pérou.

Après la mort d'Atahualpa Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendroit entre ses mains un instrument passif & qu'il se serviroit de lui plus aisément que d'un monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cusco & des pays adjacens reconnurent comme Inca Manco Capac frere d'Huascar (2). Mais ni l'un ni l'autre de ces souverains n'eut l'autorité de ses prédécess-

[1] Vega, *p.* 2, *lib. I*, *c.* 37. Xerès, I, 235. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 5.

(2) Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 7.

1533. seurs. Les convulsions violentes qui avoient agité l'Empire, d'abord dans la guerre civile des deux freres, & ensuite depuis le moment de l'invasion des Espagnols, avoient non-seulement troublé l'ordre établi dans l'administration intérieure, mais presque brisé tous les ressorts du gouvernement. Lorsque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers & périssant enfin d'une mort honteuse, le peuple de différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès se regardant comme affranchi désormais de toute la contrainte des loix & des mœurs (1). Atahualpa avoit fait périr un si grand nombre des descendans du soleil & les avoit traités avec tant d'indignité, que leur ascendant sur les peuples étoit fort affoibli & le respect qu'on avoit pour cette race sainte sensiblement diminuée. Encouragés par ces circonstances, des hommes ambitieux s'éleverent en différentes parties de l'empire & aspirerent au pouvoir suprême sans être de la race des Incas. Le général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito, saisit le frere & les enfans de son maître, les fit mourir dans les supplices, & rejettant toute liaison avec l'un & l'autre Inca se forma pour lui-même un royaume séparé (2).

(1) Herrera, *decad. 5, Lib. II, cap. 12. Lib. III, c. 5.*

[2] Zarate, *Lib. II, c.* 8. Vega, *p. 2, Lib. II, c.* 3, 4.

Les Espagnols virent avec plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens & la vigueur du gouvernement se relâcher. Ils considérerent ces désordres comme les avant-coureurs de la dissolution prochaine de l'état. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cusco. Il avoit reçu des renforts si considérables qu'il pouvoit désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que son frere Ferdinand & les officiers & soldats à qui il avoit permis de quitter le service & emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportoient, la renommée de leurs victoires & de leurs richesses se répandit dans tous les établissemens espagnols de la côte du sud, & y produisit un si grand effet, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama & de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts, qui vouloient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1) Malgré toutes les défenses il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de sorte qu'en se mettant en marche pour Cusco il se trouva à la tête

1533. Pizarre s'avance vers Cusco.

[1] Gomera, *Hist.* c. 125, Vega, *p.* 2, *Lib.* *II*, c. 1. Herrera, *decad.* 5, *Lib. II*, c. 5.

de cinq cents hommes, après avoir laiſſé
1533. à Saint-Michel une garniſon conſidérable
ſous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient aſſemblé pluſieurs gros corps de troupes pour s'oppoſer à ces progrès. On livra pluſieurs combats, qui ſe terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Américains : il y avoit un petit nombre d'Eſpagnols tués ou bleſſés, & les Américains étoient mis en fuite à chaque fois avec grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cuſco & en prit poſſeſſion. Les tréſors qu'on y trouva, reſte de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché, ſoit pour ſauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés, ſoit en haine de leurs avides vainqueurs, excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais comme les Eſpagnols étoient déja familiariſés avec la richeſſe du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part conſidérable qui fut diſtribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier(1).

Pendant cette marche à Cuſco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitoit comme Inca, mourut ; & comme les Eſpagnols ne lui ſubſtituerent perſonne, les droits de Manco Capac au trône parurent être alors univerſellement reconnus (2).

Conquête de Quito par Benalcazar.

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

[2] Herrera, *dec.* 5, *Lib.* V, c. 2.

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainsi occupées, Benalcazar, gouverneur 1533. de Saint-Michel, habile & brave officier, rougissoit de son inaction & brûloit de se signaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua, le mit en état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement, confié à ses soins, il se mit à la tête du reste & partit pour soumettre Quito, où selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avoit laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avoit une grande distance de Saint-Michel à cette ville, & la marche étoit pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois; il fut souvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur, sa bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacles & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitants connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de le tromper, avoient emporté toutes les richesses qui attiroient les Espagnols & qui leur avoient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

[1] Zarate, *lib. II*, *c. 9.* Vega *p. 2. lib. II*, *c. 9.*

1533. Expédition d'Alvarado.

Benalcazar ne fut pas le ſeul capitaine Eſpagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richeſſes qui s'y trouvoient y attira un ennemi plus puiſſant. Pierre d'Alvarado qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompenſe de ſa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille, & ſentit le beſoin de ſe rejetter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richeſſes acquiſes par les conquérans du Pérou exalterent en lui cette paſſion & en déterminerent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito étoit hors des limites du gouvernement de Pizarre, il réſolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cents hommes, dont plus de deux cents étoient de gentilshommes ſervant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo & connoiſſant très-imparfaitement le pays, il entreprit ſans guide de marcher directement à Quito, en ſuivant le cours de la riviere Guayaquil & en traverſant les andes vers ſa ſource. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ſes troupes furent ſi excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts & des marais dans les terreins bas, &

Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *c.* 11, 12, *Lib. V*, *c.* 2, 3. *lib. VI*.

souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito, il avoit péri un cinquieme des Espagnols & la moitié des chevaux ; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas américaines, mais espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre ayant été instruit de l'armement d'Alvarado avoit envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son invasion. Benalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageusement lorsque quelques officiers plus modérés proposerent & firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols, devoient suspendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement, à condition qu'Almagro lui paieroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépense de son armement. Plusieurs de ses soldats prirent parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition qui sembloit devoir perdre Pizarre & sa colonie contribua ainsi à augmenter ses forces (2).

1533.

(1) Voyez la NOTE XXXVIII.

(2) Zarate, *Lib. II*, c. 10-13. Vega *p.* 2, *lib.* 2.

1534. Honneurs y conférés par le roi d'Espagne à Pizarre & à Almagro.

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (1) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama & dans les autres colonies espagnoles. Pizarre fut reçu de l'empereur avec les égards dus à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maître du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'Empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux pouvoirs & de nouveaux privileges & en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans sa premiere patente. Almagro obtint aussi les honneurs qu'il avoit si long-tems desirés. On lui donna le titre d'Adelentade ou gouverneur, & sa jurisdiction fut étendue sur deux cents lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques, distinction tou-

II, *c.* 1, 2, 9, *&c.* Gomera *hist. c.* 126, *&c.* Ramesal, *hist. Guatimal. Lib. III*, *c.* 6. Herrera, *dec.* 5, *lib.*, VI, *c.* 1, 7, 8.

(2) Voyez la NOTE XXXIX.

jours flatteufe pour un gentilhomme Efpagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de perfonnes de plus grande diftinction que celle qui avoit jufqu'alors fervi en Amérique (1). 1534.

Commencement des difcuffions entre Pizarre & Almagro.

On reçut au Pérou quelques nouvelles de fa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plutôt inftruit qu'il avoit obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cufco, où réfidoient les Incas, y étoit compris & qu'il fe prépara à fe rendre maître de ce pofte important. Jean & Gonzales Pizarre fe mirent en devoir de le repouffer. Chacun des contendans avoit un parti puiffant & la difpute alloit fe décider par le fort des armes, lorfque François Pizarre arriva dans la capitale; il n'y avoit jamais eu entre ce guerrier & Almagro de reconciliation fincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui feul des honneurs & des avantages qu'il devoit partager avec fon affocié, étoit toujours préfente à l'efprit de l'un & de l'autre. L'un ne pouvant fe diffimuler fa mauvaife foi, ne fe flattoit pas que fon rival la lui pardonnât; l'autre fe fouvenant toujours qu'il avoit été trompé ne cherchoit que les occafions de fe venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à fufpendre leur haine réciproque & mê-

[1] Zarate, *Lib. III c.* 3. Vega, *p.* 2. *lib. II*, *c.* 19. *Herrera*, *decad.* 5, *lib.* VI, *c.* 13.

me à agir de concert pour obtenir les ri-
1534. chesses & la puissance ; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs desirs les mêmes passions qui avoient formé cette union passagere les diviserent de nouveau. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de subalternes intéressés à les flatter, qui avec l'art & la méchanceté particuliere à cette espece d'hommes, aigrissoient leurs soupçons mutuels & grossissoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais malgré toutes ces causes d'inimitié, ils connoissoient si bien l'un & l'autre leurs talens respectifs qu'ils craignoient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cusco & l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro & ses partisans détournerent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenteroit la conquête du Chili, & que s'il n'y trouvoit pas un établissement digne de lui, Pizarre pour l'indemniser lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solemnités religieuses que la premiere & observé avec aussi peu de fidélité (1).

Réglement de Pizarre.

Dès que cette affaire importante fut

(1) Zarate, *Lib. II. c.* 13. Vega, p. 2. *lib.* II, *c.* 19. Benzo, *lib.* III, *c.* 6. Herrera, *decad.* 5, *lib. VII*, *c.* 8.

terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer & comme il jouissoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Espagnol ni Indien, il s'occupa avec l'ardeur & la constance qui distinguent son caractere à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendit incapable de toute recherche sur les principes de la police intérieure, & que le genre de vie qu'il avoit mené jusques-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumieres & à l'expérience. Il partagea le pays en différens districts, & il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglemens sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines & le traitement des Indiens. Ses loix furent simples & n'avoient pour objet que la prospérité publique. 1534.

Fondation de Lima.

Mais quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit sa colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se considéroit lui-même comme le fondateur d'un grand empire & délibéra long-tems avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siege du gouvernement. Cusco, la résidence des Incas, étoit située dans un coin de l'Empire à plus de quatre cents milles de la mer, & plus éloignée encore de Qui-

to, province dont l'importance lui paroiſ-
1534. ſoit extrême. Le Pérou n'avoit aucun autre établiſſement qui méritât le nom de ville & qui pût déterminer les Eſpagnols à y fixer leur ſéjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut ſur les bords d'une petite riviere, du même nom que la vallée qu'elle arroſe & qu'elle enrichit, à ſix mille de Callao, le havre le plus commode de l'Océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de ſon gouvernement.
18 Janv. Il lui donna le nom de *ville des trois rois*,
1535. ſoit parce qu'il en poſa la premiere pierre au tems où l'égliſe célébre la fête des trois rois, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles ſouverains de Caſtille. Ce nom ſe conſerve encore en Eſpagne dans tous les actes publics; mais la ville eſt plus connue par les étrangers ſous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle eſt ſituée. Par les ſoins de Pizarre, les bâtiments s'éleverent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville : un palais magnifique pour le gouverneur, & des maiſons ſolidement conſtruites pour ſes principaux officiers annoncerent dès-lors ſa future grandeur (1).

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. VI*, *c.* 12. *lib. VII*.

En conféquence de fa convention avec Pizarre, Almagro fe mit en marche pour le Chili. Comme il poffédoit au plus haut degré les qualités qui attirent fur-tout l'admiration du foldat, une libéralité fans bornes & un courage intrépide, cinq cent foixante-dix hommes fe rangerent fous fes drapeaux. C'étoit le plus grand corps d'Européens qui eût été affemblé jufqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement fon expédition ou l'habitude de fupporter tous les travaux & de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Efpagnols qui avoient fervi quelque-tems en Amérique, détermina Almagro à traverfer les montagnes au lieu de s'avancer par le pays plat le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court, mais prefqu'impraticable. Dans cette route fes troupes fouffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim & des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride, où le froid eft prefqu'auffi rude que celui qu'on trouve fous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, & ceux qui réfifterent & parvinrent jufqu'aux plaines fertiles du Chili, y trouverent de nouveaux obftacles à furmonter. Ils eurent affaire à des hommes très-différens des Péruviens, intrépides, endurcis aux

1535. Invafion du Chili par Almagro.

c. 13. Calancho *Cronica*, *Lib. I*, c. 37. Barnuo *Lima funda II*, 294.

travaux, & affez femblables aux nations
1535. guerrieres du nord de l'Amérique par leur conftitution phyfique & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la premiere apparition des Efpagnols, & plus encore à la vue de leur cavalerie & des effets de leurs armes à feu, les Naturels revinrent bientôt de leur furprife, non-feulement jufqu'à fe défendre avec courage, mais même jufqu'à affaillir leurs nouveaux ennemis avec plus de réfolution & de vigueur que n'en avoit montré jufques-là aucune nation américaine. Les Efpagnols continuerent cependant à pénétrer dans le pays & y recueillirent de l'or en abondance, mais ils ne penferent plus à y former un établiffement. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef, le fuccès de leur expédition encore extrêmement douteux, lorfqu'ils furent rappellés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les caufes (1).

Révolte des Péruviens.

Les colonies efpagnoles de l'Amérique avoient envoyé un fi grand nombre d'aventuriers au Pérou, & tous y portoient des efpérances fi outrées d'une fortune immenfe & rapide, qu'il n'étoit pas poffible de propofer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'induftrie. Ils euffent

[1] Zarate, *lib. VIII*, *c. 1* Gomera, *Hift. c.* 131. Vega, *page* 2, *Lib.* II, *c.* 20. Ovalle, *hift.* de Chili, *lib. IV*, *c.* 15. *&c.* Herrera, *decad. lib. VII*, *c.* 9. *lib. X*, *c.* 1, *&c.*

vu dans une pareille propofition, non-feulement le renverfement de toutes leurs efpérances, mais une véritable infulte. Il falloit cependant trouver quelqu'occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas fans danger laiffer dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus diftingués qui lui étoient arrivés nouvellement, à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'empire que les Efpagnols n'avoient pas encore vifitées. Il fe forma diverfes troupes affez confidérables, qui vers le tems du départ d'Almagro pour le Chili fe mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'Inca Manco Capac obfervant l'imprudence des Efpagnols qui difperfoient leurs troupes & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cufco fous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'affurer fes droits à l'Empire, de venger fon pays & d'exterminer fes oppreffeurs. Quoique furveillé de très-près par les Efpagnols qui lui laiffoient habiter le palais de fes ancêtres à Cufco, il trouva moyen de communiquer fon projet aux gens qui devoient l'exécuter. Les moindres defirs des fouverains font des ordres chez un peuple accoutumé à les refpecter comme des divinités. Les Efpagnols loin de fe difpofer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils

1535.

l'avoient fait croire aux habitants, y
1535. abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'execution de cette entreprise furent faits avec le silence & le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

1536. Et ses progrès. L'Inca avoit déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre étant venu à Cusco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devoit se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solemnité les hommes les plus considérables de l'Empire s'étoient rassemblés. Dès que l'Inca les eut joint, l'étendard de la guerre fut déployé & en peu de tems tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Beaucoup d'Espagnols qui vivoient tranquilles dans les possessions qu'ils avoient obtenues, furent massacrés. Différens détachemens, marchant sans précaution dans une contrée qui paroissoit entiérement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cent milles hommes, si nous en croyons les historiens Espagnols, attaqua Cusco. Les trois freres se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un

autre corps nombreux d'Indiens investit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cusco. Des troupes nombreuses des Péruviens répandus dans tous le pays empêchoient même toute relation entre les deux villes, desorte que les Espagnols dans l'une & dans l'autre ignoroient également le sort de leurs compatriotes, & supposant les événemens les plus funestes, se croyoient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou (1). 1536.

Siege de Cusco.

C'est contre Cusco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'Inca à la tête d'une nombreuse armée en forma le siege, qui fut suivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployerent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains, mais ils conduisirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de sagacité & montrerent plus d'exactitude à acquérir les connoissances de l'art militaire. Ils avoient observé la discipline espagnole & ils s'efforcerent de l'imiter. Ils tournerent les armes européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques & les boucliers qu'ils avoient pris aux Espagnols tués dans les différentes

[1] Vega *page* 2, *lib. II. cap.* 28. Zarate, *Lib. III*, *c.* 3. Cieca de Leon, *c.* 82. Gomera, *hist. c.* 135. Herrera, *decad.* 5, *lib. VIII*, *chap.* 5.

1536. parties du pays. Ils avoient remarqué que les Efpagnols combattoient ferrés & tiroient delà leur plus grande force dans l'action ; ils s'exercerent à combattre de la même maniere. Quelques-uns oferent manier les moufquets & acquirent affez d'adreffe pour s'en fervir. Les plus hardis, lefquels étoit Manco Capac lui-même, montoient les chevaux qu'ils avoient pris & s'avançoient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers Efpagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites & cet ufage mal adroit des arts & des armes des Européens que les Péruviens fatiguoient les Efpagnols (1) Manco Capac fe remit en poffeffion d'une moitié de fa capitale malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cufco. Il en fut pourtant chaffé enfuite ; mais les Efpagnols y perdirent Jean Pizarre le plus aimé des trois freres & quelques autres officiers de diftinction. Excédés par les fatigues d'un fervice qui ne leur laiffoit aucun moment de repos, manquant de vivres & défefpérant de réfifter plus long-tems à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours, les foldats de Pizarre avoient réfolu d'abandonner Cufco dans l'efpérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens ou de s'ouvrir un chemin au tra-

(1) Voyez la NOTE XL.

vers des ennemis, & de gagner la mer où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (1). 1536.

Arivée d'Almagro.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens auroit suffi pour engager Almagro à quitter le Chili pour aller au secours de ses compatriotes ; mais il fut porté à cette résolution par un motif moins généreux & plus intéressé. Le même messager par lequel il apprenoit la situation des affaires au Pérou, lui apportoit la patente royale qui le créoit gouverneur du Chili, & fixoit les limites de son gouvernement. D'aprés cette patente Cusco lui parut évidemment compris dans l'étendue de son département, & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la possession de cette capitale, que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet, il hasarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines sablonneuses de la côte. Dans cette marche il souffrit de la chaleur & de la soif, presqu'autant qu'il avoit souffert du froid & de la faim, en traversant les sommets des Andes.

Et motif de sa conduite.

Ses opérations. 1537.

Il arrivoit à Cusco dans un moment critique. Les Espagnols & les Péruviens en le voyant approcher éprouverent une égale inquiétude. Ceux-là, instruits de ses

(1) Herrera, *decad. 5*, *lib. VIII*, *c. 4*.

1537. prétentions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher, délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci, connoiſſant le ſujet de la querelle des deux partis, ſe flattoient qu'il y avoit pour eux plus à eſpérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal inſtruit des événemens qui s'étoient paſſés pendant ſon abſence, & voulant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires, avançoit vers la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonſpection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'Inca s'y conduiſit avec beaucoup d'adreſſe. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro; mais, après pluſieurs tentatives ſans ſuccès, déſeſpérant de former jamais une union ſincere avec les Eſpagnols, il les ſurprit avec un corps nombreux & choiſi. La diſcipline & la valeur des Eſpagnols triompherent. Les Péruviens furent repouſſés avec une ſi grande perte, qu'une grande partie de leur armée ſe diſperſa, & qu'Almagro put s'avancer librement juſqu'aux portes de Cuſco.

Il prend poſſeſſion de Cuſco.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens, porterent toute leur attention ſur ce nouvel ennemi, & prirent des meſures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque tems les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre,

tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se feroient réjouis de leurs pertes. On proposa différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre, ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractere ouvert, affable & généreux d'Almagro lui gagnerent plusieurs des partisans des Pizarres, révoltés des manieres dures & impérieuses des chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres, & environnant la maison qu'habitoient les deux freres, il les força, après une défense opiniâtre de leur part, de se rendre à discrétion (1). 1537.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premieres hostilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt suivies de scenes meurtrieres. François Pizarre, ayant dispersé les Péruviens qui investissoient Lima, & reçu d'Hispaniola & de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cents hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses freres & la Garnison de Cusco. Ce corps, qu'on pouvoit regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance espagnole en Amérique, s'avança jusqu'à une petite distance de la ca-

Guerre civile & succès d'Almagro.

(1), Zarate *Lib.* III. *c.* 4. Vega, 2. *lib.* II, *c.* 29, 31. Gomera, *hist. c.* 134. Herrera, *decad.* 6, *lib.* II, *c.* 1--5.

1537. pitale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la riviere d'Abancay pour les empêcher de la passer. Almagro cependant plus jaloux de les tirer à son parti que les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses & des présens. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différens mouvemens, tandis qu'un gros dé-

12 Juillet. tachement de soldats choisis, ayant passé la riviere pendant la nuit, tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eut le tems de les former, & le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers (1).

Il n'en profite pas.

Par cet avantage la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée sans retour si Almagro avoit aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigue Orgognès, officier d'un grand talent qui, ayant servi sous le connétable de Bourbon dans ses guerres en Italie, étoit accoutumé aux résolutions hardies & décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avoit entre les mains, Alvarado & quelques autres qu'il ne pouvoit espérer de gagner, & de

(1) Zarate, *Lib. II*, *c.* 6. Gomera, *hist. c.* 13. Vega, *page*, 2, *lib. II*, *c.* 33, 34. Herrera, *decad.* 6, *lib.* II, *c.* 9.

marcher

marcher ſur le champ à Lima avec ſes troupes victorieuſes, avant que le gouverneur eût le tems de faire des préparatifs de défenſe. Almagro ſentoit tous les avantages de ce conſeil, & ne manquoit pas du courage néceſſaire pour le ſuivre; mais il céda à des ſentimens qui ne paroiſſoient guère convenir à un ſoldat de fortune, vieilli dans le ſervice, & il fut arrêté par des ſcrupules qu'on ne devoit pas attendre d'un chef de parti qui avoit tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le ſang de ſes adverſaires, & la crainte d'être regardé comme rebelle, ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que ſon ſouverain avoit donnée à un autre. Il ſavoit bien que la diſpute entre lui & Pizarre ne pouvoit ſe terminer que par les armes; & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider. Mais une délicateſſe mal entendue dans la circonſtance où il ſe trouvoit, lui faiſoit ſouhaiter que ſon rival fût regardé comme l'agreſſeur, & ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cuſco pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer (1).

1537.

Situation fâcheuſe de Pizarre.

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit paſſé, le retour d'Almagro, la priſe de Cuſco, la mort d'un de ſes freres, la captivité des autres, & la défaite d'Al-

[1] Herrera, *decad. 6*, *lib.* II, *c.* 10. 11.

varado. Toutes ces nouvelles lui furent
1537. portées en mêmes tems. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques momens ce courage qui avoit déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité ; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté aussi-bien que le desir de la vengeance, l'empêcherent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte, & qu'il attendoit des renforts considérables d'hommes & de provisions, il étoit aussi important pour lui de gagner du tems & d'éviter une action que pour Almagro de hâter ses opérations, & d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avoit déjà employés avec succès, & Almagro fut assez foible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout, & rétractant ensuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que quoique chaque jour fut précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro & ses officiers n'étoient occupés qu'à reconnoître & éviter les pièges que leur tendoit le gouverneur de Lima, Gonzale de Pizarre & Alvarado trouverent le moyen de corrompre leurs gardes, & non-seulement ils s'échapperent, mais ils persuaderent à

Adresse de sa conduite.

foixante foldats d'Almagro de fuir avec eux. (1). La fortune ayant ainfi rendu au gouverneur un de fes freres, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il propofa à Almagro de foumettre leurs conteftations au jugement de leur fouverain. Jufqu'à fa décifion chacun demeureroit en poffeffion de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre feroit mis en liberté, & partiroit fur le champ pour l'Efpagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir fes droits. Le but de Pizarre dans ces propofitions étoit manifefte. Almagro avoit été déjà fouvent trompé par fes artifices, & cependant il compta fur la fincérité de fon rival avec une crédulité aveugle, & accepta toutes ces conditions (2). 1537.

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

Auffitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur, n'étant plus retenu par la crainte du danger de fon frere, ne diffimula plus. Le traité fut oublié, il ne fut plus queftion de conciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit déformais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro demeureroit maître du Pérou. Ses préparatifs fe firent avec la célérité que demandoit une 1538.

(1) Zarate *Lib. III*, *c.* 8. Herrera, *dec.* 6, *lib. II*, *c.* 14.

(2) Herrera, *dec.* 6, *Lib. III*, *c.* 9. Zarate, *lib.* III, *c.* 9 Gomera, *hift. c.* 140. Vega, *page* 2, *Lib.* II, *c.* 35.

1538. résolution si hardie. Il eut bientôt sept cents hommes en état de marcher à Cusco. Il en donna le commandement à ses deux freres en qui il pouvoit se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes ; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le souvenir récent de leur captivité & de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cusco, ils marcherent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca, & alors tournant à gauche, ils passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entr'eux & la capitale. Almagro, au-lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cusco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avoit guère que cinq cents hommes, & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes ; & comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle de Pizarres, il ne pouvoit tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

Son armée marche à Cusco.

Les Pizarres s'avancerent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & désertes qu'il falloit traverser. Aussi-tôt

qu'ils furent dans la plaine les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis si long-tems. Compatriotes, anciennement amis, sujets du même souverain, & marchant chacun sous l'étendard d'Espagne, ils voyoient les montagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, & prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne se donna de part ni d'autre aucun conseil de paix; il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro son âge avancé ne lui permettoit plus de supporter les grands travaux, & dans ce moment critique, épuisé par les fatigues, & privé de son activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgognès qui, quoiqu'excellent officier, n'étoit pas aussi aimé des soldats, & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à suivre & à respecter. 1538.

Le combat fut terrible, & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux soldats & plus de cavalerie; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre, & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées

26 Avril. Almagro est défait.

d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des
1538. Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-commun en Amérique parmi des aventuriers qui s'équippoient sans beaucoup de soins, & à leurs propres frais (2). Cette petite troupe armée réguliérement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès, s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complette. La fureur qu'inspire ordinairement la guerre civile portoit les uns à massacrer leur compatriotes sans distinction & sans remords ; l'esprit d'une basse vengeance poussoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgognès & plusieurs officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de tems. Almagro trop foible pour se tenir à cheval voulut qu'on le portât en litiere sur une hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin de divers mouvemens des deux ar-

[1] Herrera, *dec.* 6, *Lib.* III, *c.* 8.
[2] Zarate, *Lib.* III, *c.* 8.

mées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine long-tems accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite; mais il fut fait prisonnier, & gardé avec toute la vigilance possible (1). 1538. Et pris.

Les Péruviens, au-lieu d'exécuter la résolution qu'ils avoient faite d'attaquer les Espagnols, se retirerent tranquillement après la bataille, & il n'y a peut-être pas dans l'histoire du nouveau monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains, que de voir ceux-ci, témoins de la défaite & de la dispersion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affoibli & fatigué par sa victoire même, & n'oser tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offroit une occasion si favorable de les combattre avec avantage (2).

Nouvelles expéditions.

Cusco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin considérable formé en partie des restes des trésors des Indiens & en partie de richesses amassées par leurs adversaires au Pérou & au Chili. Mais ces dépouilles & tout ce que leur chef put y ajouter se trouva si fort au-dessous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs services,

(1) Zarate, *Lib. III*, c. 11, 12. Vega, *p.* 11, *Lib. II*, c. 36, 38. Herrera, *decad.* 6, *Lib. III*, c. 10-12, *Lib. IV*, c. 1-6.

(2) Zarate *Lib. III*, c. 2. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, c. 38.

1538. que Ferdinand Pizarre, ne pouvant les satisfaire, eut recours au même expédient que son frere avoit employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains & remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers qu'il jugea les plus actifs à entreprendre de découvrir & de soumettre différentes provinces où les Espagnols n'avoient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commanderent quelqu'une de ces expéditions furent suivis par beaucoup de volontaires qui montroient une ardeur & une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siecle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrolerent aussi, & Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontens, & de la crainte de ses anciens ennemis (1).

On fait le procès à Almagro.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé & livré à toutes les inquiétudes que lui causoit l'incertitude de sa situation. Son sort étoit fixé par les Pizarres depuis le moment où il étoit tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avoient servi sous Almagro, & plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvoient se confier en-

[1] Zarate, *Lib. III, c.* 12. Gomera, *hist. c.* 141. Herrera, *decad.* 6, *Lib. IV*, *c.* 7.

tiérement, fussent éloignés de Cusco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires, & condamné à la mort. Sa sentence le frappa de terreur, & quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans foiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eût recours à des supplications basses & indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarres de se souvenir de leur ancienne amitié & des services qu'il avoit rendus à leur famille. Il rappella à François l'humanité dont il avoit usé envers Ferdinand & Gonzale ses prisonniers dont il avoit épargné la vie malgré les remontrances de ses plus fideles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge & de ses infirmités, & de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvoit pas encore être bien longue, pour lui donner le tems d'expier ses péchés, & de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avoient servi sous lui, arracherent des larmes de tous les yeux, & toucherent les cœurs les plus durs, dit un historien espagnol ; mais les Pizarres demeurerent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort étoit inévitable, il reprit la dignité & le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison, & ensuite publiquement décapité dans la soixan-

1538.

Il est condamné.

Et mis à mort.

te-quinzieme année de son âge. Il laissa
1538. un fils qu'il avoit eu d'une femme indienne de Panama, alors prisonnier à Lima & qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1).

1539. Délibérations de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou.

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux elle y fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette derniere révolution, & qui raconterent les faits avec toutes les circonstances défavorables aux Pizarres; leur ambition, leur mépris pour leurs engagemens les plus solemnels, leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité & l'exageration de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre qui arriva bientôt après, & qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire, travailla à effacer ces impressions & à se justifier lui-même & ses freres en représentant Almagro comme l'agresseur. L'empereur & ses ministres, sans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable, virent clairement les suites funestes qu'on devoit at-

(1) Zarate, *Lib. III*, *c.* 12. Gomera, *hist. p.* 141. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *c.* 39. Herrera, *dec.* 6, *Lib. IV*, *c.* 9. *Lib. V*, *c.* 1.

tendre de ces dissentions. Il étoit bien manifeste que tandis que des gouverneurs, chargés de l'administration des deux colonies naissantes, employeroient l'un contre l'autre des forces destinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne feroit plus rien pour eux, & les Indiens pourroient profiter de leur désunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aisé de connoître le mal que de trouver le remede. Les informations qu'on avoit reçues étoient si incomplettes & si suspectes, le lieu de la scene étoit si éloigné, qu'il étoit presqu'impossible de prescrire à un administrateur la conduite qu'il devoit suivre, & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Espagne pût être suivi au Pérou, l'exécution pouvoit en devenir très-funeste par le changement des circonstances & de la situation des partis. 1539.

Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs.

L'empereur se vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très étendus & presqu'arbitraires qui, après avoir observé l'état des affaires par lui-même, & cherché sur les lieux la conduite des différens chefs, fut autorisé à établir la forme du gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid, & ses talens, son intégrité, sa fermeté justi-

1539. fierent le choix de fon fouverain. Ses inftructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans fes opérations. Selon les circonftances, il pouvoit revêtir différens caracteres. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant, il ne devoit prendre que la qualité de juge pour conferver l'air d'agir de concert avec lui, & ne pas bleffer un homme qui avoit fi bien mérité de fon pays. Mais fi Pizarre étoit mort, il étoit muni de provifions qu'il produiroit, & qui le nommoient fon fucceffeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre femble pourtant avoir été l'effet de la crainte de fon pouvoir plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à fa conduite; car au même moment où la cour paroiffoit ainfi vouloir le ménager, fon frere Ferdinand fut arrêté à Madrid, & renfermé dans une prifon où il demeura plus de vingt ans (1).

1540. Pizarre partage le Pérou à fes partifans.

Tandis que Vaca de Caftro fe difpofoit à partir, des événemens importans fe paffoient au Pérou. Le gouverneur fe regardant après la mort d'Almagro comme unique dépofitaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelqu'impartialité, cette contrée étoit affez vafte pour lui fournir de quoi récompenfer fes partifans & gagner

(1) Gomera, *hift. c.* 142. Vega, *p.* 11, *Lib. II, c.* 40. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII, cap.* 10, 11, *Lib. X, c.* 1.

ſes ennemis. Mais Pizarre ſe conduiſit avec toute l'injuſtice de l'eſprit de parti & non avec l'équité d'un juge qui cherche à diſtinguer & à récompenſer le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ſes freres & ſes favoris de grands diſtricts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terreins les moins bons & les plus mal ſitués. Les ſoldats d'Almagro, parmi leſquels étoient pluſieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la perſévérance deſquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ſes ſuccès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avoient conquiſes. Comme la vanité de chacun lui faiſoit attacher une valeur exorbitante à ſes ſervices, & exagérer ſes prétentions à meſure que les conquêtes s'étendoient, tous ceux qui furent trompés dans leurs eſpérances ſe récrierent hautement contre l'injuſtice & la rapacité du gouverneur, tandis que les partiſans d'Almagro murmuroient en ſecret & méditoient leur vengeance (1).

1540.

Progrès des Eſpagnols.

Quelques rapides qu'euſſent été les progrès des Eſpagnols dans l'Amérique méridionale depuis l'entrée de Pizarre au Pérou leur paſſion pour les conquêtes n'étoit pas encore ſatisfaite. Les Officiers que

(1) Vega, *p. II, Lib. III, c.* 2. Herrera, *decad.* 6, *Lib. VIII, c.* 5.

1540. Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles & froides des andes, les autres dans les bois, les marais, & les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances & la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili & malgré le courage des Naturels du Pays, fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de Saint-Jago, le premier établissement espagnol dans cette province (1). Mais de toutes les expéditions faites vers ce tems-là, celle de Gonzale Pizarre est la plus mémorable. Le gouverneur ne voulant souffrir dans aucune place importante au Pérou personne que ses freres & lui, avoit ôté à Benalcasar, le même qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frere Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte & la conquête des pays situés à l'est des andes, que les Indiens disoient être abondans en canelle & autres épices recherchées. Gonzale, aussi courageux & aussi ambitieux que ses freres, entreprit avec zele cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cents quarante soldats, dont près de de la moitié étoient à cheval avec qua-

Expédition mémorable de Gonzale Pizarre.

[1] Zarate, *Lib. III*, c. 13. Ovalle, *Lib. II*, c. 1, &c.

tre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment & perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leurs souffrances augmenterent. Ils essuyerent deux mois entiers de pluyes continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits (1). Les plaines immenses qu'ils traversoient entiérement dépourvues d'habitans, ou occupés par les peuplades le plus barbares & les moins industrieuses du nouveau monde, leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus & le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espece de troupes ; mais le courage & la persévérance des Espagnols du seizieme siecle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persisterent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivie-

1540.

(1) Zarate, *Lib. IV*, c. 2.

res qui se jettent dans le Maragnon. Là,
1540. ils construisirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire passer les rivieres, leur procurer des provisions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficultés.

Il est abandonné par Orellana.

Eloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, & transporté de la passion dominante dans ce siecle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, & en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef & en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus où ils n'avoient d'autre espérance de succès dans leur entreprise & de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navi-

gation de près de deux milles lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd & mal conſtruit ſans proviſions, ſans bouſſole, ſans Pilote. Son courage & ſon ardeur ſuppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au ſud juſqu'à la grande riviere du Maragnon. Tournant enſuite à l'eſt avec le fleuve il ſuivit cette direction. Il fit des deſcentes fréquentes ſur les bords, tantôt enlevant de force quelques proviſions aux nations ſauvages qu'il trouvoit ſur ſa route, & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civiliſées. Après une longue ſuite de dangers ſurmontés avec un courage étonnant & de travaux ſupportés avec non moins de conſtance, il entra dans l'Océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les ſurmonta de même & arriva enfin à l'établiſſement eſpagnol de l'iſle de Cubagua d'où il fit voile pour l'Eſpagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes & l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de ſe faire valoir concoururent à lui faire mêler dans le récit de ſon voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations ſi riches que les toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or, & donna une

1540.

(1) Voyez la NOTE XLI.

1540. description détaillée d'une république de femmes guerrieres qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorando*, & une république d'Amazonnes; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de tems & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana dépouillé de toutes ces circonstances romanesques mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles entreprises de ce siecle si fécond en entreprises; mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est depuis les andes jusqu'à l'Océan (1),

Situation fâcheuse de Pizarre.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la consternation de Pizarre lorsqu'arrivé au confluent du Napo & du Maragnon, où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 4. Gomera, *hist. c.* 86. Vega, *p.* 11, *Lib. III*, *c.* 4. Herrera, *decad.* 6, *Lib. IX*, *c.* 2-5. Rodrigues *el Maragnon y Amazonas*, Lib. I, c. 3.

il avoit confié l'exécution d'un ordre si important eût assez de bassesse & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua son absence à quelqu'accident. Il s'avança jusqu'à cinquante lieues plus loin en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée des provisions. Enfin il trouva dans ces déserts un officier d'Orellana qui y avoit été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation dans ce moment où ils se virent privés de leur unique ressource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu & tous demanderent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre affectant d'être tranquille ne combattit pas leurs desirs ; mais il se trouvoit alors à douze cent milles de Quito & dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur premiere route, sans être soutenus par les espérances qui les animoient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines & de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtans & enfin jus-

1540.

1541. qu'au cuir de leurs ſelles & de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cent dix Eſpagnols périrent dans cette expédition malheureuſe qui dura près de deux ans, & comme Orellana en avoit emmené cinquante il n'en revint que quatre vingt à Quito nuds comme des ſauvages, & ſi exténués par la faim & la fatigue, qu'ils reſſembloient plus à des ſpectres qu'à des hommes (1).

Mécontentemens au Pérou.

Mais au lieu de jouir du repos que ſon état eût demandé, Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que ſon frere avoit partagé ſes conquêtes entre ſes compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut les partiſans d'Almagro ſe conſidérant comme proſcrits par le parti dominant, ne conſervoient plus aucune eſpérance d'améliorer leur ſort. Un grand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à Lima où la maiſon du jeune Almagro leur étoit toujours ouverte. La petite portion de la fortune du pere, que le gouverneur avoit laiſſée au fils, étoit employée à les faire ſubſiſter. L'attachement que tous ceux qui avoient ſervi ſous Almagro lui avoient mon-

[1] Zarate, *lib.* IV, *c.* 2-5. Vega, *page* 11, *lib.* *VIII*, *c.* 3, 4, 5, 14, Herrera, *decad.* 6, *lib.* *III*, *c.* 7, 8, *lib.* IX, *c.* 2-5 *decad.* 7 *lib.* III, *c.* 14. Piz-Varonès, *illuſtr.* 349. &c.

tré, s'étoit porté sur son fils qui venoit d'atteindre l'âge de virilité & qui étoit doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractere ouvert & généreux, il sembloit né pour commander; & comme son pere avoir reconnu en lui-même les inconvéniens du manque d'éducation, il l'avoit fait instruire avec soin : les connoissances qu'il avoit acquises augmentoient le respect qu'avoient pour lui des aventuriers la plupart ignorans sur lesquels il avoit à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouverent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avoient besoin, & le regardant comme leur chef ils étoient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'étoit pas leur unique motif. Il s'y joignoit le desir de sortir de la fâcheuse situation où ils étoient. Plusieurs d'entr'eux manquant de tout (1) & las de traîner une vie à charge à leur chef ou à ceux de leurs compagnons qui avoient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations & aux violences des Pizarres, attendoient avec impatience une occasion d'exercer leur courage & leur activité. Ils commencerent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeure-

1541.

Les mécontens prennent le jeune Almagro pour leur chef.

[1] Voyez la NOTE XLII.

1541. Ils conspirent contre la vie de Pizarre.

rent pas entiérement ignorés & le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paroissoient méditer quelqu'action désespérée & qui avoient assez de résolution pour l'exécuter. Mais soit intrépidité naturelle ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroissoit mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable, il négligea les avertissemens de ses amis. Soyez tranquilles, leur disoit-il, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oseroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le tems de laisser murir leur projet, & Jean de Herrada, officier de beaucoup de talent qui avoit élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zèle que son attachement pour Almagro lui inspiroit, & avec toute l'autorité que lui donnoit sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avoit sur son pupille.

Et l'assassinent.

Un dimanche vingt-sixieme jour de Juin vers midi, tems de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro armés de toutes pieces & l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant, vive le roi, meure le tyran. Les autres conspirateurs, avertis par un signal, se

tiennent en armes à différens postes pour le soutenir. Pizarre ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du siecle dans lequel il vivoit, n'avoit alors presque personne auprès de lui parce qu'il venoit de se lever de table & que la plûpart de ses domestiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passerent les deux premieres cours sans obstacle. Ils étoient déjà au pied des Escaliers, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversoit avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur qu'aucun danger n'étonnoit demanda ses armes & ordonna à François de Chaves, de fermer la porte. Mais cet officier ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusques sur l'escalier & demanda aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre ils lui percerent le cœur d'un coup de poignard & se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étoient se jetterent par les fenêtres, & d'autres tenterent de s'échapper & un petit nombre se mettant en défense suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les conjurés animés par la vue de l'objet de leur haine les y poursuivirent. Pizarre sans autres armes qu'un bouclier & son épée défendit l'entrée, & aidé de son beaufrere Alcantara

1541.

1541. & de sa petite troupe d'amis, il soutint un combat si inégal avec une bravoure digne de ses anciens exploits & avec la vigueur d'un jeune homme. Courage, compagnons, s'écrioit-il, nous sommes encore assez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. Mais les conjurés couverts de leur armure se défendoient aisément des coups qu'on leur portoit, tandis que tous les leurs faisoient couler le sang. Alcantara tomba mort aux pieds de son frere. Ses autres amis étoient presque tous blessés mortellement. Le gouverneur, si las qu'il pouvoit à peine manier son épée & ne pouvant plus se défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba & mourut sur le champ. Aussitôt les assassins coururent dans les rues, leurs épées sanglantes à la main & publiant la mort du tyran. Ils furent joints par environ deux cents de leurs compagnons. Après avoir conduit le le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils assemblerent les magistrats & les principaux citoyens qu'ils forcerent de le reconnoître comme le légitime successeur de son pere dans le gouvernement. Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans, furent pillés par les soldats qui eurent la double satisfaction de se venger de leurs ennemis & de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels

Almagro est reconnu pour son successeur.

desquels étoient tombées toutes les richesses du Pérou (1).

1541. Nouvelles dissensions.

La hardiesse & le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom & les qualités populaires d'Almagro attirerent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéroient de leur fortune sous le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui avoient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernieres années de sa vie, se déclarerent sans hésiter en faveur d'Almagro ; ils étoient en grand nombre & le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cents des plus anciens & des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son inexpérience ne lui permettoient pas de les commander en personne, il nomma Herrada général. Mais avec de si grandes forces assemblées en si peu de tems, il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avoit laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire étoit chere, L'assassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avoit de si grandes obligations, remplissoit d'horreur tous ceux qui conservoient quelqu'impartialité. La naissance honteuse d'Almagro & l'incertitude du titre sur lequel il fondoit ses prétentions, le

(1) Zarate, *Lib. IV*, *c.* 6-8. Gomera ; *hist. c.* 144, 145. Vega, *page* 11 *lib. III c.* 5-7. Herrera, *decad.* 6, *lib. X*, *c.* 4-7. Pizarro, *Var illust. p.* 183.

1541. faisoient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandans de plusieurs provinces refuserent de reconnoître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'Empereur. Dans d'autres, comme à Cusco, on leva l'étendard royal & on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Arrivée de Vaca de Castro.

Ces causes de guerre ne seroient pas demeurées long-tems sans activité ; mais elles acquirent plus de forces aussitôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long & pénible voyage, il fut jetté par le mauvais tems dans un petit havre de la province de Popayan, & s'avançant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre & les événemens dont elle avoit été suivie. Il produisit sur le champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les mêmes priviléges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & fut reconnu sans difficulté par Benalcasar, adelantade ou lieutenant général pour l'empereur dans le Popayan & par Pedro de Puelles, qui, en l'absence de Gonzale Pizarre, avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro en prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédoit les talens nécessaires dans une conjecture si délicate. Par son crédit & son adresse il eut

Il prend le titre de gouverneur.

bientôt aſſemblé un corps de troupes ſuffiſant, non-ſeulement pour être lui-même à couvert de toute inſulte, mais pour être en état de faire reſpecter ſon autorité. Il dépêcha des perſonnes de confiance dans les divers établiſſemens du Pérou pour y faire notifier légalement ſon arrivée & ſa commiſſion, & faire connoître à ſes compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émiſſaires qui encourageoient les officiers Eſpagnols mécontens de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur ſouverain, en ſoutenant l'homme à qui ce prince avoit confié ſon autorité. Ces meſures produiſirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur ou préparés par ſes inſinuations, les ſujets fideles ſe maintinrent dans leurs principes & les avouerent hautement. Les plus timides laiſſerent entrevoir leur maniere de penſer. Ceux qui étoient encore chancelans & neutres, preſſés par la néceſſité de prendre un parti, commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr auſſi-bien que le plus juſte (1). 1541.

Almagro s'apperçut qu'il baiſſoit tous les jours dans l'opinion de ſes partiſans, & pour arrêter les progrès de cette défec- Conduite d'Almagro.

[1] Benzo, *Lib. III*, *c.* 9. Zarate, *lib. V*, *c.* 11, Gomera, *c.* 146, 147. Herrera, *decad. lib. X*, *c.* 1, 2, 3, 7, *&c.*

1542. tion avant l'arrivée de Vaca de Caſtro, il s'avança vers Cuſco à la tête de ſes troupes. Le corps le plus conſidérable de ſes ennemis y étoit aſſemblé ſous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant ſa marche, Herrada qui avoit juſques-là guidé ſa jeuneſſe mourut, & depuis cette époque ſes meſures furent toutes violentes, concertées ſans prudence & mal-adroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, deſcendoit vers la côte au même tems où Almagro s'avançoit vers Cuſco. Par un ſtratagême très-ſimple il trompa un ennemi ſans expérience, évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado, officier de diſtinction qui avoit été le premier à ſe déclarer contre Almagro comme contre un uſurpateur.

Progrès de Vaca Caſtro.

Vaca de Caſtro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito, & faiſant placer l'étendard royal devant ſa tente il déclara qu'il vouloit remplir en perſonne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profeſſion qu'il avoit exercée juſqu'alors à une vie pacifique & ſédentaire, il montra tout de ſuite l'activité & le coup d'œil déciſif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien ſupérieures à celles de ſon ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partiſans d'Almagro n'eſpérant aucun

pardon du crime qu'ils avoient commis en
maſſacrant le gouverneur, ne cherchoient 1542.
pas eux-mêmes à éviter ce genre de déci-
ſion. Les deux partis ſe rencontrerent à 16 Sept.
Chupas, lieu diſtant d'environ deux cents
milles de Cuſco, & combattirent avec
la violence des guerres civiles & toute la
fureur des haines particulieres, animés
encore par le déſir de la vengeance & les
derniers efforts du déſeſpoir. La victoire
après avoir demeuré long-tems incertaine
ſe déclara à la fin pour Vaca de Caſtro. *Sa victoire.*
La ſupériorité du nombre, l'intrépidité du
général & les talens militaires de Fran-
çois de Carvajal, officier formé ſous le
grand capitaine dans les guerres d'Italie
& qui jetta dans cette journée les fonde-
mens de ſa réputation au Pérou, triom-
pherent de la bravoure des partiſans d'Al-
magro & de celle de leur chef qui ſe con-
duiſit avec un courage digne d'une meil-
leure cauſe & d'une autre deſtinée. Le
carnage fut grand eu égard au nombre des
combattans. Pluſieurs des vaincus, & par-
ticuliérement ceux qui avoient trempé dans
l'aſſaſſinat de Pizarre, ſe jetterent au mi-
lieu des ennemis pour éviter une mort
honteuſe. De quatorze cents hommes qui
formoient le nombre des combattans des
deux armées il en demeura cinq cents ſur le
champ de bataille, & le nombre des bleſ-
ſés fut encore plus conſidérable (1).

[1] Zarate, *Lib. IV*, c. 12-19. Gomera c. 148.

1542. Sa sévérité.

Les talens que Vaca de Castro avoit déployés dans le conseil & sur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou, mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise. Dispensateur sévere de la justice par caractere, il étoit d'ailleurs persuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rebelles, & les autres banni du Pérou. Leur chef, qui s'étoit sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers fut publiquement décapité à Cusco, & avec lui furent éteints & le nom d'Almagro & l'esprit de parti qui avoit jusques-là désolé le Pérou (1).

Délibérations de l'empereur sur l'administration de ses états d'Amérique.

Pendant que ces scenes violentes se passoient, l'empereur & ses ministres préparoient des loix, à l'aide desquelles ils espéroient ramener la tranquillité dans les établissemens espagnols du nouveau monde, & y introduire un meilleur systême de police intérieure. Les conquêtes vastes & rapides des Espagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & suivis de la nation;

Vega, *p.* II, *lib. III*, *c.* II. Herrera, *dec.* 7, *lib. I*, c. 1, 2, 3, *lib. III*, c. 1, 2.

(1) Zarate, *lib. IV*, c. 21. Gomera, *c.* 150. Herrera, *decad.* 7, *lib.* III, *c.* 12, *lib VI*, *c.* 1.

elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens faits 1542.
pour découvrir l'Amérique, la cour d'Espagne, sous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux princes dont l'un étoit l'homme le plus intrigant, & l'autre le plus ambitieux de son siecle, avoit été si fort occupée de projets & de guerres avec presque toutes les nations de l'Europe, qu'elle n'avoit pas eu le tems de porter son attention sur des objets éloignés & moins intéressans. Le soin de poursuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de simples particuliers, ces hommes, animés par l'amour de la nouveauté, par la passion pour les voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'espoir de mériter le ciel, se jetterent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carriere, qu'en moins d'un siecle les contrées immenses que possede aujourd'hui l'Espagne dans le nouveau monde furent soumises à son empire. Le gouvernement n'ayant presque point contribué aux frais des expéditions ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages. La souveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réservés à la couronne; les conquérans s'emparoient de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terrains qu'ils

partageoient ſuivant de certaines regles,
1542. comme des établiſſemens permanens dus à
leur valeur. Dans cette premiere diſtribution
des poſſeſſions l'étendue de chacune étoit
mal connue ; il étoit impoſſible à l'administration de s'appercevoir de tous les inconveniens qui pouvoient réſulter d'une ſemblable opération, & on fut forcé de fermer les yeux ſur beaucoup d'injuſtices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité deſtructive, & leurs pays diſtribués à leurs nouveaux maîtres en portions exhorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenſes auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & groſſiers, hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt, & incapables de ſacrifier un profit actuel à l'eſpérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement ſans s'embarraſſer des conſéquences funeſtes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais lorſque la cour d'Eſpagne eut enfin reconnu l'importance de ſes poſſeſſions en Amérique, elle ſentit la néceſſité de les adminiſtrer ſur un plan entiérement nouveau, & de ſubſtituer les inſtitutions d'un gouvernement régulier aux maximes & aux uſages établis par des aventuriers qui ne ſavoient que vaincre.

Un mal ſur-tout demandoit le plus prompt remede. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient ſuivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les iſles ; & ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes ſuites. Les Naturels, employés à ce travail par des maîtres qui leur impoſoient des tâches bien au-deſſus de leurs forces, périſſoient avec tant de rapidité, que l'Eſpagne devoit craindre de ne régner bientôt que ſur un vaſte déſert, au-lieu de poſſéder un pays peuplé & ſuſceptible d'amélioration. 1542.

L'Empereur & ſes miniſtres étoient perſuadés de ces triſtes vérités, & s'étoient occupés de prévenir la deſtruction des Indiens qui alloit leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles poſſeſſions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems les différentes loix dont j'ai fait mention, & par leſquelles on vouloit aſſurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la diſtance où étoit l'Amérique du centre du gouvernement, la foibleſſe de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des ſoldats qui ne connoiſſoient aucun frein, avoient empêché juſques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet ſenſible. Le mal croiſſoit ; les affaires de l'Eu-

1542. Personnes dont il prend conseil.

rope laissoient en ce moment à l'Empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique ; non content de délibérer sur cette importante matiere avec ses ministres & les membres de son conseil, il consulta diverses personnes qui avoient résidé long-tems dans le nouveau monde, pour s'aider du résultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains, Barthelemi de Las Casas se trouvoit à Madrid chargé des affaires d'une maison de son ordre. L'Empereur le fit appeller (1). Quoique depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens il se fût tenu renfermé dans le cloître, & ne fût occupé que des devoirs de la vie monastique, son zèle pour ces malheureux, les premiers objets de sa compassion, loin de s'être amorti, n'avoit fait que s'accroître par la connoissance plus suivie qu'il avoit acquise de leurs calamités. Il saisit vivement cette occasion de rappeller ses anciennes maximes sur le traitement des Indiens, avec l'éloquence vive & naturelle d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les scenes qui avoient frappé tant de fois ses yeux. Il fit un tableau pathétique de la destruction de l'espece humaine dans le nouveau monde, en homme convaincu de la vérité de tout ce qu'il avançoit, il peignit des plus vives couleurs les nations indien-

(1) Ramesal, *hist.* de Chiapa, *p.* 146.

nes emportées presqu'entieres en moins de cinquante ans dans les isles, & cette dévastation s'étendant sur le continent avec la même rapidité ; il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ses compatriotes & à l'esclavage des Américains. Il soutint que leur liberté seule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne se contenta pas des discours qu'il prononça sur ce sujet & de la force de l'éloquence qu'il y déployoit. Il composa à cette occasion son traité célébre de la destruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte, avec les circonstances les plus horribles, & vraisemblablement avec quelqu'exagération, la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols. 1542.

L'Empereur fut profondément affecté du recit de tant de barbaries, mais ses vues s'étendoient au-delà de celles de Las-Casas. Il conçut que pour donner à ses possessions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient susceptibles, il ne suffisoit pas de délivrer les Indiens de l'oppression sous laquelle ils gémissoient, mais qu'il falloit sur-tout y borner le pouvoir & les usurpations de ses propres sujets. Les conquérans de l'Amérique qui avoient rendu de si grands services à leur pays étoient pour la plûpart de basse naissance & d'un ordre de citoyens qui ne paroissoient mériter aucune distinction aux yeux du mo-

Ses soins pour réformer les abus.

[1] Remesal, p. 192, 199.

narque. Les richeſſes prodigieuſes que
1542. quelques-uns d'eux avoient rapportées dans leur patrie excitoient la jalouſie dans un ſiecle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure s'élever au-deſſus de leur état, & le diſputer en faſte à l'ancienne nobleſſe. Les poſſeſſions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées étoient d'une étendue immenſe (1), & ſi le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du ſol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puiſſans pour de ſimples ſujets. Il paroiſſoit à Charles également néceſſaire de corriger l'un de ces abus & de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on devoit faire pour cela devoient être ſoutenus par une forme d'adminiſtration plus vigoureuſe que celle qui juſqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

Nouveaux réglemens.

C'eſt dans ces vues qu'on forma un corps de loix contenant pluſieurs diſpoſitions ſalutaires ſur la conſtitution & les pouvoirs du conſeil ſouverain des Indes, ſur l'étendue de la juriſdiction & l'autorité des audiences royales, ſur l'adminiſtration de la juſtice, & ſur toutes les parties du gouvernement eccléſiaſtique & civil. Ces loix furent généralement approuvées ; mais on y joignit des réglemens qui exciterent une alarme univerſelle, & causerent les

(1) Voyez la NOTE XLIII.

plus violentes agitations, tels que les suivans. 1542.

Les *repartimientos* ou concessions de terres étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres & les Indiens qui lui auroient été accordés ne passeroient plus à sa veuve où à ses enfans, mais retourneroient à la couronne. Les Indiens seroient désormais exemptés de service personnel, & ne seroient obligés ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles; le tribut dû par eux à leurs seigneurs seroit fixé, & ils devoient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroient volontairement. Toute personne qui auroit été actuellement dans quelqu'emploi public, tout ecclésiastique, tous les hôpitaux & monasteres seroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en possession, & les terres étoient réunies à la couronne. Enfin tout habitant du Pérou impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro seroit dépouillé aussi de ses terres & de ses Indiens qu'on confisqueroit au profit du roi.

Remontrances de ses ministres contre ces réglemens.

Tous les ministres espagnols jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique, & les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglemens, funestes, selon eux, aux colonies nais-

santes. Ils représenterent que le nombre
1543. des Espagnols qui avoient jusqu'à cette époque passé dans le nouveau monde étoit si petit qu'on ne pouvoit rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étoient dispersés, sans le secours des Indiens; que le succès de toute espece de plan de ce genre dépendoit nécessairement du service des naturels, & que l'indolence de ces peuples, & leur aversion pour le travail ne pouvoient être surmontés par l'appât du gain & des récompenses; qu'à l'instant où les maîtres n'auroient plus le droit d'imposer une tâche, & d'exiger qu'elle fût faite, tout travail cesseroit, & que toutes les sources de richesses qui avoient commencé à couler d'Amérique en Espagne se fermeroient pour jamais. Mais Charles, attaché dans tous les tems à ses opinions, & frappé fortement alors des désordres qui régnoient en Amérique, voulut risquer l'application d'un remede même dangereux, & persista dans la résolution de publier ses nouvelles loix. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur, il destina François de Sandoval à passer au Mexique en qualité de visiteur ou surintendant de ce pays, où il seroit chargé de concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blasco de Nugnès Vela, fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre de vice-roi, & pour for-

Vice-roi envoyé au Pérou.
1544.

tifier son administration on établit une audience royale à Lima, où quatre jurisconsultes estimés devoient exercer les fonctions de premiers juges (1). 1544.

Effets de ces réglemens dans la Nouvelle Espagne.

Le surintendant & le vice-roi partirent en même tems ; mais les loix qu'ils devoient faire exécuter en Amérique y étoient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme le prélude d'une ruine générale. La liberté entiere rendue aux Indiens intéressoit tous les Espagnols établis en Amérique, & il n'y en avoit aucun qui, sous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux réglemens & en souffrir. Mais la colonie de la nouvelle Espagne s'étoit depuis si long-tems accoutumée à respecter les loix & l'autorité sous l'administration prudente & ferme de Mendoza, que, quelqu'aversion qu'on y eût pour les loix nouvelles, & quelques mauvais effets qu'on en craignît, il ne se fit aucune tentative pour en empêcher la publication, ni aucun acte de violence contraire à la soumission due au souverain. Les magistrats & les principaux habitans se contenterent d'exposer au vice-roi & au sur-intendant, dans des respectueuses remontrances, les conséquences funestes des nouveaux réglemens. Heureusement pour eux une longue résidence en Amérique avoit donné à Mendoza

[1] Zarate, *Lib.* 3, *c.* 24. Gomera *c.* 151. Vega, *page* 2, *lib.* 3, *c.* 20.

1544. une profonde connoiſſance de l'état du pays, de ſes intérêts & de ſes reſſources ; & Sandoval, quoique nouvellement appellé à l'adminiſtration, montra une modération rare parmi ceux qui ſe trouvent pour la premiere fois revêtus du pouvoir. Ils s'engagerent l'un & l'autre à ſuſprendre l'exécution des diſpoſitions qui bleſſoient le plus les Mexicains, & non-ſeulement ils conſentirent à ce que les habitants de la nouvelle Eſpagne envoyaſſent une députation à ce ſujet ; mais ils appuyerent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talens & leur intégrité rendoient ſi capables de juger avec diſcernement des objets qui étoient ſous leurs yeux, ſe relâcha aſſez de ſa rigueur de ſes loix pour rendre à la colonie ſa premiere tranquillité (1).

Et au Pérou.

Au Pérou, les affaires prirent une tournure plus fâcheuſe, & l'orage ne fut pas ſi promptement diſſipé. Les conquérans de ce royaume, né dans les dernieres claſſes des citoyens, plus éloignés de la métropole, & énivrés par les immenſes richeſſes qu'ils avoient acquiſes en ſi peu de tems, s'abandonnoient à une plus grande licence. Au milieu du renverſement géné-

[1] Fernandès, *hiſt. Lib. I*, *c.* 3, 4, 5. Vega, *page* 2 *Lib III*, *c.* 21, 22. Herrera, *dec.* 7, *lib. V*, *cap.* 7. *lib. VII*, *c.* 14, 15. Torquemad. *Mond. ind. lib. V*, *c.* 13.

ral de l'ordre & des loix, occasionné par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu son maître & son propre juge, & n'étoit plus guidé que par son intérêt & ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une si longue anarchie, ne pouvoient voir sans répugnance & sans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une cour de judicature. Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la seule idée de se soumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux, de services & de souffrances. Dès que les réglemens nouveaux furent connus dans les divers établissemens, les habitants s'assemblerent; les femmes en larmes, & les hommes se récriant contre l'injustice & l'ingratitude d'un souverain qui les privoit de leurs biens, sans les avoir entendus: Est-ce là, disoient-ils, la récompense due à des citoyens qui, sans le secours de l'état, à leurs propres frais & par leur valeur, ont soumis à la couronne de Castille des territoires si riches & si étendus? Est-ce là, le prix de tant de maux que nous avons soufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour servir la patrie? Quel est parmi nous celui qui ait assez bien mérité de son pays, ou dont la conduite ait été assez irréprochable,

1544.

pour qu'on ne puisse pas le condamner en
1544. vertu de quelqu'une des clauses de ces nouvelles loix, conçues en termes si vagues & si généraux ? Ne paroissent-elles pas rédigées pour servir d'autant de pièges auxquels il est impossible d'échapper ? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité, & tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différens chefs de partis. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir, & punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pas pu éviter ? Les conquérans d'un grand empire au-lieu des récompenses & des distinctions qu'ils avoient si bien méritées seroient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes & de leurs enfans, & forcés de les laisser dans la dépendance de secours qu'ils pourroient arracher à une cour ingrate (1) ! Nous ne sommes plus en état, continuoient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissemens plus solides ; notre santé affoiblie par l'âge, & nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante & si active ; mais il nous reste encore assez de force pour défendre la justice de nos droits, & pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement (2).

(1) Herrera, *decad.* 7, *lib. VII*, *c.* 14. 15.
[2] Gomera, *c.* 152. Herrera, *decad.* 7, *lib.*

1544. Révolte prévenue par la modération de Vaca de Castro.

De pareils discours, proférés avec toute la véhémence de la passion, & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les esprits, que tout se disposoit aux plus grandes violences. Les mécontens commencerent à tenir conseil en différens endroits pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du vice-roi & des magistrats, & pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Castro avoit détourné l'orage dans le moment en les flattant de l'espérance qu'aussitôt que le vice-roi & les juges seroient arrivés, ils se prêteroient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglemens qui avoient été dressés sans faire assez d'attention à l'état du pays. Il paroissoit nécessaire d'avoir quelqu'égard aux représentations des colonies, & de leur accorder quelque chose pour calmer la fermentation, & les ramener à l'obéissance, en leur inspirant quelque confiance en leurs supérieurs. Mais sans un profond discernement, sans de manieres conciliantes & une grande souplesse de caractere, un vice-roi ne pouvoit suivre un pareil plan, & malheureusement Nugnés Vela n'avoit aucune des qualités qui sont nécessaires aux hommes qui gouvernent, excepté l'intégrité & le

Mécontentement augmenté par la conduite du Vice-roi.

VI, *c.* 10, 11. Vega, *p.* 2, *Lib.* III, *c.* 20, 22, *Lib. IV*, *c.* 3, 4.

courage ; encore la premiere dégénéroit-
1544. elle ſouvent en dureté, & la ſeconde en obſtination ; de ſorte que, dans les circonſtances où il étoit placé, elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbès il ſe regarda comme ſimple exécuteur des ordres qu'il apportoit, ſans ſe croire autoriſé à en tempérer la rigueur ; & ſans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire, & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer.

Dans toutes les villes où il paſſa il rendit la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui rempliſſoient quelqu'emploi, de leurs terres & de leurs travailleurs ; & voulant donner lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un ſeul Indien fût employé à porter ſon bagage dans ſa route vers Lima. L'étonnement & la conſternation le précéderent ; mais il craignit ſi peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à ſon entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de ſon ſouverain, & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable, beaucoup de hauteur dans la conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes les diſcuſſions, & cette inſolence du pouvoir ſi choquante pour des hommes qui n'étoient pas

même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rebellion. Il fit arrêter plusieurs personnes considérables, & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venoit d'occuper & pour le service qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes, & jetté en prison comme un criminel (1). 1544.

Les mécontens choisissent Gonzale Pizarre pour chef.

Mais quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspiré de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontens, si ceux-ci n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou tous les Espagnols avoient jetté les yeux sur Gonzale Pizarre comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il recevoit de tous côtés des lettres & des députations par lesquelles on le pressoit de se déclarer le protecteur des

(1) Zarate, *Lib. IV*, c. 23, 24, 25. Gomera, c. 153, 155. Vega, *page 2 lib. IV*, c. 4, Fernandès, *lib. I c.* 6, 10.

colons, qui le ſoutiendroient au péril de
1544. leur vie & de leur fortune. Gonzale avec moins de talens que ſes freres avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la cour envers ſa famille étoit ſans ceſſe préſente à ſon eſprit. Ferdinand étoit priſonnier d'état en Europe. Les enfans de François étoient confiés à la garde du nouveau vice-roi & retenus à bord de ſa flotte. Lui-même ſe trouvoit réduit à la condition de ſimple citoyen dans un pays que les Pizarre avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces penſées le pouſſoient à la vengeance & l'excitoient à défendre les droits de ſa famille, dont il ſe regardoit comme le dépoſitaire & l'héritier. Mais comme un Eſpagnol ſe dépouille difficilement de ce reſpect pour ſon ſouverain qui lui eſt comme naturel, la ſeule idée de prendre les armes contre les troupes royales lui faiſoit horreur. Il héſita long-tems & il reſtoit encore irréſolu lorſque les violences du vice-roi, le vœu général de ſes compatriotes & la certitude de ſe voir bientôt lui-même victime de la ſévérité des loix nouvelles, le déterminerent à quitter Chuquiſaca de la Plata, lieu où il faiſoit ſa réſidence, pour ſe rendre à Cuſco. Tous les habitants vinrent au-devant de lui & le reçurent avec des tranſports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la premiere chaleur de leur zèle, ils le nommerent procureur-général

des affaires de la nation au Pérou, pour solliciter la révocation des derniers réglemens. Ils le chargerent de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, sous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autoriserent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination, Pizarre s'empara du trésor royal, nomma des officiers, leva des soldats, saisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga, & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontens réunis dès lors sous un chef d'un nom si distingué, attirerent bientôt à eux beaucoup de gens de marque; & une partie considérable des troupes levées par le vice roi contre Pizarre, déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1). 1544.

Différens entre le Vice-roi & les juges de l'audience

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui disposoit les choses en sa faveur; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit rédoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insuportable étoit odieuse à ses associés, les juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques symptomes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou (2); mais aussitôt qu'ils com-

[1] Zarate, *lib. V*, c. 1. Gomera *c. 156, 157.* Vega, *page 2, lib. IV*, c. 4, 12. Fernandès, *lib. I*, c. 12-17. Herrera, *dec. 7, Lib. VII*, c. 18. &c. *lib.* VIII, c 1-5.

[2] Gomera, *c.* 171.

1544. mencerent à exercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens débats sur les limites de leur jurisdiction, & la contrariété de leurs opinions fut telle que bientôt l'éloignement se changea en haine ouverte. Les juges traversoient le vice-roi dans toutes ses mesures, mettoient en liberté les prisonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défense des mécontens & applaudissoient à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auroient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçoit, elles se disputoient l'une l'autre l'autorité.

Le Vice-roi est emprisonné.

Les magistrats l'emporterent à la fin. Le vice-roi universellement haï, abandonné de ses propres gardes, fut saisi dans son palais & conduit à une isle déserte sur la côte pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

Desseins de Pizarre

Après cette démarche hardie, les juges s'emparant de l'autorité suprême donnerent une déclaration qui suspendoit l'exécution des loix dont on se plaignoit, & envoyerent un message à Pizarre, pour le requérir de licencier ses troupes & de se rendre à Lima avec quinze ou vingt personnes de sa suite seulement, d'autant, ajoutoient-ils, qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontens pouvoient désirer. Ces magistrats ne pouvoient guère se flatter qu'un homme qui avoit autant d'audace

dace & d'ambition que Pizarre cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne vouloient que jetter un voile de décence sur leur complaisance pour lui. Cependant leur président, esprit remuant & hardi, entretenoit vraisemblablement une correspondance secrete avec Pizarre, & nourrissoit le projet que depuis il exécuta de se dévouer entiérement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale & l'anarchie, suites naturelles d'événemens si singuliers & si inattendus, ouvroient une vaste carriere à Pizarre. Il se voyoit à portée de s'emparer du pouvoir suprême, & ne manquoit pas de courage pour se saisir de l'objet que la fortune lui présentoit. Carvajal, son conseil & son guide, voyoit depuis long-tems ce but comme le seul auquel Pizarre devoit tendre. Au lieu de la qualité subordonnée de lieutenant pour le roi dans les établissemens espagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celle de gouverneur & de capitaine général, & requit le conseil ou l'audience de Lima, de lui donner une commission avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui se trouvoit à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sau-

1544.

Il s'empare de l'autorité.

1544. ver les apparences, héſita ou parut héſiter. Carvajal, impatient & impétueux dans toutes ſes opérations, entre de nuit dans la ville, ſaiſit pluſieurs officiers de diſtinction ennemis de Pizarre & les fait pendre ſans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commiſſion qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou, avec une autorité abſolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit ſon entrée en pompe dans la ville & prit poſſeſſion de ſa nouvelle dignité (1).

28 Oct. Le vice-roi recouvre ſa liberté.

Mais au milieu du trouble & des déſordres qu'entraînoit la diſſolution du gouvernement, les eſprits ayant ſécoué le joug des loix & de l'autorité, & s'abandonnant ſans frein à tous leurs caprices, on vit les événemens les plus extraordinaires & les moins attendus ſe ſuccèder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le conſeil à bord du vaiſſeau, ſous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du conſeil, pour être conduit en Eſpagne. Dès que le vaiſſeau fut hors du port, Alvarès, ſoit remords, ſoit crainte, ſe jetta

[1] Zarate, *Liv. V*, c. 8-10. Vega, *p.* 2, *Lib. IV*, c. 13-19. Gomera, c. 159-163. Fernandès, *Lib. I*, c. 18, 25. Herrera, *decad.* 7, *Lib. VIII*, c. 10-20.

aux pieds de ſon priſonnier, lui déclara
que de ce moment il étoit libre & que lui- 1544.
même & tous ceux qui étoient dans le vaiſſeau étoient prêts à lui obéir comme au repréſentant légitime de leur ſouverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant il éleva l'étendard royal & reprit ſes fonctions de vice-roi. Pluſieurs perſonnes de diſtinction, que l'eſprit de ſédition qui regnoit à Cuſco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncerent tout de ſuite la ferme réſolution de le ſoutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit ſur les démarches de chaque particulier avec la défiance naturelle à un uſurpateur, & qui puniſſoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partiſans de Nugnès près duquel pluſieurs des colons les plus diſtingués ſe virent forcés de chercher un aſyle. Tandis que les forces du vice-roi groſſiſſoient ainſi à Tumbès, juſqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno officier actif & entreprenant, pouſſé à bout par l'oppreſſion & les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Charcas, trama une conſ-

(1) Zarate, *Lib. V*, *c.* 9. Gomera *c.* 165, Fernandès, *Lib. I*, *c.* 23. Herrera, *decad.* 7, *Lib. VIII*, *c.* 15.

piration contre lui le fit périr & se déclara
1544. pour le vice-roi (1).

1545. Pizarre marche contre lui.

Pizarre, quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrêmités de l'empire, ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & le plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-temps dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi incapable de lui résister se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes européennes n'auroient pu soutenir (2). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito que l'avant-garde de Pizarre parut après lui, conduite par Carvajal, qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, montroit toute l'activité & toute la vigueur d'un soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense & marcha vers le Popayan avec une célébrité qui donnoit à sa retraite l'air

[1] Zarate, *Lib. V*, *c.* 18. Gomera, *c.* 169. Herrera, *dec.* 7, *Lib. IX*, *c.* 27.

(2) Voyez la NOTE XLIV.

d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le pourſuivre, mais déſeſpérant de l'atteindre, il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avoit aſſemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'Empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (1). 1545.

Défaite du vice-roi.

Nugnès par ſon activité & avec le ſecours de Benalcaſar eut bientôt aſſemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conſervoit au milieu de ſes déſaſtres la même élévation d'eſprit & le même ſentiment de ſa dignité. Il rejetta avec dédain l'avis de quelques-uns de ſes partiſans qui le preſſoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement, & déclara que l'épée ſeule pouvoit décider une querelle avec des rebelles. Dans cette réſolution il ſe mit en marche pour Quito. Pizarre ſe confiant à la ſupériorité du nombre & encore plus à la diſcipline & à la valeur de ſes troupes s'avança à ſa rencontre. Le combat fut ſanglant, les deux partis ſe diſputant la poſſeſſion d'un grand empire & la deſtinée des chefs ainſi que la fortune des ſoldats dépendant de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus régulièrement & avec plus d'ordre ébran- 1546. 18 Janv.

(1) Zarate, *Lib. V*, *c.* 15, 16, 24. Gomera, *c.* 167. Vega, p. 2, *Lib. IV*, *c.* 25-28. Fernandès, *Lib. I*, *c.* 34, 40. Herrera, *decad.* 7, *Lib. VIII*, *c.* 16, 20-27.

lerent bientôt leurs ennemis. Le vice-roi
1546. déploya à la fois les talens d'un capitaine & le courage d'un soldat & tint long-tems
Il est tué. la victoire en suspens. Enfin il tomba percé de coups & la déroute de ses troupes devint générale. On les poursuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes assemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carvajal & leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontieres du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du sud & de Panama. Il mit garnison à Nombre de Dios sur la côte opposée de l'isthme, par où se faisoit la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou (1).

On conseille à Pizarre de se saisir de la souveraineté du Pérou.

Après une victoire si décisive Pizarre & ses troupes passerent quelques-tems à Quito & dans les premiers transports de leur joie ils se livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante: Mais au milieu de cette dissipation le chef

[1] Zarate, *Lib. V*, *c.* 31, 32. Gomera, *c.* 170. Vega *p.* 2, *Lib. IV*, *c.* 33, 34. Fernandès, *Lib. I*, *c.* 51-54. Herrera, *decad.* 7, *Lib. X*, *c.* 12-19, 22, *decad.* 8, *Lib. I*, *c.* 1-3. Benzo, *Lib. III*, *c.* 12.

& ses amis étoient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions sur des objets sérieux & de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-tems à Pizarre que dans la carriere où il étoit entré il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito il fit de nouvelles instances, & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême (écrit-il à Pizarre à cette occasion) au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur ; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain ; vous avez attaqué son réprésentant ; vous l'avez défait en bataille rangée & vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes ni qu'aucune réconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincere. Ne laissez plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Pérou, 1546.

qu'il vous eſt facile de ménager par des
1546. conceſſions de terres & d'Indiens, par l'inſtitution d'un ordre de nobleſſe & par la création de quelques titres d'honneur ſemblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empreſſement. En établiſſant des ordres de chevalerie avec des privileges & des diſtinctions, comme en Eſpagne, vous donnerez à ceux qui vous ſerviront une récompenſe conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainſi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens, en épouſant la Coya ou fille du ſoleil qui a les droits les plus prochains à la couronne des Incas; vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le reſpect qu'ils conſervent pour le ſang de leurs monarques, à s'unir avec les Eſpagnols qui y ſont établis pour ſoutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres vous pourrez défier le pouvoir de l'Eſpagne & repouſſer aiſément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays ſi éloigné d'elle. Le juriſconſulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance, ſeconda fortement les exhortations de Carvajal & employa toute ſon érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille, ou par la validité de leur titres, mais par leur

valeur & leur mérite personnel (1).

1546.

Pizarre se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre & ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais heureusement pour le repos du genre humain peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit & de cette étendue de talent nécessaire pour former & exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négociation il envoya en Europe un officier de distinction chargé de présenter sa conduite & l'état du pays sous un point de vue capable de déterminer l'empereur & ses ministres à lui laisser la place qu'il occupoit.

Délibérations du ministere espagnol.

Tandis que Pizarre délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, les ministres espagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit re-

[1] Vega, *p. 2, Lib. IV, cap.* 40. Fernandès, *Lib. I, c.* 34, *Lib. II, c.* 13-49. Herrera *dec.* 8, *Lib. II, c.* 10.

çus, mais ils étoient instruits de la révolte
1546. contre le vice-roi, de son emprisonnement & de l'usurpation de Pizarre. Une résolution si alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il se trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuse ligue de Smalkalde. Dans cette situation, une des plus critiques de son regne, il laissa à son fils Philippe & aux ministres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Espagne le soin de calmer les désordres du Pérou. Au premier coup d'œil, la conduite de Pizarre & de ses partisans parut si contraire aux devoirs des sujets envers leur souverain, que le plus grand nombre des ministres vouloit qu'on les déclarât sur-le-champ rebelles & qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais quand la premiere chaleur de leur zele & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obstacles sans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des armées espagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Espagne épuisée d'hommes & d'argent par une longue suite de guerres où l'avoit jettée l'ambition inquiete de deux monarques, ne pouvoit faire aucun armement assez puissant pour soumettre les rebelles. Il n'étoit pas possible de porter à une si grande distance un assez gros corps de troupes. Tant que Pi-

zarre demeureroit maître de la mer du ſud, la route au Pérou par Nombre de Dios étoit impraticable & le chemin à Quito par terre au travers de la nouvelle Grenade & du Popayan, pays immenſes, malſains, déſerts, ou habité par des nations ſauvages & ennemies, offroit des dangers & des difficultés inſurmontables. Enfin le paſſage à la mer du ſud par le détroit de Magellan, étoit ſi long, ſi incertain & ſi peu connu dans ce ſiecle qu'on ne pouvoit compter ſur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les miniſtres ſe virent donc obligés d'abandonner le ſyſtême que leur zele leur avoit d'abord ſuggéré & d'eſſayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le ſoin que Pizarre prenoit de préſenter ſa conduite aux yeux de l'empereur ſous un jour favorable, prouvoit qu'il conſervoit encore quelques ſentimens de reſpect pour ſon autorité. En profitant de cette circonſtance & en lui accordant aſſez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération & quelqu'indulgence, on pouvoit encore le rappeller à ſon devoir, ou bien les ſentimens de fidélité naturels aux Eſpagnols pouvoient ſe réveiller parmi ſes partiſans & les déterminer à abandonner un uſurpateur.

1546.

Gaſca eſt envoyé au Pérou en qualité de

Le ſuccès de cette négociation auſſi importante que délicate dépendoit entiére-

ment de l'habileté & de l'adresse du négociateur. Après avoir pésé attentivement le mérite de différens sujets, le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, ecclésiastique qui n'avoit d'autre titre que celui de conseiller de l'inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avoit été chargé en quelques occasions d'affaires importantes dans lesquelles il avoit réussi & déployé un caractere insinuant & doux joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, approuva hautement ce choix & lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au souverain qui les employoit qu'au sujet à qui elles étoient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la foiblesse de sa constitution, la crainte des fatigues dans un long voyage & du séjour d'un climat malsain, naturelle à un homme qui n'étoit jamais sorti de son pays (1), n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain. Il fit voir que ce motif seul l'animoit, il réfusa un évêché qu'on lui offroit pour donner à son caractere plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accep-

1546. président de l'audience de Lima.

Sa modération.

(1) Fernandès, *Lib. II*, *c.* 17.

ter fut celui de président de l'audience de Lima, & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi, & comme il alloit exercer en Amérique un ministere de paix, & qu'il n'emportoit avec lui que sa soutane & son bréviaire sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (1). 1546.

Pouvoirs dont il est revêtu.

Mais en montrant tant de désintéressement & de modération, relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il seroit impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, & que tout le succès de sa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtît d'une autorité sans bornes & que sa jurisdiction s'étendît à toutes les personnes & à tous le cas; il voulut être autorisé à punir, à récompenser, à pardonner selon les circonstances, à employer la force des armes pour rédui-

(1) Zarate, *Lib. VI*, *c.* 6. Gomera, *c.* 174. Fernandès, *Lib. II*, *c.* 14-16. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, *c.* 1, Herrera, *dec.* 8, *Lib. I*, *c.* 4, *&c.*

1546. re les mécontens & les rebelles, à lever des troupes & à tirer des secours de tous les établissemens Espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission, parurent aux ministres espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inséparables de la royauté & refusoient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de ses ministres. Par la nature de sa place Gasca devoit être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets, & tous ses efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonscrit sur les autres. Charles n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gasca content de cette preuve récente de la confiance de son maître, sans argent & sans
26 Mai. troupes, hâta son départ pour aller appaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1).

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Hernand Mexia, officier de marque, posté avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement de toute troupe ennemie. Mais Gasca se montroit si pacifique, sa suite étoit si peu nombreuse & son titre si modeste, qu'il n'effraya personne & qu'il fut reçu avec beaucoup de respect. De Nombre de Dios, il s'avança

[1] Fernandès, *Lib. II*, *cap.* 16-18.

à Panama, & fut reçu de même par Hinojosa à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville & d'une flotte mouillée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il étoit envoyé par son souverain comme un messager de paix, & non comme un ministre de vengeance, qu'il venoit redresser tous leurs griefs, revoquer les loix qui les avoient alarmés, pardonner les fautes passées, & retablir l'ordre & la justice au Pérou. Sa douceur, la simplicité de ses manieres, la sainteté de son état & un air de candeur aimable lui gagnerent la confiance. Le respect dû à une personne revêtue d'une autorité légale, & agissant en vertu d'une commission du souverain, commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque tems ne connoissoient qu'une autorité usurpée. Hinojosa, Mexia, & plusieurs autres officiers de distinction, à chacun desquels Gasca s'étoit adressé séparement, furent gagnés, & n'attendirent qu'un prétexte pour se déclarer hautement en sa faveur (1). 1546.

Procédés violens de Pizarre.

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gasca à Panama, quoiqu'il fût en même tems informé de la nature de sa mission, & qu'il sût que le président offroit un par-

[1] Fernandès, *Lib. II*, *c.* 21, &c. Zarate, *Lib. VI*, *c.* 6. Gomera, *c.* 175. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, *c.* 3.

don général à tous les Espagnols établis
1546. au Pérou, & promettoit la révocation des loix qui avoient causé le mécontentement; au lieu de recevoir avec reconnoissance la grace qu'on lui offroit, il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de gouverneur, & il prit sur le champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou, & de l'empêcher d'y exercer aucune jurisdiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite, & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie comme le seul moyen d'y rétablir & d'y conserver la tranquillité. Les députés, chargés de cette étrange commission, firent connoître les intentions de Pizarre au président & lui signifierent, en son nom, qu'il eût à quitter Panama, & à retourner en Espagne. Ils porterent aussi à Hinojosa des instructions secretes par lesquelles Pizarre l'autorisoit à offrir à Gasca un présent de cinquante mille pezos, s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le pressoit, au cas que le président résistât de s'en défaire par le fer ou par le poison (1).

Diverses circonstances poussoient Pizarre à ces mesures violentes. Accoutumé à

[1] Zarate, *Lib. VI*, *c. 8*. Fernandès, *Lib. II*, *c.* 33, 34. Herrera, *decad. 8*, *Lib. II*, *c. 9*, *10*.

l'autorité suprême, il ne pouvoit soutenir la pensée de redevenir simple particulier. 1546.
Connoissant toute la grandeur de ses fautes, il soupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper, & ne lui pardonneroit jamais les outrages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, aussi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gasca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de six mille Espagnols établis au Pérou (1). En se mettant à leur tête, il se croyoit assuré de s'élever jusqu'à l'indépendance, si la cour d'Espagne lui refusoit ce qu'il demandoit. Mais il s'appercevoit que ceux en qui il se fioit le plus étoient déja tentés de l'abandonner. Hinojosa, épouvanté de la pensée de s'opposer aux ordres de son souverain, & incapable d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitoit dans son instruction secrete, reconnut publiquement le président comme son supérieur. Les officiers qui servoient sous ses ordres l'imiterent. L'exemple fut si puissant, qu'il entraîna même les députés envoyés du Pérou, & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'espagne ou de sa mort, il apprit que le président étoit maître de la flotte de Panama & des troupes qui y étoient postées.

Pizarre se détermine à la guerre.

Furieux à la nouvelle d'événemens si

[1] Herrera, *decad.* 8, *Lib. III*, *c.* 1.

inattendus, il se prépara ouvertement à la
1547. guerre, & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience royale de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable, en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers, & en empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur, ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison, & le condamna à mort (1). Ces formes, toutes ridicules qu'elles étoient en une pareille circonstance, imposerent aux aventuriers ignorans qui remplissoient le Pérou, en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traitre condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'empire, & se trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Préparatifs de Gasca.

Gasca de son côté voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission; mettoit tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua, de Carthagene & des autres
Avril. établissemens espagnols du continent. Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de

[1] Fernandès, *Lib. II*, *c.* 55. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, *c.* 7. Herrera, *decad.* 8, *Lib. III*, *c.* 6.

détacher de sa flotte une escadre montée 1547.
d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par-tout & sans tenter aucune descente, ils rendirent un service plus grand à Gasca, en mettant à terre, en différens endroits, des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale, & de la révocation des derniers édits, & qui firent connoître les intentions pacifiques & le caractere doux du président. L'effet de ces instructions fut étonnant. Tous ceux qui étoient mécontens de l'administration violente de Pizarre, ou qui conservoient quelques sentimens de fidélité pour leur souverain, commencerent à méditer leur defection. Quelques-uns abandonnerent ouvertement une cause qu'ils trouverent alors injuste. Centeno, laissant la caverne où il étoit demeuré caché, assembla environ cinquante de ses partisans, & avec cette troupe foible & mal armée s'avança hardiment vers Cusco. Une attaque de nuit où il déploya autant de valeur que de talent le rendit maître de la capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cents hommes, dont la plupart se rangerent sous ses drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux (1).

Pizarre marche contre lui.

Pizarre, quoiqu'étonné à la vue de deux ennemis qui s'avançoient, l'un par mer,

[1] Zarate *Lib*, *VI*, *c.* 13-16. Gomera, *c.* 180, 181. Fernandès, *Lib. II*, *c.* 28, 64, *&c.*

l'autre par terre, dans un moment où il
1547. se croyoit maître de tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à lui. Après avoir pourvu des chevaux tous ses soldats il marcha avec une extrême rapidité. Mais chaque jour au matin il voyoit ses troupes diminuées par la désertion qui se faisoit pendant la nuit, & quoique devenu soupçonneux à l'excès, & punissant sans rémission ceux qu'il soupçonnoit, il ne
20 Octob. put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à la vue de l'ennemi à Huarina près du lac Titiaca, il n'avoit plus que quatre cents soldats. A la vérité il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé, & compter entiérement sur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ses partisans, qui, sentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime, désespéroient d'en obtenir le pardon, & ne pouvoient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux il n'hésita pas à attaquer Centeno, quoique plus fort du double que lui. Les royalistes ne cherchèrent pas à éviter le combat, qui fut le plus obstiné & le plus sanglant qu'on eût rendu jusques-là au Pérou. A la fin la valeur intrépide de Pizarre, & la supériori-

té des talens militaires de Carvajal l'emportèrent sur le nombre ; la victoire fut complette, le butin immense (1), & le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre, qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour (2). 1547.

Cependant d'autres événemens en d'autres parties du Pérou balançoient avantageusement pour Gasca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima que les citoyens, las de son gouvernement tyrannique, avoient arboré l'étendard du roi. Aldana, avec un détachement de soldats de la flotte, avoit pris possession de la ville. Vers ce même tems (3) le président avoit débarqué à Tumbès avec cinq cents hommes. Encouragés par sa présence, tous les pays voisins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cusco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reste de l'empire, depuis Quito, en allant vers le sud, reconnoissoit l'autorité de Gasca. Le président voyant son armée se renforcer rapidement s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeste. Il témoignoit en toute

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *Lib. VII*, *c. 2*, 3. Gomera, *c. 181*. Vega, *p. 2*, *Lib. V*, *c.* 18, *&c.* Fernandès, *Lib. II*, *c. 79*. Herrera, *decad.* 8, *Lib. IV*, *cap. 1*, *2*.

(3) Zarate, *Lib. VI*, *c. 17*.

[redacted] occasion un desir ardent de terminer la
1547. querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochoit à personne ses fautes passées, & recevoit ceux qui se repentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il montroit de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses troupes la fertile vallée de Xauxa sur la route de Cusco (1). Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-seulement pour tenter de nouveau un accomodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats, & les accoutumer à la discipline, avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pizarre, enivré du succès qui avoit jusque-là accompagné ses armes, & fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre à aucune proposition, quoique Cepeda avec plusieurs de ses officiers & Carvajal lui-même (2). fussent d'avis d'accepter les offres du président ; c'est-à-dire, une amnistie générale & la révocation des lois dont on se plaignoit (3). Gasca ayant tout fait pour évi-

Il s'avance vers Cusco.

[1] Zarate, *Lib. VII*, *c.* 1. Fernandès, *Lib. II*, *c.* 77, 82.
[2] Voyez la NOTE XLVI.
(3) Zarate, *Lib. VII*, *c.* 6. Vega, *p.* 2, *Lib. V*, *c.* 27.

ter de tremper ſes mains dans le ſang de ſes concitoyens, ſe mit en marche pour Cuſco à la tête de ſeize cents hommes. 1547. 26 Décembre.

Pizarre, ſe tenant aſſuré de la victoire, laiſſa les royaliſtes paſſer ſans obſtacle toutes les rivieres qui coulent entre Guamanga & Cuſco, & s'avancer juſqu'à quatre lieues de cette capitale, ſe flattant que leur défaite dans une pareille ſituation qui leur rendoit la retraite impoſſible termineroit la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi; Carvajal choiſit le terrain & diſpoſa les troupes avec le diſcernement & les profondes connoiſſances militaires qui diſtinguoient toutes ſes opérations. Les deux armées s'avançant lentement l'une contre l'autre préſentoient chacune un ſpectacle ſingulier. Dans celle de Pizarre, compoſée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & juſqu'aux ſimples ſoldats étoient habillés détoffes de ſoie ou de brocards, & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

Les deux partis ſe préparent au combat.

1548.

9 Avril.

L'armée de Gaſca n'étoit pas ſi brillante, mais préſentoit un coup-d'œil non moins ſingulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cuſco, & d'un grand nombre d'ec-

(1) Zarate, *Lib. VI*, *c.* 2.

1548. cléfiaftiques, parcouroit les rangs, répandant des bénédictions, & encourageant fes foldats à remplir courageufement leur devoir.

Pizarre abandonné de fes troupes.

L'action étoit près de commencer lorfqu'on vit Cepeda donner des éperons à fon cheval, & galopper vers le préfident auquel il fe rendit. Garcilaffo de la Vega & & d'autres officiers confidérables fuivent fon exemple. Leur défection frappe tout le refte d'étonnement. La confiance mutuelle, fans laquelle il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force, fe perd tout-à-coup. La défiance & la conflernation fe répandent de rang & rang; quelques-uns fe dérobent en filence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre paffe du côté des royaliftes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs emploient en vain l'autorité, les menaces & les prieres. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du fort de l'empire du Pérou eft entiérement difperfé. Pizarre fe voyant perdu fans reffource demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous refte-t-il? rien, répond l'un d'eux, que de nous jetter au milieu de nos ennemis, & de mourir en Romains. Abattu par un revers fi inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de fuivre ce confeil, & avec une lâcheté qui démentoit fon anciene réputation, il fe rendit à un des officiers de Gafca.

ca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris. 1548.

Gasca, heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de sang, ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal, & un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels & les plus distingués, furent punis de mort. Pizarre eu la tête tranchée le lendemain. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité, & parut expier ses crimes par son répentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès il n'entreprit point de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnoit à être pendu, il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois.* Entre son jugement & son exécution il ne montra aucun remords du passé ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendoient visite avec la même gaieté grossiere & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda, plus criminel que l'un & l'autre, auroit eu la même destinée; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique & si décisif. Il fut envoyé prisonnier en Espagne, & mourut dans sa prison (1).

Dans les détails que les historiens con-

(1) Zarate, *Lib. VII*, *c.* 6, 7, 8. Gomera, *c.* 185, 186, Vega, *p.* 2, *Lib. V*, *c.* 30 *&c.* Fernandès, *Lib. II*, *c.* 86, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *Lib. IV*, *c.* 14, &c.

temporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de ſuite, on remarque pluſieurs circonſtances ſi frappantes, & qui indiquent des mœurs ſi ſingulieres qu'elles méritent de fixer notre attention.

1548.

Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

Quoique les conquérans du Pérou fuſſent des hommes des dernieres claſſes de la la ſociété, & que la plus grande partie de ceux qui ſe joignirent dans la ſuite aux premiers fuſſent des aventuriers ſans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui ſe diſputoient l'autorité, il ne ſe trouvoit pas un ſeul homme qui ſervît pour une paie. Tout aventurier au Pérou ſe regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ſes ſervices à un établiſſement dans ce pays, conquis par ſa valeur. Dans les conteſtations entre les chefs, chacun ſe déterminoit ſelon ſon propre jugement ou ſes affections, regardoit ſon général comme ſon compagnon de fortune, & ſe feroit cru dégradé en recevant une ſolde de lui. Leurs chefs devoient la plûpart leur élévation à leur valeur & à leurs talens, & non à leur naiſſance, & chacun de leurs compagnons de guerre eſpéroit de s'ouvrir une route à la richeſſe & au pouvoir par les mêmes moyens (1).

Entretien

Mais ces troupes ſervant ainſi ſans au-

(1) Vega, *p.* 2, *Lib.* 4, *c.* 38, 41.

cune paie réguliere, ne se levoient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but, & dominé par la même passion, il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes, & de se les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promesse de grands établissemens, recevoient encore du chef auquel ils se donnoient des sommes considérables. Il en coûta cinq cent mille pezos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes (1) Gasca en dépensa neuf mille pour former le corps qu'il conduisoit contre les rebelles (2). Les concession de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récompense après la victoire étoient encore plus exorbitantes. Cepeda, pour l'adresse & la perfidie qu'il avoit montrés à persuader à la cour de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre, obtint une concession qui lui valoit cent cinquante mille pezos de revenu annuel (3). Hinojosa, qui se détacha un des premiers de Pizarre, & livra à son ennemi la flotte

1548. des troupes extrêmement dispendieux.

Récompenses excessives aux particuliers.

[1] Fernandès, *lib. II*, *c.* 54.
(2) Zarate *Lib. VII*, *c. 10*. Herrera, *dec.* 8, *lib.* V, *c.* 7.
(3) Gomera, *c.* 164.

qui décida du deſtin du Pérou, obtint
1548. en terres un revenu de deux cent mille pezos (1). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence, on récompenſoit les ſimples ſoldats en proportion.

Profuſion & luxe des militaires eſpagnols.

Des changemens de fortune ſi rapides produiſoient les effets qu'on devoit en attendre, donnoient naiſſance à de nouveaux beſoins & à de nouveaux deſirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéroient tout-à-coup le goût de la profuſion, & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus baſſe crapule occupoit les uns, les autres ſe livroient au luxe le plus diſpendieux (2). Le dernier ſoldat au Pérou ſe ſeroit cru dégradé en marchant à pied, & malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de ſe mettre en campagne. Mais, quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de ſupporter les fatigues du ſervice, ils affrontoient le danger & la mort avec la même intrépidité, & animés par l'eſpérance de nouvelles récompenſes, ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

Férocité

Avec leur courage ils conſerverent toute

(1) Vega, *p.* 2, *Lib.* VI, *c.* 3.

(2) Herrera, *decad.* 5, *Lib. II*, *cap.* 3. dec. 8, *Lib.* 8, *c.* 10.

leur premiere férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire tout homme riche étoit exposé aux accusations. Sur les plus légers soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitants du Pérou. Carvajal en fit mourir un grand nombre sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presqu'autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), & presque tous furent condamnés sans forme de procès.

1548. De leurs guerres civiles.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitoient n'étoit pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentimens d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement, & la droiture qui domine dans le caractere espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été entiérement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remord. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Es-

Leur mauvaise foi à observer les traités.

(1) Voyez la NOTE XLVII.

pagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti
1548. qu'il avoit embrassé d'abord, & les associés avec lesquels il avoit été uni, & qui ne violât tous ses engagemens. Le Vice-roi Nugnès Vela fut pendu par la trahison de Cepeda & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de leur place de soutenir l'autorité. Les instigateurs & les complices de la révolte de Gonzale Pizarre furent les premiers à l'abandonner & à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme qu'il avoit choisi entre tous ses officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetterent leurs armes sans rendre de combat, & abandonnerent un chef qui les avoit si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général si peu dissimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme, & qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays très-éloignés du centre de l'autorité où l'on ne sent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où l'espoir du gain n'a point de bornes, où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises : ce n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trou-

ver autant d'avidité, de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou.

1548.

Gafca cherche des occupations pour fes foldats.

A la mort de Pizarre tous les mécontens mirent bas les armes & la tranquillité parut entiérement rétablie ; mais deux objets intéreffans demandoient encore l'attention du préfident. L'un étoit de trouver fur-le-champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui rempliffoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles; l'autre d'accorder des récompenfes convenables à ceux à la valeur & à la fidélité defquels il devoit fes fuccès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets, en envoyant Pedro de Naldivia au Chili pour en continuer la conquête, & en chargeant Diego Centeno de la découverte des vaftes régions que traverfe la riviere de la Plata. La réputation de ces chefs & l'efpérance d'améliorer leur fort dans des pays nouveaux, attira fous leurs drapeaux la foldatefque la plus indigente & la plus emportée, & bannit prefqu'entiérement de la colonie cet efprit de mutinerie que Gafca redoutoit.

Il partage les terres aux Efpagnols qui l'ont aidé dans fa conquête.

La feconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *repartimientos* ou diftributions de terres & d'Indiens qui reftoient à faire en conféquence de la mort ou de la fuite des rebelles ou des confifcations prononcées contr'eux, paffoient deux

1548. millions de pezos en revenu annuel. Gaſca devenu maître de diſpoſer de cette immenſe propriété conſerva le même déſintéreſſement qu'il avoit montré juſque-là, & n'en voulut pas réſerver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de ſolliciteurs, & la vanité ou l'avarice de chacun lui faiſant exagérer ſes ſervices & les récompenſes qu'il attendoit, les prétentions de tous étoient ſi exorbitantes qu'il devenoit impoſſible de les ſatisfaire. Gaſca écouta tout le monde avec la plus grande attention, & pour avoir le loiſir de peſer ſcrupuleuſement les droits de chacun, il ſe retira avec l'archevêque de Lima & un ſeul ſecrétaire dans un village ſitué à douze lieues de Cuſco. Là il employa pluſieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendans, ſelon l'importance des ſervices que chacun avoit rendus, & de ceux qu'il pouvoit rendre encore dans la ſuite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé, il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de ſon décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laiſſant l'acte de partage ſcellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après ſon départ.

24 Août. Mécontentement cauſé par cette diſtribution.

L'indignation fut auſſi grande que l'avoit prévu Gaſca. La vanité, l'avarice, la jalouſie, l'envie, la honte, le déſeſpoir & toutes les paſſions qui agitent les

hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie, des menaces & des malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité & d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à en venir aux armes, ces discours séditieux auroient été bientôt suivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet esprit de mutinerie, & la guerre civile fut éloignée pour quelque-tems (1). 1548.

1549. Il rétablit l'ordre.

Gasca cependant considérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint, travailla avec la grande assiduité à adoucir les mécontens en donnant des gratifications considérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en auroit de vacans, en les caressant & flattant tous; mais afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que les dispositions passageres qu'il leur inspiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en

[1] Zarate, *Lib. VII*, *cap.* 9. Gomera, *cap.* 187. Vega, *page* 2, *cap.* 1, *&c.* Fernandès, *page* 2, *lib. I*, *cap.* 1, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *Lib.* IV, *c.* 17, &c.

1549. rétabliffant une adminiftration réguliere dans toutes les parties de l'empire. Il introduifit l'ordre & la fimplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens fur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppreffion & les faire inftruire dans les principes de la religion, fans priver les Efpagnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainfi rempli fa miffion, Gafca défirant de retourner à fa vie privée, commit le gouvernement du Pérou
1550. à l'audience royale, & fit voile pour l'Efpagne. Comme durant l'anarchie, & les troubles des quatre dernieres années, il n'avoit été fait aucune remife au tréfor du roi, il emportoit avec lui treize cent mille pezos épargnés fur le revenu public par fon économie & le bon ordre de fon adminiftration, après avoir payé toutes les dépenfes de la guerre.

Et part pour l'Efpagne.

Comment il y eft reçu.

Il fut reçu dans fa patrie avec l'admiration univerfelle que méritoient fes talens & des vertus auffi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, fans flotte, fans argent, avec un train fi modefte qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par fa fageffe & fon habileté, il suppléa aux moyens qui lui manquoient,

[1] Fernandès, *lib. II*, *cap.* 18.

& créa, pour ainsi dire, les instrumens
propres à exécuter son entreprise. Il ac- 1550.
quit une force maritime assez grande pour
le rendre maître de la mer. Il leva un corps
de troupes capable de se mesurer avec les
vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il
triompha de leur chef, dont la victoire
avoit jusques-là suivi les pas. Il établit le
pouvoir des loix & l'autorité du souverain
légitime. Mais les éloges dus à ses talens
sont encore au-dessous de ceux que méri-
tent ses vertus. Après avoir résidé dans
un pays où l'appât des richesses avoit jus-
qu'alors séduit tous ceux qui y avoient été
revêtus de quelqu'autorité, il quitta ce
poste délicat sans qu'on eût pu même soup-
çonner son intégrité. Il avoit partagé à ses
compatriotes des possessions d'une étendue
& d'un revenu immenses, & il demeuroit
dans sa premiere pauvreté; en même tems
qu'il rapportoit au trésor royal des som-
mes immenses, il fut obligé de demander
à son souverain qu'on payât quelques det-
tes qu'il avoit contractées pendant son ex-
pédition (1). Tant de mérite & de désin-
téressement ne furent pas méconnus de
Charles. Il donna à Gasca les témoignages
de l'estime la plus distinguée. Il le fit
évêque de Palencia, & cet homme rare
passa le reste de sa vie dans la retrai-
te, respecté de ses compatriotes, ho-

[1] Manuscrit entre les mains de l'auteur.

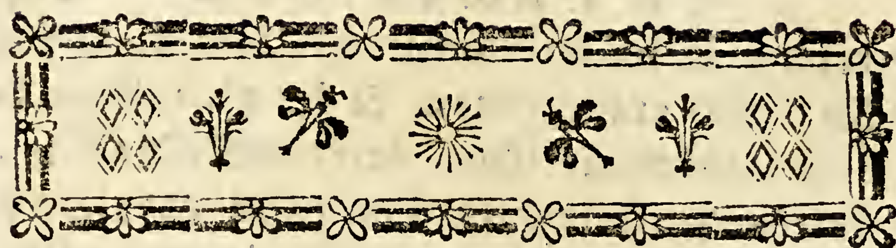
noré par son souverain aimé de tout le
1550. monde.

Malgré les sages réglemens de Gasca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie & de désordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur espérance & disposés à faire éclater leur mécontentement, & tant de soldats mutins prêts à les suivre, il n'étoit pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par plusieurs révoltes. Mais comme ces orages ne furent que passagers & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainsi dire nationaux, les détails en seroient étrangers à l'objet de cette histoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui est violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée, & en emportant les humeurs vicieuses qui les avoient causés, ils contribuerent à la fin à fortifier la société qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, plusieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers sans frein que la renommée de leurs succès avoit attirés dans le pays, périrent par les mains les uns des autres. Chaque parti triomphant alternativement mettoit à mort ou bannissoit ses adversaires. Il ne

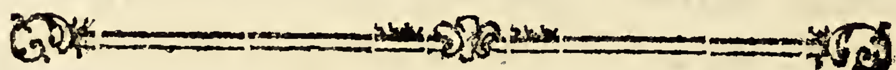
resta à la fin au Pérou que les hommes
les moins entreprenans & les plus disposés 1550.
à se renfermer dans le cercle d'une industrie paisible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés aussi solidement établie que dans aucune autre colonie espagnole.

Fin du Livre sixieme.





HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE SEPTIEME.



A conquête du Mexique & du Pérou étant l'événement le plus éclatant & le plus intéreſſant de l'hiſtoire de l'Amérique, un tableau des inſtitutions politiques & des mœurs nationales de ces deux grands empires préſente aux yeux d'un obſervateur intelligent l'eſpece humaine dans une époque ſinguliere de ſes progrès (1).

Le Mexique & le Pérou plus policés que les autres parties de l'Amérique.

Lorſqu'on compare le Mexique & le Pérou avec les autres parties de l'Amérique, on peut regarder ces deux empires comme des états civiliſés. Au-lieu de petites tribus indépendantes & continuel-

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

lement en guerre, n'ayant qu'une subsistance précaire au-milieu des bois & des marais, étrangeres aux arts & à toute industrie, ne connoissant aucune subordination ni presqu'aucune forme du gouvernement régulier, nous trouvons au Mexique & au Pérou des nations nombreuses, soumises à un seul souverain, & rassemblées dans des villes, une législation occupée de la subsistance & de la sûreté des citoyens, l'empire des loix reconnu, une religion établie, plusieurs des arts nécessaires à la vie portés jusqu'à un certain point de perfection, & ceux qui servent à l'embellir commençant à se montrer.

Nations du nouveau continent inférieures à celles de l'ancien.

Mais si l'on compare les Américains avec les nations de l'ancien continent, on ne peut plus les placer parmi les peuples vraiment civisés; on les trouve comme les tributs sauvages qui les environnent, ignorant entiérement l'usage des métaux, & n'ayant point étendu le domaine de l'homme sur les animaux. Les seuls animaux que les Mexicains connuissent l'art d'apprivoiser & de nourrir étoient les poules d'Inde, les canards, des lapins, & une espece de petits chiens (1). A la vérité, ces foibles essais de leur industrie avoient rendu leur subsistance un peu plus abondante & plus sûre que celle de l'homme qui n'a de ressource pour se nourrir que la chasse, mais ils n'avoient pas tenté de

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VII, *cap.* 12.

ſe ſoumettre des animaux plus forts, ni de s'en faire aider dans leurs travaux. Parmi les petites eſpèces, les Péruviens n'avoient rendu domeſtique que le canard ; mais ils avoient apprivoiſé le lama, animal particulier à leur pays, reſſemblant pour la forme à un chameau, & pour la taille un peu au-deſſus du mouton. Sous la protection de l'homme cette eſpece s'étoit fort multipliée ; ſa laine habilloit les Péruviens ; ſa chair les nourriſſoit. Cet animal étoit même employé comme bête de charge, & portoit un fardeau modique avec beaucoup de patience & de docilité (1). Il ne ſervoit pas de bête de trait, & comme on ne l'élevoit que dans les montagnes, on n'en tiroit pas de grands ſecours, ſi l'on en juge par différentes circonſtances que rapportent les premiers hiſtoriens du Pérou.

Dans l'hiſtoire des progrès des nations vers la civiliſation, on a toujours regardé l'invention des métaux utiles & l'établiſſement de l'empire de l'homme ſur les animaux comme des pas de la plus grande importance. Dans notre continent la ſociété a été encore long-tems barbare après ces deux découvertes. L'homme, après avoir acquis cet empire ſur la nature, a vu s'écouler encore beaucoup de ſiecles avant que ſon induſtrie fût aſſez perfection-

(1) Vega p. 1, *lib.* VIII, *c.* 16. Zarate *Lib. I, c.* 14.

née pour rendre sa subsistance assurée, avant que les arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités fussent inventés, & qu'on eût aucune idée des diverses institutions nécessaires pour conserver l'ordre dans la société. Les Mexicains & les Péruviens, privés de la connoissance des métaux les plus utiles & du secours des animaux domestiques, étoient donc arrêtés par des obstacles puissans, & quoiqu'au moment de la découverte de l'Amérique ils fussent arrivés au plus haut point de leurs progrès, ils paroissent encore à cette époque dans l'enfance de la vie civilisée.

Coup d'œil sur les institutions & les mœurs des Mexicains & des Péruviens.

Après cette observation générale sur la circonstance la plus singuliere qui distingue les deux grandes nations de l'Amérique, je vais tâcher de présenter la constitution & la police intérieure de l'un & l'autre sous un point de vue d'après lequel on pourra déterminer leur rang dans l'échelle politique, & leur véritable place entre les peuplades grossieres & barbares du nouveau monde & les nations civilisées de l'ancien, c'est-à-dire, estimer de combien ils sont au-dessus de celles-là & au-dessous de celles-ci.

L'ancien empire du Mexique mal connu.

De ces deux empires, le Mexique a été le premier soumis à la couronne d'Espagne; mais nous n'en connoissons pas mieux pour cela les coutûmes & les loix. Ce que j'ai dit ailleurs de l'inexactitude des relations qui pouvoient nous donner

quelque connoiſſance de l'état & des mœurs des tribus ſauvages de l'Amérique peut être appliqué à l'empire du Mexique. Cortès & les aventuriers qui l'accompagnerent n'avoient ni le tems ni les lumieres néceſſaires pour enrichir l'hiſtoire civile & naturelle de nouvelles obſervations. Ils n'avoient qu'un ſeul but dans leurs expéditions, & paroiſſent à peine avoir porté les yeux ſur d'autres objets. Si dans quelques courts intervalles de tranquillité, lorſque la guerre ceſſoit, & que l'ardeur du pillage ſe ralentiſſoit, les inſtitutions & les mœurs du peuple conquis attiroient leur attention, des ſoldats ignorans devoient mettre dans leurs recherches ſur ces objets intéreſſans peu d'ordre & de ſagacité; auſſi le tableau qu'ils nous ont tracé de la police & des loix du Mexique eſt ſuperficiel & confus. Ce ſont certains traits qui leur échappent ſans deſſein, plutôt que leurs obſervations directes, ou les conſéquences qu'ils tirent eux-mêmes des faits, qui peuvent nous donner quelqu'idée du génie des mœurs des Mexicains. L'obſcurité dans laquelle l'ignorance des conquérans du Mexique a laiſſé les annales de ce pays s'eſt encore augmentée par la ſuperſtition de leurs ſucceſſeurs. Comme la mémoire des événemens paſſés étoit conſervée parmi les Mexicains par des figures peintes ſur des peaux, ſur des toiles de coton, ſur des écorces d'arbres, les

premiers miſſionnaires, incapables d'entendre la ſignification de ces figures, & frappés de leur bizarrerie, les regarderent comme des monumens d'idolâtrie qu'il falloit détruire pour faciliter la converſion des Indiens. Pour obéir à une ordonnance de Jean de Zummaraga, moine franciſcain, premier évêque de Mexico, toutes ces peintures furent raſſemblées & livrées aux flammes. Ce zèle fanatique des premiers moines qui s'établirent dans la nouvelle Eſpagne, & dont les Eſpagnols eux-mêmes déplorerent bientôt les effets, détruiſit entiérement ces monumens qui pouvoient conſerver quelque trace des anciens événemens & de l'ancien état de l'empire; & il n'en eſt reſté que ce qu'en a pu conſerver la tradition, ſi l'on en excepte quelques-unes de ces peintures qui échapperent aux recherches barbares de Zummaraga (1). L'expérience de toutes les nations prouve que la mémoire des événemens paſſés ne peut ſe conſerver un peu long-tems ni ſe tranſmettre avec quelque fidélité par la tradition. Les peintures mexicaines qui ſont aujourd'hui les ſeules annales de l'empire, ſont en petit nombre & d'une ſignification très-obſcure. D'après ces circonſtances on conçoit combien ſont incomplettes les notions que nous pouvons recueillir de la petite quantité

(1) Acoſta, *Lib. VI, c. 7.* Torquemada *proem. Lib. II, lib. III, c. 6, lib. XIV, c. 6.*

de matériaux dispersés dans les ouvrages des historiens espagnols.

Origine de l'empire du Mexique.

Les Mexicains eux-mêmes reconnoissoient que leur empire n'étoit pas ancien. Leur pays étoit, disoient-ils, originairement possédé plutôt que peuplé par de petites tribus indépendantes, dont les mœurs ressembloient à celles que nous avons observées chez les peuples les plus sauvages. Mais vers le commencement du dixieme siécle de l'ére chrétienne, plusieurs tribus vinrent successivement de régions inconnues situées au nord & au nord-ouest, & s'établirent dans différentes provinces du pays d'*Anabac*, ancien nom de la nouvelle Espagne. Ces peuplades nouvelles, moins barbares que les habitants du pays, commencerent à leur donner quelque goût pour la vie civile. Vers le commencement du treizieme siécle, les Mexicains, nation plus formée qu'aucune de celles qui l'avoient précédée, s'avancerent des bords du golfe de la Californie, & prirent possession des plaines voisines du grand lac, à peu près au centre du pays d'Anabac. Après y avoir résidé environ cinquante ans, ils y fonderent une ville depuis connue sous le nom de Mexico, qui devint bientôt la plus considérable du nouveau monde. Cette nation, depuis son établissement dans ses nouvelles possessions, demeura, comme les autres tributs de l'Amérique, sans rois,

gouvernée dans la paix & conduite pendant la guerre par ceux que leur sageſſe & leur valeur faiſoient préférer. Mais bientôt, comme il eſt arrivé par-tout où le pouvoir & le territoire ſe ſont étendus, la ſuprême autorité tomba entre les mains d'une ſeule perſonne, & lorſque les Eſpagnols entrerent dans le pays ſous la conduite de Cortès, Montézume étoit le neuvieme monarque régnant, non par ſucceſſion, mais par élection.

Très-récente.

Selon cette tradition conſervée parmi les Mexicains, l'origine de leur empire eſt très-récente. Ils ne comptent pas plus de trois cents ans depuis la premiere migration de leurs ancêtres ; & depuis l'établiſſement du gouvernement monarchique, environ cent trente ans, ſelon quelques-uns (1). & cent quatre-vingt dix-ſept ſelon d'autres (2). Si d'un côté nous ſuppoſons l'empire du Mexique plus ancien, & établi depuis aſſez de tems pour que nous puiſſions admettre le degré de civiliſation que lui attribuent les hiſtoriens eſpagnols, il eſt difficile de concevoir comment un peuple qui poſſédoit l'art de conſerver par des peintures le ſouvenir des événemens paſſés, & qui conſidéroit comme une partie eſſentielle de l'éducation des enfans le ſoin de leur apprendre les chanſons hiſtoriques qui célébroient les ex-

[1] Acoſta *hiſtoire*, *lib VII*, *c.* 8, &c.
[2] Purchas, *Pilgrim* III, *p.* 1068, &c.

ploits de leurs ancêtres (1), a laissé s'affoiblir ainsi, & se perdre presqu'entiérement la mémoire des anciens événemens de son histoire. D'un autre côté si nous nous en tenons à l'opinion de la nation elle-même sur la nouveauté de son origine, il n'est pas plus aisé de comprendre les progrès qu'elle avoit faits vers la civilisation, ni l'étendue de sa domination au tems de l'invasion des Espagnols. L'enfance des nations est si longue, lors même que toutes les circonstances sont favorables, il leur faut tant de tems pour acquérir quelque force & se donner une forme de gouvernement, que, d'après la nouveauté de l'origine de l'empire des Mexicains, on ne peut s'empêcher de soupçonner fortement une grande exagération dans les descriptions avantageuses qu'on nous a données de leur gouvernement & de leurs mœurs.

Faits qui prouvent les progrès des Mexicains vers la civilisation.

Mais ce n'est pas d'après la théorie ou de simples conjectures qu'un historien peut déterminer l'état politique & le caractere d'une nation. Il ne peut fonder que sur des faits, les jugemens qu'il se hasarde à prononcer. En recueillant ceux qui peuvent nous guider dans cette recherche, on en trouve qui semblent indiquer chez les Mexicains de grands progrès de civilisation, tandis que d'autres pourroient nous les faire regarder comme n'étant pas fort différens des tribus sauvages dont ils étoient

[1] Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *cap.* 18.

environnés. Nous mettrons les uns & les autres sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'en les comparant ils puissent former eux-mêmes leur opinion.

Droit de propriété établi chez les Mexicains

Le droit de la propriété étoit parfaitement connu & établi dans toute son étendue chez les Mexicains. Nous avons vu que chez plusieurs tributs sauvages cette notion d'un droit exclusif à la possession d'un objet étoit presqu'inconnue, & que dans toutes elle étoit très-bornée & très-confuse. Mais au Mexique où l'agriculture & l'industrie avoient fait quelques progrès, la distinction de la propriété fonciere & usufruitiere, territoriale & mobiliaire étoit établie. Ces diverses especes de propriétés pouvoient se transporter par l'échange ou la vente, & se transmettre par voie de succession. Tout homme libre avoit une propriété en terres. Les terres étoient cependant possédées à différens titres. La possession étoit quelquefois pleine & entiere, & pouvoit se transmettre à des héritiers. Quelquefois elle étoit attachée à quelqu'office ou dignité, & se perdoit avec l'office. Ces deux possessions étoient regardées comme les plus nobles, & étoient particulieres aux citoyens des plus hautes classes. Le gros de la nation possédoit les terres d'une maniere très-différente. A chaque district étoit attribuée une certaine quantité de terres proportionnée au nombre de familles qui le for-

moit. Ces terres étoient cultivées par le travail de toute la communauté. Leur produit se portoit dans un magasin commun, & se partagoit entre les familles selon leurs besoins respectifs. Aucun membre de cette espece de communauté appellée *Calpullée*, mot indien synonyme d'*association*, ne pouvoit aliéner sa portion dont la propriété demeuroit indivisiblement attachée à l'entretien de la famille (1). Cette distribution du territoire intéressoit chaque individu au bien général, & lioit son bonheur avec la tranquillité publique.

Nombre & grandeur de leurs villes.

Une des circonstances les plus frappantes qui distingue les Mexicains des autres nations de l'Amérique, c'est le nombre & la grandeur de leurs villes. Tant que la société demeure dans l'état de barbarie, les besoins des hommes sont en petit nombre, & ils se passent facilement les uns des autres. Alors les motifs qui les portent à se rapprocher sont extrêmement foibles. Leur industrie est en même tems si imparfaite qu'elle ne peut assurer la subsistance de beaucoup de familles sur un même terrain. Ils vivent dispersés autant par choix que par nécessité, ou tout au plus ils s'assemblent dans des petits hameaux sur les bords des rivieres qui leur fournissent une partie de leur nourriture,

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *c.* 15. Torquemada, *Mond. Ind. Lib. XIV c.* 7. Corita *Manuscrit.*

ou

ou ſur des terres que la nature a laiſſé ouvertes, ou qu'ils ont débarraſſées des productions ſauvages par leurs propres travaux. A leurs entrée dans le Mexique, les Eſpagnols, qui n'avoient vu juſques-là en Amérique que des peuplades ſauvages, furent extrêment étonnés d'y trouver les habitans raſſemblés dans des villes d'une auſſi grande étendue que beaucoup de villes d'europe. Dans la premiere chaleur de leur admiration, ils comparerent Zempoalla, ville du ſecond ou du troiſieme ordre, aux plus grandes villes d'Eſpagne. Lorſqu'ils eurent vu ſucceſſivement Tlaſcala, Cholula, Tacuba, Tezeuco, & enfin Mexico même, leur étonnement augmenta ſi fort qu'ils ſe laiſſerent aller à l'exagération, même après avoir eu le loiſir de faire des obſervations plus ſuivies, & ſans intérêt de tromper. Leurs eſtimations ſur la population des villes furent très-peu exactes, & leurs calculs communément très-enflés. Il ne faut donc pas s'étonner que Cortès & ſes compagnons, peu accoutumés à cette ſorte de calculs, & fortement tentés d'exagérer pour exalter le mérite de leurs découvertes & de leurs conquêtes, ſe ſoient laiſſés aller à une erreur ſi commune & à des deſcriptions ſi éloignées de la vérité. Cette conſidération doit faire rabatre beaucoup du nombre d'habitants qu'ils donnent aux villes du Mexique; mais il reſte toujours conſtant qu'on y en

trouva d'aſſez conſidérables pour ne pouvoir appartenir qu'à une nation déjà fort avancée dans la civiliſation (1).

Séparation des profeſſions.

La ſéparation des profeſſions diverſes parmi les Mexicains eſt encore une marque de leurs progrès qui n'eſt pas équivoque. Dans les premiers tems de la formation de la ſociété les arts ſont en ſi petit nombre, & ſi ſimples que tout homme eſt en état de les exercer aſſez bien pour ſatisfaire des beſoins & des deſirs auſſi bornés que les ſiens. Le ſauvage peut faire ſon arc, aiguiſer ſes fleches, élever ſa hutte & creuſer ſon canot ſans le ſecours de perſonne. Les beſoins des hommes croiſſent avec le tems, & leur adreſſe ſe perfectionne avant que les productions de l'art ſoient aſſez compliquées dans leur fabrication, pour qu'il faille une éducation particuliere à chaque eſpece d'ouvrier. A meſure que le travail devient plus parfait, la diſtinction des profeſſions s'étend, & chacune ſe ſubdiviſe davantage. Chez les Mexicains cette ſéparation des arts étoit portée fort loin. Les métiers de maçon, de tiſſérand, d'orfevre, de peintre, & pluſieurs autres, étoient exercés par des ouvriers différents. Chacun avoit ſon apprentiſſage. L'ouvrier ſe bornoit à un ſeul genre de travail ; & par la patience & l'aſſiduité particulieres aux Américains, l'ouvrage étoit porté à un degré de per-

[2] Voyez la NOTE XLIX.

fection fort au-delà de celui qu'on pouvoit naturellement attendre des outils grossiers qu'ils employoient. Les ouvrages étoient mis dans le commerce & portés à des marchés qui se tenoient réguliérement dans les villes ; les citoyens satisfaisoient leurs besoins mutuels (1) avec la facilité & la régularité qu'on ne voit que dans les sociétés civilisées.

Distinction des rangs.

La distinction des rangs établie au Mexique est une autre circonstance qui mérite notre attention. En faisant le tableau des tribus sauvages de l'Amérique, nous avons observé que, dans l'enfance de la vie civile, l'homme a le sentiment de l'égalité, & ne se soumet que difficilement à aucune espece d'autorité. Pendant la paix les Sauvages connoissent à peine un chef, & l'autorité de celui qui les conduit à la guerre est extrêmement limitée. Comme l'idée de la propriété leur est étrangere, ils ne connoissent point la différence des conditions qui en résulte. Il n'y a point chez eux de prééminence donnée par la naissance & les dignités ; on ne peut l'acquérir que par les qualités personnelles. La forme de la société parmi les Mexicains étoit fort différente. La plus grande partie de la nation vivoit dans un état très-abject. La condition des *Mayeques*, qui

(1) Cortès, *Relat. ap.* Ramus, III, 239, *&c.* Gomera, *Cron. c.* 79. Torquemad. *Lib. XIII, c.* 34. Herrera, *dec.* 2, *Lib. VIII, c.* 15, *&c.*

formoient une portion considérable du peuple, étoit très-approchante de celle des paysans serfs des tems féodaux, qui, sous diverses dénominations, étoient regardés comme des instrumens de la culture attachés au sol. Ils ne pouvoient changer de résidence sans la permission de leur seigneur. Ils passoient avec la propriété des terres sur lesquelles ils se trouvoient, d'un possesseur à un autre, & étoient obligés à cultiver & à exécuter différens genres de travaux serviles (1). D'autres habitans du pays étoient réduits à l'état encore plus humiliant de la servitude domestique, & exposés à toutes les rigueurs qui accompagnent cette misérable condition. Ils étoient si avilis, & leur vie étoit si peu estimée qu'on pouvoit les tuer sans encourir aucune espece de peine (2). Parmi le peuple, ceux mêmes qui étoient regardés comme libres étoient traités par les seigneurs comme des êtres d'une espece inférieure. Les nobles possesseurs d'amples territoires, étoient divisés en différentes classes dont chacune étoit décorée de titres d'honneurs particuliers. Quelques-uns de ces titres passoient du pere au fils comme les terres. D'autres étoient attachés à de certaines fonctions ou offices, ou conférés à vie comme des marques de

(1) Herrera, *dec.* 3, *Lib. IV. c.* 17. Corita, *manuscrit.*

(2) Herrera, *dec.* 3, *lib. IV*, *c.* 7.

distinction personnelle (1). Le monarque, élevé au-dessus de tous, étoit revêtu de la suprême dignité & d'un pouvoir très-étendu. Ainsi la distinction des rangs y étoit parfaitement établie, & par une gradation réguliere depuis le premier jusqu'au dernier des citoyens. Chacun connoissoit ses droits & ses devoirs. Le peuple, à qui il n'étoit pas permis de porter les mêmes vêtemens que ceux des nobles, ni d'habiter des maisons semblables aux leurs, ne les approchoit qu'avec les marques de plus grand respect. En présence de leur souverain ils se tenoient les yeux baissés vers la terre, & n'osoient le regarder en face (2). Lorsque les nobles eux-mêmes étoient admis à son audience, ils ne s'y présentoient que pieds nuds avec des habillemens simples & lui rendoient comme ses esclaves des hommages qui alloient jusqu'à l'adoration. Ce respect, dû par les inférieurs à leurs supérieurs, étoit réglé avec un cérémonial si exact qu'il avoit influé jusque sur le génie de la langue, & s'étoit, pour ainsi dire, incorporé avec elle. La langue du Mexique étoit abondante en expressions de respect & de politesse. Les tournures & les mots dont les hommes d'un rang inférieur se servoient entr'eux auroient été des insultes dans la

[1] Herrera, *decad. 3, Lib. IV, c. 15.* Corita, *manuscrit.*
[2] Herrera, *decad. 3, Lib. II, c. 14.*

bouche d'un homme du peuple s'adressant à une personne d'un rang supérieur (1). C'est seulement dans les sociétés auxquelles le tems & les institutions d'un gouvernement régulier ont donné leur forme, qu'on peut trouver les hommes distribués ainsi en diverses classes, & qu'on peut mettre tant d'attention à conserver à chacune ses droits respectifs.

Constitution politique.

L'esprit des Mexicains ainsi accoutumé & plié à la subordination étoit très-bien préparé à recevoir le gouvernement monarchique ; mais les descriptions de leurs institutions politiques & de leurs loix, transmises par les Espagnols qui ont détruit les unes & les autres, sont si inexactes & si remplies de contradictions, qu'il est difficile d'en donner aucune idée précise. Quelques-uns nous représentent les souverains du Mexique comme absolus, & décidant à leur gré de toutes les affaires publiques. Nous découvrons pourtant dans certains faits des traces de coutumes & loix faites pour circonscrire le pouvoir de la couronne, & des droits, des privileges de la noblesse qui paroissent des barrieres contre les usurpations du monarque. Ces contradictions apparentes ont été l'effet du peu d'attention que les Mexicains ont apporté aux innovations faites par Montézume dans le gouvernement. Son ambition avoit détruit l'ancienne consti-

(1) Voyez la NOTE L.

tution, & introduit à sa place le despotisme pur. Il avoit méprisé leurs loix, violé leurs privileges, & réduit tous ses sujets à la condition d'esclaves (1). Plusieurs des chefs ou nobles du premier rang s'étoient soumis au joug avec une grande répugnance. Dans l'espoir de le secouer, & de recouvrer leurs premiers droits, ils avoient recherché la protection de Cortès, & s'étoient réunis à un ennemi étranger contre un oppresseur domestique (2). Ce n'est donc pas sous le regne de Montezume, mais sous ceux de ses prédécesseurs, que nous pouvons reconnoître la forme originaire & l'esprit du gouvernement du Mexique, qui paroissent avoir subsisté sans beaucoup d'altération depuis la fondation de l'empire jusqu'à l'élection de Montézume. Le corps de citoyens que nous pouvons appeller les nobles, formoit le premier ordre de l'état. Il y avoit différentes classes parmi eux, comme nous l'avons déja observé, & ils acquéroient les dignités & les transmettoient de diverses manieres. Ils étoient en grand nombre. Selon un auteur soigneux de bien constater ce qu'il avance, il y avoit dans l'empire du Mexique trente nobles du premier rang, dont chacun avoit dans son terri-

[1] Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 14. Torquem. *Lib. II*, *c.* 69.

[2] Herrera, *dec.* 2, *Lib. V*, *c.* 10 Torquem. *Lib. VI*, c. 49.

toire & sous sa dépendance environ cent mille citoyens, parmi lesquels on comptoit trois cents nobles d'une classe inférieure qui lui étoient subordonnés (1). Le territoire dépendant des chefs de Tezeuco & de Tacuba n'étoit guere moins étendu que celui qui formoit le district du monarque (2). Chacun de ces chefs possédoit dans son district une jurisdiction territoriale complette, & levoit des taxes sur ses vassaux; mais tous suivoient l'étendard du monarque à la guerre, y conduisoient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leur domaine, & plusieurs d'entr'eux payoient tribut au roi comme à leur seigneur suzerain.

Dans cette esquisse de la constitution du Mexique, on trouve les principaux traits du gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide. On y reconnoît ses trois caracteres distinctifs, une noblesse jouissant d'une autorité presqu'indépendante, le peuple abaissé à la plus abjecte soumission, & un souverain chargé du pouvoir exécutif. L'esprit & les principes de cette espece de gouvernement semblent avoir produit dans le nouveau monde les mêmes effets que dans l'ancien. L'autorité du souverain y étoit extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demeuroit entre les mains

[1] Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *c.* 12.
(3) Torquemada, *Lib. II*, *c.* 57. Corita, *manuscrit.*

des feigneurs qui n'en laiffoient au roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits, ils les défendoient avec la plus grande vigilance contre les entreprifes du monarque. C'étoit une loi fondamentale du royaume que le roi ne put décider fur aucune affaire importante & générale fans l'approbation d'un confeil compofé de la premiere nobleffe (1). Il ne pouvoit ni déclarer la guerre ni difpofer à fon gré d'une partie très-confidérable du revenu public, dont la deftination étoit réglée, & qui ne pouvoit être divertie par le roi feul à aucun autre ufage (2). Pour affurer l'obfervation des privileges de la nation & des leurs, les nobles ne fouffrirent point que la couronne fe tranfmît par fucceffion; elle étoit élective. Le droit d'élection femble avoir été d'abord entre les mains du corps entier de la nobleffe; mais il avoit paffé enfuite à fix électeurs, parmi lefquels étoient toujours les feigneurs de Tezeuco & de Tacuba. Par refpect pour les monarques, le choix tomboit communément fur quelque membre de leur famille: mais comme une nation engagée dans des guerres continuelles avoit un grand befoin d'un fouverain actif & valeureux, on avoit plus d'égard dans le choix au mérite & à la maturité de l'âge qu'à l'ordre de la naif-

(1) Herrera, *décad.* 3, *Lib. II*, *c.* 16. *Idem*, *décad.* 3, *Lib. IV*, *c.* 16.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *c.* 17.

ſance, & on préferoit ſouvent des collatéraux à des parens plus proches du monarque décédé (1). C'eſt à cet uſage que les Mexicains devoient cette ſucceſſion de princes habiles & guerriers qui avoient élevé leur empire en ſi peu de tems à ce haut point de puiſſance où le trouva Cortès en débarquant dans la nouvelle Eſpagne.

Pouvoir des monarques, & ſplendeur de leur cour.

Tant que l'autorité des monarques demeura limitée, il eſt probable qu'elle fut exercée ſans beaucoup d'oſtentation ; mais lorſqu'elle s'étendit, ils augmenterent auſſi la magnificence du trône. C'eſt dans ce dernier état que la cour du Mexique ſe montra aux yeux des Eſpagnols, qui en furent frappés, & qui nous en décrirent la pompe fort au long & avec les expreſſions de la plus grande admiration. La nombreuſe ſuite de Montézume, l'ordre, le ſilence, le reſpect avec leſquels il étoit ſervi, la vaſte étendue de ſon palais, les logemens de ſes différens officiers, le faſte avec lequel il deployoit ſa grandeur toutes les fois qu'il daignoit ſe laiſſer voir à ſes ſujets, tenoient plus de la magnificende des anciens monarques d'aſie que de la ſimplicité des états naiſſans du nouveau monde.

Ordre établi dans le gouvernement.

Mais ce n'étoit pas ſeulement par cette pompe extérieure que les ſouverains du

[1] Acoſta, *Lib. IV*, Herrera, *dec. 3*, *Lib. II*, *c.* 13. Corita, *manuſcrit*.

Mexique déployoient leur pouvoir. Ils le manifeſtoient d'une maniere plus bienfaiſante par l'ordre & la régularité avec laquelle ils adminiſtroient la police intérieure de leurs états. Le roi avoit ſur ſes vaſſaux immédiats une juriſdiction entiere, tant civile que criminelle. Chaque département avoit ſes juges, & ſi nous pouvons compter ſur ce que les écrivains eſpagnols nous diſent des principes & des loix ſur leſquels ils fondoient leurs déciſions dans ces deux genres d'affaires, la juſtice étoit adminiſtrée au Mexique avec autant d'ordre & d'équité qu'on en peut trouver dans les ſociétés entiérement civiliſées.

Dépenſe publique.

Les moyens de fournir à la dépenſe publique étoient auſſi fort bien entendus. C'étoient des taxes ſur la terre, ſur les richeſſes de l'induſtrie, & ſur les marchandiſes de tous les genres miſes en vente dans les marchés publics. Ces droits, quoique conſidérables n'étoient ni arbitraires ni inégaux; ils étoient fixés d'après des regles établies, & chacun connoiſſoit la proportion des charges publiques qu'il avoit à ſupporter. Comme l'uſage de la monnoie étoit inconnu au Mexique, tous les impôts ſe payoient en nature, & on portoit dans les magaſins publics, non-ſeulement toutes les productions naturelles des diverſes provinces de l'empire, mais tous les ouvrages de l'in-

duſtrie & des arts. De ces magaſins l'empereur tiroit de quoi pourvoir ſa nombreuſe ſuite pendant la paix & ſes armées pendant la guerre, de nourriture; d'habits, d'armes, &c. Le petit peuple qui ne poſſédoit point de terre & qui ne faiſoit point de commerce, payoit ſa part des impôts en travaux de différens genres; & c'étoit par ce travail que les terres de la couronne étoient cultivées, les ouvrages publics exécutés, & les diverſes maiſons de l'empereur conſtruites & entretenues (1).

Police. Les progrès des Mexicains dans la civiliſation ſe montrent non-ſeulement dans tous les points eſſentiels à toute ſociété bien ordonnée, mais encore dans divers objets de police intérieure qu'on peut regarder comme d'une moindre importance. L'établiſſement de couriers publics poſtés de diſtance en diſtance pour faire paſſer les nouvelles d'une partie de l'empire à l'autre, étoit une invention ingénieuſe de police que ne connoiſſoit à cette époque aucun état de l'Europe. La ſituation de la capitale ſur un lac, avec des digues & des chauſſées fort longues qui ſervoient d'avenues à ſes différens quartiers, avoit demandé une adreſſe & un travail qu'on ne pouvoit trouver que chez un peuple civiliſé. On peut faire la même réflexion ſur la ſtructure des acqueducs par leſquels ils

[1] Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *c.* 13, *decad.* 3, *Lib. IV*, *c.* 16, 17. Voyez la NOTE LX.

avoient amenés un cours d'eau douce d'une distance fort considérable le long des chaussées (1). Un certain nombre d'hommes employés réguliérement à nettoyer les rues, à les éclairer par des feux allumès en différentes places, & à y faire la garde pendant la nuit (2), montrent encore un degré d'attention sur la tranquillité publique que les nations polies n'ont acquis que fort tard.

Arts.

Mais la marque la moins équivoque des progrès des Mexicains est le degré auquel ils avoient porté les arts. Cortès & les premiers historiens espagnols en parlent avec étonnement, & prétendent que les artistes les plus célebres de l'Europe n'auroient pu surpasser les Mexicains pour la délicatesse & la propreté du travail. Ils représentoient, dit-on, les hommes, les animaux & d'autres objets par le moyen de plumes diversement colorées & nuancées, de sorte qu'on voyoit dans leurs tableaux tous les effets de la lumiere & de l'ombre, & la nature imitée avec autant d'agrément que de vérité. On dit aussi que leurs ouvrages d'or & d'argent n'étoient pas moins curieux. Il faut cependant remarquer qu'en cherchant à se former des idées de l'état des arts chez une nation grossiere, on est fort sujet à se tromper.

(1) Voyez la NOTE LII.

(2) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *c.* 4, Toribio, *manuscrit*.

nous voyons les ouvrages des arts chez un peuple qui eſt à peu près à notre niveau avec un œil critique & quelquefois jaloux, au-lieu que ceux d'une nation nouvelle & groſſiere nous étonnent quand nous comparons la force des obſtacles qu'ils ont eus à ſurmonter, avec la foibleſſe de leurs moyens, & dans la chaleur de notre admiration nous ſommes diſpoſés à nous les repréſenter comme plus parfaits qu'ils ne le ſont réellement. C'eſt à cette illuſion qu'il faut attribuer l'exagération de quelques écrivains eſpagnols dans les deſcriptions qu'ils donnent des arts des Mexicains, ſans avoir d'ailleurs le projet de nous tromper.

Ce n'eſt pas auſſi par ces deſcriptions que nous les devons juger, mais par l'examen des ouvrages mexicains qui ſe ſont conſervés juſqu'à nos jours. Comme le vaiſſeau dans lequel Cortès envoya à Charles V les plus curieuſes productions de leurs arts raſſemblées dans le premier pillage de l'empire par les Eſpagnols, fut pris par un corſaire françois (1), les monumens de leur induſtrie ſont moins nombreux que ceux des Péruviens. J'ignore s'il ſubſiſte en Eſpagne quelques-unes des peintures en plumes; mais on voit dans le cabinet du roi d'Eſpagne, nouvellement ouvert au public, pluſieurs de leurs bijoux en or & en argent, ainſi que leurs

[1] *Relat. de Cort.* Ramus III, 294, F.

divers uſtenſiles ; & j'ai appris par des perſonnes ſur le gout & le jugement deſquelles je puis compter, que ces ouvrages vantés de leur induſtrie ne ſont que des repréſentations informes d'objets communs & des figures groſſieres d'hommes & d'animaux ſans vérité & ſans grace (1). Ce qui eſt confirmé encore par l'inſpection des gravures en bois ou en taille douce de leurs peintures publiées par différens auteurs. On n'y voit que des repréſentations groſſieres & mal-adroites d'hommes, de quadrupedes ou d'oiſeaux, ainſi que de la nature inanimée. Le ſtyle égyptien le plus ſec, tout roide & tout groſſier, qu'il eſt, a encore plus d'élégance. Les eſſais informes d'un enfant qui entreprend de deſſiner quelques objets ne ſont pas plus imparfaits.

Mais, quoique les peintures des Mexicains conſidérées comme ouvrages de l'art, fuſſent très-imparfaites, ſi nous les conſidérons comme le dépôt de l'hiſtoire de leur pays, comme des monumens de leurs loix & des principales révolutions de leur état, elles deviennent des monumens auſſi curieux qu'intéreſſans. La plus noble & la plus utile invention dont puiſſe ſe glorifier l'eſprit humain eſt ſans doute l'art de l'écriture, qui a contribué plus qu'aucun autre au perfectionnement de l'eſpece ; mais ſes premiers eſſais ont été très-groſſiers, & ſes progrès très-lents. Quand le

(1) Voyez la NOTE LIII.

guerrier avide de renommée a desiré de transmettre la mémoire de ses exploits aux générations à venir, quand la reconnoissance d'une nation pour son souverain l'a portée à faire passer à la postérité le souvenir des bienfaits qu'elle en avoit reçus, le premier moyen qui semble s'être présenté a été de dessiner le mieux qu'on a pu des figures représentant l'action dont on vouloit conserver la mémoire. On a trouvé chez les nations sauvages de l'Amérique des ouvrages de cette espece d'art, appellé avec beaucoup de justesse *écriture en tableaux* (1). Un chef, revenant de son expédition, dépouilloit un arbre de son écorce, & gravoit sur le tronc avec une sorte de peinture rouge quelques figures grossieres représentant la route qu'il avoit tenue, le nombre de ses troupes & de celles de l'ennemi, les chevelures qu'il avoit rapportées, les prisonniers qu'il avoit faits : il confioit sa renommée à ces monumens grossiers, & se flattoit de l'espérance qu'ils serviroient à lui obtenir les éloges des guerriers de sa nation dans les tems à venir (2).

Les peintures des Mexicains comparées à ces essais informes des nations sauvages de l'Amérique, peuvent être regardées comme des ouvrages où se montre une

(1) Divine Legat. of Moses III, 73.

[2] Sir W. Johnson. *Phil. Transact.* vol. 63, p. 143. Mém. de la Hontan II, 191 Lafitau, *mœurs des Sauvages*, II, 43.

forte de compofition & de deffein. A la vérité les deux méthodes fe reffemblent en ce qu'elles confiftent toutes deux à repréfenter les événemens par la peinture des objets ; mais les Mexicains pouvoient tracer une fuite plus longue de faits dans l'ordre des tems par la difpofition de leurs figures ; préfenter, par exemple, les événemens d'un regne depuis l'avénement du roi à fa couronne jufqu'à fa mort ; les progrès de l'éducation d'un enfant depuis fa naiffance jufqu'à l'âge viril ; les différentes récompenfes & les marques de diftinction accordées à un guerrier à mefure qu'il s'étoit fignalé par de nouveaux exploits. On a confervé quelques-unes de ces écritures en tableaux qui font regardées avec raifon comme le monument les plus Curieux des arts du nouveau monde. Les plus remarquables de ces planches font celles qu'a publié Purchas au nombre de foixante-fix. Elles font partagées en trois fuites. La premiere contient l'hiftoire de l'empire du Mexique fous dix de fes monarques. La feconde eft le rôle des impofitions, repréfentant ce que chaque ville conquife paie au tréfor royal. La troifieme eft un code de leurs inftitutions civiles, politiques & militaires. L'archevêque de Tolede qui fiege aujourd'hui a publié d'autres peintures mexicaines en trente-deux planches. On trouve joint à chacun de ces tableaux une explication

complette de ce qui y eſt repréſenté, donnée aux Eſpagnols par des Indiens qui connoiſſent très-bien leurs arts. Toutes ſont faites d'après le même principe : elles repréſentent des choſes, & non des mots ; elles offrent des images aux yeux, & non des idées à l'eſprit. Elles peuvent donc être conſidérées commes les premiers & les plus groſſiers eſſais de l'art d'écrire. On a dû ſentir bientôt l'imperfection de cette méthode de conſerver la mémoire des faits. Ce devoit être une opération bien longue & bien faſtidieuſe que celle de peindre ainſi chaque événement ; & comme les affaires ſe compliquent & que les événemens ſe multiplient dans toutes les ſociétés, les annales devoient former en peu de tems un volume énorme. D'ailleurs on ne peut peindre que les objets qui tombent ſous le ſens. Nos conceptions n'ont aucune forme ſenſible, & puiſque l'écriture en tableau ne pouvoit les peindre, elle ne pouvoit être qu'un art très-imparfait. La néceſſité de le perfectionner a dû aiguiſer l'invention, & l'eſprit humain dans le nouveau monde tenant la même route qu'il a ſuivie dans l'ancien, l'art a dû faire ſucceſſivement les mêmes pas, c'eſt-à-dire, aller de la peinture de l'objet à l'hiéroglyphe, au ſymbole allégorique, enſuite à des caracteres arbitraires, pour arriver avec le tems à un alphabet capable d'exprimer toutes les combinaiſons de ſons employés dans le

difcours. On voit dans les peintures des Mexicains qu'ils procéderent ainfi. En obfervant avec attention les planches dont j'ai parlé, on y remarque quelques figures qui approchent de l'hiéroglyphe, & dans lefquelles une partie principale de l'objet ou quelque circonftance importante du fujet eft employée pour repréfenter le tout. Dans les annales des loix de Purchas, les villes conquifes font conftamment repréfentées par la figure groffiere d'une maifon; mais, pour diftinguer les villes particulieres dont les fouverains du Mexique s'étoient emparés, on trouve employés des emblêmes particuliers, quelquefois des objets naturels, d'autres fois des figures arbitraires. Dans le rôle des impôts publié par l'archevêque de Tolede, on ne voit point la maifon, fymbole ordinaire d'une ville, mais feulement un emblême qui la repréfente. Ailleurs on a été plus loin, & l'on s'eft approché davantage de l'hiéroglyphe plus figuré & plus arbitraire. Pour défigner un monarque qui a étendu fon domaine par la force des armes, on a figuré le monarque & les villes qu'il a conquifes; avec un bouclier couvert de fleches placé entre lui & les villes. On ne trouve cependant dans leurs peintures qu'un feul exemple de tentative pour exprimer des idées d'objets qui n'ont aucune forme fenfible; c'eft dans leur maniere de défigner les nombres. Ils avoient inventé

pour cela des caractères ou signes de pure convention dont ils se servoient pour compter les années du regne de leurs rois & le montant des sommes payées au trésor royal. La figure du cercle représente l'unité. Elle se répete pour exprimer les petits nombres, des marques particulieres expriment les nombres plus grands, & il y en a pour désigner tous les nombres cardinaux depuis vingt jusqu'à huit mille. La courte durée de l'empire des Mexicains ne leur a pas permis d'avancer plus loin dans cette route qui conduit les hommes de la peinture si laborieuse & si compliquée des objets réels à la simplicité & à la facilité de l'écriture alphabétique. Quoiqu'on découvre dans l'emploi de ces moyens quelques idées qui pouvoient les conduire à notre écriture, on ne peut cependant y voir rien de plus qu'une écriture en tableaux, plus parfaite que celle des Sauvages de l'Amérique, en raison même de leur supériorité sur ces petites peuplades, mais qui est encore assez défectueuse pour n'appartenir qu'au premier période du progrès que doit avoir fait une nation pour être mise au rang des peuples civilisés (1).

Leur maniere de mesurer le tems.

Leur maniere de mesurer le tems est une preuve moins équivoque de leur industrie. Ils divisoient l'année en dix-huit mois, chacun de vingt jours, qui tous en-

[1] Voyez la NOTE LIV.

femble faifoient trois cent foixante jours. Mais comme ils avoient obfervé que le foleil ne faifoit pas fa révolution toute entiere dans cette période, ils avoient ajouté cinq jours à l'année. Ces cinq jours intercalaires étoient appellés d'un nom fynonyme de *furnuméraire* ou *perdu*, & comme ils n'appartenoient à aucun mois, pendant toute leur durée il ne fe faifoit aucun travail ni aucune cérémonie religieufe (1). Une différence fi peu confidérable entre l'année des Mexicains & l'année vraie, prouve que ces peuples avoient porté quelqu'attention à des recherches & des fpéculations fur lefquelles les hommes ne tournent jamais leurs penfées tant qu'ils font dans l'état de barbarie.

Faits qui indiquent un état imparfait de civilifation.

Tels font dans les mœurs & le gouvernement des Mexicains les traits les plus frappans qui peuvent les faire regarder comme un peuple très-civilifé, tandis que d'autres circonftances peuvent faire croire que par leur caractere & plufieurs de leurs inftitutions ils ne différoient pas beaucoup des autres Américains.

Leurs gueres continuelles.

Les Mexicains, comme les tribus fauvages qui les environnoient, étoient fans ceffe en guerre, & les motifs qui les y pouffoient femblent avoir été les mêmes: ils combattoient pour fatisfaire leur vengeance en verfant le fang de leurs ennemis. Dans les combats ils cherchoient

(1) Acofta, *lib. VI, c.* 2.

principalement à faire des prisonniers, & la victoire étoit d'autant plus éclatante qu'ils en faisoient d'avantage. On ne rendoit jamais de prisonniers, tous étoient égorgés sans miséricorde, & les vainqueurs les mangeoient avec la férocité d'un peuple entiérement sauvage. En quelques occasions la barbarie étoient portée à des excès encore plus monstrueux. Leurs principaux guerriers se couvroient quelquefois de la peau sanglante des malheureuses victimes qui avoient succombé sous leurs coups, & alloient dansant dans les rues, célébrant leur propre valeur, & insultant à leurs ennemis (1). Jusque dans leurs institutions civiles on trouve des traces de cette barbarie que leur systême de guerre leur inspiroit. Les quatre principaux conseillers de l'empire étoient distingués par des titres atroces qui n'avoient pu être imaginés que chez une nation qui se plaît dans le carnage & dans le sang (2). Cette férocité de caractere se trouve dans toutes les nations de la nouvelle Espagne. Les Tlascalans, les peuples du Mechoacan, & d'autres états ennemis des Mexicrins étoient aussi sans cesse en guerre, & traitoient leurs ennemis avec la même cruauté. A mesure que les hommes s'unissent en société & vivent sous l'empire des loix

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 15. Gomera, *Cron. c.* 217.

(2) Voyez la NOTE LV.

& d'une police réguliere, leurs mœurs s'adouciſſent, les ſentimens d'humanité naiſſent en eux. Les droits & les devoirs ſont mieux connus. La férocité des guerres s'affoiblit, & même au-milieu des combats les hommes ſe ſouviennent de ce qu'ils ſe doivent les uns aux autres. Le Sauvage combat pour détruire, le citoyen pour conquérir. Le premier eſt inacceſſible à toute pitié, & n'épargne perſonne ; le dernier a acquis une ſenſibilité qui adoucit ſes fureurs. Cette ſenſibilité paroît avoir été entiérement étrangere aux Mexicains. La barbarie avec laquelle ils faiſoient la guerre étoient telle qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'ils étoient bien imparfaitement civiliſés.

Leurs cé-rémonies funebres.

Leurs cérémonies funebres avoient le même caractere de cruauté. A la mort des grands & ſur-tout de l'empereur, un certain nombre de ſes domeſtiques étoient choiſis pour l'accompagner dans l'autre monde, & ces malheureuſes victimes étoient égorgées ſans miſéricorde, & enſevelies dans le même tombeau (1).

Imperfec-tion de leur agri-culture.

Quoique leur agriculture fut plus avancée que celle des peuplades errantes qui ne vivent preſque que de leur chaſſe, elle ne paroît pas leur avoir fourni autant de ſubſiſtance qu'il en faut à des hommes raſſemblés pour ſe livrer avec quelque ſuite

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 18. Gomera, *Cron. c.* 202.

aux travaux de l'induſtrie. Les Eſpagnols ne remarquerent point que les Mexicains fuſſent plus robuſtes que les autres Américains. Ils obſervoient que les uns & les autres étoient foibles & peu propres à ſupporter la fatigue, & que la force d'un Eſpagnol ſurpaſſoit celle de pluſieurs Indiens. Ils imputoient cette différence au défaut de nourriture & à la mauvaiſe qualité des alimens, qui ſuffiſoient pour ſoutenir la vie, & non pour former une conſtitution robuſte (1). Ces remarques ne ſe ſeroient pas préſentées dans un pays qui eût fourni avec abondance des ſubſiſtances à ſes habitans. La difficulté que Cortès trouva à faire vivre le petit corps de troupes qu'il avoit avec lui, & la néceſſité où les Eſpagnols furent ſouvent de recourir aux productions ſpontanées de la terre, ſemblent confirmer ce jugement, & nous donnent une idée déſavantageuſe de l'état de la culture de l'empire du Mexique.

Autres preuves de cette imperfection.

Cette opinion ſe trouve encore confirmée par une pratique univerſellement établie dans toute la nouvelle Eſpagne. Les femmes mexicaines nourriſſoient toutes leurs enfans de leur lait pendant pluſieurs années, & pendant ce tems-là elles n'ha-

(1) *Relat. ap.* Ramus III, 306. *A.* Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 4 *c.* 17, *dec.* 2, *Lib. VI*, *c.* 16.

bitoient

bitoient pas avec leurs maris (1). Cette précaution contre une augmentation de famille qui leur auroit été à charge, quoique néceſſaire, comme je l'ai déja obſervé, parmi des Sauvages dont la vie eſt ſi dure & la ſubſiſtance ſi précaire, ne ſe feroit pas conſervée chez un peuple qui eût vécu dans quelqu'aiſance.

Doutes ſur l'étendue attribuée à cet empire.

La vaſte étendue de l'empire du Mexique, circonſtance qu'on regarde avec raiſon comme la preuve la plus déciſive d'un progrès conſidérable dans l'art du gouvernement, eſt un de ces faits de l'hiſtoire du nouveau monde qui ſemble avoir été admis ſans aſſez d'examen. Les hiſtoriens eſpagnols, pour relever les exploits de leurs compatriotes, s'accordent à repréſenter l'empire de Montézume comme s'étendant ſur toutes les provinces de la nouvelle Eſpagne du nord à la mer du ſud; mais une grande partie des pays des montagnes étoient poſſédée par les *Otomies*, nation féroce, qui paroît avoir été le reſte des habitans originaires du pays conquis par les Mexicains. Les provinces ſituées au nord & à l'oueſt de Mexico étoient occupées par les *Chichemecas* & d'autres peuplades de chaſſeurs. Toutes ces nations ne reconnoiſſoient point le monarque du Mexique. Même dans le pays plat & dans l'intérieur pluſieurs villes & provinces n'a-

[1] Gomera, *Cron. c.* 208. Herrera, *dec.* 3, *Lib. IV*, *c.* 16.

voient jamais subi le joug. Tlascala, quoique placée seulement à vingt-une lieues de la capitale de l'empire, étoit une république indépendante & ennemie. Cholula, quoiqu'encore plus voisine, n'étoit soumise que depuis fort peu de tems lors de l'arrivée des Espagnols. Tepeaca, éloignée de trente lieues de Mexico, paroît avoir été un état séparé, gouverné par ses propres loix (1). Mechoacan, dont la frontiere n'étoit qu'à quarante lieues de Mexico, étoit un royaume puissant, célebre par son implacable inimitié pour les Mexicains (2). Ces puissances ennemies circonscrivoient l'empire de tous les côtés. Nous devons donc rabattre beaucoup des hautes idées que nous donnent de son étendue les descriptions des historiens espagnols.

Défaut de communication entre les provinces.

Avec cette indépendance de divers états de la nouvelle Espagne, il ne pouvoit y avoir que peu de communication entre ses diverses provinces. Même dans l'intérieur du pays & à peu de distance de la capitale il n'y avoit pas de routes d'un district à un autre, & quand les Espagnols voulurent y pénétrer, ils furent obligés de s'ouvrir des chemins au travers des bois & des marais (3). Lorsque Cortès, en 1525, se

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *c.* 15, 21. B. Diaz, 130.
(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II c.* 10.
[3] B. Diaz, *c.* 166, *c.* 176.

haſarda à marcher de Mexico, au pays des Honduras, il trouva des difficultés, & eſſuya des fatigues auſſi grandes que celles qu'il eût pu rencontrer dans les lieux les plus déſerts de tout le reſte de l'empire. Dans quelques endroits il fut obligé de ſe frayer une route à travers des bois impénétrables ou des plaines couvertes d'eau. Dans d'autres il y avoit ſi peu de culture que ſes troupes furent ſouvent à la veille de périr par la faim. Ces faits bien conſtans s'accordent mal avec les deſcriptions pompeuſes de la police & de l'induſtrie des Mexicains, & ne donnent guere de ce pays des idées différentes de celles que nous avons des parties occupées par les tribus du nord de l'Amérique, où l'on n'a trouvé aucune trace de communication établie que ce que les Sauvages appelloient & ce qu'on appelle encore *un ſentier de commerce ou de guerre*, peu de marques d'induſtrie & nul monument des arts (1).

Une preuve non moins frappante de ce défaut de communication & de commerce au Mexique, eſt le défaut de monnoie & de tout autre moyen général d'échange & d'évaluation. Cette découverte eſt un des pas les plus importans dans les progrès des nations. Sans ce ſecours tous les échanges ſe font ſi lentement, ſi difficilement, qu'ils ne peuvent être ni nombreux ni va-

Autre preuve de l'état peu avancé des Mexicains

[1] Herrera, *dec.* 3, *Lib.* VII, *c.* 8.

riés. L'invention de ce moyen de commerce eſt d'une ſi haute antiquité dans notre hémiſphère, & remonte ſi fort au-delà de toutes les époques authentiques de l'hiſtoire, qu'elle ſemble preſqu'auſſi ancienne que la ſociété. Les métaux précieux paroiſſent avoir été employés de fort bonne heure à cet uſage, parce que leur valeur eſt plus permanente, qu'ils ſont plus facilement diviſibles, & qu'ils ont beaucoup d'autres qualités qui les rendent plus propres à ſervir de meſure commune qu'aucune autre ſubſtance que la nature ait ſoumiſe à l'empire de l'homme. Mais dans le nouveau monde, même dans les contrées où l'or & l'argent ſe trouvent en plus grande abondance, on n'y connoiſſoit point cet uſage de ces métaux. Ils n'étoient pas encore aſſez néceſſaires aux beſoins des peuplades groſſieres ou des monarchies imparfaitement civiliſées de l'Amérique. Tout le commerce étoit conduit par des échanges en nature. Ce défaut d'un moyen d'echange & d'évaluation ſi avantageux & qui apporte tant de commodités dans la vie civile, doit être regardé comme une marque certaine de l'état encore imparfait de la police des Mexicains. Cependant on commençoit à ſentir dans le nouveau monde l'inconvénient de manquer de l'inſtrument général du commerce, & l'on faiſoit quelques efforts pour y ſuppléer. Au Mexique, où le com-

merce étoit plus étendu qu'en aucune autre partie de l'Amerique, on avoit commencé à employer une mesure commune de la valeur dont l'usage rendoit les petits échanges plus faciles. Comme le chocolat étoit d'un usage commun à toutes les classes de citoyens, les noix ou amandes de Cacao étoient reçues en échange de marchandises de peu de valeur. Le cacao étant aussi considéré comme un moyen d'échange, la valeur de ce que l'acheteur vouloit acquérir & de ce que le vendeur vouloit vendre s'estimoit par le nombre des noix de Cacao qu'on pouvoit obtenir en échange de la marchandise achetée ou vendue. C'est là le plus grand pas que les Américains semblent avoir fait vers la découverte de la monnoie. Le défaut de monnoie peut être regardé comme une preuve de leur barbarie, l'expédient par lequel ils avoient imaginé d'y suppléer est d'un autre côté une marque décisive de leur supériorité sur les autres nations de l'Amérique dans les connoissances & dans les arts qui accompagnent la civilisation.

Doutes sur l'état de leurs villes.

Tel étoit l'état où les conquérans du Mexique trouverent plusieurs de ses provinces. Leurs villes elles-mêmes quelque grandes & peuplées qu'elles fussent, paroissent plutôt avoir été l'asyle d'hommes qui ne sont que sortir de la barbarie que l'habitation paisible d'un peuple policé.

D'après la description qu'on nous donne de Tlascala, cette ville ressembloit beaucoup à un village indien. Ce n'étoit qu'un amas de huttes basses, dispersées çà & là selon le caprice de chaque propriétaire, bâties en terre & en pierre, & couvertes de roseaux, qui ne recevoient de jour que par une porte si basse qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant (1). Quoique la situation de Mexico sur le lac eût produit une disposition plus réguliere des maisons, la structure du plus grand nombre étoit également grossiere. Les temples mêmes & les édifices publics ne paroissent pas avoir mérité les éloges pompeux qu'en font les historiens espagnols. Autant qu'il est possible d'en juger par leurs descriptions obscures & peu exactes le grand temple de Mexico, le plus célebre de la nouvelle Espagne, assez élevé pour qu'on y montât par un perron de cent quatorze marches, étoit une masse solide de terre de forme quarrée & revêtue en partie de pierre. Chaque côté de sa base avoit quatre-vingt-dix pieds, & comme il alloit en diminuant, l'édifice se terminoit par le haut en un espace d'environ trente pieds quarrés, où étoit placée une figure de la Divinité, & deux autels sur lesquels on sacrifioit les victimes (2). Les autres temples les plus céle-

Leurs temples.

[1] Herrera, *decad.* 2, *lib.* VI, *c.* 12.
[2] Harrera, *decad.* 2, *lib.* *VIII*, *c.* 17.

bres de la nouvelle Efpagne reffembloient tous à celui de Mexico (1). De tels édifices ne donnent pas l'idée d'un grand progrès de l'art puifqu'on peut difficilement concevoir plus de groffiéreté dans les premiers ouvrages d'une nation qui commence à élever des monumens publics.

Et leurs autres édifices publics.

A en croire les hiftoriens efpagnols, le palais de l'empereur & les maifons des principaux nobles montroient plus d'art & d'induftrie. On y voyoit quelqu'élégance dans le deffein & des diftributions affez commodes. Cependant fi des édifices pareils euffent exiftés dans les villes du Mexique, on en trouveroit encore quelques reftes. Par la maniere dont Cortès conduifit le fiege de Mexico, nous pouvons croire que tous les monumens un peu confidérables de la capitale ont été détruits. Mais comme il ne s'eft écoulé que deux fiecles & demi depuis la conquête de la nouvelle Efpagne, il paroît impoffible qu'en un efpace de tems fi court ces édifices vantés aient difparu fans laiffer après eux aucun veftige, & que dans aucune des autres villes, fur-tout parmi celles qui n'ont pas été emportées de vive force, il n'y ait aucune ruine qui attefte leur ancienne magnificence.

Dans les plus petits villages des Indiens il y a des bâtimens d'une plus grande étendue & d'une plus grande élévation que les

(1) Voyez la NOTE LVI.

maiſons des particuliers. Ceux où ſe tient le conſeil de la nation, où elle s'aſſemble dans les fêtes publiques, ſont magnifiques comparés aux autres. La diſtinction des rangs & l'inégalité des propriétés étant établie parmi les Mexicains, le nombre des grands édifices devoit y être auſſi plus conſidérable que dans les autres nations de l'Amérique : il ne paroît pourtant pas qu'il y en ait eu aucun qui méritât par ſa magnificence ou ſa ſolidité les pompeuſes éphithètes que les auteurs eſpagnols leur donnent en les décrivant. Il eſt probable que, quoique plus ornés & conſtruits ſur une plus grande échelle, ils étoient bâtis des mêmes matériaux légers & peu durables qu'on employoit pour les maiſons communes (1), puiſqu'en moins de deux cents cinquante années le tems en a emporté juſqu'aux moindres veſtiges (2).

Tous ces faits raſſemblés prouvent évidemment que la civiliſation du Mexique étoit beaucoup plus avancée que parmi les nations ſauvages que nous avons fait connoître ; mais il n'en eſt pas moins manifeſte qu'en beaucoup de choſes les hiſtoriens eſpagnols ont exagéré les progrès des Mexicains. Il n'y a point de ſource plus commune & plus féconde d'erreur, en décrivant les mœurs & les arts des

(1) Voyez la NOTE LVII.
(2) Voyez la NOTE LVIII.

nations ſauvages ou à demi civiliſées, que d'y appliquer les noms & les expreſſions dont on ſe ſert pour déſigner les inſtitutions & les arts des peuples polis. Lorſqu'on a eu donné le nom de roi ou d'empereur au chef d'une petite peuplade, le lieu de ſa réſidence a dû s'appeller palais, & ſon petit cortege a dû prendre le nom de cour. De pareilles dénominations ont donné aux choſes une importance qu'elles n'avoient pas ; l'illuſion ſe répand, & chaque partie du récit étant embellie de fauſſes couleurs, l'imagination eſt tellement égarée par la reſſemblance des noms qu'il lui devient difficile de diſtinguer des objets qui n'ont aucune reſſemblance entr'eux. Lorſque les Eſpagnols aborderent pour la premiere fois au Mexique, ils furent ſi frappés de l'apparence de police & de quelques ouvrages des arts, fort ſupérieurs à ceux des nations groſſieres qu'ils avoient juſques-là viſitées en Amérique, qu'ils s'imaginerent avoir enfin découvert dans le nouveau monde un peuple civiliſé. Dans leurs deſcriptions ils paroiſſent ne perdre jamais de vue cette comparaiſon entre les habitants du Mexique & leurs ſauvages voiſins. En obſervant avec admiration la ſupériorité des Mexicains, marquée en pluſieurs choſes, ils emploient à décrire leur police imparfaite & leurs arts groſſiers, de termes qui ne ſont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées

dans la civilisation & dans les arts. Ces deux circonstances concourent à diminuer beaucoup la confiance qu'on doit aux descriptions de l'état du Mexique que nous ont laissés les premiers historiens espagnols. En comparant cette nation à d'autres petits peuples sauvages, ils ont laissé leurs idées s'élever beaucoup au-dessus du vrai, & les termes qu'ils ont employé dans leurs descriptions ont encore contribué à augmenter l'exagération. Les écrivains postérieurs ont adopté le style des premiers, & l'ont chargé encore davantage. Solis, en traçant le caractere de Montézume, & en décrivant la splendeur de sa cour, les loix & la police de son empire, emploie les mêmes expressions dont on se serviroit pour faire connoître le souverain & les institutions de la nation la plus civilisée de l'Europe.

Mais quoiqu'il faille reconnoître que la chaleur de l'imagination espagnole a ajouté quelques embellissemens à ces descriptions, on n'est pas en droit pour cela de prononcer avec le ton décisif qu'emploient plusieurs auteurs, que tout ce qu'on a écrit de l'étendue, de la police & des loix du Mexique, n'est qu'un amas de fictions d'hommes qui ont voulu tromper ou qui avoient un grand penchant à croire au merveilleux. Il y a peu de faits historiques qu'on puisse établir sur des témoignages plus incontestables que les faits

principaux de l'hiſtoire du Mexique. Ce ſont des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu, des hommes qui ont vécu parmi les Mexicains avant & après la conquête qui décrivent des inſtitutions & des mœurs qui leur étoient familieres, des perſonnes de profeſſions différentes, militaires, prêtres, juriſconſultes, à qui les objets doivent s'être préſentés ſous des aſpects différens, & tous concourent à rendre le même témoignage. Si Cortès s'étoit haſardé à tromper ſon ſouverain, en lui faiſant un tableau de mœurs imaginaires, il n'eût pas manqué d'ennemis & de rivaux empreſſés à découvrir ſa tromperie & à en tirer parti pour lui nuire. Mais, comme le remarque avec raiſon un auteur qui a éclairci par ſa ſagacité, & embelli par ſon éloquence l'hiſtoire de l'Amérique (1), cette ſuppoſition eſt auſſi invraiſemblable que le projet eût été audacieux. Parmi les deſtructeurs de ce grand empire il n'y en avoit pas un ſeul aſſez éclairé pour imaginer un ſyſtême de police auſſi bien combiné & auſſi bien d'accord dans toutes ſes parties que celui qu'ils attribuent aux Mexicains. D'où auroient-ils emprunté l'idée de pluſieurs inſtitutions ignorées à cette époque de toutes les autres nations connues? Au commencement du ſeizieme ſiécle, il n'y avoit en Europe aucun établiſ-

[1] M. l'abbé Raynal, *hiſt. phil. & polit.* III, 127.

ſement ſemblable à celui qu'on avoit formé au Mexique pour porter au ſouverain des nouvelles de toutes les parties de ſon empire. La même obſervation peut s'appliquer à ce qu'on nous dit de la forme de la ville de Mexico, de ſa police & de ſes différentes loix pour l'adminiſtration de la juſtice. Tout homme accoutumé à obſerver les progrès des nations remarquera ſouvent dans les premiers pas qu'elles font, les germes de ces idées, d'où réſultent des établiſſemens qui font la gloire & l'ornement des ſociétés arrivées au plus haut degré de civiliſation. Même dans l'état de civiliſation imparfaite où ſe trouvoit l'empire du Mexique, la ſagacité ingénieuſe de quelqu'obſervateur, excitée ou aidée par des circonſtances que nous ne connoiſſons pas, a pu y introduire des inſtitutions dignes des ſociétés les plus policées. Mais il étoit preſqu'impoſſible que les conquérans ignorans & groſſiers du nouveau monde, en ne ſe faiſant aucune idée des coutumes & des loix du pays qu'ils ſubjuguoient, ſortiſſent hors des limites connues dans leur ſiécle & dans leur pays; & ſi Cortès & quelques-uns de ſes compagnons euſſent été capables de cet effort, pourquoi leurs ſucceſſeurs auroient ils travaillé à perpétuer l'erreur? Pourquoi Corita, ou Motolinea, ou Acoſta, auroient-ils voulu amuſer leur ſouverain & leurs compatriotes de contes entiérement fabuleux?

Religion des Mexicains.

En un point cependant les guides que nous avons dû ſuivre ont repréſenté les Mexicains comme plus barbares peut-être qu'ils ne l'étoient réellement. Leurs dogmes religieux & les cérémonies de leur culte ſont repréſentés comme féroces & cruels au plus haut degré.

La religion, qui ne tient pas une grande place dans la tête d'un Sauvage qui n'a pas des idées fort claires d'une puiſſance ſupérieure, & dont les rites ſont ſimples & en petit nombre, étoit chez les Mexicains un ſyſtême régulier : elle avoit ſes prêtres, ſes temples, ſes victimes & ſes fêtes. Cela même eſt une preuve claire que l'état des Mexicains étoit très-différent de celui des nations ſauvages de l'Amérique. Mais de l'extravagance de leurs notions religieuſes, ou de l'atrocité de leurs cérémonies, on ne peut tirer aucune conſéquence contre leur civiliſation. Les nations conſervent des ſyſtêmes de ſuperſtition fondés ſur les abſurdes notions des premiers âges de leur formation, long-tems après que leurs idées ont commencé à s'étendre & leurs mœurs à ſe polir. Nous pouvons cependant juger du caractere des Mexicains d'après l'eſprit de leur religion. La ſuperſtition s'y montroit ſous un aſpect ſombre & atroce. Leurs divinités y étoient environnées de la terreur & ſe plaiſoient dans la vengeance. Elles étoient repréſentées au peuple ſous les formes les

plus capables d'inſpirer l'horreur. Les temples étoient décorés de figures de ſerpens, de tigres & d'autres animaux deſtructeurs. La crainte étoit le ſeul ſentiment qui animoit leurs dévots. Les jeûnes, les mortifications, les ſouffrances, pouſſés aux excès les plus cruels, étoient les moyens qu'ils employoient pour appaiſer la colere de leurs dieux, & ils n'approchoient jamais de leurs autels ſans les teindre de leur propre ſang. De toutes les offrandes les ſacrifices humains étoient celles qu'ils croyoient les plus agréables à ces dieux. Une pareille religion ſe joignant à l'eſprit de vengeance implacable commun à tous les Américains, & y ajoutant une force nouvelle, dévouoit à une mort cruelle tous les priſonniers de guerre, qui étoient immolés ſolemnellement à la divinité (1). Le cœur & la tête de la victime étoient la part conſacrée aux dieux. Le guerrier qui s'étoit rendu maître du priſonnier emportoit le corps pour s'en repaître dans un feſtin avec ſes amis. Sous l'empire de ces idées funeſtes & terribles, accoutumé à verſer le ſang & à voir ces ſcenes horribles conſacrées par la religion; le cœur de l'homme devoit s'endurcir & ſe fermer à tout ſentiment d'humanité. Auſſi les Mexicains étoient-ils féroces & impi-

(1) Cortès, *Relat. ap.* Ramus III, 240. *&c.* B. Diaz, *c.* 82. Acoſta, *Lib. V*, *c.* 13, *&c.* Herrera, *dec.* 3. *Lib. II*, *c.* 15 *&c.* Gomera, *Cron. c.* 80, *&c.* Voyez la Note LIX.

toyables. L'esprit de leur religion balançoit si fortement l'influence de la police & des arts, que, malgré les progrès qu'ils y avoient faits, leurs mœurs, au-lieu de s'adoucir, en étoient devenues plus féroces. L'histoire de ce peuple ne nous est pas assez connue pour que nous sachions quelle cause avoit donné à leur superstition ce caractere de cruauté; mais l'influence de leur religion est évidente; & avoit produit chez eux des effets singuliers dans l'histoire de l'esprit humain, les mœurs du peuple du nouveau monde qui avoit fait le plus de progrès vers la civilisation étant plus féroces, & quelques-unes de leurs coutumes plus barbares que celles des nations sauvages du reste de l'Amérique.

Prétention des Péruviens sur la grande ancienneté de leur empire.

L'empire du Pérou se vante d'une antiquité plus grande que celui du Mexique: selon les traditions recueillies par les Espagnols il avoit subsisté quatre cents ans sous douze monarques; mais les Péruviens n'ont pu communiquer à leurs conquérans que des connoissances très-imparfaites & très-incertaines de leur ancienne histoire (1). Ils ignoroient, comme les autres nations de l'Amérique, l'art d'écrire, & manquoient du seul moyen par lequel on peut conserver avec quelqu'exactitude la mémoire des événemens. Chez les peuples mêmes où l'art de l'écriture est connu,

Incertaines.

(1) Voyez la NOTE LX.

l'époque, où l'hiſtoire commence à prendre quelqu'authenticité eſt de beaucoup poſtérieure à cette utile invention qui a ſervi long-tems aux uſages ordinaires & communs de la vie, avant d'être employée à fixer le ſouvenir des faits pour le tranſmettre d'un ſiecle à l'autre. Mais la tradition ſeule n'a jamais tranſmis les connnoiſſances hiſtoriques d'une maniere ſuivie & réguliére durant une période auſſi longue que la moitié de celle qu'on donne à la durée de la monarchie du Pérou.

Inſuffiſance de l'invention des quipos.

Les quipos ou nœuds de cordons de différentes couleurs, que des écrivains, amateurs du merveilleux, nous donnent comme des annales réguliéres de l'empire, ne ſuppléoient que très-imparfaitement à l'écriture. Selon la deſcriptions obſcure qu'en fait Acoſta (1), ſuivi à la lettre par Garcilaſſo de la Vega qui n'a fait que le copier, les quipos paroiſſent n'avoir été qu'un moyen de calculer plus vîte & plus ſûrement. Les couleurs différentes exprimoient les différens objets, & chaque nœud un nombre particulier. Les quipos étoient une eſpece de regiſtre où l'on tenoit compte du nombre d'habitants de chaque province, & de ſes différentes productions qu'on raſſembloit dans des magaſins pour le ſervice de la nation; mais comme ces nœuds, de quelque maniere qu'ils fuſſent variés &

[1] *Hiſt. Lib. VI, c. 8.*

combinés, ne pouvoient porter à l'efprit aucune notion abftraite, & ne pouvoient peindre ni les opérations ni les qualités de l'efprit, ils étoient de peu d'utilité pour conferver la mémoire tant des anciens événemens que des inftitutions politiques. Les peintures imparfaites & les fymboles groffiers des Mexicains pouvoient fervir mieux à cet ufage. Quand les quipos auroient été plus utiles pour conferver l'hiftoire, & plus propres à fuppléer à l'écriture, ils ont été fi entiérement détruits, ainfi que tous les autres monumens de l'induftrie des Péruviens, dans la dévaftation générale caufée par la conquête & par les guerres civiles qui l'ont fuivie, qu'aucune lumiere ne peut nous venir de ce côté-là. Tout le zèle de Garcilaffo de la Vega pour la gloire de la race des monarques dont il defcendoit, toute l'activité de fes recherches, & les grandes facilités qu'il avoit pour le fuivre, ne lui ont pas fait connoître une feule fource où n'euffent pas puifé les auteurs efpagnols qui avoient écrit avant lui. Dans fon *commentaire royal*, il fe borne à éclaircir ce qu'ils ont rapporté de l'hiftoire & des inftitutions du Pérou (1), & fes éclairciffemens, comme leurs récits, ne font fondés que fur la tradition courante parmi fes compatriotes.

Il fuit de là que les petits détails que

[1] *Lib. I, c.* 10.

ces écrivains nous donnent des exploits, des batailles des conquêtes & du caractere particulier des premiers monarques Péruviens ne méritent guère notre croyance. Nous ne pouvons regarder comme authentiques qu'un petit nombre de faits si étroitement liés avec le système de leur religion & de leur politique intérieure que la mémoire n'a pu s'en perdre : à quoi il faut ajouter les coutumes & les institutions qui étoient encore établies au tems de la conquête, & que les Espagnols purent observer. C'est en examinant ces deux sortes de faits avec attention, & en tâchant de les séparer de ceux qui paroissent fabuleux ou dépourvu de preuves, que je me suis efforcé de me faire une idée des mœurs & du gouvernement des Péruviens.

Origine de leur gouvernement.

Les peuples du Pérou, comme je l'ai déjà dit (1), étoient encore dans toute la grossiéreté de la vie sauvage, lorsque Manco Capac & sa femme Mama Ocollo se montrerent à eux pour les instruire & les civiliser. La tradition des Péruviens ne nous apprend point qui étoient ces deux personnages extraordinaires ; s'ils apportoient leur système de législation & les connoissances des arts de quelque pays plus civilisé, ou s'ils étoient natifs du Pérou ; comment ils s'étoient élevés, à des idées si fort au-dessus de celles de la nation à laquelle ils s'adressoient, Manco

[1] *Lib. VI, page 23, &c.*

Capac & sa femme profitant du penchant des Péruviens à la superstition, & sur-tout de leur vénération pour le soleil ; prétendirent qu'ils étoient les enfans de ce bel astre, & qu'ils venoient les éclairer & les instruire en son nom & par son autorité. La multitude écouta & crut. Nous avons vu plus haut le changement qui se fit dans les mœurs & dans la police des Péruviens, & que les historiens attribuent aux fondateurs de cet empire, & comment les instructions de l'Inca & de sa femme répandirent parmi eux quelque connoissance des arts & quelque goût pour les commodités de la vie. Ces bienfaits furent d'abord resserrés dans des limites fort étroites ; car l'autorité du premier Inca ne s'étendit point au-delà de quelques lieues autour de Cusco. Mais dans la suite des tems & peu à peu ses successeurs soumirent tous les pays qui s'étendent à l'ouest des Andes depuis le Chili jusqu'à Quito, & établirent dans toutes ces provinces leur gouvernement & leur religion.

Il est fondé sur la religion.

Le gouvernement des Péruviens a cela de singulier & de frappant, qu'il doit à la religion son esprit & ses loix. Les idées religieuses font très-peu d'impression sur l'esprit d'un Sauvage ; leur influence sur ses sentimens & sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains, la religion réduite en systême, tenant une

grande place parmi leurs inſtitutions publiques, concouroit avec beaucoup de force à former le caractere national. Mais au Pérou tout le ſyſtême civil étoit fondé ſur la religion. L'Inca n'étoit pas ſeulement un légiſlateur, mais un envoyé du ciel. Ses préceptes étoient reçus, non pas comme les ordres d'un ſupérieur, mais comme les oracles de la divinité. Sa famille étoit ſacrée, & pour la tenir ſéparée & ſans aucun mêlange impur d'un ſang moins précieux, les enfans de Manco Capac épouſoient leurs propres ſœurs, & aucun ne pouvoit monter ſur le trône ſans prouver ſa deſcendance des ſeuls *enfans du ſoleil*. C'étoit là le titre de tous les deſcendans de l'Inca, & le peuple les regardoit avec le reſpect dû à des êtres d'un ordre ſupérieur. On croyoit qu'ils étoient ſous la protection immédiate de la divinité qui leur avoit donné naiſſance, & que toutes les volontés de l'Inca étoient celles de ſon pere le ſoleil.

Effets remarquables de cette influence de la religion

Deux effets réſultoient de cette influence de la religion ſur le gouvernement. L'autorité de l'Inca étoit abſolue & illimitée dans toute la force de ces termes. Lorſque les décrets d'un ſouverain ſont regardés comme des commandemens de la divinité, c'eſt non-ſeulement un acte de révolte, mais un acte d'impiété de s'y oppoſer. L'obéiſſance devient un devoir de religion, & comme ce ſeroit un ſacri-

lege de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel, & une audace présomptueuse de lui donner des avis, il ne reste plus qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le Ciel. De là aussi la soumission des Péruviens envers leurs souverains : les plus puissans & les plus élevés de leurs sujets reconnoissoient en eux des êtres d'une nature supérieure ; admis en sa présence, ils ne se présentoient qu'avec un fardeau sur leurs épaules, comme un emblême de leur servitude & une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'Inca. Il ne falloit au monarque aucune force coactive pour faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en étoit chargé étoit l'objet du respect du peuple, &, selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens (1), il pouvoit traverser l'empire d'une extrêmité à l'autre sans rencontrer le moindre obstacle ; car en montrant une frange du *borla*, ornement royal de l'Inca, il devenoit le maître de la vie & de la fortune de tous les citoyens.

Tous les crimes y étoient punis de mort.

Il faut regarder comme une autre conséquence de cette liaison de la religion avec le gouvernement la peine de mort infligée à tous les crimes. Ce n'étoient

(1) Zarate, *Lib. I*, *c.* 13.

plus des désobéissances à des loix humaines, mais des insultes à la divinité. Les fautes les plus légeres, comme les crimes les plus atroces, appelloient la même vengeance sur la tête du coupable, & ne pouvoient être expiés que par son sang. La peine suivoit la faute inévitablement parce qu'une offense envers le ciel ne pouvoit en aucun cas être pardonnée (1). Parmi des nations déjà corrompues, des maximes si sévéres, en conduisant les hommes à la férocité & au désespoir, sont plus capables de multiplier les crimes que d'en diminuer le nombre. Mais les Péruviens, avec des mœurs simples & une crédulité aveugle, étoient contenus dans une telle crainte que le nombre des fautes étoit extrêmement petit. Leur respect pour des monarques éclairés & guidés par la divinité qu'ils adoroient, les maintenoit dans le devoir; & la crainte d'une peine qu'ils étoient accoutumés à regarder comme un châtiment inévitable de l'offense faite au ciel, les éloignoit de toute prévarication.

Douceur de leur religion.

Le systême de superstition sur lequel les Incas avoient fondé leur autorité étoit très-différent de celui des Mexicains. Manco Capac avoit tourné tout le culte religieux vers les objets de la nature. Le soleil, comme la premiere source de la lumiere, de la fécondité de la terre & du bonheur de ses habitants, étoit le premier & le

[1] Vega, *Lib. II, c. 6.*

principal objet de leur hommage. La lune & les étoiles, fecondant le foleil dans fes bienfaifantes opérations, obtenoient après lui les adorations des Péruviens. Par-tout où le penchant de l'homme à reconnoître & à adorer une puiffance fupérieure prend cette direction, & fe porte à admirer & à contempler l'ordre & la bienfaifance qui exiftent réellement dans la nature, l'efprit de fuperftition eft doux ; lorfqu'au contraire des êtres imaginaires, ouvrages de l'imagination & de la crainte des hommes, font fuppofés conduire l'univers, & deviennent les objets du culte religieux, la fuperftition prend des formes plus bizarres & plus atroces. La premiere de ces religions étoit celle des Péruviens, la derniere celle des Mexicains. Les Péruviens, il eft vrai ; ne s'étoient pas élevés jufqu'à des idées juftes de la divinité : on ne trouve même dans leur langue aucun terme, aucun nom donné au pouvoir inconnu & fuprême qu'ils adoroient, qui puiffe faire conjecturer qu'ils le regardaffent comme créateur & gouverneur de l'univers (1). Mais les cérémonies d'un culte adreffé à cet aftre brillant qui, par fon énergie univerfelle & vivifiante, eft le plus bel emblême de la bienfaifance divine, étoient douces & humaines. Ils offroient au foleil une partie des fubftances que fa chaleur fait produire à la terre. Ils lui facrifioient

[1] Acofta, *Lib. V*, *c.* 3.

en témoignage de leur reconnoiſſance quelques-uns des animaux dont ils ſe nourriſſoient, & dont l'exiſtence & la multiplication étoient dues à ſon influence. Ils lui préſentoient des ouvrages choiſis & précieux de l'induſtrie de leurs mains guidées par ſa lumiere. Jamais les Incas ne teignirent ſes autels de ſang humain; jamais ils n'imaginerent que le ſoleil leur pere pût ſe plaire à recevoir de ſi barbares ſacrifices (1). Ainſi les Péruviens, éloignés de ce culte ſanglant qui éteint la ſenſibilité & qui étouffe les mouvemens de la compaſſion à la vue des ſouffrances de l'homme, devoient à l'eſprit même de leur ſuperſtition un caractere national plus doux que celui des autres peuples de l'Amérique.

Son Influence dans les inſtitutions civiles.

Cette influence de la religion s'étendoit juſqu'à leurs inſtitutions civiles, & en écartoit tout ce qui étoit contraire à la douceur des mœurs & du caractere. Le pouvoir des Incas, quoique le plus abſolu des deſpotiſmes, étoit mitigé par ſon alliance avec la religion. L'eſprit de ſes ſujets n'étoit pas humilié & avili par l'idée d'une ſoumiſſion forcée à la volonté d'un être ſemblable à eux. L'obéiſſance qu'ils rendoient à un ſouverain, revêtu d'une autorité divine, étoit volontaire, & ne les dégradoit point. Le ſouverain, convaincu que la ſoumiſſion reſpec-

(1) Voyez la NOTE LXI.

tueuſe

tueuſe de ſes ſujets étoit l'effet de leur croyance à ſon origine céleſte, avoit continuellement ſous les yeux des motifs qui le portoient à imiter l'être bienfaiſant dont il étoit le repréſentant. Auſſi trouve-t-on à peine dans l'hiſtoire du Pérou quelques révoltes contre le prince régnant, & aucun de ſes douze monarques ne fut un tyran.

Et même ſur leur ſyſtême de guerre.

Dans les guerres mêmes où furent engagés les Incas, ils ſe conduiſirent avec un eſprit très-différent de celui des autres nations d'Amérique. Ils ne combattoient pas comme les Sauvages pour détruire & pour exterminer, ou comme les Mexicains pour raſſaſier de ſang leurs barbares divinités. Ils faiſoient la guerre pour civiliſer les vaincus, & pour répandre les connoiſſances & les arts. Les priſonniers n'étoient point expoſés aux inſultes & aux tourmens qu'ils étoient deſtinés à ſubir dans toutes les autres parties du nouveau monde. Les Incas prenoient ſous leur protection les peuples qu'ils avoient ſoumis, & les faiſoient participer à tous les avantages dont jouiſſoient leurs anciens ſujets. Cette pratique, ſi oppoſée à la férocité américaine, & ſi digne de l'humanité des nations les plus polies, doit être attribuée, comme d'autres circonſtances que nous avons obſervées dans les mœurs des Péruviens, au génie de leur religion. Les Incas conſidérant comme impie l'hommage

rendu à tout autre objet qu'aux puiſſances céleſtes qu'ils adoroient, s'efforçoient de faire des proſélytes. Les idoles des peuples conquis étoient portées en triomphe au grand temple de Cuſco (1), & y étoient placées comme des trophées qui montroient la puiſſance ſupérieure de la divinité protectrice de l'empire. Le peuple étoit traité avec douceur, & inſtruit dans la religion de ſes nouveaux maîtres (2), afin que le conquérant eût la gloire d'avoir augmenté le nombre des adorateurs du ſoleil.

Eſpece de propriété particuliere aux Péruviens.

La maniere dont les terres été poſſédées au Pérou par les citoyens n'étoit pas moins ſinguliere que leur religion, & contribuoit également à adoucir le caractere de ce peuple. Toutes les terres étoient diviſées en trois portions. L'une étoit conſacrée au ſoleil, & tout ce qu'elle produiſoit étoit employé à la conſtruction des temples & aux dépenſes du culte religieux. L'autre appartenoit à l'Inca, & fourniſſoit à la dépenſe publique & à tous les frais du gouvernement. La troiſieme & la plus conſidérable étoit employée à la ſubſiſtance du peuple à qui elle étoit partagée. Perſonne cependant n'avoit un droit de propriété excluſive ſur la portion qui lui étoit attribuée. Il la poſſédoit ſeulement pour une année. A l'expiration de

[1] Herrera *decad.* 5, *Lib. IV*, *c.* 4. Vega, *lib.* V, *c.* 12.

[2] Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *c.* 8.

ce terme, on faisoit une nouvelle division selon le rang, le nombre & les besoins de sa famille. Toutes ces terres étoient cultivées par un travail commun de tous les membres de la communauté. Le peuple, averti par un officier préposé à cette administration se rendoit dans les champs, & remplissoit la tâche imposée. Des chants & des instruments de musique les animoient au travail (1). Cette distribution du territoire, aussi bien que la maniere de le cultiver, gravoit dans l'esprit de chaque citoyen l'idée d'un intérêt national & de la nécessité d'un secours mutuel entr'eux. Chaque individu sentoit l'utilité qui résultoit pour lui de sa liaison avec ses concitoyens, & le besoin qu'il avoit de leur secours. Un état ainsi constitué pouvoit être considéré comme une grande famille dans laquelle l'union des membres étoit si entiére, & l'échange mutuel des secours si marqué, qu'il en naissoit le plus grand attachement, & que l'homme étoit lié à l'homme plus étroitement que dans aucune autre société établie en Amérique. De-là des mœurs douces & des vertus sociales inconnues dans l'état sauvage, & presqu'entiérement ignorées des Mexicains.

Inégalité des conditions.

Mais, quoique les institutions des Incas fussent dirigées à fortifier les liens d'une affection mutuelle entre leurs sujets, il

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *c.* 2. Vega, *lib. V*, *c.* 5.

régnoit cependant au Pérou une grande inégalité dans les conditions. La distinction des rangs y étoit complétement établie. Un grand nombre de citoyens, sous la dénomination de *Yanaconas*, étoient tenus dans l'état de servitude. Leurs habillemens & leurs maisons étoient d'une forme différente de celle des établissemens & des maisons des hommes libres. Comme les *Tamemes* du Mexique, ils étoient employés à porter des fardeaux & à tous les travaux pénibles (1). Au-dessus d'eux étoient les hommes libres qui n'étoient revêtus d'aucun office & d'aucune dignité héréditaire. Ensuite venoient ceux que les Espagnols ont appellés *Orejones*, à raison des ornemens qu'ils portoient à leurs oreilles. Ceux-là formoient le corps des nobles & exerçoient tous les offices, en paix comme en guerre (2). A la tête de la nation étoient les enfans du soleil, qui, par leur naissance & leurs privileges, étoient autant au-dessus des Orejones que ceux-ci étoient au-dessus des autres citoyens.

Etat des arts.

Cette forme de société, tant par l'union de ses membres que par la distinction des rangs, étoit favorable aux progrès des arts. Mais les Espagnols, connoissant déjà le degré de perfection où différens arts avoient été au Mexique, ne furent pas si

[1] Herrera, *dec.* 5. *lib. III*, c. 4, *lib.* X. c. 8.
(2) Herrera, *decad.* 5, *Lib. IV*, c. 2.

frappés de ce qu'ils virent au Pérou lorsqu'ils en firent la découverte ; & c'est avec un sentiment d'admiration beaucoup plus foible qu'ils décrivent les objets d'industrie qu'ils y remarquerent. Cependant les Péruviens avoient fait beaucoup plus de progrès que les Mexicains & dans les les arts nécessaires & dans ceux qui ne servent qu'à l'agrément de la vie.

Etat avancé de l'agriculture

L'agriculture, cet art de premiere nécessité dans l'état social, étoit beaucoup plus étendu au Pérou, & y étoit exercé avec plus d'habileté que dans aucune autre partie de l'Amérique. Les Espagnols en s'avançant dans le pays y trouvoient si abondamment des provisions de toute espece, que, dans le récit de leurs expéditions, on ne les voit jamais exposés à ces cruelles situations où la famine réduisit souvent les conquérans du Mexique. Ce n'étoit pas la volonté particuliere qui régloit la quantité de terre mise en culture, mais l'autorité publique selon les besoins de la communauté. Les calamités qui sont la suite ordinaire des mauvaises récoltes n'étoient pas fort sensibles, parce que le produit des terres consacrées au soleil, aussi bien que la portion des Incas, étant déposée dans les *tambos* ou magasins publics, on y trouvoit toujours des ressources pour le tems de la disette (1). Par une prévoyance si sage l'étendue de la culture

[1] Zarate, *Lib.* I, c. 14. Vega, *lib. I*, c. 8.

étant proportionnée aux besoins de l'état, l'industrie & l'esprit d'invention des Péruviens ne se déployoient avec quelqu'activité que pour remédier à certains inconvéniens particuliers à leur climat & à leur sol. Toutes les grandes rivieres qui coulent des Andes dirigent leurs cours vers l'est jusqu'à la mer Atlantique. Le Pérou n'est arrosé que par des eaux qui coulent des montagnes en torrens. Les parties basses sont presque toutes sablonneuses & stériles, & la pluie ne les humecte jamais. L'industrie des Péruviens avoit imaginé différens moyens pour rendre ces terres fertiles. Ils avoient fait avec beaucoup d'adresse & de patience des canaux artificiels qui distribuoient à leurs terres d'une maniere réguliere les eaux de ces torrens (1). Ils amélioroient leur sol en y répandant la fiente des oiseaux de mer dont toutes les isles répandues le long de leurs côtes sont couvertes (2). Dans le le tableau d'une nation entiérement civilisée, ces pratiques attireroient à peine notre attention ; mais dans l'histoire du nouveau monde, où nous ne trouvons que des hommes dépourvus de prévoyance, elles sont dignes d'êtres remarquées comme des preuves frappantes d'art & d'industrie.

(1) Zarate, *Lib. I*, *c.* 4. Vega, *lib.* V, *cap.* 1 & 24.

(2) Acosta, *Lib.* IV, *c.* 37. Vega, *lib.* V, *c.* 3. Voyez la NOTE LXII.

L'ufage de la charrue étoit à la vérité inconnu aux Péruviens ; ils travailloient la terre avec un efpece de bêche faite d'un bois dur (1). Ce travail n'étoit pas regardé comme affez humiliant pour être abandonné aux femmes feules. Les hommes le partageoient avec elles, & même les enfans du foleil donnoient l'exemple en cultivant de leurs mains un champ fitué près de Cufco, & ils honoroient cette fonction en l'appellant *leur triomphe fur la terre* (2).

Leurs bâtimens.

La fupériorité de l'induftrie des Péruviens fur celle des autres nations fe montre encore dans la conftruction de leurs maifons & de leurs édifices publics. Dans les vaftes plaines qui s'étendent le long de l'océan Pacifique, où le climat eft doux & le ciel toujours ferein, leurs maifons ne pouvoient être que d'une bâtiffe très-légere ; mais dans les parties plus élevées où tombent des pluies, où il y a de la viciffitude dans les faifons, & où la rigueur du froid fe fait fentir, elles étoient conftruites avec une plus grande folidité. Leur forme étoit généralement quarrée. Les murailles d'environ huit pieds de haut étoient faites de briques durcies au foleil. Elles étoient fans fenêtres, la porte en étoit baffe & étroite. Toute fimple que paroît cette conftruction, & tout grof-

(1) Zarate, *lib. I*, c. 8.
(2) Vega, *lib. V*, c. 2.

fiers qu'en étoit les matériaux, les édifices étoient si solides, que plusieurs subsistent encore aujourd'hui, tandis qu'il ne reste dans toutes les autres parties de l'Amérique aucun monument qui puisse nous donner une idée de l'état civil des autres nations. C'est sur-tout dans les temples consacrés au soleil & dans les palais de leurs monarques que les Péruviens déployoient toute leur industrie. Les descriptions que nous ont laissé de ces édifices les écrivains espagnols qui les ont vus lorsqu'ils étoient encore presqu'entiers, pourroient être regardées comme fort exagérées, si leurs ruines encore subsistantes ne garantissoient la vérité de leurs relations. On trouve dans toutes les provinces de l'empire des restes des édifices sacrés & des palais des Incas, & leur nombre seul prouve qu'ils sont l'ouvrage d'une nation puissante qui doit avoir subsisté pendant une assez longue période, & avoir fait des progrès assez considérables dans les arts & dans la civilisation. Ils sont de différentes grandeurs, quelques-uns d'une étendue médiocre, plusieurs immenses, se ressemblant par leur solidité ainsi que par le style de leur architecture. Le temple de Pachacamac, avec le palais de l'Inca & une forteresse, formoient ensemble une grande fabrique de plus d'une demi-lieue de circuit. Ces édifices sont d'un goût singulier comme tous les ou-

vrages des Péruviens. Comme ils ignoroient l'usage de la poulie & des autres puissances mécaniques, & qu'ils ne pouvoient élever à une grande hauteur les grosses pierres qu'ils employoient, les murailles de cet édifice, qui paroît être le grand effort de leur industrie, n'ont pas plus de douze pieds de hauteur au-dessus du sol. Sans mortier & sans aucune espece de ciment les briques & les pierres y sont si bien unies, qu'à peine peut-on distinguer les jointures (1). Les appartemens en étoient mal distribués & fournissoient peu de commodités : autant qu'on peut reconnoître dans les ruines les anciennes distributions, il n'y avoit pas une seule fenêtre dans tout l'édifice, & on n'y recevoit de lumiere que par la porte; de sorte que les plus grandes pieces devoient être absolument obscures à moins qu'on ne les éclairât par quelqu'autre moyen. Mais ces imperfections, & d'autres qu'on pourroit indiquer dans les monumens de l'architecture des Péruviens, n'empêchent pas qu'on ne doive les regarder comme des efforts étonnans d'industrie chez un peuple qui ignoroit l'usage du fer, & comme une preuve de la puissance de leurs anciens rois.

Ce n'étoient pas encore les ouvrages les plus beaux & les plus utiles des Incas. Les deux grandes routes de Cusco à Qui- Chemins.

(1) Voyez la NOTE LXIII.

to, qui avoient plus de cinq cents lieues de long, méritent de plus grands éloges. L'une traverſoit les parties intérieures & montueuſes du pays, l'autre les plaines qui s'étendent le long de la mer. Les premiers hiſtoriens du Pérou qui virent ces monument en parlent avec tant d'admiration & d'étonnement, & ont été ſi bien ſecondés par les pompeuſes deſcriptions des écrivains plus récens qui ont été conduits par quelque ſyſtême à vanter les Américains, qu'on feroit tenté de comparer ces travaux des Incas aux anciens chemins militaires dont les reſtes atteſtent encore la puiſſance des Romains ; mais dans un pays où il n'y avoit aucun animal domeſtique que le llama qui n'étoit pas même employé comme bête de trait, & qui ne pouvoit porter que des fardeaux très-légers, & où les chemins un peu montueux n'étoient fréquentés que par les hommes, il ne falloit pas beaucoup d'induſtrie pour faire des routes. Les chemins du Pérou n'avoient que quinze pieds de largeur (1), & dans beaucoup d'endroits ils étoient faits avec ſi peu de ſolidité, qu'on ne reconnoît plus aujourd'hui leur direction. Dans les parties baſſes on n'avoit preſque fait autre choſe que de planter des arbres ou des bornes qui traçoient le chemin aux voyageurs. C'étoit une tâche plus difficile d'ouvrir des ſentiers dans les mon-

[1] Cieça, c. 60.

tagnes. On avoit applani quelques hauteurs & comblé quelques vallons, & pour conſerver la route on l'avoit bordée des deux côtés d'un banc de gazon. De diſtance en diſtance on y trouvoit des *tambos* ou magaſins pour l'Inca & ſa ſuite lorſqu'il voyageoit dans ſes domaines. Cette route faite dans des parties du pays plus hautes & moins praticables avoit été conſtruite plus ſolidement, & quoique par la négligence des Eſpagnols ſur tout ce qui n'eſt pas rélatif à l'exploitation des mines, on n'ait rien fait pour l'entretenir, on peut encore la reconnoître par-tout (1). Telle étoit la célebre route des Incas, dont la deſcription, dépouillée de toutes les exagérations, & réduite à ce qu'on ne peut révoquer en doute, nous préſente encore une preuve inconteſtable d'un grand progrès dans les arts & dans la civiliſation. Les peuplades ſauvages de l'Amérique n'ont pas même eu l'idée de former des communications entre les parties éloignées des pays qu'ils habitoient ; les Mexicains l'avoient à peine entrevue, & l'on ſait que dans les états les plus civiliſés de l'Europe ce n'eſt qu'après avoir déjà acquis beaucoup d'autres connoiſſances que les gouvernemens ſe ſont occupés d'une ma-

[1] Xerès, *p.* 189, 191. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 13, 14. Vega, *lib. IX*, *cap.* 13. Bouguer, *Voyage page* 105. Ulloa, *Entretenemientos*, *page* 365.

niere un peu suivie des moyens de faciliter le commerce par la construction des chemins.

Ponts. En faisant des chemins, les Péruviens furent conduits à procurer à leur pays un autre avantage également inconnu au reste de l'Amérique. La route des Incas, dans son cours du sud au nord, étoit coupée par tous les torrens qui sortent des Andes pour se jetter dans l'Océan occidental. Leur rapidité, ainsi que la fréquence & la violence des inondations qu'ils occasionnent, en rendoit la navigation impossible. Il falloit donc trouver quelqu'expédient pour les passer. Les Péruviens, ignorant l'art de faire des voûtes, & ne sachant pas travailler les bois, ne pouvoient construire ni ponts de pierre ni ponts de bois. La nécessité, mere de l'invention, leur avoit suggéré un moyen de suppléer à ce défaut. Ils faisoient des cables d'une grande force avec de l'osier & des lianes, dont leur pays abonde. On tendoit six de ces cables d'un bord à l'autre paralleles entr'eux & fortement attachés par chaque bout. On les lioit ensemble par d'autres cordages plus petits, assez rapprochés pour former en une seule piece une sorte de filet qui, étant couvert de branches d'arbres & ensuite de terre, faisoit un pont qu'on pouvoit passer avec assez de sécurité (1). Il y avoit des personnes établies à chaque pont

(1) Voyez la NOTE LXIV.

pour les entretenir & aider les passagers (1). Dans les pays plats où les rivieres devenoient plus profondes & plus larges, & avoient un cours moins rapide, on les passoit dans les *balzas*, espece de radeaux que les Péruviens construisoient & conduisoient avec une adresse qui prouve encore leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique. Toute l'industrie de ceux-ci se bornoit à l'usage de la rame. Les Péruviens avoient osé mâter leurs petits bâtimens & les conduire à la voile, de sorte que non seulement ils savoient profiter du vent pour marcher avec plus de vîtesse, mais ils pouvoient même virer de bord avec assez de célérité (2).

Leur maniere de traiter la mine d'argent.

L'industrie des Péruviens n'étoit pas bornée à ces objets essentiels d'utilité. Ils avoient fait quelques progrès dans des arts qu'on peut appeller de luxe. Ils avoient l'or & l'argent en plus grande abondance qu'aucun autre nation de l'Amérique. Ils recueilloient l'or, comme les Mexicains, dans le lit des rivieres, ou en lavant les terres qui en contenoient; mais, pour se procurer l'argent, ils avoient employé une industrie & une adresse assez remarquables. Ils ne connoissoient pas, il est vrai, l'art de creuser la terre à de grandes profondeurs pour pénétrer jusqu'aux

[1] Sancho *ap.* Ramus III, 376. Zarate, *Lib. I*, *c.* 14. Vega, *Lib. III*, *c.* 7, 8. Herrera, *decad.* 5, *Lib. IV*, *c.* 3, 4.

[2] Ulloa, *Voyage I*, 167, &c.

richesses qu'elle cache dans son sein ; mais ils ouvroient des cavernes sur les bords escarpés des rivieres & dans les flancs des montagnes, & suivoient toutes les veines du métal qui ne se perdoient pas trop avant dans la terre. En d'autres endroits où le métal étoit près de la surface, ils ouvroient la mine en dessus sans creuser trop profondément, afin que les travailleurs pussent jetter le minéral sur les bords du trou, ou le transmettre de main en main dans des paniers (1). Ils avoient l'art de fondre la mine & de la purifier, soit par la simple application du feu, ou, quand elle étoit trop réfractaire & mêlée de substances hétérogenes, en la traitant dans des petits fourneaux élevés, & si artistement construits, que le courant d'air faisoit la fonction de soufflet, machine qui leur étoit entiérement inconnue. Par ce moyen si simple la mine la plus rebelle étoit fondue avec tant de facilité, que l'argent étoit assez commun au Pérou pour qu'on en fit des ustensiles & des vases destinés aux usages ordinaires (2). On prétend que plusieurs de ces ustensiles étoient aussi précieux par le travail que par la matiere; mais comme les conquérans de l'Amérique ne connoissoient bien que la valeur du métal, & ne s'occupoient guere des formes

(1) Ramusio, III, 414, *A*.

[2] Acosta, *Lib. IV*, c. 4, 5. Vega, *p. I*, *Lib. VIII*, *c.* 25. Ulloa, *Entreten. p.* 258.

que l'art lui avoit données, dans le partage du butin on ne tint compte que du poids & du degré de fineſſe, & preſque tout fut fondu.

On a vanté auſſi leur adreſſe dans d'autres ouvrages plus recherchés, dont la grande partie a été trouvée dans les *guacas* ou élévations de terre dont ils couvroient les corps des morts. Ce ſont des miroirs de diverſe grandeur, faits d'une pierre dure & rendue brillante par un très-beau poli; des vaſes de terre de différentes formes, des haches & d'autres armes, des outils, ſervant à leurs travaux, quelques-uns de ſilex, d'autres de cuivre durci par un procédé inconnu, de maniere à pouvoir ſuppléer au fer dans pluſieurs circonſtances. Si l'uſage de ces outils de cuivre eût été général chez les Péruviens, leurs progrès dans les arts les auroit rapprochés beaucoup des nations les plus éclairées; mais il paroît ou que le métal étoit rare, ou que l'opération par laquelle on le durciſſoit étoit difficile & longue; car ces outils étoient en très-petit nombre, & ſi petits, qu'ils ne pouvoient ſervir que pour les ouvrages les plus légers. Cependant on peut dire que c'eſt à cette découverte que les Péruviens, ont dû leur ſupériorité ſur les autres peuples de l'Amérique en différens arts (1). On peut appliquer aux

Autres ouvrages de leurs arts.

[1] Ulloa, *Voyage*, tom. I, 381, *&c.* Idem. *Entreten.* p. 369, *&c.*

ouvrages des arts trouvés au Pérou la même observation que nous avons faite sur ceux des Mexicains. Les pieces qu'on voit en dépôt dans le cabinet du roi à madrid sont plus admirées à raison de l'adresse qu'il a fallu pour les exécuter avec des outils imparfaits, que pour leur élégance & leur délicatesse réelle ; & les arts des Péruviens, quoique plus avancés que chez les autres Américains, étoient encore dans l'enfance.

Etat imparfait de leur civilisation.

Les faits que nous venons de rassembler paroissent indiquer de grands progrès chez cette nation. Il y en a cependant d'autres qui font penser que la civilisation y étoit encore à ses premiers pas. Dans tous les domaines des Incas, Cusco étoit la seule ville qui méritât ce nom. Par-tout ailleurs le peuple vivoit épars dans des habitations détachées, ou tout au plus rassemblé dans de petits villages (1). Or, à moins que les hommes ne se réunissent en nombre & ne se lient par une communication fréquente & continuelle, ils ne sentent jamais bien le besoin qu'ils ont les uns des autres ; ils ne prennent jamais parfaitement l'esprit & les mœurs de la vie sociale. Dans un pays immense où il n'y avoit qu'une seule ville, les progrès de la civilisation & des arts ont dû être si lents & arrêtés par tant

Cusco étoit la seule ville.

(1) Zarate, *Lib. I*, *c.* 9. Herrera, *decad.* 5, *Lib. IV*, *c.* 4.

d'obſtacles, qu'il faut plutôt s'étonner que les Péruviens les aient portés ſi loin.

Nulle ſéparation marquée entre les profeſſions.

En conſéquence de cet état d'union imparfaite, la ſéparation des profeſſions au Pérou n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi complette que chez les Mexicains. Plus l'aſſociation des hommes entr'eux eſt foible, plus leurs mœurs ſont ſimples & leurs beſoins en petit nombre. L'induſtrie qui pourvoit aux uſages communs de la vie n'eſt pas alors aſſez délicate ni aſſez difficile à acquérir pour qu'il ſoit néceſſaire de s'y former par une éducation ſuivie. Chaque Péruvien exerçoit indiſtinctement toutes les profeſſions. Il n'y avoit que les artiſtes occupés aux ouvrages les plus recherchés qui formaſſent un ordre ſéparé & diſtingué des autres citoyens (1).

Peu de commerce.

Le défaut des villes dans le Pérou entraînoit un autre effet à ſa ſuite. Il y avoit peu de commerce entre les parties de ce grand empire. La grande activité du commerce eſt de la même époque que la formation des villes. Auſſi-tôt que les membres d'une ſociété ſe raſſemblent en grand nombre en un même lieu, les opérations de la communauté prennent plus de vigueur. Les citoyens des villes commencent à dépendre pour leur ſubſiſtance du travail des cultivateurs. Ceux-ci reçoivent des villes quelqu'équivalent de leurs denrées.

(1) Acoſta, *Lib. VI*, *c.* 15, Vega, *Lib. V*, *c.* 9, Herrera, *dec.* 5, *Lib. IV*, *c.* 4.

Le commerce entr'eux s'établit & les productions des arts s'échangent réguliérement pour celles de l'agriculture. Les villes du Mexique avoient des marchés réglés, & tous les objets des desirs & des besoins des hommes y étoient en même tems les objets du commerce. Mais au Pérou, la division singuliere de la propriété, & la maniere dont les terres étoient possedées étoient un obstacle à presque toute espece de commerce, & privoit la société de cette communication active entre tous ses membres (1), qui est en même tems le lien de leur union & l'aiguillon qui les presse dans leur marche vers la civilisation.

Péruviens peu propres à la guerre.

Les Péruviens manquoient absolument du courage guerrier, défaut aussi remarquable en eux qu'il leur fut funeste (2). La plus grande partie des nations grossieres de l'Amérique résisterent aux Espagnols avec un courage féroce & indomptable, quoiqu'avec peu de conduite & de succès. Les Mexicains défendirent leur liberté avec beaucoup de persévérance, & ne furent soumis qu'avec beaucoup de peine. Les Péruviens, subjugués tout d'un coup & presque sans resistance, perdirent par leur timidité les occasions les plus favorables de récouvrer leur liberté, & d'exterminer leurs oppresseurs. Quoique leur tradition nous présente tous les Incas comme des princes

(1) Vega, *Lib. VI*, *c. 8.*

[2] Xerès, 190. Sancho, *ap.* Ramus III, 372. Herrera *decad.* 5, *Lib. I*, *c.* 3.

guerriers, toujours à la tête d'armées conquérantes & victorieuses, on ne trouve aucune trace de cet esprit militaire dans aucune circonstance postérieure à l'invasion des Espagnols. Peut-être leurs institutions, en adoucissant leurs mœurs, leur donnoient-elles cette mollesse indigne de l'homme; peut-être la douceur de leur climat énervoit-elle leur constitution physique. Peut-être aussi quelque principe de leur gouvernement que nous ne connoissons pas étoit-il la cause de cette foiblesse politique. Quoi qu'il en soit, le fait est certain, & il n'y a pas dans l'histoire un seul exemple d'un peuple si peu avancé en ce genre, si destitué de tout art & de tout courage militaire. Leur postérité conserve le même caractere. Les Indiens du Pérou sont le peuple de l'Amérique le plus asservi & le plus familiarisé avec le joug. Énervés par une vie sans activité, ils paroissent incapables de toute action vigoureuse.

A ces vices de leur état politique se joignent quelques faits détachés, conservés par les historiens espagnols, qui montrent encore des traces frappantes de barbarie dans les mœurs. Les Péruviens avoient la même coutume que nous avons vue parmi les nations sauvages de l'Amérique. A la mort de l'Inca & d'autres grands personnages, on égorgeoit un grand nombre de leurs domestiques sur le tombeau, & on les enterroit autour de leur guaca,

afin que le prince ou le grand pussent paroître dans l'autre monde avec la même dignité, & y être servis avec le même respect. A la mort d'Huana Capac, le plus puissant de leurs monarques, plus de mille victimes furent immolées sur sa tombe (1). En un autre point les Péruviens paroissent avoir été plus grossiers que les nations les plus sauvages; quoiqu'ils connussent l'usage du feu, & qu'ils s'en servissent à préparer le maïs & d'autres végétaux pour leur nouriture, ils mangeoient la viande & le poisson entiérement crus, & étonnerent les Espagnols par cette pratique si contraire aux idées de tous les peuples civilisés (2).

Autres domaines de l'Espagne en Amérique.

Quoique le Mexique & le Perou soient parmi les possessions de l'Espagne au nouveau monde celles qui, à raison de leur état ancien & présent, ont attiré davantage l'attention de l'europe, elle y possede d'autres domaines importans, soit par leur étendue, soit par leur produit. L'Espagne devint maîtresse de la plupart de ces établissemens pendant la premiere moitié du seizieme siecle, & dut ses conquêtes à des aventuriers particuliers qui armoient soit à Saint-Domingue, soit dans la vieille Espagne. Si nous voulions suivre chacun de ses chefs dans ses expéditions, nous retrouverions le

[1] Acosta, *Lib. V*, *c.* 7.

[2] Xercès, *p.* 190. Sancho, *ap.* Ram. III, *p.* 372, *C.* Herrera, *dec.* 5, *Lib. I*, *c.* 3.

même courage, la même ardeur, la même persévérance, la même avidité, la même constance à supporter toutes les fatigues & à vaincre tous les obstacles, qui distinguerent les Espagnols dans leurs grandes conquêtes en Amérique. Mais au lieu d'entrer dans un détail qui ne présenteroit presque qu'une répétition des faits que nous avons déja rapportés, je me contenterai de jetter un coup d'œil sur les autres provinces espagnoles de l'Amérique dont je n'ai pas encore parlé, & de donner à mes lecteurs quelqu'idée de leur grandeur, de leur fertilité & de leur opulence.

Provinces voisines du Mexique.

Je commence par les contrées voisines de deux grandes monarchies dont je viens de faire l'histoire, & je décrirai ensuite les autres possessions espagnoles en Amérique. La jurisdiction du vice-roi de la nouvelle Espagne s'étend sur diverses autres provinces qui n'étoient pas soumises à l'empire du Mexique. Celles de Cinaloa & de Sonora qui tendent le long de la côte orientale de la mer Vermeille ou du golfe de Californie, aussi-bien que les immenses contrées de la nouvelle Navarre & du nouveau Mexique à l'ouest & au nord, ne reconnoissoient point l'autorité de Montézume ni celle de ses prédécesseurs. Ces régions, aussi vastes que le Mexique lui-même, sont plus ou moins soumises au joug Espagnol. Elles occupent une des

Cinaloa & Sonora.

plus agréables parties de la zone tempérée. Leur ſol eſt en général très-fertile, & les productions du genre animal & végétal y ſont excellentes. Elles ont une communication avec la mer pacifique & avec le golfe du Mexique, & ſont arroſées par des rivieres qui les enrichiſſent, & qui pourroient devenir d'un grand ſecours pour le commerce. Le nombre des Eſpagnols établis dans ces beaux pays eſt à la vérité extrêmement petit. Ils l'ont ſoumis & ne l'ont jamais occupé ; mais ſi la population s'augmentoit dans leurs anciens établiſſemens de l'Amérique, elle pourroit ſe répandre ſur ces grandes régions, dont ils n'ont pas pu encore prendre véritablement poſſeſſion.

Mines. Une circonſtance peut contribuer à amener ce changement. On y a découvert des mines très-riches tant d'or que d'argent. Si on les ouvre & qu'on les exploite avec quelque ſuccès la population s'y portera. Pour fournir aux beſoins de cette multitude, la culture s'accroîtra, des artiſans s'y établiront, l'induſtrie & la richeſſe commenceront à s'y montrer. Il y a pluſieurs exemples de ces changemens en différentes parties de l'Amérique depuis qu'elles ſont tombées ſous la domination des Eſpagnols. Des villages peuplés & de grandes villes ſe ſont tout-à-coup élevées dans des lieux ſauvages & inhabités. Le travail des mines n'eſt pas, à beaucoup près,

l'objet le plus digne de fixer l'attention d'une société naissante ; mais ce peut être un moyen d'y animer une activité utile, & d'y augmenter la population. On a vu un exemple récent & singulier en ce genre, qui est encore peu connu en Europe, & qui pouvant avoir des suites importantes, mérite notre attention. Les Espagnols établis dans les provinces de Cinaloa & de Sonora avoient été long-tems inquiétés par les incursions de quelques tribus sauvages d'Indiens qui les avoisinent. En 1765 les incursions devinrent si fréquentes & si meurtrieres ; que les habitans au désespoir s'adresserent au Marquis de Sainte-Croix, vice-roi du Mexique, pour obtenir de lui un corps de troupes qui pût les mettre en état de repousser dans leurs montagnes ces terribles ennemis ; mais le fisc étoit si épuisé par les grandes sommes qu'on en avoit tirées pour soutenir la derniere guerre contre la grande Bretagne, qu'il ne fut pas possible au vice-roi d'en tirer aucun secours. Ce qu'il ne pouvoit par sa place, il l'exécuta par le crédit que lui donnoit ses vertus. Il engagea des négocians à avancer environ deux cent mille pezos pour fournir aux frais de l'expédition. On la confia à un bon officier : on employa trois années à poursuivre les Sauvages dans des montagnes & des défilés presqu'impraticables ; enfin elle se termina en 1771 par l'entiere soumission

Découverte récente & remarquable.

des Indiens, qui cesserent d'être la terreur des deux provinces qu'ils dévastoient. Dans le cours de cette entreprise les Espagnols traverserent des contrées où il ne paroît pas qu'ils eussent pénétré auparavant, & découvrirent des mines dont la richesse les étonna, quoiqu'ils en connussent déja de fort riches. A Cineguilla, dans la Province de Sonora, ils entrerent dans une plaine de quatorze lieues d'étendue, où ils trouverent l'or en grains à la profondeur seulement de seize pouces, & en morceaux, si considérables que quelques-uns pesoient jusqu'à neuf marcs, & en si grande quantité, qu'en peu de tems un petit nombre de travailleurs en recueillit mille marcs sans prendre la peine de laver les terres qui les contenoient, & qui paroissoient si riches, que des personnes intelligentes estimoient qu'il y avoit pour un million de pezos de métal fin. Avant la fin de l'année 1771, il s'établit à Cineguilla, sous l'autorité de quelques magistrats & la conduite de plusieurs ecclésiastiques, environ deux mille personnes; & comme on a découvert plusieurs autres mines aussi riches que celle de Cineguilla, tant dans Sonora que dans Cinaloa (1), il est probable que ces provinces jusqu'à présent négligées & inhabitées pourront égaler bientôt en richesses & en population

Effets qu'elle peut avoir.

[1] Voyez la NOTE LXV.

les

les autres possessions des Espagnols dans le nouveau monde.

La Californie, péninsule située de l'autre côté de la mer Vermeille, semble avoir été moins connue des Anciens Mexicains que les provinces dont je viens de parler. Elle fut découverte par Cortès dans l'année 1536, (liv. 5, p. 283). Pendant long-tems elle fut si peu fréquentée qu'on ignoroit jusqu'à sa forme, & que dans plusieurs cartes elle étoit représentée comme une isle (1). Quoique le climat de ce pays semble devoir être excellent, si l'on en juge par sa situation, les Espagnols n'ont pas réussi à y former des établissemens. Vers la fin du dernier siecle, les jésuites qui s'étoient donné la peine de l'étudier & d'en civiliser les habitans, avoient acquis insensiblement sur eux une autorité aussi absolue que celle qu'ils avoient sur les peuples du Paraguay, & travailloient à y introduire la même police, & à y gouverner les Indiens par les mêmes maximes. Pour empêcher la cour d'Espagne de concevoir quelque jalousie de leurs opérations, ils avoient eu grand soin de donner une très-mauvaise idée du pays. Selon eux, le climat en étoit si mal-sain, & le sol si stérile, que le seul zèle de la conversion des Indiens avoit pu déterminer les missionnaires à s'y établir (2).

Californie. Son état.

(1) Voyez la NOTE LXVI.
[2] Venegas, *hist.* de la Californie, 1-26.

Plusieurs bons citoyens s'étoient efforcés de détromper leur souverain en montrant la Californie sous un point de vue très-différent, & ils n'y avoient pas réussi. Enfin lorsque la société fut chassée de tous les domaines d'Espagne, la cour de Madrid, se défiant autant des jésuites qu'elle avoit eu jusque-là de confiance aveugle en eux, envoya D. Joseph Galves, que ses talens ont depuis élevé au ministere des Indes, pour visiter cette péninsule. Il en rendit un compte très-favorable. Il reconnut que la pêche des perles sur la côte pouvoit être très-avantageuse, & y découvrit des mines d'or qui promettoient beaucoup (1). La Californie étant trés-voisine de Cinaloa & de Sonora, il est probable que si la population de ces provinces s'augmente, conformément aux conjectures que nous venons d'exposer, elle pourra s'étendre dans la péninsule, qui ne sera plus comptée alors parmi les possessions inutiles & désertes des Espagnols en Amérique.

Yucatan & pays des Honduras.

A l'est de Mexico, le Yucatan & le pays des Honduras sont compris dans le gouvernement de la nouvelle Espagne, quoiqu'anciennement il ne paroisse pas qu'ils aient fait partie de l'empire du Mexique. Ces grandes provinces s'etendent depuis la baie de Campêche jusque par delà le cap

[1] Laurazans, 349, 350.

Gracias à Dios. Elles ne tirent pas leur valeur, comme les autres provinces espagnoles du nouveau monde, ni de la fertilité de leur sol, ni de la richesse de leurs mines, mais elles donnent en plus grande abondance qu'aucune autre partie de l'Amérique le bois de teinture qui est si supérieur à toutes les autres matieres employées dans les procédés de cet art, & dont la consommation est immense en Europe, & forme l'objet d'un très-grand commerce. Pendant une longue période aucune nation européenne n'a mis le pied dans ces provinces & n'a tenté de partager ce commerce avec les Espagnols. Mais, après la conquête de la Jamaïque par les Anglois, les Espagnols s'apperçurent bientôt qu'ils avoient près d'eux de redoutables voisins. Un des premiers objets qui tenterent les Anglois fut le grand profit du commerce de bois de teinture & la facilité d'en enlever quelque partie aux Espagnols. Quelques aventuriers de la Jamaïque firent une premiere tentative au cap Cotoch, situé au sud-est de celui de Yucatan, & firent un grand profit en y coupant des bois. Lorsque les arbres les plus proches de la côte furent abattus, ils se porterent à l'isle de Trist dans la baie de Campêche; & enfin ils ont placé leur principal établissement dans la baie de Honduras. Les Espagnols alarmés de cette entreprise ont tâché, par la voie des re-

Affoiblissement du commerce des Espagnols dans ces pays.

montrances ou des négociations, & enfin à force ouverte, d'empêcher les Anglois de mettre le pied dans cette partie du continent de l'Amérique ; mais après avoir lutté pendant plus d'un siecle, les revers de l'Espagne dans la derniere guerre ont arraché à la cour de Madrid un consentement à ce que ces étrangers s'établissent au milieu de ses possessions (1). Les Espagnols ont ressenti tant de peine à se voir forcés de faire cette humiliante concession, qu'ils ont cherché, & trouvé un moyen de la rendre inutile aux Anglois, qui leur a mieux réussi que la négociation & la force. Le bois de teinture de la côte de l'ouest du Yucatan, où le sol est plus sec, est bien supérieur à celui des terrains marécageux où les Anglois sont établis. En encourageant la coupe chez eux, & en supprimant les droits que cette matiere payoit en Espagne (2), ils ont donné une si grande activité à cette branche de leur commerce que le bois des Anglois est infiniment tombé de prix, & conséquemment le commerce de la baie de Honduras est déchu graduellement (3) depuis l'époque même où il a reçu une sanction légale par l'accord des deux cours. Il est même probable qu'il sera bientôt abandonné, & que les Provinces du Yucatan & de

(1) Traité de Paris, art. XVIII.
(2) *Real Cedula* Campomanes III, 145.
(3) Voyez la NOTE LXVII.

Honduras reviendront bientôt des possessions importantes pour l'Espagne.

Costa-Rica & Veragua.

Plus loin, à l'est du pays d'Honduras, sont situées les deux provinces de Costa-Rica & Veragua, qui dépendent encore de la vice-royauté de la nouvelle Espagne, mais qui ont été si négligées par les Espagnols, & qui paroissent si pauvres, qu'elles ne méritent guere notre attention.

Le Chili.

La province la plus importante qui dépende de la vice-royauté du Pérou est le Chili. Les incas avoient établi leur domaine dans quelque partie du sud de ce grand pays; mais dans tout le reste le courage des Naturels les avoit maintenus dans l'indépendance. Les Espagnols, attirés par la renommée de son opulence, tenterent de bonne heure d'en faire la conquête sous les ordres de Diego Almagro. Après sa mort, Pedro de Valdivia reprit ce projet. Ils trouverent l'un & l'autre de grands obstacles. Le premier abandonna son entreprise, comme je l'ai dit plus haut (1); le dernier, après avoir déployé tout son courage & tous ses talens militaires, périt avec un corps considérable de troupes qui étoit sous ses ordres. La bravoure & l'habileté de François de Villagra son lieutenant contint les Indiens, & sauva le reste des Espagnols. Peu à peu toute la plaine le long de la côte fut soumise. Les parties montagneuses sont encore occupées

[1] Liv. 6, p. 66.

par les Puelches, les Araucas & d'autres tribus indiennes dont le voisinage est toujours redoutable aux Espagnols qui depuis deux siecles sont obligés de soutenir avec ces peuples une guerre presque continuelle, interrompue seulement par quelques intervalles d'une paix mal assurée.

Beauté du climat & bonté du sol.

La partie du Chili qui peut être regardée comme province espagnole s'étend sur une assez petite largeur le long de la côte depuis le désert d'Atacamas jusqu'à l'isle de Chiloë, sur plus de neufs cents milles de long. Ce climat est le plus délicieux de l'Amérique, & peut-être en est-il peu dans le monde entier qu'on puisse lui comparer. Quoique voisin de la zone toride, on n'y éprouve jamais d'excessives chaleurs parce que les Andes lui servent d'abri, & qu'il est constamment rafraîchi par des brises de mer. La température de l'air y est si douce & si égale que les Espagnols la préferent à celle des provinces du sud de l'Espagne. La fertilité du sol répond à la douceur du climat, & le rend propre à recevoir & à nourrir toutes les plantes de l'Europe. Les plus précieuses, le bled, le vin & l'huile, abondent au Chili comme si elles y étoient naturelles. Tous les fruits qu'on y a portés de notre continent y arrivent à une parfaite maturité. Les animaux de notre hémisphere s'y multiplient, & leurs races s'y perfectionnent. Les especes des bêtes à corne y sont

plus belles qu'en Espagne. Les chevaux du Chili sont plus beaux & plus vigoureux que les andalous dont ils descendent. La nature ne s'est pas bornée à y enrichir la surface de la terre ; elle a caché des trésors dans ses entrailles. On a découvert en différens endroits des mines très-riches d'or, & d'argent, de cuivre & de plomb.

Causes qui ont fait négliger le Chili par les Espagnols.

Un pays si favorisé de la nature paroîtroit devoir être un établissement préféré & l'objet particulier des soins du gouvernement espagnol : le contraire est arrivé. Une grande partie du Brésil est restée déserte. Il n'y a pas en tout plus de quatre vingt mille blancs & environ trois fois autant de negres & de métis. Le sol le plus fertile de l'Amérique demeure sans culture, & les mines les plus riches ne sont point exploitées. Quelqu'étrange que cette négligence puisse paroître, on peut en assigner les causes. Tout le commerce de l'Espagne avec ses colonies de la mer du sud ne s'est fait pendant deux siecles que par Porto-Bello. Toutes les productions des colonies étoient embarquées dans les ports de Callao ou d'Arica au Pérou, & envoyées à Panama d'où elles étoient transportées par terre au travers de l'isthme. Toutes les marchandises qu'elles recevoient de la métropole leur étoient portées de Panama & débarquées dans les mêmes ports du Pérou. Ainsi les importations au Chili, de même que les exportations de ce

pays, passoient par les mains des commerçans du Pérou. Ceux-ci faisoient un double profit, & dans les deux cas les habitans du Chili étoient dans leur dépendance, sans commerce direct avec l'Espagne & à la merci d'une autre colonie pour fournir à leurs besoins aussi bien que pour vendre leurs productions. Avec de tels obstacles, & privés de tout encouragement, la population & l'industrie ne pouvoient faire aucun progrés. Mais aujourd'hui l'Espagne, par des raisons que j'exposerai plus bas, a adopté un nouveau systême & conduit son commerce avec ses colonies de la mer du sud par des vaisseaux qui doublant le cap Horn établissent une liaison directe entre le chili & la métropole. L'or, l'argent & les autres productions de cette province peuvent être échangé dans ses propres ports avec les ouvrages des manufactures de l'Europe. Par-là le Chili peut s'élever rapidement à l'importance que ses avantages naturels doivent lui donner parmi les établissemens espagnols. Il peut fournir des grains le Pérou & les autres pays situés vers la mer Pacifique. Il peut leur donner du vin, des bestiaux, des chevaux, du chanvre & beaucoup d'autres objets de consommation, pour lesquels les provinces de la mer du sud dépendent aujourd'hui de l'Europe. Quoique ce nouveau plan ne soit suivi que depuis un petit nombre d'an-

Raisons de croire que l'état de ce pays deviendra meilleur.

nées les effets en ſont déja ſenſibles (1). Si on s'y tient avec quelque fermeté pendant un demi-ſiecle, on peut prédire que la population, l'induſtrie & la richeſſe auront bientôt fait au Chili de grands progrès.

Province du Tucuman & de Rio de la Plata.

A l'eſt des Andes les provinces du Tucuman & de Rio de la Plata bornent le Chili & dépendent auſſi de la vice-royauté du Pérou. Ces régions immenſes s'étendent du nord au ſud ſur une longueur de plus de treize cent milles & ſur une largeur de plus de mille milles. Beaucoup de royaumes d'Europe n'ont pas tant d'étendue. On peut les diviſer aſſez naturellement en deux parties, l'une au nord & l'autre au ſud de la riviere de la Plata. La premiere comprend le Paraguay, les fameuſes miſſions des jéſuites, quelques autres diſtricts. Les bornes des poſſeſſions eſpagnoles & portugaiſes n'y ſont pas encore bien déterminées & ont été l'objet des diſputes qui ſubſiſtent encore entre les deux cours. Il eſt probable que la conteſtation ſe décidera enfin, ſoit à l'amiable, ſoit par les armes. Je traiterai pour cette raiſon de la partie du nord lorſque je ferai l'hiſtoire de l'Amérique portugaiſe. Je me ſervirai alors de relations authentiques, tant eſpagnoles que portugaiſes, pour faire connoître à fond les opérations & les vues des jéſuites dans l'établiſſement de ce

Leur diviſion.

[1] Campomanes II, 157.

gouvernement singulier qui a si fort attiré l'attention de l'Europe & qu'on a si mal connu. Je bornerai mes observations actuelles aux deux gouvernemens du Tucuman & de Buenos-Ayres.

Buenos-Ayres. Les Espagnols entrerent dans cette partie de l'Amérique par la riviere de la Plata. Leurs premieres tentatives pour s'y établir furent très-malheureuses ; mais ils persisterent, soutenus d'abord par l'espoir de découvrir des mines dans l'intérieur du pays, & ensuite par la nécessité de l'occuper eux-mêmes pour empêcher les autres nations de s'y introduire & de pénétrer par-là dans leurs riches possessions du Pérou. Ils n'y ont point fait d'autre établissement considérable que Buenos-Ayres. On n'y voit que quelques pauvres villages de deux ou trois cents habitans chacun, auquels ils ont cherché à donner de l'importance en les appellant du nom de villes, & en y érigeant des évêchés. Une circonstance qu'on n'avoit pas prévue a contribué à rendre ce district intéressant malgré le défaut de population. La province de Tucuman, ainsi que le pays situé au sud de la Plata, au-lieu d'être couverte de bois comme les autres parties de l'Amérique, n'est qu'une vaste plaine sans un seul arbre. Son sol est une couche profonde de terre franche & fertile couverte d'une verdure continuelle & arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui descendent des

Andes. Dans ces riches pâturages les chevaux & les autres beſtiaux importés d'Europe ſe ſont multipliés à un degré preſqu'incroyable. Cet avantage a mis les habitants en état d'entretenir un commerce lucratif & avec le Pérou, qu'ils fourniſſent de beſtiaux, de chevaux & de mules, & avec l'Europe où ils portent une prodigieuſe quantité de cuirs & de peaux. Mais la ſituation commode de cette colonie pour faire un commerce prohibé par la cour d'Eſpagne, a été la principale ſource de ſa proſpérité. Tandis que la cour de Madrid ſuivoit ſes relations avec l'Amérique d'après ſon ancien ſyſtême, la riviere de la Plata étoit ſi écartée de la route des vaiſſeaux eſpagnols, que les interlopes pouvoient preſque ſans riſques y verſer les ouvrages des fabriques d'Europe en aſſez grande quantité pour fournir au beſoin de la colonie & pour approviſionner auſſi les parties orientales du Pérou. Lorſque les Portugais du Bréſil étendirent leurs établiſſemens juſque ſur les bords de la riviere de la Plata, il s'ouvrit encore un nouveau canal, par lequel les marchandiſes prohibées purent s'introduire dans les colonies eſpagnoles avec encore plus d'abondance & de facilité. Ce commerce illégal, quoique funeſte à la métropole, contribua à faire proſpérer la colonie qui en retiroit un avantage immédiat, & Buenos-Ayres devint par de-

grés une ville opulente & peuplée. Il est difficile de déterminer à présent avec quelque certitude quel sera l'effet du changement de systême de la cour d'Espagne, relativement à cette colonie & l'administration de son commerce.

Autres territoires appartenans à l'Espagne.

Tous les autres territoires appartenans à l'Espagne dans le nouveau monde, si l'on excepte les isles, sont compris sous deux grandes divisions. La premiere porte le nom de *Tierra-firme*, & s'étend le long de l'océan Atlantique depuis la frontiere orientale de la nouvelle Espagne jusqu'à l'embouchure de l'Orenoque; la derniere s'appelle nouveau royaume de Grenade, & occupe les parties intérieures. Je terminerai ce livre par une description abrégée de ces deux pays.

Darien.

A l'est de Veragua, la derniere des provinces comprises de ce côté sous la vice-royauté du Mexique, est l'isthme de Darien. Quoique cette partie du continent de l'Amérique ait vu les premiers établissemens des Espagnols, la population n'avoit fait aucun progrès dans le Darien. Comme le pays est extrêmement montagneux, que les pluies qui y regnent une grande partie de l'année le rendent très-mal sain, & qu'il ne contient aucune mine de grand produit, il auroit été probablement abandonné sans la bonté du havre de Porto-Bello sur la mer Atlantique d'un côté, & sans le havre de Panama de

l'autre. Ces deux ports ont été appellés les clefs de la communication des deux mers, entre l'Espagne & ses plus riches colonies. Panama est devenue une ville considérable. L'insalubrité de l'air a arrêté l'accroissement de Porto-Bello. Comme le commerce de l'Espagne avec ses établissemens de la mer du sud est maintenant conduit par un autre canal, il est probable que Porto-Bello & Panama déclineront insensiblement.

Carthagene & Sainte-Marthe.

Les Provinces de Carthagène & de Sainte-Marthe sont à l'est de l'isthme de Darien. Le pays en est montagneux aussi; mais les vallées y sont moins resserrées, bien arrosées & très-fertiles. Pedro de Heredia le soumit à l'Espagne vers 1532. Il est mal peuplé & par conséquent mal cultivé. Il produit cependant beaucoup de drogues médicinales, & quelques pierres précieuses, & en particulier des émeraudes; mais il tire sur-tout quelqu'importance du port de Carthagène, le meilleur & le mieux défendu de tous ceux que l'Espagne possede en Amérique. Avec une situation si favorable le commerce y a pris bientôt un grand accroissement. Dès 1544 Carthagène paroît avoir été une ville considérable. Mais lorsqu'elle fut choisie pour être l'abord des galions à leur arrivée d'Europe, & leur rendez-vous pour se préparer à retourner ensemble en Espagne, elle devint bientôt

une des plus belles, des plus peuplées & des plus riches villes de l'Amérique. Il y a cependant lieu de croire qu'elle est arrivée à son plus haut période, & que le changement de systême de la cour d'Espagne pour la conduite du commerce avec l'Amérique, en la privant de la visite des galions, la fera décheoir insensiblement. Mais les richesses qui y sont déjà rassemblées pourront trouver quelque nouvelle destination, & prendre une route jusqu'à présent négligée. Son port est sûr & si bien situé pour recevoir les marchandises d'Europe, ses négocians ont tellement l'habitude de les fournir à toutes les provinces adjacentes, qu'elle pourra retenir encore un grand commerce & conserver un rang distingué parmi les villes du nouveau monde.

Venezuela. La province contiguë à Sainte-Marthe, en allant à l'est, fut visitée pour la premiere fois dans l'année 1499, (1) par Alphonse d'Ojeda. Les Espagnols à leur débarquement voyant quelques huttes que les Indiens avoient établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine, donnerent au pays le nom de *Venezuela*, ou petite Venise, d'après leur penchant ordinaire à trouver des ressemblances entre ce qu'ils découvroient en Amérique & ce qu'ils connoissoient en Europe. Ils firent quelques

(1) *Lib. II, page 210.*

tentatives pour s'y établir, mais ſans ſuccès. Ils en devinrent enfin les maîtres par des moyens bien différens de ceux qui les ont mis en poſſeſſion de leurs autres domaines du nouveau monde. L'ambition de Charles V l'engagea ſouvent dans des projets ſi multipliés & ſi vaſtes que ſes revenus ne ſuffiſoient pas pour les dépenſes de l'exécution. Parmi d'autres expédiens qu'il employa pour y ſuppléer, il avoit emprunté de groſſes ſommes des Velſers d'Augsbourg, qui étoient alors les plus riches négociants de l'Europe. Pour leur payement, & peut-être pour en obtenir de nouveaux ſecours, il leur concéda la province de Venezuela pour la tenir en fief héréditaire de la couronne de Caſtille, à la condition pour eux qu'ils ſe rendroient maîtres du pays, & qu'ils y établiroient une colonie. On devoit eſpérer que des commerçans donneroient à un pareil établiſſement une forme différente de celle que les Eſpagnols avoient donnée à leurs autres colonies, qu'ils y favoriſeroient davantage les progrès de l'induſtrie utile, & qu'ils connoîtroient mieux les ſources véritables de l'opulence & de la proſpérité du pays. Mais malheureuſement ils confiérent l'exécution de leur plan à quelques-uns des ſoldats de fortune dont l'Allemagne étoit remplie au ſeizieme ſiécle. Ces aventuriers, avides de s'enrichir afin de pouvoir abandonner promptement un

pays dont le séjour leur parut très-désagréable, au-lieu d'y établir une colonie qui auroit pu cultiver & améliorer le sol, se répandirent dans les différens districts, pour y chercher des mines, pillant partout les Indiens avec la plus cruelle rapacité, & les accablant de travaux qu'ils ne pouvoient supporter. En peu d'années leurs exactions, plus atroces que celles des Espagnols eux-mêmes, désolerent si complétement cette province qu'elle ne put plus leur fournir de subsistance, & que les Velsers furent forcés d'abandonner une propriété qui ne pouvoit plus rapporter aucun avantage (1). Lorsque les restes malheureux des Allemands eurent quitté Venezuela, les Espagnols s'en remirent en possession ; mais, malgré plusieurs avantages naturels dont ce pays est pourvu, c'est encore un des établissemens des Espagnols les plus languissans & les moins utiles à la nation.

Carracas & Cumana.

Les provinces de Carracas & de Cumana sont les dernieres de cette côte qui appartiennent aux Espagnols. J'aurai occasion de décrire leur état & leurs productions lorsque je parlerai de l'établissement & des opérations de la compagnie qui a obtenu le privilege exclusif du commerce de ces deux colonies.

Nouveau

Le nouveau royaume de Grenade est un

(1) Oviedo y Bagnos, *hist. de Venezuela*, *page* 2, &c.

pays tout à-fait méditerrané & d'une grande étendue. Les rois d'Espagne en sont devenus maîtres vers l'an 1536, par le courage & l'habileté de Sebastien de Benalcazar & de Gonzale Ximenès de Quesada, deux des meilleurs officiers qui ayent déployé leurs talens en Amérique. Le premier qui commandoit en ce temslà à Quito, l'attaqua par le sud ; le second y entra par Sainte Marthe du côté du nord. Comme les Indiens de cette partie étoient moins sauvages qu'aucune des nations de l'Amérique, si l'on excepte les Mexicains & les Péruviens (1), ils se défendirent avec beaucoup de résolution & de conduite. Mais l'habileté & la constance de Benalcazar & de Quesada surmonterent tous les obstacles & tous les dangers, y ajouterent cette conquête à toutes celles de l'Espagne dans la partie méridionale du nouveau monde. royaume de Grenade.

Le nouveau royaume de Grenade est si élevé au-dessus du niveau de la mer que quoiqu'il soit très-voisin de la ligne, le climat en est très-tempéré. Ses vallées ne le cédent pas en fertilité aux meilleures terres de l'Amérique, & dans les parties élevées on trouve des pierres précieuses de différentes especes. L'or qu'on y recueille n'est pas enfoncé profondément dans la terre ; il est mêlé avec elle très-près de la surface & on l'en sépare facile-

(1) Voyez le Livre quatrieme.

ment par des lavages répétés. Cette opération s'exécute par des esclaves négres. Car quoique l'expérience ait prouvé que l'air froid des mines profondes leur est funeste & qu'on ne puisse par cette raison les employer dans les mines d'argent, ils sont plus capables des autres especes de travaux que les Américains. Les Naturels du nouveau royaume de Grenade se trouvant exempts de ce service pénible, qui a détruit si rapidement leur race dans les autres parties de l'Amérique, se sont fort multipliés. Quelques districts fournissent l'or aussi abondamment que la vallée de Cineguilla dont j'ai parlé plus haut, & on le trouve souvent en *petitas* ou grains. Sur une hauteur voisine de Pampelune, on a vu tel travailleur en recueillir en un jour la valeur de mille pezos (1). Le dernier gouverneur de Santa-Fé a rapporté en Espagne un morceau d'or massif estimé environ seize mille six cents cinquante liv. tournois. Mais sans établir aucun calcul sur ces exemples extraordinaires, il est certain que la quantité d'or recueillie annuellement de ces pays, particuliérement dans le Popayan & le Choco, est très-considérable. Les villes du nouveau royaume de Grenade sont florissantes & peuplées, & la population s'y accroît encore de jour en jour. La culture & l'industrie

[1] Piedrahita, *hist. del N. Reyno*, *p.* 481, manuscrit entre les mains de l'auteur.

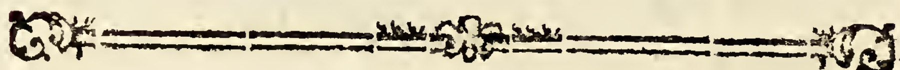
commencent à y être encouragées & prospérent. Les produits des mines & d'autres marchandises sont portés à Carthagène par la grande riviere de Sainte-Magdeleine, & fournissent à cette ville la matiere d'un grand commerce. D'un autre côté le nouveau royaume de Grenade communique avec la mer Atlantique par l'Orénoque. Mais le pays arrosé par cette riviere du côté de l'est est encore peu connu, & les Espagnols n'y ont qu'un très-petit nombre d'établissemens.

Fin du Livre septieme.



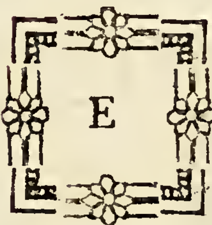


HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.



LIVRE HUITIEME

Coup d'œil ſur le gouvernement & le commerce des colonies eſpagnoles.



EN ſuivant les progrès des découvertes & des conquêtes des Eſpagnols pendant plus d'un demi-ſiécle, je ſuis arrivé à l'époque où leur empire ſe trouva établi ſur preſque toutes les régions du nouveau monde qui leur ſont encore ſoumiſes aujourd'hui. Les ſuites de leur établiſſement dans les contrées dont ils ſont devenus les maîtres, les maximes qu'ils ont ſuivies dans la formation & dans l'adminiſtration de leurs nouvelles colonies, l'influence que les progrès ſucceſſifs de ces colonies ont eue ſur la métropole & ſur l'état du commerce des nations, ſont des objets in-

téressans qui méritent maintenant notre attention.

La premiere conséquence qu'a eu pour l'Amérique l'établissement des Espagnols est la diminution aussi étonnante que déplorable du nombre des anciens habitants du nouveau monde. En faisant observer en différentes occasions les calamités que l'Europe a portées soit dans les isles soit les autres parties de l'Amérique, j'ai indiqué différentes causes de la destruction rapide des malheureux Indiens. Partout où les habitants de l'Amérique prenoient les armes pour la défense de leur liberté, il en périssoit un grand nombre dans des combats si inégaux ; mais la désolation étoit plus grande encore quand l'épée étoit remise dans le foureau, & que les vainqueurs étoient paisibles possesseurs de leurs conquêtes. C'est dans les isles & dans les provinces du continent qui s'étendent depuis le golfe de la Trinité jusqu'aux extrémités du Mexique que la dépopulation s'est fait le plus fortement sentir. Ces contrées étoient toutes occupées soit par des hordes errantes de chasseurs, soit par des tributs qui avoient fait peu de progrès dans les arts de la culture & de l'industrie. Forcés par leurs nouveaux maîtres de s'attacher à une résidence fixe & de s'appliquer à un travail régulier au-dessus de leurs forces & exigé avec une extrême sévérité, ils n'avoient ni la vi-

Dépopulation de l'Amérique.

Ses causes dans les isles & dans quelques parties du continent.

gueur d'esprit ni la force de corps nécessaires pour soutenir le poids de leur oppression ; l'abattement & le désespoir en poussoient un grand nombre à mettre fin eux-mêmes à leur vie ; il en périssoit encore davantage par la fatigue & la famine. La destruction s'étendoit ainsi dans ces vastes contrées, & en quelques endroits la race des habitants originaires s'étoit entiérement éteinte. Au Mexique où une nation puissante & belliqueuse avoit résisté long-tems à l'invasion des Espagnols avec un courage digne d'une meilleure destinée, un grand nombre avoit péri sous le tranchant l'épée ; & là, comme au Pérou, les Espagnols traînant après eux les Indiens pour porter leur bagage & leurs munitions dans leurs guerres civiles & dans leurs expéditions dans l'intérieur du pays, l'excès des fatigues avoit emporté ces malheureux par milliers.

Mais la mauvaise administration des Espagnols eut des effets encore plus tristes que toutes leurs cruautés. Les calamités qui accompagnoient la conquête ne furent que passageres, au lieu que les vices du gouvernement auquel ils étoient soumis furent une source permanente & durable de destruction. Lorsque les vainqueurs se partagerent les terres du Mexique & du Pérou, chacun d'eux voulut y trouver une récompense prompte de ses services. Des aventuriers accoutumés à la dissipation de

la vie militaire, n'avoient ni l'induſtrie néceſſaire pour former un plan de culture réguliere, ni la patience d'en attendre les produits lents, mais certains. Au-lieu de s'établir dans les vallées déjà occupées par les Indiens où la fertilité du ſol auroit récompenſé les travaux du cultivateur : ils porterent leurs habitations dans les parties montagneuſes ; ſi étendues dans le Mexique & dans le Pérou. Toute leur activité fut employée à la recherche des mines. Les eſpérances vaſtes & flatteuſes que leur préſentoit ce genre de travail convenoient merveilleuſement au génie entreprenant qui anima les premiers conquérans de l'Amérique dans tous les pas de leur carriere. Le travail des mines demandoit tant de bras qu'il fut néceſſaire d'y employer les Naturels du pays. On les força d'abandonner leurs anciennes habitations dans les plaines, & de ſe porter en foule aux montagnes. Ce paſſage ſoudain du climat chaud des vallées à l'air froid & pénétrant particulier aux terres hautes ſituées vers la zone torride ; les fatigues d'un travail exceſſif ; une nourriture peu abondante & mal-ſaine ; le déſeſpoir cauſé par une ſorte d'oppreſſion à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, & dont ils ne voyoient pas le terme, firent ſur eux le même effet que ſur les habitants des iſles. Les uns & les autres, accablés du poids de tant de calamités réunies, avoient

difparu de la terre avec une égale rapidité (1). L'introduction de la petite vérole, maladie jufqu'alors inconnue en Amérique & extrêmement dangereufe dans ce climat (2), s'étant jointe à ces fléaux, la population de la nouvelle Efpagne & du Pérou avoit été fi fort reduite, que, peu d'années après la conquête, ce qu'on difoit de fon état ancien paroiffoit abfolument incroyable (3).

Elle n'a pas été l'ouvrage refléchi de la politique des Efpagnols

Telles ont été les principales caufes de la dépopulation de l'Amérique. Beaucoup d'écrivains ne faifant pas affez d'attention à ces circonftances, & frappés de la rapidité avec laquelle le mal s'étoit étendu, ont regardé cet événement, dont l'hiftoire ne nous fournit aucun autre exemple, comme la fuite d'un plan non moins réfléchi qu'atroce. Les Efpagnols, difent-ils, convaincus qu'il leur feroit impoffible d'occuper les vaftes régions qu'ils avoient découvertes & de maintenir leur autorité fur des nations infiniment plus nombreufes que leurs conquérans, réfolurent, pour fe conferver l'Amérique, d'en exterminer les habitants, & de faire un défert du nouveau monde plutôt que d'en perdre la poffeffion (4).

[1] Torquemada, I, 613.
(2) B. Diaz *c.* 124. Herrera, *decad.* 2. *Lib.* X, *c.* 4. Ulloa, *Entreten.* 206.
[3] Torquem. 615, 642, 643. Voyez la NOTE LXVIII.
[4] Voyez la NOTE LXIX.

Mais

Mais les nations étendent rarement leurs vues sur des objets si éloignés & ne font guère de plans si vastes. Pour l'honneur de l'humanité, nous pouvons observer que jamais aucun gouvernement n'a formé un si détestable projet. Les Rois d'Espagne, loin d'adopter un tel systême de destruction, furent continuellement occupés de la conservation de leurs nouveaux sujets. Le désir d'étendre la foi chrétienne & de porter la connoissance de la vérité & des consolations à des peuples privés des lumieres de la religion, fut le principal motif des encouragemens qu'Isabelle donna à l'expédition de Colomb. Après la découverte, elle s'occupa de l'exécution de ses pieux desseins, & montra le plus grand zèle non-seulement pour faire instruire les Indiens, mais encore pour assurer un traitement doux à cette race d'hommes paisibles devenus ses sujets (1). Ses successeurs adopterent les mêmes idées, & mes lecteurs les ont vus en plusieurs occasions employer toute leur autorité pour protéger les Américains contre l'oppression des Espagnols. Ils firent à ce sujet de nombreux réglemens conçus avec sagesse, & dictés par l'humanité. Quand leurs possessions dans le nouveau monde devinrent assez étendues pour leur faire craindre de ne pouvoir y maintenir leur autorité, l'esprit de leurs loix fut aussi

(2) Voyez la NOTE XIV.

doux qu'il l'avoit été lorſqu'ils ne poſſédoient que les iſles. Leur ſollicitude pour protéger les Indiens ſemble même s'être augmentée à meſure que leurs conquêtes ſe ſont étendues: elle alla juſqu'à leur faire promulguer & maintenir des loix qui exciterent une révolte dangereuſe dans une de leurs colonies, & répandirent le mécontentement dans les autres. Mais l'avidité des particuliers étoit trop violente pour pouvoir être contenue par le pouvoir des loix. Des aventuriers audacieux & tourmenté du déſir de s'enrichir promptement, placés à une ſi grande diſtance du centre de l'autorité, peu accoutumés à la ſubordination même dans le ſervice militaire, & encore moins au reſpect pour l'autorité civile toujours foible dans une colonie naiſſante, mépriſoient ou éludoient tous les réglemens par leſquels on vouloit réprimer leurs exactions & leur tyrannie. Le gouvernement eſpagnol donnoit ſans ceſſe de nouveaux édits pour empêcher l'oppreſſion des Indiens. Les colons comptant ſur l'impunité à une ſi grande diſtance continuoient de les traiter comme eſclaves. Les gouverneurs eux-mêmes & les autres officiers employés dans les colonies, ſouvent auſſi avides & auſſi indigens que les aventuriers auxquels ils commandoient, trop diſpoſés à adopter les idées fauſſes que les conquérans avoient priſes des Indiens, encourageoient ou to-

féroient l'oppreffion au-lieu de l'arrêter. Il ne faut donc pas imputer la défolation du nouveau monde à une faute de la cour d'Efpagne, ni la confidérer comme un effet de fa politique. Ce fut uniquement l'ouvrage des conquérans & des premiers colons efpagnols, qui, par des mefures auffi imprudentes qu'injuftes, ont empêché les effets falutaires des loix du fouverain, & déshonoré leur patrie aux yeux de la poftérité.

Ni celui de la religion.

C'eft avec plus d'injuftice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'efprit d'intolérance de la religion romaine la deftruction des Américains, & ont accufé les eccléfiaftiques efpagnols d'avoir excité leurs compatriotes à maffacrer ces peuples innocens comme des idolâtres & des ennemis de Dieu. Les premiers miffionnaires de l'Amérique, quoique fimples & fans lettres, étoient des hommes pieux. Ils épouferent de bonne heure la caufe des Indiens, & défendirent ce peuple contre les colonies dont s'efforçoient de le noircir les conquérans qui le repréfentoient comme incapable de fe former jamais à la vie fociale, & de comprendre les principes de la religion, & comme une efpece imparfaite d'hommes que la nature avoit marqué du feau de la fervitude. Ce que j'ai dit du zèle conftant des miffionnaires efpagnols pour la défenfe & la protection du troupeau commis à leurs foins, les

montre sous un point de vue digne de leurs fonctions. Ils furent des ministres de paix pour les Indiens, s'efforcerent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les réglemens qui tendoient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers, dans les établissemens espagnols, comme leurs défenseurs naturels, & c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions & les violences auxquelles ils sont trop souvent exposés (1).

Population actuelle de l'Amérique.

Mais, nonobstant la dépopulation actuelle de l'Amérique, il reste encore un nombre considérable des Naturels tant au Mexique qu'au Pérou, particuliérement dans les parties qui n'ont pas été exposées à la premiere furie des armes espagnoles, ou désolées par les premieres tentatives de leur industrie, plus funestes encore que la guerre. Dans les provinces de Guatimala, de Chiapa, de Nicaragua, & dans les autres belles contrées qui s'étendent le long de la mer du sud, la race des Indiens est encore très-nombreuse. En quelques endroits ils ont des établissemens assez considérables pour mériter le nom de villes (2). Dans les trois au-

[1] Voyez la NOTE LXXI.
(2) Voyez la NOTE LXXII.

dences qui partagent la nouvelle Efpagne, il y a au moins deux millions d'Indiens, foible refte à la vérité de fon ancienne population, mais qui forme encore un corps de nation plus nombreux que celui de tous les autres habitants de ce vafte pays (1). Au Pérou différens diftricts, particuliérement dans le royaume de Quito, font prefqu'entiérement occupés par les Indiens. Dans d'autres provinces les Naturels font mêlés avec les Efpagnols, s'adonnent aux arts mécaniques, & rempliffent les états inférieurs de la fociété. Comme les habitants du Mexique & du Pérou étoient accoutumés à une réfidence fixe & connoiffoient quelques arts, il a fallu moins de violence pour les rapprocher un peu de la maniere de vivre des Européens. Mais par-tout où les Efpagnols ont trouvé en s'établiffant des tributs fauvages, leurs tentatives pour les civilifer & les réunir ont été fans fuccès & fouvent funeftes aux Indiens. Ceux-ci ne pouvant fe foumettre à aucune contrainte, & dédaignant le travail comme un caractere de fervitude, abandonnoient leurs anciennes habitations, & défendoient leur liberté dans des montagnes & des forêts inacceffibles à leurs oppreffeurs, ou périffoient lorfqu'ils étoient réduits à un état qui contrarioit leurs idées & leurs habitudes. Dans les diftricts voifins de Car-

(1) Voyez la NOTE LXXIII.

thagène, de Panama & de Buenos-Ayres, la dépopulation a été plus générale que dans les parties du Mexique & du Pérou dont les Espagnols se sont rendus plus absolument les maîtres.

Idée générale de l'administration des colonies espagnoles.

L'établissement des Espagnols dans le nouveau monde, quoique si funeste à ses anciens habitants, avoit été fait dans un tems où cette nation pouvoit le rendre très-avantageux. Par l'union de tous les petits royaumes qui la partageoient, l'Espagne étoit devenue un état puissant, ayant toutes les ressources nécessaires pour exécuter une si grande entreprise. Ses souverains avoient porté leur prérogative beaucoup au-delà des limites qui bornoient le pouvoir des monarques dans tout le reste de l'Europe. Ils ne trouvoient plus d'obstacles dans leur administration. Dans tout état d'une grande étendue, la forme du gouvernement doit être simple & l'autorité du souverain absolue, afin que ses résolutions puissent être prises avec célérité, & s'exécuter dans tout l'empire sans rien perdre de leur force. Tel étoit le pouvoir des monarques espagnols lorsqu'ils eurent à délibérer sur la maniere de gouverner ces provinces du nouveau monde, plus éloignées du centre de l'autorité qu'aucune de celles que des puissances européennes eussent jamais soumises. Il' n'étoient gênés en aucune maniere par la constitution de leurs états d'Europe; ils

étoient maîtres d'adopter tous les plans qu'ils jugeroient convenables, & pouvoient fixer le gouvernement de ces nouvelles colonies par les édits qui étoient autant d'exercices de la prérogative royale la plus illimitée.

L'autorité royale s'en est occupé de très-bonne heure.

Une circonſtance qui diſtingue les colonies des Eſpagnols en Amérique de celles des autres nations européennes, c'eſt que le gouvernement s'eſt occupé de très-bonne heure de leur adminiſtration. Lorſque les Portugais, les François & les Anglois, ont pris poſſeſſion des régions qu'ils occupent aujourd'hui en Amérique, les avantages qu'ils eſpéroient en tirer étoient ſi éloignés & ſi incertains qu'on laiſſa les premiers aventuriers & les premiers colons lutter preſque ſans aucun ſecours de la métropole, contre toutes les difficultés qui traverſent la formation d'une colonie dans ſa naiſſance. Mais l'or & l'argent, les premieres productions des établiſſemens eſpagnols au nouveau monde, ſéduiſirent les ſouverains, & attirerent promptement leur attention. Après avoir foiblement contribué à la découverte & très-peu à la conquête du nouveau monde, ils y exercerent ſur le champ la fonction de légiſlateurs; & ayant acquis cette eſpece de domaine, inconnu juſques-là parmi les nations, ils l'exercerent d'après un ſyſtême dont l'hiſtoire ne nous fournit aucun autre exemple.

Toute autorité & toute propriété territoriale appartient à la couronne.

La maxime fondamentale de la jurisprudence espagnole sur l'Amérique est que tous les domaines conquis appartiennent à la couronne & non à l'état ou à la nation. La bulle d'Alexandre VI, qui est comme la grande chartre sur laquelle l'Espagne fonde ses droits, a donné en pur don à Isabelle & Ferdinand toutes les contrées qui ont été ou seront découvertes. Ces princes & leurs successeurs se sont regardés constamment comme propriétaires absolus de toutes les terres conquises par leurs sujets dans le nouveau monde. Toute possession n'est qu'une concession de leur part, & retourne à eux. Les chefs des différentes expéditions, les gouverneurs de différentes colonies, les officiers de justice & les ministres de la religion étoient tous nommés par le souverain, & & amovibles à sa volonté. Le peuple n'avoit aucun privilége indépendant de la couronne & qui pût servir de barriere au despotisme. Il est vrai que lorsque les villes furent bâties & formées en corporation, les citoyens y eurent le droit d'élire leurs magistrats, & d'être gouvernés par les loix de la communauté. Dans les états même les plus despotiques cette foible étincelle de liberté n'est pas encore éteinte ; mais dans les villes d'Amérique la législation est purement municipale & se borne aux objets de police & de commerce intérieur. Dans tout ce qui regarde l'admi-

niſtration générale & l'intérêt public, la volonté du ſouverain fait loi. Il n'y a point de pouvoir politique dérivé du peuple ; toute l'autorité eſt concentrée dans la couronne & dans les officiers nommés par le roi.

Tous ſes nouveaux domaines de l'Eſpagne ſont ſoumis à deux vice-rois.

Lorſque les conquêtes de l'Eſpagne en Amérique furent terminées, les rois d'Eſpagne, en formant un plan d'adminiſtration pour leurs nouveaux domaines, les diviſerent en deux immenſes gouvernemens, la vice-royauté de la nouvelle Eſpagne & celle du Pérou. La premiere s'étend ſur toutes les provinces de l'Amérique ſeptentrionale appartenantes à l'Eſpagne ; la ſeconde, ſur toutes ſes poſſeſſions dans l'Amérique méridionale. Cette diſpoſition qui dès le commencement avoit de grands inconvéniens, en a entraîné de bien plus conſidérables lorſque la population & l'induſtrie des provinces éloignées de chaque vice-royauté ont fait des progrès. Le peuple de ces provinces, trop éloigné de la réſidence des vice-rois, s'eſt plaint de ne pouvoir communiquer avec eux à une ſi grande diſtance. D'un autre côté, l'autorité des vice-rois a dû être néceſſairement foible & incertaine dans ſon action, ſur des pays ſi loin de leurs yeux. On a cru trouver un remede à ce mal en établiſſant dans ce ſiecle-ci à Santa-Fé de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade, une troiſieme vice-royauté dont

la jurifdiction s'étend fur tout le royaume de Tierra-Firme & la province de Quito (1). Non-feulement ces vice-rois repréfentent la perfonne du fouverain, mais ils jouiffent encore de toutes les prérogatives de la couronne dans toute leur étendue, chacun dans les limites de fon gouvernement. Comme le roi, ils exercent l'autorité fuprême dans le civil, le militaire & le criminel. Ils peuvent préfider à tous les tribunaux; ils ont feuls le droit de nommer à beaucoup d'emplois importans, & le privilége de faire remplir par intérim ceux qui font à la nomination du fouverain, jufqu'à ce que le fucceffeur nommé par le roi arrive. La pompe extérieure qui les accompagne eft proportionnée à leur dignité & à l'étendue de leur pouvoir. Leur cour eft formée fur le modele de celle de Madrid. Des gardes à pied & à cheval, une maifon nombreufe & la plus grande magnificence leur donnent plutôt l'air de fouverains que de gouverneurs exerçant une autorité déléguée (2).

Leurs pouvoirs.

Tribunaux appellés audiences.

Mais comme le vice-roi ne peut exercer en perfonne les fonctions de magiftrat fuprême dans toutes les parties d'une jurifdiction fi étendue, il eft aidé dans fon adminiftration par des officiers & des tribunaux femblables à ceux d'Efpagne. La

(1) Ulloa, *voy. I*, 23, 255.
(2) Ulloa, *voy. I*, 432. Gagé, 61.

conduite des affaires dans les provinces est confiée à des magistrats de différens ordres & de différentes dénominations, dont quelques-uns sont nommés par le roi & d'autres par le vice-roi ; mais tous reçoivent les ordres du vice-roi & sont soumis à sa jurisdiction. L'administration de la justice appartient à des tribunaux connus sous le nom d'audiences, & formés sur le modele de la chancellerie d'Espagne ; ils sont au nombre de onze, & rendent la justice à autant de districts (1). Le nombre des juges est plus ou moins grand dans chacun, en proportion de l'étendue & de l'importance de leurs jurisdictions. La place de juge dans une cour d'audience est aussi honorable que lucrative, & remplie communément par des personnes de mérite & de talent qui font respecter le tribunal. Ils connoissent des causes tant civiles que criminelles ; mais ces deux genres d'affaires sont partagés entre les juges.

Leur jurisdiction.

Quoique ce ne soit que dans les gouvernemens les plus despotiques que le souverain exerce en personne la redoutable prérogative de rendre la justice à ses sujets, & d'absoudre ou de condamner d'après ses volontés devenues autant de loix ; quoique dans toutes les monarchies d'Europe la fonction de juge soit confiée à des magistrats dont les décisions sont réglées par des loix connues & des formes éta-

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

blies, les vice-rois espagnols ont souvent tenté de s'asseoir sur les tribunaux de la justice ; & leur distance de la métropole donnant de la hardiesse, ils ont quelquefois aspiré à un pouvoir que leur maître n'a pas osé s'attribuer. Pour arrêter une entreprise dont le succès auroit banni la justice & la sûreté des colonies espagnoles en soumettant la vie & la propriété des citoyens à la volonté d'un seul homme, les rois d'Espagne ont fait un grand nombre de loix qui défendent, dans les termes les plus exprès, aux vice-rois de se mêler des affaires pendantes aux audiences, & de donner leur avis ou leur voix sur aucun point contesté par-devant ces tribunaux (1). Les cas particuliers qui tiennent à quelque question générale de droit civil, & même les réglements portés par le vice-roi, doivent être soumis à la revision de la cour d'audience, qui peut être en cela regardée comme un pouvoir intermédiaire placé entre le vice-roi & le peuple, & comme une barriere à l'accroissement illégal de sa jurisdiction. Mais comme toute opposition même légale à l'autorité d'un magistrat qui représente le souverain & qui tient son pouvoir de lui, est peu d'accord avec l'esprit de la politique espagnole, les réserves sous lesquel-

(1) Recop: *Lib. II*, *tit.* 15, *l.* 35, 38, 44; *Lib. III*, *tit.* 3, *l.* 36, 37.

les ce pouvoir est accordé aux cours d'audience sont remarquables. Elles peuvent faire des remontrances au vice-roi, mais dans le cas où il y auroit opposition directe entre leur opinion & la volonté du vice-roi, celle-ci doit être mise à l'exécution, & il ne reste à l'audience que le droit de mettre la matiere sous les yeux du roi & du conseil des Indes (1). Ce seul privilege des remontrances & de donner des conseils à un homme à qui tout le reste la nation doit obéir en silence, donne une grande dignité aux cours des audiences, ainsi qu'un autre droit dont elles jouissent. A la mort du vice-roi, lorsqu'il n'y a aucune provision donnée à son successeur par le roi, le pouvoir souverain passe à la cour d'audience résidente dans la capitale de la vice-royauté; & le plus ancien des magistrats, assisté de ses collegues tant que dure la vacance, exerce toutes les fonctions du vice-roi (2). Dans les matieres soumises à la connoissance des audiences, comme cours de justice ordinaires, leurs sentences sont définitives dans toute contestation concernant une propriété de la valeur de moins de six mille pezos. Mais quand l'objet du procès excede cette somme, leur décision

[1] Solorz, *de jure ind. Lib. IV*, c. 3. n°. 40, 41. Recop. *Lib. II*, tit. 15, *l.* 36, *Lib. III*, tit. 3, *Lib. V*, tit. 4, *l.* 1.

[2] Recop. *Lib. II*, tit. 15, *l.* 57 &c.

est soumise à revision & portée par appel au conseil des Indes (1).

A ce conseil, un des plus considérables de la monarchie pour la dignité & le pouvoir, est attribuée l'administration suprême de tous les domaines espagnols en Amérique. Il fut établi par Ferdinand en 1511, & reçut une forme plus parfaite de Charles-Quint en 1524. Sa jurisdiction embrasse les affaires ecclésiastiques, civiles & militaires & le commerce. C'est de là qu'émanent toutes les loix relatives au gouvernement & à la police des colonies, qui doivent être approuvées des deux tiers des membres avant d'être publiées au nom du roi. Il confere tous les offices dont la nomination est réservée à la couronne. Toute personne employée en Amérique, depuis le vice-roi jusqu'au dernier des officiers, est soumise à son autorité. Il examine la conduite, récompense les services & punit les malversations (2). On met sous ses yeux tous les avis & tous les mémoires publics ou secrets envoyé de l'Amérique, ainsi que tous les plans d'administration, de police & de commerce proposés pour les colonies. Depuis le premier établissement de ce conseil, l'objet constant des rois catholiques a été de maintenir son autorité, & de lui donner de tems à autre de nouvelles pré-

(1) Recop. *Lib. V*, tit. 13, *l.* 1, *&c.*
(2) Recop. *Lib. II*, tit. 2, *l.* 1, *&c.*

rogatives qui puſſent le rendre redoutable à tous leurs ſujets du nouveau monde. On peut attribuer en grande partie aux ſages réglemens & à la vigilance de ce tribunal reſpectable ce qui reſte de vertu & d'ordre public dans un pays où tant de circonſtances conſpirent à amener le déſordre & la corruption (1).

Comme le roi eſt ſuppoſé préſent au conſeil des Indes, ce tribunal ſe tient toujours au lieu où la cour fait ſa réſidence. Il falloit un autre tribunal pour régler les affaires de commerce qui demandent l'inſpection immédiate des ſupérieurs. On l'a établi dès l'année 1501, à Séville, dont le port étoit alors le ſeul qui commerçât avec le nouveau monde. On l'appelle *Caſa de la Contratation*. Il eſt en même tems bureau de commerce & cour de juſtice. Dans la premiere de ces qualités il prend connoiſſance de tout ce qui eſt relatif au commerce de l'Eſpagne avec l'Amérique ; il fixe les marchandiſes qui doivent être importées dans les colonies, & a l'inſpection ſur celles que l'Eſpagne reçoit en retour. Il décide du départ des flottes, du fret & de la grandeur des bâtimens, de leur équipement & de leur deſtination. Comme cour de judicature, il juge toutes les affaires, tant civiles & de commerce que criminelles, qui ont lieu en conſéquence des intérêts de commerce

Chambre de commerce.

Ses fonctions.

(1) Solorz, *de jure ind. lib. IV, l. 2, &c.* 12.

entre l'Espagne & l'Amérique. Dans l'un & l'autre genre on ne peut appeller de ses décisions qu'au conseil des Indes (1).

Telle est l'esquisse du système de gouvernement adopté par l'Espagne pour ses colonies de l'Amérique. L'énumération des tribunaux subordonnés pour l'administration de la justice, pour la perception du revenu public & pour le maintien de la police intérieure, & de la description de leurs différentes fonctions nous jetteroient dans des détails trop minutieux & trop peu intéressans.

Le premier objet du gouvernement espagnol est d'exclure toutes les autres nations du commerce avec l'Amérique espagnole

Le premier objet des rois d'Espagne a été d'assurer à la métropole exclusivement les productions de leurs colonies par une prohibition absolue de commerce avec les nations étrangeres. Après avoir conquis l'Amérique, connoissant la foiblesse de leurs établissemens naissans, & instruits de la difficulté d'établir & de soutenir leur domination sur des régions d'une vaste étendue & sur tant de nations qui cherchoient à secouer leur joug, ils craignirent surtout l'abord des étrangers; ils chercherent à se dérober à leurs regards, & employerent tous leurs soins à les éloigner de leurs côtes. Cet esprit de jalousie & d'exclusion, peut-être naturel & nécessaire au commencement de l'établissement, augmenta chez les Espagnols à me-

[1] Recop *lib. X.* tit. I. *Veitia*, note *de la continuation*.

ſure que leurs poſſeſſions s'étendirent, & qu'ils en connurent mieux l'importance. Ils furent conduits par-là à former leurs colonies ſur un plan différent de tout ce que l'hiſtoire nous préſente. L'ancien monde a eu ſes colonies ; mais elles étoient ſeulement de deux eſpeces. Les unes étoient les ſuites d'une émigration qui débarraſſoit l'état d'un ſuperflu de population lorſque les habitants étoient trop nombreux pour le territoire qu'ils occupoient ; les autres étoient des détachemens militaires, des eſpeces de garniſon ſervant à maintenir dans l'obéiſſance les pays conquis. Les colonies fondées par quelques républiques grecques & des eſſains de barbares ſortis du nord pour s'établir dans les différentes parties de l'Europe, étoient des colonies de la premiere eſpece ; les colonies romaines étoient de la ſeconde. Dans les premieres, l'union avec la métropole ceſſoit promptement, & elles devenoient bientot des états indépendans. Dans les colonies romaines, comme la ſéparation n'étoit pas ſi complete, la dépendance continuoit. Les rois d'Eſpagne chercherent à réunir dans les leurs ce que ces deux eſpeces de colonies avoient de particulier. En les plaçant à une ſi grande diſtance de la métropole, en établiſſant dans chacune une forme de police & d'adminiſtration intérieure ſous des gouverneurs différens & des loix particulieres,

ils le séparerent de la mere patrie. En retenant dans leurs mains le droit de donner les loix, celui d'impofer les taxes & de nommer aux principaux emplois tant dans le civil que dans le militaire, ils s'affurerent de leur dépendance. Heureufement pour l'Efpagne la fituation de fes colonies rendit praticable cette nouvelle idée. Prefque tous les pays dont elle s'eft rendu maîtreffe font placés entre les tropiques. Les productions de cette grande partie du globe font différentes de celles de l'Europe, même dans les provinces les plus méridionales de notre continent. L'induftrie de ceux qui s'établiffent dans un pays, fuit naturellement les qualités du climat & du fol. Quand les Efpagnols prirent poffeffion de leurs domaines d'Amérique, les métaux précieux furent le feul objet qui attira leur attention. Lors même qu'ils commencerent à fuivre un meilleur plan, ils s'occuperent prefqu'uniquement des productions particulieres au fol & au climat, qui, par leur rareté & leur valeur pouvoient être recherchées davantage de la métropole. Séduits par l'efpoir de s'enrichir promptement, ils dédaignerent de prodiguer leur induftrie à des travaux moins lucratifs, mais beaucoup plus intéreffans. Ils fe mirent même dans l'impuiffance de corriger cette premiere erreur ; & pour ôter aux Colons tout moyen de devenir les rivaux de l'Efpagne,

ils défendirent dans les colonies, sous des peines très-séveres (1), la culture du vin & de l'huile, ainsi que l'établissement de diverses especes de manufactures (2). Ils réserverent à la métropole seule l'approvisionnement des colonies pour les objets de premiere nécessité. Les draps, les meubles, les instrumens des arts, les objets de luxe, & même une partie considérable des provisions de bouche qui se consomment en Amérique, y sont portées d'Espagne. Pendant une grande partie du seizieme siecle, l'Espagne, en possession d'un commerce étendu & de manufactures florissantes, put avec facilité satisfaire les besoins de ses colonies par son propre fonds. Elle recevoit en échange les produits des mines & quelques productions du sol. Mais les importations & les exportations se faisoient par des vaisseaux espagnols. On ne permettoit à aucun navire américain de porter des marchandises d'Amérique en Europe. Le commerce même d'une colonie avec une autre étoit prohibé ou limité par de grandes gênes. Tout ce que fournissoit l'Amérique abordoit aux ports d'Espagne; tout ce qu'elle consommoit en sortoit. Aucun étranger ne pouvoit entrer dans les colonies sans une permission expresse du gouvernement; aucun vaisseau des nations étrangeres n'étoit reçu dans leurs ports.

(1) Ulloa, *Retab. des manufactures*, &c. p. 206.
[2] Voyez la NOTE LXXV.

La confiscation des biens meubles & la mort étoient les peines prononcées contre tout habitant qui oseroit commercer avec les étrangers (1). Ainsi les colonies étoient tenues dans un état d'enfance perpétuelle; & cette dépendance établie pour un intérêt de commerce, cette politique subtile dont l'Espagne a donné le premier exemple aux nations de l'Europe, ont conservé la domination de la métropole sur des colonies éloignées pendant deux siecles & demi.

Lenteur des progrès de la population de l'Amérique par l'Europe.

Telles sont les principales maximes d'après lesquelles les rois d'Espagne ont formé leurs nouveaux établissemens en Amérique. Mais ils n'ont pas pu recréer avec la même rapidité qu'ils avoient détruit; & beaucoup d'obstacles ont retardé le succès des soins qu'ils se sont donnés pour remplir le vuide immense que leurs dévastations avoient causé. Dès que la fureur des découvertes & des conquêtes commença à s'amortir, les Espagnols ouvrirent les yeux sur des dangers & des maux qu'ils n'avoient pas apperçus ou qu'ils avoient négligé de prévenir. Les calamités sans nombre auxquelles étoient exposées des colonies naissantes, les maladies causées par l'insalubrité d'un climat fatal à la constitution des Européens, la difficulté d'établir la culture dans un pays couvert de forêts, le manque de bras dans quelques

[1] Recop *Lib. IX*, tit. 27, *l.* 1, 4, 7, *&c.*

provinces, & dans toutes la lenteur avec laquelle l'induſtrie obtenoit la récompenſe de ſes peines, à moins que la découverte de quelque mine n'enrichît tout de ſuite l'heureux colon, tous ces maux furent ſentis & exagérés. L'eſprit d'émigration des eſpagnols découragé par tant d'obſtacle, s'affoiblit bientôt de telle maniere que ſoixante ans après la découverte du nouveau monde, le nombre des Eſpagnols en Amérique ne paſſoit pas quinze mille (1).

Obſtacles à ſes progrès dans les loix relatives à la propriété.

La maniere dont la propriété étoit réglée dans les colonies eſpagnoles, & les loix ſelon leſquelles elle ſe tranſmettoit, ſoit par ſucceſſion, ſoit par vente, étoient extrêmement contraires à la population. Pour faire faire à la population un progrès rapide dans une colonie naiſſante, il faut que les terres ſoient partagées en petites portions, & que la propriété puiſſe en être tranſmiſe avec beaucoup de facilité (2). Mais l'avidité des conquérans du nouveau monde ne leur permit pas d'obſerver cette maxime. Comme ils avoient le pouvoir de ſatisfaire toute l'extravagance de leurs déſirs, pluſieurs s'emparerent de diſtricts d'une vaſte étendue & de provinces entiéres qu'ils tinrent en commanderies. Ils obtinrent enſuite par degrés de les convertir en *majorats*, eſpece de fief connu dans la juriſprudence

(1) Voyez la NOTE LXXVI.
(2) D. Smith's *Inquiry*, *tome 2*, *p. 166*.

féodale d'Eſpagne (1), & qui ne peut être ni partagé ni aliéné. Une grande partie de la propriété territoriale, ainſi enlevée à la circulation en devenant un bien ſubſtitué, & paſſant du pere au fils ſans avoir été améliorée, n'avoit qu'une bien petite valeur, ſoit pour le poſſeſſeur ſoit pour la colonie. Dans ce que j'ai dit de la réduction du Pérou, on peut obſerver pluſieurs exemples de poſſeſſions d'une étendue énorme, occupées par quelques-uns des conquérans (2). L'abus fut le même dans les autres parties de l'Amérique; car la valeur des terres étant eſtimée par le nombre des Indiens qui y étoient attachés, & la population étant très-clair-ſemée en Amérique, il n'y avoit que des diſtricts d'une étendue immenſe qui puſſent fournir aſſez de travailleurs pour exploiter avec avantage les mines. Ces erreurs capitales dans la diſtribution de la propriété ont entraîné des effets funeſtes dans toutes les parties de l'adminiſtration des colonies eſpagnoles, & peuvent être conſidérées comme la grande cauſe qui a rendu les progrès de la population de ce pays beaucoup plus lents que dans les colonies mieux conſtituées (3).

Et dans la nature de leur gou-

A cet obſtacle il faut ajouter le nombre & l'étendue de leurs établiſſemens eccle-

(1) Recop. *Lib.* IV, tit. 3, *l.* 24.
(2) Liv. 6.
(3) Voyez la NOTE LXXVII.

ſiaſtiques dont les frais énormes ſupportés par les colons ont nui infiniment à l'induſtrie & à la population. Le payement des dîmes eſt une taxe peſante ſur l'induſtrie; & par-tout où la ſageſſe du magiſtrat civil ne met pas des bornes aux exactions qu'entraîne la perception de cet impôt, il devient intolérable & deſtructeur. Mais les légiſlateurs eſpagnols, loin de réprimer les prétentions du clergé, les laiſſerent, par un zèle inconſidéré, s'étendre dans toute l'Amérique, & devenir pour leurs colonies naiſſantes un fardeau, qui ſeroit très-peſant, même dans les ſociétés qui ont fait le plus de progrès. Dès 1501, les colonies furent ſoumiſes à la dîme eccléſiaſtique pour les productions les plus néceſſaires, ſur leſquelles l'attention des premiers planteurs devoit naturellement ſe tourner (1). Les prétentions du clergé ne ſe bornerent pas mêmes aux productions les plus ſimples du ſol. Le ſucre, l'indigo & la cochenille, fruits d'une culture plus difficile, furent déclarés ſujets à la dîme (2), & l'induſtrie du Colon fut taxée dans tous ſes travaux depuis les plus groſſiers juſqu'aux plus compliqués. La ſuperſtition des Eſpagnols d'Amérique, ajouta bientôt à la peſanteur de cette impoſition légale des contributions volontaires. Leur paſſion pour la pompe dans

vernement eccléſiaſtique.

(1) Recop *Lib. I*, tit. 16, *l.* 2.
(2) Ibid. *l.* 3 & 4.

les cérémonies de la religion & leur respect excessif pour le clergé séculier & régulier ont procuré aux églises & aux monasteres, & détourné ainsi sans utilité une grande portion de la richesse qui auroit contribué puissamment à la prospérité des colonies en y entretenant un travail productif.

Différentes especes d'habitants dans les colonies.

Malgré tous les obstacles, les pays occupés en Amérique par les Espagnols sont si fertiles & si séduisans que la population s'y est insensiblement augmentée, & que les colonies espagnoles sont aujourd'hui remplies de citoyens de différens ordres. Les plus puissans & les plus considérés sont les Espagnols qui y arrivent d'Europe

Chapetones.

& qu'on appelle *Chapetones*. La cour d'Espagne, jalouse de maintenir la dépendance des colonies, ne confie les emplois de quelqu'importance qu'à des personnes envoyées d'Europe; pour s'assurer davantage de leur fidélité, elle exige de tous ceux qu'elle emploie la preuve qu'ils descendent d'une famille de *vieux chrétiens*, sans aucun mêlange de race juive ou mahométane, & qui n'ait été flétrie par aucune censure de l'inquisition (1). Le gouvernement croit pouvoir confier sûrement l'autorité en des mains si pures, & eux seuls sont chargés de presque tous les emplois publics depuis la vice-royauté jusqu'aux dernieres places. Toute personne

[1] Recop. *Lib. IX*, tit. 26, *l.* 15, 16.

qui,

qui par sa naissance ou par une longue résidence en Amérique, peut être soupçonnée de quelque disposition contraire aux intérêts de la métropole est l'objet d'une défiance qui l'exclut presque de tout emploi (1). Une préférence si marquée de la cour pour les *Chapetones* leur donne une telle prééminence en Amérique, qu'ils regardent avec dédain toutes les autres classes de citoyens.

Les *Creoles*, ou descendans des Européens établis en Amérique, forment la seconde classe des citoyens dans les colonies espagnoles : leur caractere & leur état ont mis les Chapetones à portée d'acquérir d'autres avantages presque aussi considérables que ceux qu'ils tiennent de la prédilection du gouvernement. Quoique quelques-uns des Créoles soient descendus des conquérans du nouveau monde : quoique d'autres tirent leur origine des plus nobles familles d'Espagne ; quoique plusieurs d'entr'eux possedent de grandes richesses, l'influence d'un climat chaud, la jalousie ombrageuse du gouvernement & l'impuissance d'atteindre à ces distinctions qu'ambitionne toujours le cœur humain, abat tellement en eux toute vigueur & toute activité que la plus grande partie consument leur vie dans une molesse voluptueuse jointe à une superstition encore plus avilissante. La langueur & l'inaction où

Créoles au second rang.

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

ils vivent les éloigne de toutes les opérations d'un commerce actif & étendu. Le trafic intérieur dans chaque colonie, ainsi que le commerce avec les autres colonies & avec l'Espagne elle-même, sont entre les mains des seuls Chapetones (1), qui sont récompensés de leur industrie par les richesses immenses qu'ils accumulent, tandis que les Créoles, plongés dans la paresse, se contentent du revenu de leurs possessions.

Mutuelle jalousie de ces deux ordres de citoyens.

Cette rivalité déclarée pour le pouvoir & la richesse à établi entre ces deux ordres de citoyens une haine violente & implacable ; à la plus légere occasion leur aversion mutuelle éclate, & ils se donnent réciproquement des noms aussi injurieux que ceux que dictent les haines les plus invétérées de nation à nation (2). La cour d'Espagne, par un rafinement de sa politique défiante nourrit ces semences de discorde, & fomente cette jalousie mutuelle, qui non-seulement empêche les deux classes les plus puissantes de ses citoyens du nouveau monde de se réunir contre la métropole, mais qui anime chaque parti à surveiller sans cesse & à traverser avec le zele le plus vif toutes les démarches de l'autre.

Troisieme classe.

La troisieme classe des habitans des co-

(1) Voyage d'Ulloa, I, 27, 251. Voyage de Frezier, 227.
(2) Gage's *Survey*, p. 9. Frezier, 226.

lonies espagnoles est de race mêlée, provenant ou d'un Européen & d'un noir, ou d'un Européen & d'un Indien. Les premiers sont appellés *mulattoës*, mulâtres, les seconds *metizos*, métis. Comme la cour d'Espagne s'est occupée de bonne heure du soin de ne faire qu'une nation de ses nouveaux & de ses anciens sujets, elle a encouragé les mariages des Espagnols établis en Amérique avec les Naturels du pays; & dès le premier tems de l'établissement il s'est fait plusieurs alliances de ce genre (1). C'est pourtant moins le desir de se conformer aux vues du gouvernement que la licence des mœurs qui a multiplié cette classe d'habitans, jusqu'à en faire une partie considérable de la population de tous les établissemens espagnols. Les Espagnols distinguent par différens noms tous les degrés de cette filiation & toutes les variétés de l'espece depuis le noir de l'Afrique transplanté en Amérique & la couleur de bronze de l'Américain jusqu'à la blancheur de l'Européen. A la premiere génération les mêtis ou mulâtres sont traités comme Indiens ou comme Negres; à la troisieme la couleur originaire & distinctive de l'Indien a déja disparu, & à la cinquieme la teinte du noir est tellement effacée que l'habitant descendu de cette race mêlée ne peut plus être distingué de l'Eu-

[1] Recopil. *Lib. VI*, tit. 1, *l.* 2. Herrera, *dec.* 1, *Lib. VI*, *c.* 12, *dec.* 3, *Lib. VII*, *c.* 2.

ropéen, & partage tous les priviléges de celui-ci (1). C'eſt ſur-tout cette claſſe d'habitans, dont la conſtitution eſt très-forte & très-vigoureuſe, qui exerce tous les arts méchaniques & tous les emplois de la ſociété qui demandent l'activité, mais que les citoyens des claſſes ſupérieures dédaignent de remplir par pareſſe ou par orgueil (2).

Quatrieme ordre d'habitans [les Negres].

Les Negres tiennent la quatrieme place parmi les habitans des colonies eſpagnoles. Nous parlerons ailleurs plus au long de l'introduction de cette malheureuſe partie de l'eſpece humaine dans le continent de l'Amérique, des travaux auxquels ils ſont employés & des traitemens qu'ils y eſſuient. Nous n'en faiſons mention ici que pour faire remarquer une ſingularité dans leur état ſous la domination eſpagnole. Dans la plus grande partie des établiſſemens, particulierement dans la nouvelle Eſpagne, les Negres ſont employés aux ſervices domeſtiques. Ils forment la plus grande partie du luxe des riches, & ſont chéris & careſſés de leurs maîtreſſes, aux plaiſirs & à la vanité deſquelles ils ſont utiles. Leurs habillemens ſont preſqu'auſſi riches que ceux de leurs maîtres; ils en imitent les manieres & en prennent toutes les paſſions (3). Enorgueillis par cette diſ-

[1] Voyage d'Ulloa, 1, *p.* 27.
(2) Voyage d'Ulloa 1, *p.* 29. *Voy.* Bouguer, *p.* 104. *Melendès*, *Teſpros*, *Verdaderos*, 1, 354.
(2) Gag. *p.* 56. Voyage d'Ulloa, 1, 451.

tinction, ils ont pris avec les Indiens un tel ton de ſupériorité, & les traitent avec tant d'inſolence & de mépris, que l'antipathie entre les deux races eſt devenue implacable. Au Pérou même, où les Negres ſont en plus grand nombre & ſont employés aux travaux des campagnes comme au ſervice domeſtique, ils conſervent le même aſcendant ſur les Américains naturels, & la haine des deux nations ſubſiſte avec la même violence. Les loix fomentent à deſſein cette averſion, qui n'a pas été d'abord l'ouvrage de la politique, & les plus rigoureuſes défenſes s'oppoſent à toute communication qui pourroit former quelque union entre les deux races. Par cette politique artificieuſe les Eſpagnols tirent une partie de leur force de ce qui fait la foibleſſe des colonies des autres nations; ils ont ſu ſe donner pour aſſociés & pour défenſeurs les mêmes hommes qui ſont ailleurs des objets de jalouſie & de crainte (1).

Indiens formant le dernier ordre des citoyens.

Les Indiens forment la derniere claſſe des habitans de ce pays qui appartenoit à leurs ancêtres. J'ai déja fait obſerver à mes lecteurs la conduite des Eſpagnols dans la maniere dont ils ont traités ce malheureux peuple, & j'ai rapporté les principaux réglemens faits dés les commencemens de la conquête ſur cet objet important de l'adminiſtra-

(1) Recopil. *Lib. VII*, tit. 5, 1, 7. Herrera, *decad.* 8, *Lib. VII*, *c.* 12. Frezier, 244.

tion de leurs nouveaux domaines, mais, à compter de l'époque où j'ai conduit l'hiſtoire de l'Amérique jusqu'au moment préſent, les connoiſſances & l'expérience acquiſes pendant deux ſiecles ont mis la cour d'Eſpagne en état de faire des changemens avantageux dans cette partie de ſon plan d'adminiſtration américaine; & j'ai cru qu'une vue générale & rapide de la condition actuelle des Indiens pouvoit être curieuſe & intéreſſante.

Leur état actuel.

Charles, V, par la célebre ordonnance de 1542, dont nous avons fait ſi ſouvent mention, avoit enfin anéanti les prétentions exorbitantes des conquérans du nouveau monde, qui en regardoient les habitans comme des eſclaves dont le travail leur appartenoit en propriété. Depuis cette époque les Indiens ont été réputés libres & autoriſés à revendiquer les privileges de ſujets de la couronne. Lorſqu'ils furent admis au rang de citoyens, on jugea qu'il étoit juſte de les faire contribuer aux dépenſes communes de la ſociété dont ils devenoient membres. Mais comme on ne pouvoit attendre aucun produit conſidérable des travaux volontaires de ce peuple, étranger à toute induſtrie réguliere, & déteſtant le travail, la cour d'Eſpagne crut néceſſaire de fixer par des réglemens la valeur de la taxe qu'on pouvoit exiger d'eux. Dans cette vue on a impoſé ſur tout Indien mâle, depuis l'âge de dixhuit-

ans jusqu'à cinquante, une taxe annuelle, & l'on a déterminé en même tems d'une maniere fixe la nature & l'étendue des services qu'ils doivent rendre. Ce tribut varie dans les différentes provinces; mais à prendre ce qu'on paie dans la nouvelle Espagne comme le taux moyen, la taxe est d'environ quatre chelins par tête, somme modique dans des pays, où le prix de l'argent est extrêmement bas (1). Le droit de lever l'impôt appartient à différentes personnes. Tout Indien en Amérique est ou vassal immédiat de la couronne, ou dépendant de quelque autre vassal à qui le district dans lequel il demeure a été accordé pour un tems limité sous la dénomination *d'Encomienda.* Les premiers paient environ les trois quarts de la taxe au fisc; les autres paient cette même partie du tribut au vassal immédiat dont ils sont les tenanciers. Après la conquête de l'Amérique les conquérans se partagerent la plus grande partie des terres, & n'en laisserent que très-peu à la couronne. Comme les premieres concessions n'avoient été faite qu'à deux générations seulement (2) & qu'elles revenoient en propriété à la couronne après ce tems expiré, le souverain pouvoit ou répandre ses faveurs sur des nouveaux proprié-

Taxe qu'ils paient.

(1) Voyez la NOTE LXXIX. Recop. *Lib. VI*, tit. 5. *l.* 42. Hackluyt, *vol. III*, *p.* 461.

[2] Recopil. *Lib. VI*, tit. 8, *l.* 48. Solorz, *de Ind. jure*, *Lib. II*, *c.* 16.

taires en leur accordant ces possessions vacantes, ou augmenter ses revenus en se les reservant à lui-même (1). Les rois d'Espagne ont pris le plus souvent ce dernier parti, & le nombre d'Indiens dépendans immédiatement de la couronne est aujourd'hui beaucoup plus grand que dans le siecle qui a suivi la conquête, & cette branche des revenus du roi continue de s'accroître.

Services qu'on en exige.

Le bénéfice provenant des services des Indiens appartient à la couronne ou à celui qui possede l'*encomienda*, de la même maniere & selon la même regle que nous venons de voir observée dans le paiement du tribut. Ces services, quoiqu'exigibles en vertu de la loi, sont très-différens des travaux serviles imposés originairement aux Indiens. Ils sont de deux sortes; les uns sont appliqués à la confection des ouvrages publics dont la société ne peut se passer sans de grands inconvéniens, les autres à l'exploitation des mines d'où les colonies espagnoles tirent leur plus grande importance & leur plus grande utilité. Le premier genre de travaux qu'on exige d'eux comprend la culture du maïs & des autres grains de premiere nécessité, la garde des bestiaux, la construction des édifices publics, des ponts & des grands chemins, (2).; mais on ne peut

[1] Voyez la NOTE LXXX.

(2) Recopil: *Lib. VI*, tit. 13, *l.* 19. Solorz, *de indi. jure II*, *Lib. I*, c. 6, 7, 9.

pas les forcer de travailler à la culture des vignes, des oliviers, des cannes de sucre & des autres productions qui sont des objets de luxe ou de commerce (1). Les travaux du second genre consistent à tirer les mineraux des entrailles de la terre & à les purifier par tous les procédés de l'art, travaux aussi pénibles que mal-sains (2).

Maniere dont ces services sont réglés.

La maniere dont ces deux sortes de services sont exigés des Indiens est égalcment réglée par des loix qui ont pour but de les rendre moins onéreux à ceux qui y sont soumis. On les appelle alternativement au travail par divisions, qu'on appelle *mitas*, & aucun d'eux ne peut être forcé de travailler qu'à son tour. Au Pérou, le nombre des travailleurs désignés ne passe pas la septieme partie des habitans dans chaque district (3). Dans la nouvelle Espagne où les Indiens sont en plus grand nombre, sur cent Indiens on ne prend que quatre travailleurs (4). Je n'ai pas pu savoir combien de tems chaque Indien employé à la culture est obligé de travailler (5); mais au Pérou chaque *mita* ou division passe six moix aux mines, & tant que dure ce travail chaque Indien ne reçoit pas moins de deux chelins par jour,

[1] Recopil. *Lib. VI*, tit. 13, *l. 8*. Solorz, *Lib. I*, *c.* 7, n°. 41, *&c.*
[2] Voyez la NOTE LXXXI.
(3) Recopil. *Lib. VI.*, tit. 12, *l.* 3.
[4] Ibid. *l. 22.*
(5) Voyez la NOTE LXXXII.

& il en eſt qui gagnent le double de cette ſomme (1). Aucun Indien, réſidant à plus de trente milles d'une mine, ne peut être compris dans la diviſion deſtinée à l'exploiter, (2), & on n'expoſe point les habitans des plaines à une deſtruction certaine en les forçant de paſſer des pays chauds aux froides régions des montagnes où les mineraux abondent (3).

Comment ils ſont gouvernés.

Les Indiens qui vivent dans les villes principales ſont abſolument ſoumis aux loix & aux magiſtrats eſpagnols; mais dans leurs villages ils ſont gouvernés par des caciques, dont quelques-uns ſont les deſcendans de leurs anciens ſeigneurs, & d'autres ſont nommés par le vice-roi. Ces caciques reglent les petites affaires du peuple de leurs diſtricts ſelon les maximes de leurs ancêtres que la tradition a conſervées. C'eſt une conſolation pour les Indiens que d'obéir à une autorité placée dans les mains de leurs compatriotes, & le pouvoir de ces magiſtrats indiens eſt ſi peu redoutable à leurs nouveaux maîtres qu'on le laiſſe ſouvent paſſer du pere au fils comme un héritage (4). Pour ſauver cette claſſe d'hommes de l'oppreſſion à laquelle elle eſt ſi fort expoſée, la cour

[1] Ulloa, *Entreten.* 265, 266.
[2] Recopil. *Lib. VI*, tit. 12, *l.* 3.
[3] Ibid. *l.* 29, & tit. 1, *l.* 13. Voyez la NOTE LXXXIII.
(1) Solorz, *de jure ind. Lib. I*, *c.* 26. Recopil. *Lib. VI*, tit. 6.

d'Efpagne a établi dans chaque diftrict un officier fous le titre de protecteur des Indiens. Ses fonctions font, comme fon nom le porte de comparoître dans les tribunaux pour les défendre, & de les protéger contre les ufurpations & les violences de fes compatriotes (1). On prend fur la quatrieme partie du tribut annuel des Indiens, une portion pour les caciques & les protecteurs, & une autre pour l'entretien du clergé employé à leur inftruction (2). Une autre portion eft employée à fecourir les indiens à payer le tribut dans les années de difette, ou à foulager les diftricts affligés de quelque calamité extraordinaire (3). On a auffi reglé qu'il feroit fondé des hôpitaux pour les Indiens dans tous les nouveaux établiffemens (4), & il s'en eft élevé en effet à Lima à Cufco & à Mexico, où les pauvres & les malades font traités avec beaucoup d'humanité (5).

Telle eft l'efquife du gouvernement fous lequel vivent aujourd'hui les Indiens dans les pays de l'Amérique foumis à l'Efpagne. On n'y apperçoit point des traces

[1] Solorz, *Lib. I*, *c.* 27, *p.* 201: Recopil. *Lib. VI*, tit. 7.

[2] Recopil *Lib. VI*, tit. 5, *l.* 30, tit. 16, *l.* 12-15.

[3] Recopil. *Lib. VI*, tit. 4, *l.* 13.

[4] Recopil. *Lib. I*, tit. 4, *l.* 1, *&c.*

[5] Voyage d'Ulloa I, *4*, 29-509. Church. IV, 496.

de ce fiftême cruel de deftruction qu'on a attribué à cette puiffance. En accordant que la néceffité d'affurer la fubfiftance des colonies & les produits avantageux des mines autorife les Efpagnols à exiger des travaux des Indiens, on doit convenir que les mefures prifes pour régler & récompenfer ces travaux font fages & bien entendues. Il n'y a point de code de loix où fe montrent une plus grande follicitude & des précautions plus multipliées pour la confervation, la sûreté & le bonheur du peuple, que dans les loix efpagnoles pour le gouvernement des Indes. Mais ces réglemens modernes, ainfi que les premiers, ont été fouvent des remedes trop foibles contre les maux qu'on vouloit prévenir. Lorfque les mêmes caufes agiffent, elles entraînent toujours les mêmes effets. La diftance immenfe qui fépare le pouvoir qui porte la loi & celui qui eft chargé de l'exécution, lui ôte toute fa force, même fous le gouvernement le plus abfolu. La crainte d'un fupérieur, trop éloigné pour appercevoir bien toutes les fautes & pour les punir avec promptitude, s'affoiblit infenfiblement. Malgré les loix nombreufes du fouverain, les Indiens fouffrent encore fouvent de l'avidité des particuliers & des exactions des magiftrats qui devroient les protéger. On leur impofe des tâches exceffives on prolonge la durée de leurs travaux, & ils gémiffent fous

l'oppreſſion, partage ordinaire d'un peuple qui eſt dans la dépendance (1). Selon quelques inſtructions ſur leſquelles je puis compter, l'oppreſſion eſt plus forte au Pérou que dans aucune autre colonie ; cependant elle n'eſt pas générale. A en croire les relations même des auteurs les plus diſpoſés à exagérer l'état malheureux des Indiens, ils jouiſſent dans pluſieurs provinces de l'aiſance & de l'abondance. Poſſeſſeurs de fermes conſidérables, maîtres de troupeaux nombreux, & riches d'ailleurs de la connoiſſance qu'ils ont acquiſe des arts de l'Europe, ils peuvent non-ſeulement ſe procurer les néceſſités, mais encore les ſuperfluités de la vie (2).

Conſtitution eccléſiaſtique des colonies.

La juriſdiction du pape reſtreinte.

Après avoir expliqué la forme du gouvernement civil dans les colonies eſpagnoles, & l'état des différentes claſſes de perſonnes qui y ſont ſoumiſes, il eſt intéreſſant de conſidérer les particularités de leur conſtitution eccléſiaſtique. Malgré la vénération ſuperſtitieuſe des Eſpagnols pour le ſaint-ſiege, la politique active & jalouſe de Ferdinand l'engagea bientôt à prendre des précautions contre l'extenſion de l'autorité du pape en Amérique. Dans cette vue il ſollicita auprès d'Alexandre VI la conceſſion des dîmes dans tous les pays nouvellement découverts (3),

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.
(2) *Gage's Survey*, *p.* 85, 90, 104, 119, *&c.*
(3) Bulla Alex. VI, A. D. 1501. Ap. Solorz,

& il l'obtint à condition qu'il feroit travailler à inftruire les Naturels dans la religion. Bientôt après, Jules II lui conféra le droit de patronage & la difpofition abfolue de tous les bénéfices eccléfiaftiques dans cette partie du nouveau monde (1). Ces deux papes, peu inftruits de la valeur de ce que ce monarque demandoit, lui firent inconfidérement ces donations, que leurs fucceffeurs ont fouvent déplorées & fouhaité de révoquer. Les rois d'Efpagne, en conféquence de ces conceffions, font devenus réellement les chefs de l'églife d'Amérique. ils font les maîtres de l'adminiftration de fes revenus, & leur nomination aux bénéfices vacans eft confirmée fans obftacle fur le champ par le pape. Ainfi dans l'Amérique efpagnole, la couronne eft le centre de toute efpece d'autorité. On n'y connoit point de débats entre la jurifdiction fpirituelle & la temporelle: le roi y eft feul maître; tout fe fait en fon nom, & nulle efpece de pouvoir étranger ne s'y eft introduit. Les bulles du pape ne font admifes en Amérique & n'y ont de force qu'après avoir été préalablement examinées & approuvées par le confeil royal des Indes (2); & fi quelque bulle fe gliffoit par furprife &

de jure ind. tom. I, *p.* 498.

[1] Bulla Julii II, 1508. *Ibid.* 509.

[2] Recopil. *Lib. I*, tit. 9, *L.* 2, *& Autas del conſejo de las Indias*, CLXI.

circuloit en Amérique, les eccléſiaſtiques ſont tenus non ſeulement d'en arrêter l'effet mais encore d'en ſaiſir toutes les copies, & de les renvoyer au conſeil royal des Indes (1). L'Eſpagne doit en grande partie la tranquillité qui a régné juſqu'ici dans ſes poſſeſſions en Amérique, à cette reſtriction de la juriſdiction des papes, également ſinguliere ſi l'on conſidere dans quel ſiecle & chez quelle nation elle a été imaginée, ou avec quelle attention jalouſe Ferdinand & ſes ſucceſſeurs ſe ſont appliqués à la maintenir dans toute ſa force & dans toute ſon étendue (2).

Forme & revenus du clergé dans les colonies eſpagnoles.

La hiérarchie eccléſiaſtique eſt la même en Amérique qu'en Eſpagne elle eſt compoſée d'Archevêques, d'Evêques, de Doyens & d'autres dignitaires. Le bas clergé eſt diviſé en trois claſſes, ſous la dénomination de *curas*, *doctrineros & miſſoneros*. La premiere deſſert les paroiſſes des portions du pays où les Eſpagnols ſe ſont établis; la ſeconde eſt chargée des diſtricts habités par les Indiens qui ſont ſoumis au gouvernement eſpagnol, & qui vivent ſous ſa protection; la troiſieme eſt employée à convertir & à inſtruire ces tribus ſauvages qui, dédaignant le joug eſpagnol, vivent dans des régions éloignées ou inacceſſibles que n'ont pas encore ſoumis les armes de l'Eſpagne. Les eccléſiaſtiques de

[2] Recopil. *Lib. I*, tit. 7, *l.* 55.
(3) Recopil. *Lib. I*, *paſſim*.

ces différentes claſſes ſont en ſi grand nombre, & ils ſont ſi abondamment dotés que les revenus du clergé américain ſont immenſes. La ſuperſtition romaine ſe montre dans toute ſa pompe au nouveau monde. Les égliſes & les couvens y ſon magnifiquement & richement ornés ; & dans les grands jours de fête, l'or, l'argent, & les pierreries y ſont prodiguées à un point qui paſſe la vraiſemblance & qu'un Européen ne ſauroit concevoir (1). Un établiſſement écclèſiaſtique ſi brillant & ſi diſpendieux nuit aux progrés des colonies, comme nous l'avons déja obſervé ; mais dans des contrées abondantes en richeſſes, où le peuple eſt tellement avide de pompe & d'éclat que la religion eſt obligée d'y avoir du recours pour s'attirer du reſpect, ce penchant a beſoin d'être flatté, & devient moins dangereux.

Effets pernicieux des inſtitutions monaſtiques

L'inſtitution prématurée des monaſteres dans les colonies eſpagnoles, & le zèle inconſidéré qui les a multipliés ont entraîné les plus fâcheuſes conſéquences. Dans tout établiſſement nouveau le premier objet eſt d'encourager la population & d'exciter chaque citoyen à contribuer à l'accroiſſement des forces de la communauté. Quand une ſociété jeune encore & vigoureuſe voit devant elle un grand eſpace vuide à remplir & par conſéquent une ſubſiſtance facile à obtenir, l'eſpece humaine ſe

(1) Voyage d'Ulloa, I, 430.

multiplie avec une extrême rapidité ; mais les Espagnols étoient à peine en possession de l'Amérique que par la plus inconséquente politique ils se hâterent d'établir des couvens destinés à renfermer des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui faisoient vœu de renoncer au but de la nature & de contrarier la premiere de ses loix (1). Poussés par une piété mal entendue qui attache un mérite à l'état du célibat, ou attirés par l'espoir d'une vie commode & exempte de soin, qui dans un climat brûlant paroît le souverain bonheur, les jeunes gens se jettent en foule dans ces asyles de la fainéantise & de la superstition, & sont ainsi perdus pour la société. Comme on n'admet dans les monasteres que des personnes d'extraction espagnole, le mal est encore plus sensible, & l'on peut regarder chaque moine ou chaque religieuse comme un membre actif retranché de la vie civile. L'inconvénient de ces sortes de fondations, dans les cas où l'étentendue du territoire exige un surcroît de forces & de bras pour la culture, est si évident que quelques états catholiques ont expressément défendu l'émission des vœux monastiques dans leurs colonies (2). Les rois d'Espagne eux-mêmes, allarmés d'un

[1] On doit se souvenir que c'est un protestant qui parle de la vie monastique d'après les principes de sa communion.

[2] Ulloa, *Voy.* II, 124.

penchant si contraire aux progrès & à la prospérité de leurs colonies, ont voulu quelquefois en prévenir les suites (1). Mais les Espagnols d'Amérique, plus superstitieux encore que ceux d'Europe, & dirigés par des ecclésiastiques moins éclairés, ont une si haute opinion de la sainteté de l'état monastique, qu'il n'y a point de réglement qui puisse mettre des bornes à leur zèle; en un mot, grace à l'excès de leur folle générosité, les maisons religieuses se sont multipliées à un degré non moins surprenant que nuisible à la société (2).

Caractere des ecclésiastiques dans l'Amérique espagnole.

Les ecclésiastiques sont si nombreux & ont une si grande influence dans les colonies espagnoles, qu'il est important de connoître l'esprit & le caractere de cet ordre puissant. Une partie considérable du clergé séculier dans le Mexique & le Pérou est née en Espagne. Comme les personnes accoutumées par leur éducation à la retraite & au repos d'une vie appliquée, sont moins capables de toute entreprise pénible, & moins disposés à se hasarder dans une nouvelle carriere qu'aucune autre classe d'hommes, les prêtres qui tour-à-tour vont, pour ainsi dire, en recrues, former l'église américaine, sont pour la plûpart des

[1] Herrera, *decad.* 5, *Lib. IX*, *c.* 1, 2. Recop. *Lib. I*, tit. 3, *l.* 1, 2, tit. 4, *l.* 2. Solorz, *Lib. III*, *c.* 23.
[2] Voyez la NOTE LXXXV.

aventuriers qui, par leur mérite & leur rang, n'avoient aucun eſpoir de fortune dans leur patrie. Par conſéquent le clergé ſéculier du nouveau monde cultive encore moins les connoiſſances littéraires de toute eſpece que celui d'Eſpagne ; & quoique par les dons conſidérables qui ont été faits à l'Egliſe d'Amérique la plûpart de ſes membres vivent dans l'aiſance & dans l'indépendance, ce qui eſt la condition la plus favorable à la culture des lettres, à peine cependant ce corps a-t-il produit durant deux ſiécles & demi un auteur dont les ouvrages aient apporté quelques lumieres ou mérité par quelqu'endroit l'attention des nations éclairés. Mais la plus grande partie des eccléſiaſtiques dans les établiſſemens eſpagnols ſont des réguliers. La découverte de l'Amérique ouvrit un champ nouveau au zele pieux des ordres monaſtiques, & ils s'empreſſerent avec une ardeur étonnante d'envoyer des miſſionnaires pour le cultiver. Ce furent des moines qui entreprirent les premiers d'inſtruire & de convertir les Américains ; de maniere qu'auſſitôt après la conquête de quelque province, & dès que le gouvernement eccléſiaſtique commençoit à y prendre une forme, les papes permettoient aux miſſionnaires des quatre ordres mendians en conſideration de leurs ſervices, d'accepter la direction des paroiſſes en Amérique, de remplir toutes les fonctions ſpirituelles, de rece-

Du clergé ſéculier.

Des réguliers.

voir les dîmes & les autres revenus du bénéfice, en les affranchiſſant de la juriſdiction de l'évêque du dioceſe. En conſéquence il s'offrit à eux une nouvelle ſource de profits & de nouveaux objets d'ambition. Toutes les fois qu'on demande de nouveaux miſſionnaires, des hommes d'un eſprit ardent, & inquiet, impatiens du joug du cloître, ennuyés de ſon inſipide uniformité, fatigués de la répétition importune de ſes frivoles fonctions, offrent avec empreſſement leurs ſervices, & courent dans le nouveau monde chercher la liberté & des diſtinctions. Leur pourſuite n'eſt pas ſans ſuccès. Souvent les plus grands honneurs de l'égliſe, les plus riches emplois dans le Mexique & dans le Pérou ſont le partage des réguliers; & c'eſt particuliérement à eux que les Américains doivent le peu de connoiſſances qu'ils cultivent. Ils ſont preſque les ſeuls prêtres eſpagnols par qui nous ayions reçu quelque notion de l'hiſtoire civile & naturelle des différentes provinces de l'Amérique. Quelques-uns d'eux, quoique profondément imbus de la ſuperſtition inſéparable de leur état, ont publié des ouvrages qui ſuppoſent du talent. L'hiſtoire naturelle & morale du nouveau monde, par le jéſuite Acoſta, contient les faits les plus exacts peut-être & les obſervations les plus judicieuſes qu'on puiſſe trouver dans au-

tune description de ce genre publié dans le seizieme siécle.

Mœurs dissolues de quelques-uns d'eux.

Mais ce même dégoût de la vie monastique, auquel l'Amérique doit quelques hommes éclairés par qui elle a été instruite, l'a remplie aussi d'une foule d'autres moines d'un caractere bien différent. Des hommes inconstans, débauchés, avides, pour qui la pauvreté & la discipline d'un cloître sont insupportables, considerent une mission en Amérique comme un moyen d'échapper à l'austérité & à l'esclavage de leur état. Ils y obtiennent bientôt quelque cure, délivrés par leur éloignement de l'inspection des supérieurs de leur ordre, exempts par leurs privileges de la jurisdiction de l'évêque diocésain (1), à peine connoissent ils quelque subordination. Selon le témoignage même des plus zélés catholiques, la plûpart des membres du clergé régulier, dans les établissemens espagnols, sont non-seulement destitués des vertus qui conviennent à leur profession, mais même sans égards pour la décence extérieure & sans respect pour l'opinion publique qui nous fait au moins sauver les apparences. Sûrs de l'impunité, quelques réguliers, au mépris de leur vœu de pauvreté, s'engagent ouvertement dans le commerce, & s'y montrent si avides qu'ils deviennent les plus dangereux oppresseurs des Indiens qu'ils devoient protéger. D'au-

(1) Avendano *Thes. ind. II*, 253.

tres, violant aussi scandaleusement leur vœu de chasteté, s'abandonnent publiquement & sanspudeur à la débauche la pluseffrénée(1).

On a proposé divers moyens de réprimer des excès si manifestes & si scandaleux. Plusieurs personnes, également distinguées par leur piété & par leurs lumieres, ont soutenu que, conformément aux canons de l'église, les réguliers devoient vivre renfermés dans l'enceinte de leurs cloîtres, & qu'on ne devoit pas souffrir plus longtems qu'ils empiétassent sur les fonctions du clergé séculier. Quelques magistrats, animés de l'amour du bien public, & convaincus de la nécessité de dépouiller les réguliers d'un privilege, accordé d'abord dans de bonnes intentions, mais dont le tems & l'expérience ont fait reconnoître les pernicieux effets, ont ouvertement appuyé les tentatives du clergé séculier pour le recouvrement & le maintien de ses droits. Le prince d'Esquilache, vice-roi du Pé-
1618. rou sous Philippe III, prit des mesures si efficaces & si décisives pour contenir les réguliers dans leur sphere, qu'ils en furent généralement consternés (2). Ils eurent recours à leurs artifices ordinaires. Ils allarmerent la superstition en représentant les projets du vice-roi comme des innovations funestes à la religion. Ils employerent toutes les ressources de l'intrigue pour se con-

(1) Voyez la NOTE LXXXVI.
(2) Voyez la NOTE LXXXVII.

cilier les perſonnes puiſſantes & en crédit ; & ils furent ſecondés de toute l'influence des jéſuites, qui partageoient en Amérique tous les priviieges accordés aux ordres mendians. Ils firent une profonde impreſſion ſur un prince dévot & ſur un miniſtere foible. L'ancien uſage fut toléré. Les abus qu'il entraînoit allerent en augmentant, & la corruption de ces moines ſans diſcipline & ſans frein devint un ſcandale & une honte pour la religion. Enfin le reſpect des Eſpagnols pour les ordres monaſtiques commençant à diminuer, & le pouvoir des jéſuites étant ſur ſon déclin, Ferdinand VI trouva le ſeul remede efficace : il rendit un édit par lequel il eſt défendu aux réguliers, ſous quelque dénomination que ce ſoit, de prendre la direction d'une paroiſſe & le ſoin des ames, & où il eſt dit qu'à l'avenir, à meſure que les poſſeſſeurs actuels diſparoîtront, on ne pourra préſenter aux bénéfices vacans que des prêtres ſéculiers ſoumis à la juriſdiction de leur diocéſain. (1). Si ce réglement eſt exécuté avec autant de fermeté qu'il a été ſagement conçu, il ſe fera une réforme importante dans l'état des eccléſiaſtiques de l'Amérique eſpagnole, & le clergé ſéculier deviendra par degrés un corps reſpectable. Il paroît que, même à préſent, la conduite de la plûpart des eccléſiaſtiques eſt décente & exemplaire ; autrement ils

23 Juin 1757.

(1) *Real cedula, MS. entre les mains de l'auteur.*

ne feroient pas en fi haute eftime, & n'auroient pas un afcendant fi prodigieux fur l'efprit de leurs concitoyens dans tous les établiffemens efpagnols.

Foibles progrès dans la conversion des Indiens.

Quel que foit cependant le mérite du clergé efpagnol en Amérique, fes fuccès dans la converfion des Indiens à la vraie religion font beaucoup au-deffous de ce qu'on attendoit & de l'ardeur de fon zèle & de l'empire qu'il avoit acquis fur ces peuples. On peut en donner différentes raifons. Les premiers miffionnaires brûlant de faire des profélytes, admirent dans l'églife chrétienne les peuples d'Amérique avantde les avoir inftruits de la doctrine de la religion avant qu'eux-mêmes euffent acquis affez de connoiffance dans la langue du pays pour être en état de leur expliquer les myfteres de la foi ou les préceptes de la morale. Appuyés fur des fubtiles diftinctions de la théologie fcholaftique, ils adopterent cette étrange pratique, auffi contraire à l'efprit d'une religion qui veut être comprife, qu'oppofée aux regles de la raifon. A peine une horde intimidée par la puiffance des Efpagnols, & entraînée par l'exemple de fes chefs, par fa légéreté naturelle ou par fon ignorance, témoignoit un defir paffager d'embraffer la religion des vainqueurs, qu'elle étoit à l'inftant baptifée. Tandis que duroit cette fureur des converfions, on vit un feul prêtre baptifer jufqu'à cinq mille Mexicains en

en un jour, & ne s'arrêter qu'épuifé de fatigue, & manquant de force pour continuer (1). Dans le cours de quelques années après la réduction du Mexique, le baptême fut adminiftré à plus de quatre millions d'ames (2). Des profélytes admis auffi inconfidérément, & qui n'étoient ni inftruits de la nature des dogmes auxquels ils étoient cenfés fe foumettre, ni convaincus de l'abfurdité de ceux auxquels on les faifoit renoncer, confervoient tout leur attachement à leurs anciennes fuperftitions, ou en faifoient un mêlange abfurde avec le peu qu'ils favoient de la nouvelle religion. Ils ont tranfmis ces opinions bizarres à leur poftérité, qui en eft tellement imbue que toute l'induftrie des prêtres efpagnols n'a pas été capable jufqu'à préfent de les déraciner. Les Indiens du Mexique & du Pérou fe rappellent & honorent encore les inftitutions religieufes de leurs ancêtres, & toutes les fois qu'ils peuvent fe fouftraire à la furveillance des Efpagnols, ils s'affemblent pour pratiquer quelques cérémonies de leur ancien culte (3).

Ce n'eft pas encore là l'obftacle le plus infurmontable aux progrès du chriftianif-

[1] Torribio, MS. Torquem. *monar. ind. lib. XVI*, *c.* 6.

[2] Torribio, *ibid.* Torquem. *Lib. XVI*, *c.* 8.

[3] Ulloa, *Voy.* I, 341. Torquemada, *Lib. XV*, *c.* 23. *Lib. XVI*, *c.* 28. Gage, 171.

me chez les Indiens ; leur intelligence eſt ſi bornée , ils portent leurs réflexions & leurs obſervations ſi peu au-delà des objets qui frappent leurs ſens , qu'ils ſont à peine capables d'idées abſtraites , & qu'ils n'ont point d'expreſſions pour les rendre. La doctrine ſublime & purement ſpirituelle du chriſtianiſme doit être incompréhenſible pour des eſprits ſi peu exercés. Les cérémonies nombreuſes & brillantes du culte romain leur plaiſent & les intéreſſent comme ſpectacle ; mais ſi on leur explique les articles de foi relatifs à ce culte extérieur , ils écoutent avec patience , & ils conçoivent ſi peu ce qu'ils entendent , qu'on ne peut pas donner le nom de croyance à leur ſoumiſſion. Leur indifférence va plus loin encore que leur incapacité. N'ayant d'attention que celle du moment , & de deſir que pour l'objet préſent , les Indiens réfléchiſſent ſi rarement au paſſé & ſe ſoucient ſi peu de l'avenir , qu'ils ne ſont pas plus touchés des promeſſes de la religion qu'effrayés de ſes menaces ; enfin il eſt preſqu'impoſſible d'inſpirer à des hommes , dont la prévoyance s'étend rarement au-delà du lendemain, quelque crainte ſur un monde futur. Egalement étonnés & de la foibleſſe de leur intelligence & de leur inſenſibilité , quelques-unes des premiers miſſionnaires déclarerent que c'étoit une race d'hommes trop ſtupide pour compren-

dre les premiers principes de la religion. Un concile tenu à Lima déclara qu'à raison de cette incapacité ils devoient être exclus du sacrement de l'euchariſtie (1). Quoique Paul III, par ſa fameuſe bulle donnée en 1537, les ait déclarés créatures raiſonnables, ayant droit à tous les priviléges du chriſtianiſme (2) ; néanmoins aprés deux ſiécles, durant leſquels ils ont été membres de l'égliſe, durant leſquels ils ont fait ſi peu de progrès qu'à peine en trouve-t-on quelques-uns qui aient une portion d'intelligence ſuffiſante pour être regardés comme dignes de participer à l'euchariſtie (3). D'après cette idée de leur incapacité & de leur ignorance en matiere de religion, lorſque le zele de Philippe II lui fit établir l'inquiſition en Amérique en 1570, les Indiens furent déclarés exempts de la juriſdiction de ce ſévere tribunal (4), & ils ſont demeurés ſoumis à l'inſpection de leurs évêques diocéſains. Leur foi, même après la plus parfaite inſtruction, eſt toujours foible & chancelante. Enfin quoique quelques-uns d'eux apprennent les langues ſavantes & parcourent la carriere des études académiques avec quelques ſuccès, on compte ſi peu ſur eux qu'aucun Indien n'eſt

(1) Torquem. *Lib XVI*, *c.* 20.
(2) Torquem. *Lib. XVI*, *c.* 15. Garcia *Origen*, 311.
(3) Ulloa, *Voy.* I, 343.
(4) Recop. *Lib. VI*, tit. 1, *l.* 35.

O 2

ordonné pour la prêtrise, ni reçu dans aucun ordre religieux (1).

Productions des colonies espagnoles.

On peut, d'après ce court examen, se former une idée de l'état intérieur des colonies espagnoles. Il est tems de faire connoître les différentes productions dont elles alimentent & enrichissent la métropole, & le plan du commerce qu'y s'y fait, tant activement que passivement. Si les domaines de l'Espagne dans le nouveau monde eussent eu une étendue proportionnée à celle de ses états en Europe, les progrès de ses colonies auroient été suivis des mêmes avantages que ceux des autres nations. Mais en même tems qu'une cupidité inconsidérée lui a fait envahir en moins d'un siecle une contrée plus vaste que l'Europe entiere, elle s'est trouvée dans l'impossibilité de peupler ces immenses régions d'un nombre d'habitans suffisant pour les cultiver: de là il est arrivé que les travaux des colons ont pris une fausse direction & ont été conduits sur de mauvais plans. Ils n'ont point formé des établissemens serrés & unis, où l'industrie circonscrite dans de justes limites soit dirigée dans ses vues & dans ses opérations avec modération & avec constance, & sache employer ses moyens de la maniere la plus convenable & la plus avantageuse. Les Espagnols au

[1] Torquem. *Lib. XVII*, *c.* 13. Voyez la NOTE LXXXVIII.

contraire, séduits par la perspective immense qui s'offroit à leurs regards, diviserent leurs possessions d'Amérique en vastes gouvernemens. Comme ils étoient trop peu nombreux pour parvenir à cultiver réguliérement de grandes provinces qu'ils occupoient sans les peupler, ils s'attacherent à l'espoir d'un gain prompt & exorbitant, & négligerent d'entrer dans les petits sentiers de l'industrie, qui conduisent les nations à la richesse & à la puissance plus sûrement, mais plus lentement.

De leurs mines.

De toutes les voies d'acquérir des richesses, l'exploitation des mines est la plus séduisante pour des hommes peu accoutumés aux travaux assidus & réguliers qu'exigent la culture de la terre & les opérations du commerce, ou trop entreprenans & trop avides pour attendre patiemment les retours lents & périodiques que donnent ces deux genres d'entreprises. Dès que les différentes provinces de l'Amérique furent soumises à la domination d'Espagne, ce moyen de s'enrichir fut presque le seul qui se présenta aux aventuriers qui venoient de les conquérir. Ils négligerent absolument toutes les provinces du continent où ils n'étoient pas déterminés à s'établir par l'espoir de trouver des mines d'or ou d'argent. Ils abandonnerent celles ou leur espoir à cet égard fut trompé. L'importance des isles qui étoient le premier fruit de leur découverte, diminua tellement dans

leur esprit, quand les mines y furent épuisées, que la plûpart des planteurs les abandonnerent & les laisserent à la merci de propriétaires plus industrieux. Tous se jeterent dans le Mexique & dans le Pérou, où l'énorme quantité d'or & d'argent qui s'y trouvoit, malgré l'ignorance des Indiens dans l'art de fouiller les mines, devoit les récompenser de la supériorité de leur intelligence & de la persévérance de leurs efforts par une source inépuisable de richesses.

Découvertes de celles du Potose & de Sacotecas.

Pendant plusieurs années l'ardeur de leurs recherches fut plutôt animée & soutenue par l'espérance que par les succès; enfin la mine du Potose au Pérou fut découverte par hasard en 1545 (1) par un Indien qui suivoit dans la montagne un llama égaré de son troupeau. Bientôt après on ouvrit la mine de Sacotecas dans la nouvelle Espagne, qui étoit un peu moins riche que que la précédente. Depuis ce tems on a fait successivement d'autres découvertes dans les deux colonies, & les mines d'argent sont en si grand nombre aujourd'hui, que leur exploitation, ainsi que celles de quelques mines d'or peu considérables dans les provinces de Terre-ferme & dans le nouveau royaume de Grenade, est devenue la principale occupation des Espagnols, & a été réduite en un systême éga-

[1] Fernandès, *p.* I, *Lib. XI*, *c.* II.

lement compliqué & intéreſſant. Mais la deſcription de la nature des différens métaux, la maniere de le tirer des entrailles de la terre, l'explication des procédés particuliers au moyen deſquels ces métaux ſont ſéparés des ſubſtances dont ils ſont mêlangés, ſoit par l'action du feu, ſoit par la puiſſance attractive du mercure, tous ces objets ſont plutôt du reſſort du naturaliſte ou du chymiſte que celui de l'hiſtorien.

Les montagnes du nouveau monde ont verſé leurs tréſors avec une profuſion qui a étonné tout le genre humain, accoutumé jusque là à ne puiſer les métaux précieux que dans les ſources peu nombreuſes & peu abondantes des mines de l'ancien hémiſphere. Suivant des calculs qui paroiſſent très-modérés, la quantité d'or & d'argent apportée annuellement dans les ports d'Eſpagne eſt d'environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois, à compter depuis l'année 1492 que l'Amérique fut découverte juſqu'à préſent, ce qui fait en deux cent quatre-vingt-trois ans environ vingt-cinq milliards quatre-cent ſoixante-dix millions. Quelque immenſe que ſoit cette ſomme, les écrivains eſpagnols prétendent qu'elle doit être beaucoup plus forte en conſidération des richeſſes qui ont été extraîtes des mines ſans payer le tribut au roi. Selon ce calcul, l'Eſpagne a tiré du nouveau monde au moins cinquante-cinq milliards (1).

Richeſſes qu'ils en tirent.

Sentiment que ces richesses font naître.

Les mines qui ont donné cette étonnante quantité de richesses ne sont pas exploitée aux dépens de la couronne & de la nation. Pour encourager les recherches particulieres, toute personne qui découvre une veine nouvelle en a la propriété. Sur la demande au gouverneur de la province, on mesure une certaine étendue de terre, & on lui donne un certain nombre d'Indiens, sous la condition d'ouvrir la mine dans un tems déterminé, & de payer au roi sur le produit le tribut ordinaire. Attirés par la facilité avec laquelle on obtient ces sortes de concessions, & encouragés par quelques exemples frappans de succès en ce genre, non-seulement l'homme confiant & hardi, mais les plus timides & les plus défians même se livrent à ces spéculations avec une ardeur incroyable. L'esprit, continuellement nourri d'espérance, attendant à chaque instant que la fortune ouvre ses sources secretes & les prodigue à leurs vœux, ils trouvent toute autre occupation insipide & sans intérêt. Semblable à la fureur du jeu, cette recherche a, pour ainsi dire, un charme enivrant, qui maîtrise l'esprit au point de changer absolument le caractere; par elle la prudence timide devient entreprenante, & l'avarice devient prodigue. Cet

(1) Ustaritz, *theor. y pract. de commercia*, c. 3. Herrera, *decad.* 8, *Lib. IX*, *chap.* 15. Voyez la NOTE LXXXIX.

attrait ſi puiſſant naturellement eſt encore fortifié par les artifices d'une certaine eſpece d'hommes connus au Pérou ſous le nom de *chercheurs*. Ce ſont communément des gens ruinés, qui, ſe prévalant de connoiſſances en minéralogie, ſoutenues par des manieres inſinuantes & par cette confiance particuliere aux hommes à projets, s'adreſſent au perſonnes opulentes & crédules, décrivent avec quelque vraiſemblance & d'une maniere plauſible les ſignes auxquels ils ont reconnu la veine riche & nouvelle, produiſent même, ſi on l'exige, un échantillon du métal qu'elle doit rendre; ils affirment avec une aſſurance impoſante, que le ſuccès eſt certain & que la dépenſe n'eſt qu'une bagatelle : rarement ils manquent de perſuader. On forme une ſociété; chaque intéreſſé fournit une petite ſomme; la mine eſt ouverte; le chercheur eſt ſeul chargé de la direction de toutes les opérations; on rencontre des difficultés imprévues, on demande nouvelles ſommes d'argent; cependant au-milieu d'une foule d'inconvéniens & de délais ſucceſſifs, l'eſpérance ſe ſoutient, & l'ardeur de l'attente s'éteint difficilement. On a obſervé en effet qu'un homme, une fois engagé dans cette carriere ſéduiſante, ne revient preſque jamais ſur ſes pas : ſes idées s'alterent, un autre eſprit le poſſede, ſes yeux ſont continuellement obſédés par les fantômes d'une richeſſe imaginaire, il ne

s'occupe, ne parle & ne rêve d'autre chose (1).

Leurs fatals effets.

Tel est l'esprit qui doit animer toute société dont on dirige l'activité particuliérement vers les travaux & l'exploitation des mines d'or & d'argent. Cet esprit est le plus opposé de tous aux progrès de l'agriculture & du commerce qui constituent la vraie richesse d'une nation. Si le systême de l'administration dans les colonies espagnole eût été fondé sur les principes d'une sage politique, la législation auroit employé tout son pouvoir à réprimer le goût des colons pour cette branche dangereuse d'industrie, avec autant d'ardeur qu'elle en a mis à l'encourager. « Les projets relatifs » aux mines, (dit un bon juge de la con- » duite politique des nations) au-lieu de » rendre le capital qu'on y emploie & l'in- » térêt ordinaire de l'argent, absorbent » communément l'un & l'autre. Ce sont » par conséquent de tous les projets ceux » auxquels un prudent législateur, qui de- » sire l'augmentation de la richesse natio- » nale, doit le moins accorder d'encoura- » gement extraordinaire; il ne doit pas » non plus engager à y employer une plus » grande portion de capital que celle qu'on » y auroit volontairement destinée; telle » est en effet l'extravagante confiance de » l'homme dans sa bonne fortune que par- » tout où il appercevra la moindre pro-

(1) Ulloa, *Entreten.* p. 223.

» babilité de succès, il ne sera que trop » porté de lui-même à y employer son ca» pital avec un excès de confiance (1) ». Cependant dans les colonies espagnoles le gouvernement travaille à nourrir cet esprit qu'il devroit s'efforcer d'éteindre, & par son approbation il augmente cette crédulité inconsidérée, qui a si malheureusement égaré l'activité & l'industrie du Mexique & du Pérou. C'est à cette faute qu'on peut attribuer le peu de progrès que ces deux colonies ont fait pendant deux siecles & demi, soit dans les manufactures utiles, soit dans ces branches de culture qui procurent aux colonies des autres nations les marchandises qu'elles consomment. On y méprise tous les dons de la nature en comparaison des métaux précieux ; au point que l'idiôme de la langue en Amérique porte l'empreinte de cette opinion extravagante, & que les Espagnols qui y sont établis donnent le nom de *riche* à une province, non pour la fertilité de son sol, l'abondance de ses grains ou la bonté de ses pâturages, mais pour l'abondance des minéraux que renferment ses montagnes. C'est pour les aller chercher qu'ils abandonnent les plaines délicieuses du Mexique & du Pérou, & qu'ils se confinent dans des régions arides & mal-saines où ils ont bâti quelques-unes des villes les plus considérables du nouveau monde. Comme les en-

[1] D. Smich's *inquiry*, &c. II, 155.

treprifes & l'activité des Efpagnols fe font originairement tournées de ce côté, il eft fi difficile aujourd'hui de les ramener vers un autre but, que, quoique, par différentes caufes, le bénéfice de l'exploitation des mines foit confidérablement diminué, le preftige dure encore ; & la plûpart de ceux qui prennent part au commerce de la nouvelle Efpagne & du Pérou, font toujours engagés dans quelque entreprife de cette efpece (1).

Autres marchandifes des colonies efpagnoles.

Cependant, quoique les mines foient le principal objet de l'attention des Efpagnols, & que les métaux qu'ils en tirent forment l'article le plus important de leur commerce, les contrées fertiles qu'ils poffedent leur fourniffent d'autres marchandifes affez rares & affez précieufes pour fixer les regards. La cochenille eft une production prefque particuliere à la nouvelle Efpagne. La vente en eft toujours certaine, & donne un profit fuffifant pour dédommager amplement du foin & des peines qu'exigent la récolte & la préparation des infectes dont cette drogue précieufe eft compofée. On ne trouve qu'au Pérou le quinquina, ce remede le plus falutaire peut-être & le plus efficace que la providence ait fait connoitre à l'homme par pitié pour fes infirmirtés ; c'eft une branche de commerce importante & lucrative pour cette

(1) Voyez la NOTE XCI.

province (1). L'indigo de Guatimala eſt d'une qualité ſupérieure à celui de toutes les autres contrées de l'Amérique, & il s'y en cultive beaucoup. Le Cacao n'eſt pas à la verité un fruit particulier aux colonies eſpagnoles; mais il y eſt d'une qualité ſi ſupérieure, & la conſommation de chocolat qui ſe fait en Europe auſſi bien qu'en Amérique eſt ſi grande, que cette marchandiſe eſt devenu un des objets de commerce les plus importans. Le tabac de Cuba l'emporte en qualité ſur tous ceux du nouveau monde. Le ſucre qu'on fabrique dans cette iſle, dans celle d'Hiſpaniola & dans la nouvelle Eſpagne, & quelques autres drogues de différente eſpece, peuvent être mis au rang des productions naturelles d'Amérique qui enrichiſſent le commerce de l'Eſpagne. Aux articles précédens on peut en ajouter un autre de quelque conſéquence, c'eſt l'exportation des cuirs. Ce commerce auſſi bien que la plûpart des autres, eſt plutôt le fruit de l'étonnante fertilité du pays que de la ſageſſe & de l'induſtrie des Eſpagnols. Les animaux domeſtiques de l'Europe, particuliérement les bêtes à corne, ont multiplié dans le nouveau monde avec une rapidité qui paſſe la vraiſemblance. Peu de tems après l'établiſſement, les troupeaux étoient déjà ſi nombreux que les propriétaires les comp-

(1) Voyez la NOTE XCI.

toient par milliers (1). Comme on leur donnoit peu de soins, à mesure qu'ils augmenterent on les laissa courir à l'aventure, & bientôt s'étendant dans une vaste contrée couverte de riches pâturages, sous un climat doux, leur nombre devint immense. Ils habitent, par troupeaux de trente ou quarante mille, les vastes plaines qui s'étendent depuis Buenos-Ayres jusqu'aux Andes ; & le malheureux voyageur à qui il arrive de tomber au-milieu d'eux est souvent plusieurs jours à se débarrasser de cette foule innombrable qui couvre la face de la terre. Ils ne sont guere moins nombreux dans la nouvelle Espagne & dans plusieurs autres provinces. On ne les tue proprement que pour leur peau, & le carnage en est si grand dans certaines saisons, que la puanteur des cadavres abandonnés, sur la place infesteroit l'air, s'ils n'étoient subitement dévorés par de grandes troupes de chiens sauvages & par de nuées de *gallinasos* ou vautours d'Amérique, les plus voraces de tous les oiseaux. La quantité des cuirs exportés en Europe est prodigieuse & forme une branche de commerce très-lucrative (2).

Presque tous ces articles peuvent être considérés comme des productions parti-

(1) Oviedo, *ap.* Ramus III, 101. Hac-Kluyt III, 466, 511.

(2) Acosta, *Lib. III*, *c.* 33. Ovallo, *Hist. of Chili*, Church. *collect. III*, *Sup. ibid. V*, *p.* 680, 692. *Lettres édif.* XIII, 235, Feuillé I, 249.

culieres à l'Amérique, & différant, si l'on excepte les cuirs, des productions de la métropole.

Lorsque l'importation de ces divers objets commença à s'étendre & à prendre de l'activité, l'industrie & les manufactures d'Espagne étoient à un point de prospérité qui lui permettoit de se procurer par ses propres ressources les marchandises du nouveau monde, de répondre à toutes ses demandes & de suppléer à tous ses besoins. Sous le regnes de Ferdinand & d'Isabelle, & celui de Charles V, l'Espagne étoit une des plus industrieuses contrées de l'Europe. Ses manufactures de laine; de fil & de soie étoient aussi étendues pour fournir non-seulement à sa propre consommation, mais encore à des exportations avantageuses. L'Amérique lui offrant un marché nouveau, inconnu jusqu'alors, & dont elle avoit l'accès exclusif, elle eut recours à ses propres magasins, & y trouva abondamment les marchandises nécessaires (1). Ce nouvel emploi dut naturellement accoître & encourager l'industrie. Ainsi alimentées & fortifiées, les manufactures, la population & la richesse auroient dû augmenter en Espagne dans la même proportion que dans ses colonies. A cette époque l'état de la marine espagnole n'étoit pas moins florissant que celui de ses manufactures. Au commencement

Avantages que l'Espagne tire de ses colonies.

(1) Voyez la Note XCII.

du seizieme siécle, elle avoit, dit-on, plus de mille vaisseaux marchands (1), nombre probablement bien supérieur à celui des vaisseaux de toute autre nation d'Europe. Au moyen du secours que se prêtoient mutuellement le commerce étranger & l'industrie intérieure, les progrès de l'un & l'autre auroit pu être rapide & étendu, & l'espagne auroit pu tirer de ses acquisitions dans le nouveau monde le degré d'opulence & de force que les autres puissances ont acquis par leurs colonies.

Pourquoi ces avantages ne sont plus les mêmes.

Mais différentes causes s'y sont opposées. Il en est des nations comme des individus : lorsque leurs richesses augmentent lentement & par degrés, elles nourrissent & entretiennent cette activité qui est si avantageuse au commerce, & qui donne à ses opérations la sagesse & la vigueur ; lorsqu'au contraire elles inondent l'état subitement & comme par torrens, elles renversent les projets d'une sage industrie, & entraînent avec elle l'extravagance & la témérité dans les entreprises & dans les affaires. L'augmentation de puissance & de richesses que la possession de l'Amérique apporta à l'Espagne fut immense & soudaine, & produisit des effets nuisibles, dont les symptômes se firent bientôt appercevoir dans les opérations politiques de cette monarchie. Il est vrai que d'abord, & pendant un espace de tems considérable,

(1) Campomanes II, 149.

le nouveau monde ne fournit pas avec trop d'abondance ni de continuité ses richesses à la métropole ; & le génie de Charles V conduisit les affaires avec tant de prudence que les effets de cette influence furent à peine sentis. Mais lorsque Philippe II, avec des talens bien inférieurs à ceux de son pere, monta sur le trône, & que les remises des colonies formerent une branche de revenu réglée & très-considérable, cette révolution subite dans l'état du royaume eut une influence funeste & sensible sur le monarque & sur le peuple. Philippe, doué de cet esprit d'application continuelle, qui caractérise souvent l'ambition des hommes médiocres, conçut une si haute opinion de ses ressources, qu'il ne crut aucune entreprise au-dessus de ses forces. Renfermé en lui-même dans la solitude de l'Escurial, il se complut à troubler toutes les nations voisines. Il fit ouvertement la guerre à la Hollande & à l'Angleterre ; il encouragea & protégea une faction rebelle en France ; il conquit le Portugal ; il entretint des armées & des garnisons en Italie, en Afrique & dans les deux Indes. Par cette multitude d'opérations vastes & compliquées, suivies avec autant d'ardeur que d'opiniâtreté pendant le cours d'un long regne, l'Espagne se trouva épuisée & d'hommes & d'argent. Sous l'administration foible de son successeur Philippe III, la vigueur de la nation continua à

dégénérer ; enfin elle tomba dans le dernier degré d'abaiſſement par la dévotion imprudente de ce monarque, qui chaſſa près d'un million de ſes ſujets les plus induſtrieux, précifément dans un tems où l'état épuiſé avoit beſoin des efforts extraordinaires d'une ſage politique pour augmenter ſa population & ranimer ſes forces. Dès le dix-ſeptieme ſiecle le nombre des hommes étoit ſi ſenſiblement diminué en Eſpagne, que dans l'impuiſſance de recruter ſes armées, elle fut obligée de reſtraindre ſes opérations. Ses manufactures les plus floriſſantes étoient déjà déchues. Ses flottes, qui avoient été la terreur de toute l'Europe, étoient détruites. Son commerce étranger étoit anéanti ; celui même qui ſe faiſoit entre les différentes parties de ſes domaines étoit interrompu, & les vaiſſeaux qui haſardoient de le continuer étoient pris ou détruits par ces mêmes ennemis qu'elle mépriſoit autrefois. L'agriculture même, ce premier objet d'induſtrie dans tout état heureux, étoit négligée, & l'une des plus fertiles contrées de l'Europe fourniſſoit à peine à la conſommation de ſes habitants.

Rapide décadence de ſon commerce.

A meſure que la population & les manufactures de l'état déclinoient, les demandes de ſes colonies augmentoient. Les Eſpagnols, énivrés comme leurs ſouverains des richeſſes dont ils étoient comblés tous les ans, abandonnerent les voies

d'induſtrie auxquelles ils étoient accoutumés, & coururent avec empreſſement dans ces régions d'où découloit tant d'opulence. Ce fut une nouvelle plaie pour l'état que cette fureur d'émigration, & la force des colonies n'augmenta que l'épuiſement de la métropole. Tous ces émigrans, ainſi que les premiers aventuriers qui s'étoient établis en Amérique, demeuroient dans la dépendance abſolue de l'Eſpagne pour preſque toutes les conſommations de premiere néceſſité. Entraînés par des objets plus attrayans & plus lucratifs, ou contenus par les loix prohibitives du gouvernement, ils ne pouvoient appliquer leur activité à l'établiſſement de manufactures néceſſaires à leur ſubſiſtance. Ils recevoient de l'Europe, comme je l'ai obſervé ailleurs, leurs habillemens, leurs vivres, tout ce qui concourt enfin à l'aiſance ou au luxe de la vie, & même leurs inſtrumens de labourage. L'Eſpagne, épuiſée de ſujets & de beaucoup de bras induſtrieux, ne pouvoit fournir à des demandes toujours renaiſſantes & toujours plus conſidérables. Elle eût recours à ſes voiſins. Les manufactures des Pays-Bas, de l'Angleterre & de l'Italie, que ſes beſoins firent naître ou ranimerent, lui fournirent abondamment tout ce qu'elle demanda. En vain la loi fondamentale qui excluoit tout commerce étranger avec l'Amérique s'oppoſoit à cette innovation; la

néceſſité, plus puiſſante que les loix, ſuſpendoit leur effet, & forçoit les Eſpagnols eux-mêmes à les éluder. L'Anglois, le François & le Hollandois, ſe repoſant ſur l'honneur & la fidélité des marchands eſpagnols qui prêtoient leurs noms pour couvrir la contravention, envoyoient les objets de leurs manufactures, dont ils recevoient le prix ou en eſpeces ou en marchandiſes précieuſes du nouveau monde. Ni la crainte du danger, ni l'attrait du gain, ne purent engager aucun commiſſionaire eſpagnol à trahir ou tromper la perſonne qui ſe confioit en lui (1), & cette probité qui diſtingue & honore la nation, contribua à la ruiner. En peu de tems il n'y eut pas une vingtieme partie des marchandiſes exportées en Amérique qui vinſſent du ſol ou des fabriques de l'Eſpagne (2). Tout le reſte appartenoit à des marchands étrangers, quoiqu'introduits ſous le nom de marchandiſes d'Eſpagne. Depuis cette époque, on peut dire que l'Eſpagne ne poſſéda plus les tréſors du nouveau monde. Les métaux précieux n'arriverent en Europe que pour payer la valeur des marchandiſes achetées des étrangers. Cette richeſſe, qui par une circulation intérieure, auroit arroſé toutes les veines d'induſtrie, & porté la vie & l'activité dans toutes les branches des

[1] Zavala, *Repreſentacion*, *page* 226.
[2] Campomanes II, 138.

manufactures, traverfoit, pour ainfi dire, l'Efpagne avec tant de rapidité qu'elle ne lui laiffoit aucun avantage. D'un autre côté, les fabricans des nations rivales, encouragés par le prompt débit de leurs marchandifes; augmenterent en adreffe & en induftrie, & fournirent à fi bas prix que les manufactures d'Efpagne, moins bonnes & plus cheres, furent encore moins en état de foutenir cette concurrence. Ce commerce deftructif opera plus promptement & plus complétement encore la ruine de la nation que les projets d'une ambition infenfée formés par fes monarques. L'Efpagne vit avec tant de douleur & d'étonnement fes tréfors d'Amérique s'évanouir prefqu'au moment de leur arrivée, que Philippe III, incapable de fuppléer au défaut de circulation, rendit un édit par lequel il s'efforça d'élever la monnoie de cuivre à une valeur courante prefqu'égale à celle de l'argent (1); ainfi le maître des mines du Pérou & du Mexique étoit réduit à un miférable expédient, qui a été quelquefois la reffource des plus pauvres états.

Les poffeffions de l'Efpagne en Amérique ne font donc point devenues pour elle, comme celles des autres nations, une fource de population & de richeffes. Dans les contrées de l'Europe où l'efprit d'induftrie fubfifte dans toute fa vigueur,

(1) Uftaritz, c. 104.

toute perſonne établie, dans des colonies ſemblables pour leur ſituation à celles de l'Eſpagne, eſt ſuppoſée occuper dans la métropole trois ou quatre concitoyens pour ſes beſoins (1); mais quand la métropole n'eſt pas en état de fournir aux demandes de ſes colons, chaque émigrant peut être conſidéré comme un citoyen perdu pour la communauté, & gagné pour la nation étrangere qui ſupplée à ſes beſoins.

Elle eſt augmentée par la maniere dont elle a reglé ſon commerce avec l'Amérique.

Tel a été l'état intérieur de l'Eſpagne depuis la fin du ſeizieme ſiecle; telle a été ſon impuiſſance de fournir aux beſoins croiſſans de ſes colonies. Les funeſtes effets de cette diſproportion entre les demandes des uns & les facultés de l'autre, ſe ſont encore augmentés par la maniere dont l'Eſpagne s'eſt efforcée de régler le commerce entre la métropole & les colonies. Du deſſein qu'elle a conçu de faire de ſon commerce avec l'Amérique un monopole, & d'y interdire à ſes ſujets toute communication avec l'étranger, ſont nés tous ſes réglemens jaloux & tous ſes ſyſtêmes de commerce. Ils ſont aſſez ſinguliers par leur nature & par leurs conſéquences, pour mériter une explication particuliere. Afin d'aſſurer le monopole auquel elle tendoit, l'Eſpagne n'a pas accordé le commerce avec ſes colonies à une compagnie excluſive, ſelon le plan adopté par des nations plus commerçantes, dans

[2] Child, *On trade and colonies.*

un tems où la politique du commerce commençoit à être plus connue & auroit dû être mieux entendue. Ce plan a été celui de la Hollande pour ſon commerce avec les deux Indes. L'Angleterre, la France & le Danemarck l'ont imitée pour le commerce des Indes orientales, & les deux premieres puiſſances ont auſſi circonſcrit de la même maniere quelques branches de leur commerce avec le nouveau monde. L'homme ne pouvoit peut-être imaginer un moyen plus efficace de nuire aux progrès de l'induſtrie & de la population d'une colonie nouvelle. Les intérêts de la colonie & ceux de la compagnie excluſive ſont néceſſairement & diamétralement oppoſés dans tous les points ; or comme dans ce conflit inégal la derniere a tout l'avantage, & qu'elle peut preſcrire à ſon gré les conditions du commerce, la premiere eſt non-ſeulement forcée d'acheter à haut prix & de vendre à bon marché, elle a encore la mortification de voir l'excédent qui lui reſte de ſes fonds, rebuté par ceux mêmes en faveur de qui ſeuls il lui eſt permis d'en diſpoſer (1).

Le commerce eſt borné à un ſeul port d'Eſpagne.

Il eſt probable que les hautes idées que l'Eſpagne avoit conçues de bonne heure des richeſſes du nouveau monde ; l'empêcherent de tomber dans cette erreur politique, L'or & l'argent étoient des marchandiſes trop précieuſes pour qu'on en

[1] Smith's *inquiry*, *II*, 171.

remît le monopole en des mains particulieres. La couronne voulut se conserver la direction d'un commerce si attrayant ; &, pour se l'assurer, elle ordonna que tout bâtiment chargé pour l'Amérique seroit soumis à l'inspection des officiers de la *Casa de Contratacion* ou chambre de commerce à Séville, avant d'obtenir la permission de faire le voyage, & qu'à leur retour, avant de décharger, il seroit fait par les mêmes officiers un rapport des marchandises qui formeroient la cargaison. En conséquence de ce réglement le port de Séville fut l'unique centre de toutes les relations de l'Espagne avec le nouveau monde, & ce commerce prit insensiblement une forme qu'il a à peu près constamment suivie depuis le milieu du seizieme siecle presque jusqu'à nos jours. Pour assurer davantage les chargemens précieux envoyés en Amérique, ainsi que pour prévenir plus facilement la fraude, le commerce de l'Espagne avec ses colonies se fait par des flottes qui ne font voile qu'avec de bonnes escortes. On équippe tous les ans ces flottes, qui consistent en deux escadres, l'une distinguée par le nom de gallions, l'autre, par celui de flotte. Elles partoient autrefois de Séville ; mais depuis 1720, elles font voile de Cadix, dont le port a été trouvé plus commode.

Du commerce qui

Les galions destinés à fournir Terre-Ferme & les royaumes du Pérou & du

Chili, de presque tous les articles de luxe ou de nécessité qu'un peuple opulent peut désirer, touchent d'abord à Carthagène & ensuite à Porto-Belo. Le premier port est le rendez-vous des négocians de Sainte-Marthe, des Caraques, du nouveau royaume de Grenade & de plusieurs autres provinces. Le second est le grand marché du riche commerce du Pérou & du Chili. Dans la saison où l'on attend les gallions, on transporte par mer à Panama le produit de toutes les mines de ces deux royaumes & les autres marchandises de quelqu'importance, d'où elles sont portées à travers l'isthme jusqu'à Porto-Belo, en partie à dos de mulet, en partie sur la riviere Chagre. Dès qu'on a quelque nouvelle de l'apparition de la flotte d'Europe, ce méchant petit village où la réunion pernicieuse d'une excessive chaleur avec une humidité continuelle & les exhalaisons putrides qui s'élevent de son sol marécageux, rendent le climat le plus mal-sain peut-être de tous les climats du monde; ce village, dis-je, est tout-à-coup rempli d'un peuple immense. Ses rues, habitées un instant auparavant par quelques negres ou mulâtres & par une misérable garnison qu'on change tous les trois mois, sont occupées alors par une foule de riches négocians, venus de toutes les parties du Pérou & des provinces adjacentes. Le marché est ouvert : il se

se fait par les galions.

fait un échange des tréfors de l'Amérique avec les manufactures de l'Europe, & pendant le terme prefcrit de quarante jours, le plus riche trafic de l'univers commence & finit, avec cette fimplicité, cette confiance entiére entre les contractans, qui font la fuite ordinaire d'un grand commerce (1). La flotte dirige fa courfe à Vera-Cruz. Les tréfors & les marchandifes de la nouvelle Efpagne & des provinces qui en dépendent, y font tranfportées de Los-Angeles, où elles étoient entrepofées en attendant fon arrivée; le commerce fe fait à Vera-Cruz de la même maniere que celui de Porto-Belo, & ne lui eft feulement inférieur qu'en valeur & en importance. Les deux flottes, après avoir complété leurs chargemens en Amérique, fe donnent rendez-vous à la Havanne, d'où elles reviennent de compagnie en Europe.

De celui qui fe fait par la flotte.

Mauvais effet de cet arrangement.

Le commerce d'Efpagne avec fes colonies, ainfi géné & reftraint, dut néceffairement être conduit par le même efprit & fur les mêmes principes que celui d'une compagnie exclufive. Borné à un feul port, il étoit à la portée de peu de perfonnes, & infenfiblement il fe trouva prefque tout entier partagé entre un petit nombre de maifons opulentes, d'abord à Séville, & aujourd'hui à Cadix. Celles-ci, par des combinaifons faciles à faire peuvent em-

(1) Voyez la NOTE XCIII.

pêcher la concurrence ; capable feule de maintenir le prix naturel des marchandifes ; & en agiffant de concert, comme leur intérêt mutuel les y porte, elles peuvent à leur gré en hauffer ou en baiffer la valeur. En conféquence le prix des marchandifes d'Europe en Amérique eft toujours haut & fouvent exorbitant. Un, deux & même trois cents pour cent font des bénéfices communs dans le commerce de l'Efpagne avec fes colonies (1). Par une fuite du même efprit de monopole, il arrive fouvent que les marchands du fecond ordre, dont les magafins ne font pas affortis de toutes les marchandifes propres au commerce de l'Amérique, peuvent acheter des marchands plus opulens celles qui leur manquent, à un prix au-deffous de celui qu'elles ont dans les colonies. Enfin armés de cette vigilance jaloufe que les compagnies exclufives emploient contre les fpéculations des commerçans libres, ces monopoleurs trop puiffans s'efforcent de renverfer les projets de quiconque voudroit courir la même carriere & entrer en concurrence avec eux (2). Cette limitation du commerce de l'Amérique à un feul port ne l'affecte pas dans l'intérieur feulement : elle refferre encore fes opérations au-dehors. Un monopoleur gagne plus & hafarde moins fans contre-

(1) B. Ulloa, *rétabliff. part. II*, *p.* 191.
[2] Smith's *Inquiry*, *II*, 171.

dit dans un trafic limité qui lui offre des profits exorbitans, que dans un commerce étendu qui ne lui rend qu'un bénéfice modéré. Il est souvent de son intérêt de circonscrire la sphere de son activité au-lieu de l'agrandir, & il peut tourner toute son attention à donner des bornes aux opérations de l'industrie commerçante, au-lieu de la seconder & d'en exciter la vigueur. Il paroît que c'est par quelques maximes semblables que la politique de l'Espagne a réglé son commerce avec l'Amérique. Au-lieu d'envoyer dans les colonies les marchandises d'Europe en suffisante quantité pour en rendre le prix & les profits modérés, les négocians de Séville & de Cadix, les y répandent avec retenue; de sorte que l'avide concurrence des acheteurs, forcés de se pourvoir dans un marché mal fourni, met leurs commissionnaires en état de faire sur leurs cargaisons des profits exorbitans. Au milieu du dernier siecle, lorsque le commerce exclusif de Séville en Amérique étoit à son plus haut degré de prospérité, les deux escadres unies des galions & de la flotte ne portoient pas plus de 27500 tonneaux (1). Une pareille charge devoit être bien loin de pouvoir suppléer aux demandes de ces vastes & nombreuses colonies qui en attendoient toutes les commodités & la plupart des nécessités de la vie.

(1) Campomanes *Educ. popul.* I, 435, *II*, 110.

Bientôt l'Espagne sentit combien elle étoit déchue de sa prospérité précédente; & des Citoyens respectables & vertueux employerent toute leur sagacité à imaginer des moyens de ranimer l'industrie & le commerce chancelans de leur patrie. On peut juger à quel point le mal étoit dangereux & désespéré, par la violence des remédes qui furent proposés. Les uns, confondant la violation des réglemens avec les crimes d'état, prétendoient que, pour arrêter les suites du commerce illicite, on devoit punir de mort & de la confiscation de tous ses biens quiconque en seroit convaincu (1). D'autres, ne distinguant point les fautes civiles des actes d'impiété, soutinrent que le commerce de contrebande devoit être mis au rang des crimes réservés à la connoissance de l'inquisition; que les coupables devoient être jugés & punis selon la forme secrette & sommaire dont ce terrible tribunal exerce sa jurisdiction (2). D'autres enfin proposerent de donner le commerce de l'Amérique à une compagnie exclusive, faute d'avoir observé les dangereux efforts du monopole de ces compagnies dans tous les pays où elles étoient établies, & sous le prétexte que pour son propre intérêt elle mettroit toute la vigilance possible à Remedes proposés.

[1] M. de Santa-Cruz, *comercio suelto*, *p.* 142.
(2) Moncada, *Restauracion politica de Espana*, *p.* 41.

garantir le commerce d'Eſpagne contre les uſurpations des interlopes (1).

Outre ces projets extravagans, on imagina quelques plans mieux dirigés & plus avantageux, quoique d'abord ils fuſſent ſans effet; mais ſous les monarques foibles par qui finit le regne de la maiſon d'Autriche en Eſpagne on ne vit dans toutes les parties du gouvernement qu'incapacité & indéciſion. Au-lieu de prendre pour modele l'activité de Charles V, ils affecterent d'imiter la politique lente & ſoupçonneuſe de Philippe II, & privés de ſes talens, ils délibéroient ſans ceſſe & ne réſolvoient rien. On ne remédia à aucun des maux qui faiſoient languir le commerce national tant au-dedans qu'au-dehors. Ces maux allerent en augmentant; & l'Eſpagne, avec des domaines plus vaſtes & plus opulens qu'aucun état européen, n'avoit ni force, ni argent, ni induſtrie (2). Enfin une violente convulſion, en agitant la nation, réveilla ſon génie aſſoupi, & la guerre civile allumée par les deux partis qui ſe diſputoient la couronne lui rendit juſqu'à un certain point ſon ancienne vigueur. Tandis qu'il ſe formoit des hommes capables de ſentimens plus généreux que ceux qui avoient dirigé les conſeils de la monarchie pendant

[1] Zavala, *y Augnon Repreſentacion*, *&c. page* 190.

(2) Voyez la NOTE XCIV.

le cours d'un ſiecle, l'Eſpagne tira d'une ſource inattendue les moyens de faire valoir leurs talens. Les différentes puiſſances qui favoriſoient les prétentions des maiſons d'Autriche ou de Bourbon au trône d'Eſpagne, envoyerent à leurs ſecours des flottes & des armées conſidérables. La France, l'Angleterre & la Hollande, firent paſſer des ſommes immenſes en Eſpagne. Elles furent répandues dans les provinces qui étoient devenues le théâtre de la guerre; ainſi une partie des tréſors de l'Amérique, dont ces puiſſances avoient épuiſé leurs pays, retourna à ſa ſource. L'un des plus habiles écrivains de l'Eſpagne date de cette époque la renaiſſance de la monarchie, & quelqu'humiliante que puiſſe être cette vérité, il reconnoît que c'eſt à ſes ennemis que ſa patrie doit l'acquiſition d'un fond d'eſpéces en circulation, proportionné à-peu-près aux beſoins publics (1).

Premiers pas des rois de la maiſon de Bourbon vers le rétabliſſement de l'état.

Auſſi-tôt que les Bourbons furent en poſſeſſion paiſible du trône, ils remarquerent cette révolution dans l'eſprit des peuples & dans l'état de la nation, & ils en profiterent; en effet, quoique cette maiſon n'ait pas donné à l'Eſpagne des monarques remarquables par la ſupériorité de leur génie, ils ont tous été bienfaiſans, attentifs au bonheur de leurs ſujets & occupés de l'augmenter. En conſéquence le

(1) Campomanes I, 420.

premier objet de Philippe V, fut de supprimer une innovation qui s'étoit glissée dans l'état pendant la guerre, & qui bouleversoit tout le système du commerce espagnol avec l'Amérique.

Ils excluent les étrangers du commerce du Pérou.

L'Angleterre & la Hollande, par la supériorité de leur marine, avoient acquis assez d'empire sur la mer pour couper toute communication entre l'Espagne & ses colonies. Afin de leur fournir les commodités de la vie sans lesquelles elles ne pouvoient exister, & en échange desqu'elles elles devoient faire part de leurs trésors, l'Espagne fut obligée de se départir de la rigueur ordinaire de ses maximes, au point d'ouvrir le commerce du Pérou aux François ses alliés. Les marchands de Saint-Malo, à qui Louis XIV, accorda le privilege de ce commerce lucratif, l'entreprirent avec vigueur, & s'y conduisirent par des principes bien différens de ceux des Espagnols. Ils fournirent le Pérou des marchandises d'Europe à un prix plus modéré & en plus grande quantité; tous ces objets d'importation arrivoient dans toutes les provinces de l'Amérique espagnole avec une abondance jusqu'alors inconnue. Pour peu que cette communication eût duré encore, c'en étoit fait des exportations de l'Espagne, & les colonies cessoient de dépendre de leur métropole. On se hâta de défendre, de la maniere la plus forte & la plus positive,

l'admiſſion des vaiſſeaux étrangers dans les ports du Chili (1), & l'on employa une eſcadre eſpagnole à chaſſer des mers du ſud ces intrus dont le ſecours n'étoit plus néceſſaire.

Ils s'opposent à la contrebande. Particuliérement à celle de la compagnie angloiſe de l'Aſſiento.

Cependant l'Eſpagne, à la fin de la guerre terminée par le traité d'Utrecht, avoit été en vain délivrée d'un des obſtacles qui gênoient ſon commerce : elle en éprouvoit encore un autre qui ne lui paroiſſoit guère moins dangereux. Philippe V, pour engager la reine Anne à conclurre une paix également déſirée par la France & par l'Eſpagne, accorda à la grande Bretagne non ſeulement l'*aſſiento*, ou le droit de porter les negres aux colonies eſpagnoles, droit dont la France avoit précédemment joui ; il lui donna encore le privilege plus extraordinaire d'envoyer tous les ans à la foire de Porto-Belo un vaiſſeau de cinq cents tonneaux chargé de marchandiſes d'Europe. En conſéquence des commiſſionnaires anglois s'établirent à Carthagène, à Panama, à la Vera-Cruz, à Buenos-Ayres, & dans d'autres établiſſemens eſpagnols. Le voile dont l'Eſpagne avoit couvert juſques-là l'état & les affaires de ſes colonies fut levé. Les agens d'une nation rivale, admis dans les principales villes de commerce, ne manquerent pas de moyens de s'inſtruire de la po-

(1) *Voyage* de Frezier, 256. B. Ulloa *Retab.* II, 104, &c. Alcedo y Herrera, *aviſo*, &c. 236.

ſition intérieure de ſes provinces, d'obſerver leurs beſoins conſtans ou accidentels, & de connoître quelle étoit l'eſpece de marchandiſes dont l'importation ſeroit la plus avantageuſe. Bientôt, ſur ces informations authentiques & promptes, les négocians de la Jamaïque & des autres colonies angloiſes en liaiſon de commerce avec le continent eſpagnol, furent en état d'aſſortir & de proportioner exactement leurs cargaiſons aux beſoins du marché; de maniere que le commerce de contrebande devint plus facile & plus étendu qu'il ne l'avoit jamais été. Ce n'étoit cependant pas encore là la conſéquence de l'*aſſiento* la plus fatale au commerce de l'Eſpagne. Les agens de la compagnie angloiſe de la mer du ſud, à l'abri de l'importation qu'elle étoit autoriſée à faire par le vaiſſeau qu'elle envoyoit tous les ans à Porto-Belo, répandoient leurs marchandiſes dans le continent eſpagnol ſans limites & ſans obſtacles. Au-lieu d'un vaiſſeau de cinq cents tonneaux; tel qu'il étoit ſtipulé par le traité, ils en employoient un de plus de neuf cents, & celui-ci étoit accompagné de deux ou trois bâtimens qui, amarrés dans quelque crique voiſine, fourniſſoient clandeſtinement de nouvelles marchandiſes pour remplacer celles qui étoient vendues. Les inſpecteurs de la foire & les officiers de la douane gagnés par des préſens conſidérables facilitoient

la fraude (1). Ainsi d'un côté les opérations de la compagnie, de l'autre l'activité des interlopes particuliers, faisoient passer presque tout le commerce de l'Amérique espagnole dans des mains étrangeres. Le commerce immense des galions dont l'Espagne étoit si fiere, & qu'envioient les autres nations, s'anéantit, & la flotte elle-même, réduite de quinze mille à deux mille tonneaux (2), ne servoit presque plus qu'à apportet en Europe les revenus du roi formés du quint des mines.

Garde-côtes employés à cet effet.

L'Espagne frappée de ces usurpations, & vivement touchée de leurs pernicieux effets, ne pouvoit manquer de faire quelques efforts pour les réprimer. Son premier expédient fut de poster sous le nom de *Gardes-côtes* de vaisseaux armés sur les côtes des provinces les plus fréquemment visitées par les interlopes. Comme l'intérêt particulier & le devoir contribuoient à rendre les officiers de ces vaisseaux actifs & vigilans, les progrès du commerce de contrebande diminuerent; cependant il étoit impossible d'établir un nombre de croisieres suffisant pour garder une étendue de côte si considérable & si accessible du côté de la mer. La perte d'une communication qui s'étoit établie avec tant de facilité que les négocians anglois s'étoient,

[1] Voyez la NOTE XCV.

(2) Alcedo y Herrera, *page* 359. Campomanes I, 436.

pour ainsi dire, accoutumé à la regarder comme une branche de commerce avouée & légitime, excita des réclamations & des plaintes, qui, justifiées ensuite & devenues en quelque sorte intéressantes par des actes de violence inexcusables de la part des capitaines des garde-côtes espagnols, engagerent l'Angleterre dans une guerre avec l'Espagne, au moyen de laquelle cette derniere puissance se débarrassa enfin de l'*assiento*, & demeura libre de régler le commerce de ses colonies, sans être gênée par aucun engagement avec cette puissance étrangere.

Les Espagnols avoient découvert toute l'étendue de la consommation des marchandises d'Europe dans leurs colonies par la grandeur même du commerce interlope que les Anglois y faisoient; &, persuadés dès-lors qu'il leur étoit avantageux de proportionner leurs importations aux demandes des différentes provinces; ils conçurent la nécessité d'approvisionner leurs colonies d'un autre maniere que celle qu'ils avoient employée jusque-là en n'y envoyant d'Europe qu'à des époques fixes & périodiques. Non-seulement ce moyen de communication étoit incertain, par les délais que divers accidens apportoient quelquefois au départ des galions & de la flotte & souvent par les obstacles qu'y opposoient les guerres allumées en Europe; mais il n'étoit pas même propre à

ſubvenir à tems aux beſoins de l'Amérique. Souvent les marchandiſes d'Europe étoient d'une rareté exceſſive dans les établiſſemens eſpagnols ; le prix en devenoit énorme ; le marchand vigilant & attentif ne manquoit pas de ſaiſir cette occaſion favorable ; les interlopes y portoient d'amples cargaiſons des iſles angloiſes, françoiſes & hollandoiſes, & lorſque les galions arrivoient enfin, la contrebande avoit tellement rempli les marchés, qu'on n'avoit plus beſoin des marchandiſes qui formoient leurs cargaiſons. Pour remédier à cet inconvénient, l'Eſpagne établit les *vaiſſeaux de regiſtre* pour une partie conſidérable du commerce de l'Amérique. Ces vaiſſeaux ſont expédiés par des marchands de Séville ou de Cadix, dans l'intervalle des ſaiſons fixées pour le départ des galions & de la flotte ; il leur faut une permiſſion du conſeil des Indes qui s'achete chérement. Ils ſont deſtinés pour les ports où l'on prévoit que les beſoins doivent être plus preſſans. Par ce moyen le marché d'Amérique étoit ſi réguliérement alimenté des marchandiſes nouvelles, que l'interlope n'étant plus attiré par le même eſpoir de gains exceſſifs, ni les colons preſſés par les mêmes beſoins, ils n'oſoient plus courir les mêmes riſques.

L'uſage des vaiſſeaux de regiſtre introduit.

A meſure que l'expérience développoit les avantages de cette maniere de faire le commerce, le nombre des vaiſſeaux de re-

Les galions ſont ſupprimés.

giſtre augmentoit, & enfin les galions, après avoir été employés pendant plus de deux ſiecles, furent définitivement ſupprimés en 1748. Depuis cette époque tout le commerce du Chili & du Pérou, s'eſt fait par des vaiſſeaux particuliers expédiés de tems en tems ſelon que les circonſtances l'exigent, & lorſque les négocians prévoient la promptitude & la facilité de débit. Ils doublent le cap Horn, & portent directement dans les ports de la mer du ſud les productions du ſol & des manufactures d'Europe, que les peuples de ces contrées étoient obligés d'aller précédemment chercher à Porto-Belo ou à Panama. Ces villes privées de ce commerce, auquel elles devoient leur exiſtence, déchoiront inſenſiblement comme on l'a déjà obſervé. Cet déſavantage, quel qu'il ſoit, eſt plus que compenſé par la régularité & l'abondance avec laquelle tout le continent de l'Amérique méridionale eſt aujourd'hui pourvu des marchandiſes d'Europe; ce qui doit contribuer inſenſiblement à la proſpérité de ſes colonies. Mais comme tous les vaiſſeaux de regiſtre deſtinés pour la mer du ſud ſont toujours obligés de partir du port de Cadix & d'y revenir (1), cette branche de commerce de l'Amérique, même ſous la forme nouvelle & perfectionnée, demeure ſoumiſe aux entraves d'une eſpece de monopole, dont elle éprouve

(1) Campomanes I, 434; 440.

encore toutes les suites funestes que nous avons déjà décrites.

Projeté pour ranimer le commerce.

L'Espagne ne s'est pas bornée à régler son commerce avec ses colonies les plus florissantes ; elle a cherché aussi à ranimer celui de quelques-uns de ses établissemens, où il étoit ou négligé ou déchu. Parmi les nouveaux goûts & les nouveaux besoins que leur communication avec les habitants des provinces conquises en Amérique a fait naître chez les peuples de l'Europe, celui du chocolat est un des plus universellement répandu. Les Espagnols apprirent les premiers des Mexicains l'usage de ce breuvage fait avec la noix de cacao réduite en pâte, & mêlangé de divers ingrédiens ; il leur parut ainsi qu'aux autres nations de l'Europe, si agréable au goût, si nourrissant & si sain qu'il a formé un objet de commerce très-important. Le cacaotier croît sans culture dans plusieurs parties de la zone-torride ; mais les noix de la meilleure qualité, après celles de Guatimala dans la mer du sud, croissent dans les riches plaines des Carraques, l'une des provinces du royaume de Terre-Ferme. Cette supériorité reconnue du cacao de Carraque, & la communication de cette province avec la mer Atlantique, qui en facilite le transport en Europe, y ont perfectionné & étendu la culture de ce fruit plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique. Mais la Hollande, par le

voisinage de ses établissemens dans les petites isles de Curacao & de Buen-Ayre à la côte de Carraque, s'étoit emparée de la plus grande partie du commerce de cacao. Le trafic de cette marchandise avec la métropole étoit presqu'entiérement tombé, & telle étoit la négligence des Espagnols ou le vice de leur conduite dans le commerce, qu'ils étoient obligés d'acheter des étrangers à un prix exorbitant cette production de leurs propres colonies. Pour remédier à un abus honteux tout-à-la-fois & ruineux pour ses sujets, Philippe V accorda en 1728, à un corps de marchands le droit exclusif de faire le commerce de Caraque & du Cumana, à condition d'équiper à leurs frais un nombre suffisant de vaisseaux pour purger la côte d'interlopes. Cette société, connue également sous le nom de compagnie de Guipuscoa, de la province d'Espagne où elle est établie, ou sous celui des Carraques, du district de l'Amérique qui lui étoit cédé par son privilege, a conduit son commerce avec tant de vigueur & de succès que l'Espagne a recouvré une branche importante du commerce dont elle s'étoit laissée dépouiller, & qu'elle est aujourd'hui pourvue abondamment & à un prix modéré d'un objet considérable de consommation. Cet établissement a procuré de grands avantages à la métropole & à la colonie des Caraques; en effet, quoi-

Etablissement de la compagnie des Carraques

qu'au premier aſpect elle paroiſſe établir un monopole plus propre à retarder qu'à accélérer les efforts & les progrès de l'induſtrie, elle eſt ſoumiſe à pluſieurs réglemens ſalutaires, ſagement prévus, & propres à la contenir dans ſes opérations, & à prévenir les mauvais effets qu'elle pourroit avoir. Les planteurs des Carraques ne dépendent pas entiérement de la compagnie, ni pour l'importation des marchandiſes d'Europe, ni pour la vente de leurs propres productions. Les habitants des Canaries ont le privilege d'y envoyer tous les ans un vaiſſeau de regiſtre d'une charge conſidérable; & Vera-Cruz dans la nouvelle Eſpagne peut faire librement le commerce de tous les ports compris dans la chartre de la compagnie. En conſéquence la concurrence y eſt telle que, ſoit pour ce que les colonies vendent, ſoit pour ce qu'elles achetent, tout paroît être porté à ſon taux naturel. La compagnie ne peut ni augmenter l'un ni diminuer l'autre à ſon gré; auſſi depuis qu'elle eſt établie, les progrès de la culture, de la population & des capitaux de la province de Caraque ont été très-conſidérables (1).

Les idées ſur le commerce s'agrandiſſent en Eſpagne.

Mais comme il eſt rare qu'une nation renonce à un ſyſtême conſacré par le tems, ou que le commerce quitte la route qu'une longue habitude lui a rendu familiere,

(1) Voyez la NOTE XCVI.

Philippe V, dans ſes nouveaux réglemens ſur le commerc d'Amérique, reſpecta l'ancienne maxime de l'Eſpagne, qui borne à un ſeul port toutes les importations du nouveau monde, & qui oblige les vaiſſeaux de regiſtre qui viennent du Pérou & ceux de la compagnie de Guipuſcoa à leur retour de Carraque, à décharger à Cadix. Depuis ſon regne des vues plus étendues ſe ſont répandues en Eſpagne. L'eſprit philoſophique, que ce ſiecle a la gloire d'avoir vu paſſer des ſpéculations frivoles & abſtraites à des recherches plus importantes pour l'homme, a porté ſon influence au-delà des Pyrenées. Des auteurs ingénieux, en examinant la politique ou le commerce des nations, ont rendu ſenſibles les erreurs & les vices du ſyſtême de l'Eſpagne dans ces deux parties du gouvernement; ils ont relevés les fautes des Eſpagnols avec force, & les ont montrées aux autres nations comme des exemples effrayans des erreurs de la politique. Honteux de ces reproches, ou convaincus par les raiſons, inſtruits même par des écrivains éclairés de leur propre nation, les Eſpagnols paroiſſent enfin avoir reconnu l'influence deſtructive de ces maximes étroites qui, enchaînant le commerce dans toutes ſes opérations, ont ſi long-tems retardé ſes progrès. C'eſt au monarque régnant que l'Eſpagne eſt redévable du premier réglement conforme à ces idées nouvelles.

Tant que l'Espagne demeura rigoureusement attachée à ses anciennes maximes pour son commerce avec l'Amérique, elle craignoit si fort d'ouvrir une route à quelque commerce illicite dans ses colonies, qu'elle s'interdit à elle-même presque toute communication avec elles, excepté celle de ces flottes annuelles. Il n'y avoit aucun moyen de correspondance pour les affaires publiques ou particulieres entre la métropole & ses établissemens en Amérique. Faute de ce secours nécessaire, les opérations de l'état, ainsi que les négociations des particuliers, étoient languissantes ou mal dirigées, & l'Espagne recevoit souvent des étrangers les premieres nouvelles des évenemens les plus intéressans survenus dans ses propres colonies. Néanmoins quelque sensible que fût ce défaut dans sa politique, quelque facile qu'en fût le remede, les monarques espagnols négligoient de l'appliquer par une suite de leur soin jaloux à conserver un commerce exclusif. Enfin Charles III surmonta ces considérations qui avoient retenu ses prédécesseurs, & établit en 1764 des paquebots pour être expédiés tous les premiers jours de chaque mois de la Corogne à la Havane ou à Porto-Rico. Les lettres passent de là sur des bâtimens légers à la Vera-Cruz & à Porto-Belo, & ensuite elles circulent par la poste dans les royaumes de Terre-Ferme, de Grenade, du Pérou & de la Nouvelle-

Etablissemens des paquebots réguliers.

Eſpagne. D'autres paquebots font voile auſſi régulièrement une fois tous les deux mois à Rio de la Plata, pour la commodité des provinces qui ſont à l'eſt des Andes. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à établir une correſpondance sûre & prompte à travers toutes les vaſtes poſſeſſions de l'Eſpagne, correſpondance également avantageuſe à l'intérêt de la politique & au commerce du royaume (1). A ce nouvel arrangement s'eſt joint d'abord un nouveau moyen d'étendre le commerce. Chacun des paquebots, qui ſont des bâtimens d'une charge aſſez conſidérable, peut faire une demi cargaiſon des marchandiſes du crû de l'Eſpagne les plus deſirées dans les ports pour leſquels il eſt deſtiné, & en retour il lui eſt permis d'apporter à la Corogne une égale quantité des productions de l'Amérique (2). On peut regarder ces établiſſemens comme le premier adouciſſement à ces loix rigides qui bornoient à un ſeul port le commerce du nouveau monde, & le premier pas vers l'admiſſion du reſte du royaume à ce commerce.

Liberté du commerce accordée à différentes provinces.

Il fut bientôt ſuivi d'un autre plus déciſif. Charles III ouvrit en 1765 à tous ſes ſujets en Eſpagne le commerce des iſles du Vent, Cuba, Hiſpaniola, Porto-Rico, la Marguerite & la Trinité. Il leur permit

(1) Ponz *Viag. de Eſpagna*, *VI*, Prol. p. 15, pop. p. 31.

(2) *Append. II, á la Educ...*

de faire voile de certains ports pour les lieux ſpécifiés dans l'édit, dans telle ſaiſon & avec telle cargaiſon qu'il jugeroient à propos, ſans autre formalité qu'une ſimple acquit de la douane du lieu d'où ils partiroient. Il les déchargea de cette foule de droits onéreux établis ſur les marchandiſes exportées en Amérique, en y ſubſtituant un droit modéré de ſix pour cent à la ſortie d'Eſpagne ; il leur laiſſa le choix du port où ils croiroient à leur retour trouver la vente la plus avantageuſe pour y décharger leur cargaiſon en payant les droits ordinaires. Ce privilege qui renverſa toutes les barrieres dont la politique jalouſe de l'Eſpagne s'étoit efforcée pendant deux ſiecles & demi d'environner ſon commerce avec le nouveau monde, fut bientôt après étendu à la Louiſiane & aux provinces de Yucatan & de Campêche (1).

Ses heureux effets.

La ſageſſe de cette innovation, qu'on peut regarder comme le plus noble effort de la légiſlation eſpagnole, s'eſt manifeſtée par ſes effets. Avant l'édit en faveur de la liberté du commerce, l'Eſpagne tiroit à peine quelque bénéfice de ſes colonies négligées, Hiſpaniola, Porto-Rico, la Marguerite & la Trinité. Son commerce avec Cuba étoit peu de choſe, & celui de Yucatan & de Campêche étoit preſqu'entiérement envahi par les interlopes. Mais dès que la liberté générale fut accordée,

(1) *Append. II, à la éduc. pop.* 37-54-91.

le commerce de ces provinces se ranima & s'accrut avec une rapidité dont il y a peu d'exemple dans l'histoire des nations. En moins de dix ans le commerce de Cuba s'est plus que triplé. Dans les établissemens même où il falloit les plus grands efforts pour réveiller l'industrie languissante, le commerce a doublé. On compte que le nombre des vaisseaux employés dans le commerce libre est déjà si considérable, que leur charge excéde celle des gallions & de la flotte dans l'époque la plus heureuse de leur commerce. Les avantages de cette disposition ne sont pas concentrés entre les mains de quelques marchands établis dans un port privilégié : ils se répandent dans toutes les provinces du royaume, & ce nouveau débouché pour les productions encouragera inévitablement l'industrie des cultivateurs & des artisans. Le royaume ne gagne pas seulement sur ses exportations ; il profite également sur ce qu'il reçoit en retour, & il acquiert l'espoir de pourvoir bientôt par lui-même aux besoins d'une vaste consommation, par laquelle il dépendoit auparavant des étrangers. La consommation du sucre est peut-être aussi considérable en Espagne, eu égard au nombre de ses habitans, qu'en aucun royaume de l'Europe. Cependant, quoique maîtresse des contrées du nouveau monde dont le climat & le sol conviennent le mieux à la culture de cette plante ; quoique celles des

cannes à fucre eût été autrefois confidérable dans le royaume de Grenade ; telle a été la fuite funefte de fes inftitutions en Amérique & le poids des taxes mifes en Europe fur cette denrée, que l'Efpagne a prefqu'entiérement perdu cette branche d'induftrie qui a enrichi les autres nations. Les Efpagnols étoient obligés d'acheter des étrangers cette marchandife, devenue un objet de premiere néceffité en Europe, & ils avoient le défagrement de fe voir tous les ans dépouillés de fommes immenfes pour ce feul article (1). Mais fi l'efprit national, ranimé par la liberté du commerce, perfevere dans fes efforts avec la même vigueur, la culture du fucre à Cuba & à Porto-Rico peut augmenter au point d'être en peu d'années proportionnée aux befoins du royaume.

Liberté du commerce entre les colonies.

L'Efpagne inftruite par l'expérience de tout ce qu'elle gagnoit en fe relâchant de la rigueur des anciennes loix relatives au commerce de la métropole avec fes colonies, crut devoir ouvrir entr'elles une communication libre. Par une fuite des maximes jaloufes de l'ancien fyftême, toute correfpondance entre les différentes provinces fituées dans les mers du fud étoit défendue fous les peines les plus féveres. Quoique chacune d'elles eût des productions particulieres dont l'échange réciproque eût ajouté à leurs jouiffances mutuel-

(1) Uftaritz, c. 94.

les, & peut-être facilité les progrès de leur induſtrie, le conſeil des Indes deſiroit ſi fort qu'elles ne pourvuſſent à leurs beſoins que par le moyen des flottes annuelles de l'Europe, que pour être en sûreté ſur ce point, il interdit par des loix cruelles & tyranniques aux Eſpagnols du Pérou, de la nouvelle Eſpagne, de Guatimala & du nouveau royaume de Grenade, une correſpondance entr'eux qui tendoit manifeſtement à leur proſpérité mutuelle. De toute cette foule de prohibitions imaginées en Eſpagne pour aſſurer le commerce excluſif de ſes établiſſemens d'Amérique, il n'y en a peut-être aucune de plus injuſte; aucune qui paroiſſe avoir été plus vivement ſentie, ou qui ait produit des effets plus funeſtes. Cette tyrannie a ceſſé enfin. Charles III a publié en 1774 un édit, par lequel il accorde aux quatre grandes provinces dont je viens de parler, la liberté de commencer entr'elles (1). On ne peut encore apprécier par l'expérience quels ſeront les effets de cette communication ouverte entre des contrées deſtinées par leur ſituation à un commerce réciproque; mais ces effets ne peuvent manquer d'être très-ſalutaires. Les motifs de cette conceſſion ne ſont pas moins louables que le principe ſur lequel elle eſt fon-

(1) *Real cedula. Mſ. entre les mains de l'auteur.* Ponz-Viaz, *de Eſpagna*, *Vi prologo*, *p.* 2. Voyez la NOTE XCVII.

dée

dée eſt juſte. Ils font connoître les progrès qu'a faits en Eſpagne l'eſprit public, bien ſupérieur aujourd'hui à ces préjugés & à ces miſérables maximes ſur leſquelles furent d'abord fondés ſon ſyſtême de commerce & l'adminiſtration de ſes colonies.

Nouveaux réglemens relatifs à l'adminiſtration des colonies.

En même tems que l'Eſpagne s'eſt appliquée à introduire dans le ſyſtême de ſon commerce en Amérique des réglemens dirigés par des vues de politique plus grandes & plus juſtes, elle n'a pas négligé l'adminiſtration intérieure de ſes colonies. Il n'y avoit que trop d'objets à réformer ou à perfectionner, & dom Joſeph Galvez, actuellement chargé en Eſpagne du département des affaires de l'Inde, a eu toutes les facilités non-ſeulement d'obſerver les vices & les abus de l'adminiſtration politique des colonies, mais encore d'en découvrir ſes ſources. Après avoir été employé ſept ans dans le nouveau monde, chargé d'une commiſſion extraordinaire, & avec les pouvoirs les plus étendus comme inſpecteur de la nouvelle Eſpagne; après avoir parcouru en perſonne les provinces éloignées de Cinaloa, de Sonora & de Californie; après y avoir fait pluſieurs changemens importans dans le gouvernement & dans la finance; il commença ſon miniſtere par une réforme générale des tribunaux de juſtice en Amérique.

Réforme des cours de juſtice.

Par une ſuite des progrès de la population & de la richeſſe des colonies, les cours d'audience

étoient tellement surchargées d'affaires, que le nombre des juges dont elles étoient originairement composées lui parut très-disproportionné à l'étendue des fonctions & des devoirs de leurs charges, & leurs salaires fort inférieurs à la dignité de leur état. Pour remédier à ces deux inconvéniens, il a obtenu un édit du roi portant établissement d'un plus grand nombre de juges dans chaque cour d'audience, avec des pouvoirs plus amples & des appointemens plus considérables (1).

Nouvelle distribution des gouvernemens.

L'Espagne doit encore à cet habile ministre une nouvelle distribution des gouvernemens dans ses provinces d'Amérique. Malgré l'établissement d'une troisieme vice-royauté dans le nouveau royaume de Grenade ; l'étendue des domaines d'Espagne dans le nouveau monde est si prodigieuse, que plusieurs des provinces sujettes à la jurisdiction de chacun des vice-rois étoit à une si énorme distance de leur résidence, que ni leurs soins, ni leur autorité ne pouvoient y atteindre. Quelques-unes des provinces soumises au vice-roi de la nouvelle Espagne sont à plus de deux mille milles de Mexico. Il y a des contrées dans le ressort du vice-roi du Pérou encore plus éloignés de Lima. A peine peut-on dire que les peuples de ces districts éloignés tirent quelque avantage du gouvernement civil. Souvent opprimés par des ministres subalternes. Ils aiment mieux souf-

[1] Gazette de Madrid 19 Mars 1776.

frir en silence que de s'exposer aux embarras & aux frais énormes d'un voyage à des capitales éloignées, d'où ils peuvent attendre seulement quelque justice. Pour apporter quelque remede à ce mal, on a érigé une quatrieme vice-royauté à Rio de la Plata, dont la jurisdiction s'étend sur les provinces de Rio de la Plata, Buenos-Ayres, Paraguai, Tucuman, Potosi, Santa-Cruz de la Sierras, Charcas, & sur les deux villes de Mendoza & Saint-Juan. Il résulte deux avantages de cette sage disposition. On remédie aux maux causés par la situation éloignée de ces provinces, depuis long-tems sentis, depuis long-tems l'objet de plaintes inutiles. Les contrées les plus éloignées de Lima sont distraites de la vice-royauté du Pérou, & réunies sous un gouverneur, dont la résidence établie à Buenos-Ayres sera plus accessible. Le commerce de contrebande avec les Portugais, devenu assez considérable pour intercepter entiérement l'exportation des marchandises d'Espagne dans ses colonies méridionales, pourra être plus efficacement & plus facilement réprimé, lorsque le suprême magistrat, placé à portée des lieux où il se fait, en verra de ses propres yeux les progrès & les effets. Dom Pedro de Cévallos, qui a été élevé à cette nouvelle dignité, avec des appointemens égaux à ceux des autres vice-rois, connoît parfaitement bien l'état & les intérêts des contrées qui lui sont

Nouvelle vice-royauté à Rio de la Plata.

confiées, & où il a servi long-tems & avec distinction.

Au moyen de ce démembrement & de celui qui a eu lieu lors de l'érection de la vice-royauté du nouveau royaume de Grenade, les deux tiers à-peu-près du territoire originairement soumis aux vice-rois du Pérou, sont distrait de leur jurisdiction.

Nouveau gouvernement dans les provinces de Sonora, &c.

On a aussi circonscrit, avec non moins de sagesse & de discernement, les bornes de la vice-royauté de la nouvelle-Espagne. On a formé un gouvernement séparé de quatre de ses provinces les plus éloignées, Sonora, Cinaloa, la Californie & la nouvelle Navarre. Le chevalier de Croix, à qui le gouvernement en est confié, n'a ni le titre, ni les appointemens de vice-roi; mais sa jurisdiction & son autorité sont l'une & l'autre indépendantes de la vice-royauté de la nouvelle Espagne. L'établissement de ce dernier gouvernement semble avoir eu pour cause non seulement l'éloignement de ces provinces d'avec Mexico, mais encore les dernieres découvertes qui y ont été faites, & dont j'ai déjà parlé (1). Des contrées qui renfermoient autant de richesses, & qui deviendront probablement d'une grande importance, exigeoient l'inspection immédiate d'un gouverneur à qui elles fussent spécialement confiées. Comme par toutes les considérations de devoir, d'intérêt & d'amour propre, ces nou-

[1] Liv. 7, *p.* 119, *&c.*

veaux gouverneurs doivent encourager tout ce qui tendra à faire régner l'opulence & le bonheur dans les provinces dont ils sont chargés, les heureux effets de cette nouvelle combinaison doivent être très-sensibles. Plusieurs districts de l'Amérique, ci-devant foibles & languissans, comme le sont ordinairement les provinces placées aux extrêmités d'un empire trop vaste, reprendront de la vigueur & de l'activité dès qu'elles seront à la portée du pouvoir, & en état de se ressentir de son influence encourageante.

Tentatives pour réformer l'administration intérieure.

Tels ont été les progrès des réglemens de la maison de Bourbon, depuis qu'elle est parvenue au trône d'Espagne. C'est ainsi que ses vues se sont progressivement étendues rélativement au commerce & au gouvernement des colonies américaines. Son attention ne s'est pas bornée aux parties les plus éloignées de son empire; elle n'a pas négligé ce qui étoit encore plus important, la réforme des erreurs & des vices de l'administration intérieure en Europe. Instruite des causes auxquelles on devoit attribuer la décadence de l'ancienne prospérité de l'Espagne, elle s'est particuliérement appliquée à ranimer l'esprit d'industrie parmi ses sujets, à mettre les manufactures en état, soit par leur étendue, soit par leur perfection, de subvenir de leur propre fonds aux besoins de l'Amérique, afin d'exclure les étrangers d'un commerce dont ils se rendroient maîtres au préjudice

du royaume. Elle s'eſt efforcée de parvenir à ce but par différents édits publiés depuis la paix d'Utrecht. Elle a accordé des primes pour l'encouragement de quelques branches d'induſtrie ; elle a diminué les droits ſur d'autres ; elle a prohibé ou chargé d'impôts les articles des manufactures étrangeres qui pouvoient entrer en concurrence avec celles de ſes ſujets ; elle a inſtitué des ſociétés pour la perfection du commerce & de l'agriculture ; elle a répandu des colonies de cultivateurs ſur quelques parties de l'Eſpagne en friche, & diviſé entr'eux de vaſtes portions de terre ; en un mot, elle a eu recours à tous les moyens que peuvent ſuggérer d'un côté la prudence & la ſageſſe, & de l'autre, la jalouſie, pour ranimer l'induſtrie dans ſes états, & mettre obſtacle à celle des autres nations. Il n'eſt pas de mon reſſort d'entrer dans les détails de ce nouveau plan, ni d'en diſcuter les avantages & les inconvéniens. C'eſt l'effort le plus difficile de la légiſlation ; c'eſt l'entrepriſe la plus douteuſe de la politique que de tenter de ranimer l'eſprit d'induſtrie lorſqu'il eſt déchu, ou de l'introduire lorſqu'il n'exiſte pas. Les nations déjà en poſſeſſion d'un commerce étendu entrent en concurrence avec tant d'avantage, ſoit par les grands capitaux de leurs négocians, ſoit par l'adreſſe de leurs manufacturiers, ſoit enfin par l'habileté que leur donnent l'habitude

des affaires, que l'état qui tend à la rivalité ou à la supériorité doit s'attendre à beaucoup de difficultés & se résoudre à des progrès très-lents. Si l'on compare les productions de l'industrie espagnole actuelle à celles qu'on a vues sous les derniers rois de la maison d'Autriche, les progrès de l'Espagne paroîtront considérables, & suffiront pour allarmer la jalousie & exciter les efforts des nations aujourd'hui en possession du commerce lucratif que les Espagnols cherchent à leur enlever. Une circonstance sur-tout doit contribuer à fixer l'attention des autres puissances de l'Europe sur ces opérations de l'Espagne : c'est qu'elles ne sont pas seulement le fruit de la sagesse de la cour & de ses ministres ; l'esprit national semble seconder la prévoyance du monarque & en augmenter les effets. Les idées de la nation se sont agrandies non seulement sur le commerce, mais encore sur l'administration intérieure. Tous les auteurs récens reconnoissent dans ces deux branches de gouvernement les vices que leurs ancêtres n'ont pas avoués par orgueil, ou n'ont pas apperçu par ignorance (1). Mais après tout ce que les Espagnols ont fait, il leur reste encore beaucoup à faire. Avant que l'industrie & les manufactures recouvrent une certaine activité, il faut abolir beaucoup de mauvaises institutions, beaucoup d'abus que le

(1) Voyez la NOTE XCVIII.

tems & l'habitude ont profondément enracinés, & pour ainsi dire, incorporés avec le systême d'administration & de finance de l'Espagne.

Commerce de contrebande.

Les réglemens du commerce de l'Espagne avec ses colonies sont trop rigoureux encore & trop systématiques pour avoir une parfaite exécution. La législation, en chargeant le commerce d'impôts trop onéreux, ou en le gênant par des restrictions trop séveres, manque son but; & dans la réalité elle ne fait que multiplier les appâts offerts à la contravention, & donner au commerce frauduleux l'encouragement d'un gain plus considérable. Les Espagnols, soit en Europe, soit en Amérique, bornés par la jalousie à leur commerce mutuel, ou opprimés par les exactions du gouvernement, sont continuellement occupés à trouver les moyens d'éluder les édits; la sagacité & l'activité de l'intérêt leur en inspirent sans cesse de nouveaux & d'efficaces, que la prudence du gouvernement ne peut prévoir. Cet esprit d'opposition aux loix pénétre dans toutes les branches du commerce de l'Espagne avec l'Amérique & dans toutes les parties de l'administration. Les officiers même destinés à reprimer la contrebande sont les premiers à la favoriser; & les institutions consacrées à la dénoncer & à la punir sont les canaux par où elle passe. On suppose que les divers artifices employés pour frauder le roi le

privent de plus de la moitié du revenu qu'il devroit tirer de l'Amérique (1) ; & tant qu'il y aura un si grand nombre de personnes intéressées à tenir ces artifices secrets, la connoissance n'en parviendra jamais jusqu'au trône. « Combien d'ordonnances, » dit Corita, combien d'instructions, com-
» bien de lettres notre souverain n'envoie-
» t-il pas pour corriger les abus, & com-
» bien on en fait peu de cas ! combien
» on en tire peu de fruit ! Cette vieille
» maxime me paroît juste : là où il y a
» beaucoup de médecins & de remedes, il
» n'y a pas de santé ; là où il y a beau-
» coup de loix & de juges, il n'y a pas
» de justice. Nous avons des vice-rois, des
» présidens, des gouverneurs, des oydors,
» des corrégidors, des alcades & des mil-
» liers d'alguafils de tous côtés, & mal-
» gré cela les abus se multiplient (2) ». Le tems a augmenté les maux que cet écrivain déploroit déjà sous le regne de Philippe II. Un Esprit de corruption a infecté toutes les colonies de l'Espagne en Amérique. Des hommes placés à une distance considérable du centre de l'administration, avides des richesses, & d'autant plus impatiens de les acquérir qu'elles sont le moyen de les tirer promptement de provinces éloignées & mal-saines où ils se regardent comme exilés, attirés par des occasions

(1) Solorz, *de ind. jure II*, *Lib V.*
(2) Manuscr. *entre les mains de l'auteur.*

séduisantes & irrésistibles, séduits enfin par l'exemple de ceux qui les environnent, se relâchent insensiblement des sentimens de l'honneur & du devoir. Comme particuliers ils se livrent à la plus grande dissolution ; comme hommes publics ils oublient ce qu'ils doivent à leur souverain & à leur patrie.

Commerce entre la nouvelle Espagne & les Philippines.

Avant de finir ce tableau du commerce de l'Espagne en Amérique, il me reste à parler d'une de ses branches qui, quoique détachée, est de quelqu'importance. Philippe II, dès le commencement de son regne, forma le projet d'établir une colonie dans les isles Philippines, qu'on avoit négligées depuis leur découverte (1); & il y envoya un armement de la nouvelle Espagne (2). On choisit Manille, dans l'isle de Luçon, pour la capitale de cet établissement. Il s'établit de là une correspondance de commerce assez active avec les Chinois, & ce peuple industrieux, attiré par l'espoir du gain, vint en foule peupler les Philippines sous la protection de l'Espagne. Ils apporterent dans la colonie une si grande quantité de toutes les especes de productions du sol & des manufactures de l'Orient, qu'elle fut en état d'ouvrir un commerce avec l'Amérique par une navigation de côte à côte, la plus étendue qui se fasse sur le globe. Dans l'enfance de

[1] Liv. 5, *p.* 251, *&c.*
[2] Torquem. 1, *Lib.* *V*, *c.* 14.

ce commerce il se faisoit par Callao sur la côte du Pérou, mais l'expérience ayant fait appercevoir plusieurs inconvéniens à suivre cette route; l'entrepôt de ce commerce entre l'Orient & l'Occident fut transporté de Callao à Acapulco, sur la côte de la nouvelle Espagne.

Après avoir subi plusieurs changemens, il a reçu enfin une forme réguliere. Tous les ans il part d'Acapulco un ou deux vaisseaux qui peuvent porter jusqu'à cinq cent mille pesos d'argent (1), mais qui ont rarement à bord d'autres objets de quelque valeur. Ils rapportent en échange des épices, des drogues, des porcelaines de la Chine & du Japon, des toiles de coton & d'autres toiles des Indes, des mousselines, des soieries, & tous les divers objets précieux que l'Orient produit, & qu'il doit à l'excellence de son climat ou à l'industrie de ses habitans. Depuis long-tems les négocians du Pérou avoient part à ce commerce, & pouvoient envoyer tous les ans un vaisseau à Acapulco, pour y attendre l'arrivée de ceux de Manille, & prendre une portion des marchandises qu'ils emportoient. A la fin les Péruviens ont été exclus par les édits les plus rigoureux, & toutes les marchandises de l'Orient sont réservées pour la consommation de la nouvelle Espagne.

Ce privilege procure aux habitans de

[1] Recopil. *Lib. IX, c.* 45, 6.

cette contrée des avantages inconnus aux autres colonies espagnoles. Les manufactures de l'Orient sont non-seulement mieux appropriées à un climat chaud, & plus éclatantes que celles de l'Europe ; elles ont encore l'avantage d'être moins cheres ; en même tems les profits qu'on y fait sont assez considérables pour enrichir tous ceux qui les transportent de Manille, ou qui les vendent dans la nouvelle Espagne. Comme l'intérêt de l'acheteur & du vendeur concourent en faveur de cette branche de commerce, il s'étend en dépit des réglemens imaginés par l'inquiéte jalousie pour lui donner des bornes. Avec les marchandises dont les loix autorisent l'importation il passe un immense quantité de celles de l'Inde dans les marchés de la nouvelle Espagne (1), & lorsque la flotte arrive à la Vera-Cruz, elle trouve souvent les besoins du peuple déjà satisfaits par des marchandises mieux assorties & à meilleur compte.

Dans les dispositions du commerce de l'Esgagne il n'y a rien de plus inexplicable que la tolérance de ce commerce entre la nouvelle Espagne & les Philippines, rien qui répugne davantage à la maxime fondamentale de tenir les colonies dans une perpétuelle dépendance de la métropole, en prohibant toute espece de moyen de commercer qui pourroit leur inspirer l'i-

[2] Voyez la NOTE XCIX.

dée de suppléer à leurs besoins par une autre voie. Cette permission paroîtra encore plus extraordinaire si l'on considére que l'Espagne n'a point elle-même de commerce direct avec les Philippines, & qu'ainsi elle accorde à une de ses colonies en Amérique un privilege qu'elle refuse à ses sujets en Europe. Il est problable que les colons qui peuplerent d'abord les Philippines, ayant été envoyés de la nouvelle Espagne entreprirent ce commerce avec une contrée qu'ils regardoient en quelque sorte comme leur mere-patrie, avant que la cour de Madrid en connût les conséquences, ou sût l'empêcher par des réglemens. On a fait plusieurs remontrances contre ce commerce comme préjudiciable à l'Espagne, en ce qu'il porte dans un autre canal une grande partie des richesses qui devroient circuler dans le royaume; en ce qu'il tend à nourrir dans les colonies un esprit d'indépendance, & à encourager des fraudes multipliées dont il est impossible de se garantir dans des opérations qui s'exécutent si loin de l'inspection du gouvernement. Mais comme ii faut toute la sagesse & toute la vigueur de la politique pour abolir une pratique appuyée de l'intérêt du plus grand nombre, autorisée & consacrée par le tems, le commerce entre Acapulco & Manille semble être toujours aussi actif qu'il l'ait jamais été; & peut être regardé comme la principale cause du lu-

xe qui regne dans cette partie des domaines espagnols.

Revenu public de l'Amérique.

Malgré cette corruption générale des colonies, malgré toutes les diminutions qu'apportent au revenu des rois d'Espagne & le commerce interlope des étrangers, & les fraudes même de leurs propres sujets, ils n'en tirent pas moins des sommes immenses de leurs domaines en Amérique. Elles sont le produit de différentes impositions qu'on peut diviser en trois classes principales. La premiere renferme ce qu'on paie au roi, comme souverain ou seigneur suzerain du nouveau monde. Tels sont les droits sur l'or & l'argent extraits des mines & le tribut levé sur les Indiens; les Espagnols appellent le premier, *droit de seigneurie*, & le second, *droit de vassalité*. La seconde comprend cette foule de droits sur le commerce, qui le suivent & l'oppriment dans tous les canaux par où il passe, depuis les plus grandes entreprises du négociant en gros, jusqu'au plus petit trafic du marchand en détail. La troisieme est composée de ce qui revient au roi comme chef de l'église & administrateur des fonds ecclésiastiques dans le nouveau monde: en conséquence il reçoit les prémices, les annates & d'autres revenus attribués à l'église & levés par la chambre apostolique en Europe; il jouit aussi du bénéfice de la vente de la bulle de la croisade. Cette bulle publiée tous les ans renferme une ab-

folution pour les fautes paffées, & entr'autres priviléges, la permiffion de faire gras pendant le carême & aux jours maigres. Les moines employés à la diftribution de cette bulle, exaltent fa vertu avec toute la ferveur de l'éloquence animée par l'intérêt ; le peuple ignorant & crédule y croit aveuglément, & tout habitant, efpagnol, créole ou métis, s'empreffe d'acheter, au prix fixé par le gouvernement, une bulle qu'il croit effentielle à fon falut (1).

Il eft prefqu'impoffible de déterminer avec précifion à quelle fomme montent toutes ces différentes branches de revenu. L'étendue des domaines efpagnols en Amérique, la jaloufie du gouvernement qui les rend inacceffibles aux étrangers, le filence myftérieux que les Efpagnols ont coutume d'obferver fur tout ce qui regarde l'état intérieur de leurs colonies, tout cela concourt à jetter fur cette matiere un voile qu'il n'eft pas facile de lever. Mais on vient de publier un détail, qui paroît auffi exact qu'il eft curieux, du revenu royal dans la nouvelle Efpagne ; d'où l'on peut fe former une idée de celui des autres provinces : felon ce détail ; la couronne ne tire pas plus de vingt-deux millions cinq cent mille livres tournois de toutes les branches d'impofition dans la nouvelle Efpagne, dont il faut déduire la moitié pour les frais de

(1) Voyez la NOTE C.

l'administration de la province (1). Il est probable que le Pérou en rend autant ; & en supposant que les autres provinces de l'Amérique, y compris les isles, fournissent un tiers de cette valeur, nous ne nous écarterons pas trop de la vérité, en concluant que le revenu de l'Espagne, levé en Amérique, n'excède pas trente millions sept cent mille livres tournois. Ce compte est bien éloigné des sommes immenses auxquelles on a quelquefois porté ce revenu d'après des suppositions & des conjectures (2). Il y a néanmoins en ceci une chose remarquable, c'est que l'Espagne & le Portugal sont les seules puissances en Europe, qui tirent de leurs colonies un revenu direct ; de maniere qu'elles supportent leur part des dépenses générales du gouvernement. Tout l'avantage qui revient aux autres nations de leurs possessions en Amérique, c'est de jouir exclusivement du commerce qui s'y fait ; au-lieu qu'indépendamment de cela l'Espagne a su faire contribuer ses colonies à l'accroissement du pouvoir de l'état & au partage proportionnel des charges de la communauté, en retour de la protection qu'elle leur accorde.

Ce que je viens de présenter comme formant le revenu de l'Espagne en Amérique,

[1] Voyez la NOTE CI.
(2) Voyez la NOTE CII.

n'eſt que le produit des impoſitions, & cela eſt bien loin de compoſer tout ce qui revient au roi de ſes domaines du nouveau monde. Les droits onéreux établis ſur les marchandiſes exportées d'Eſpagne en Amérique (1), & ceux qui paient celles qui ſont renvoyées en échange en Europe ; la taxe ſur les Negres eſclaves dont l'Afrique fournit le nouveau monde, & pluſieurs autres petites branches de finance, verſent dans le tréſor des ſommes conſidérables dont il n'eſt pas poſſible de déterminer la valeur.

Mais ſi le revenu que l'Eſpagne tire de l'Amérique eſt conſidérable, les dépenſes de l'adminiſtration de ſes colonies y ſont proportionnées. Dans tous les départemens de police intérieure & de finance, l'Eſpagne a adopté un ſyſtême plus compliqué, plus embarraſſé de tribunaux & d'officiers, qu'aucun état de l'Europe, dont le ſouverain poſſede une puiſſance équivalente. Cet eſprit de jalouſie qu'elle porte dans l'adminiſtration de ſes établiſſemens en Amérique & ſes efforts pour prévenir la fraude dans des provinces ſi éloignées de ſon inſpection, l'ont engagée à multiplier les tribunaux & les agens de toute eſpece avec une attention encore plus ſcrupuleuſe. Dans un pays où les dépenſes de néceſſité ſont conſidérables, les ſa-

Dépenſe de l'adminiſtration.

[1] Voyez la NOTE CIII.

laires de ceux qui ſont employés pour le ſervice de l'état doivent être proportionnés, & charger le revenu d'un immenſe fardeau.

Le faſte du gouvernement doit encore augmenter le poids de ces charges. Les vice-rois du Mexique & du nouveau royaume de Grenade, repréſentant la perſonne du ſouverain parmi des peuples amoureux de l'oſtentation, traînent après eux toute la pompe des rois. Leur cour eſt compoſée ſur le modele de celle de Madrid ; ils ont des gardes à pied & à cheval, une maiſon dans les formes, un nombreux domeſtique, & toute les marques du pouvoir, à un degré de ſplendeur capable de faire oublier qu'ils ne jouiſſent après tout que d'une autorité précaire. La couronne fournit à toutes ces dépenſes, néceſſaires à l'ordre extérieur & conſtant du gouvernement ; les vice-rois ont d'ailleurs des appointemens particuliers proportionnés à la dignité & à l'élévation de leur place. Le ſalaire fixé par la loi eſt, à la vérité, très-médiocre ; celui du vice-roi du Pérou n'eſt que de trente mille ducats, & celui du vice-roi du Mexique de vingt mille (1). Il a été porté en dernier lieu juſqu'à quarante mille ducats.

Mais ces ſalaires ne conſtituent qu'une petite partie de leur revenu. L'exercice d'une autorité abſolue dans toutes les par-

[1] Recopil. *Lib. III*, tit. 3, c. 72.

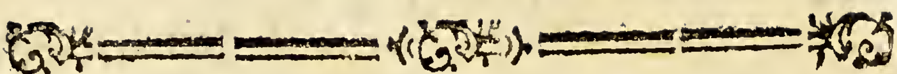
ties du gouvernement & le pouvoir de disposer de plusieurs charges lucratives, leur procurent une foule d'occasion d'accumuler des richesses. A ces émolumens, qu'on peut regarder comme approuvés & légitimes, ils ajoutent souvent des sommes immenses par des exactions qu'il n'est ni facile de découvrir, ni possible de réprimer ; dans des contrées si éloignées du siege du gouvernement. Un vice-roi, en se réservant exclusivement quelques branches de commerce, en s'intéressant dans d'autres, en favorisant les fraudes des marchands, peut se faire un revenu annuel dont on n'a pas d'idée en Europe (1). J'ai appris qu'un vice-roi avoit tiré soixante mille pesos d'un seul article des présens ordinaires qu'on lui fait le jour de l'anniversaire de sa naissance, qui est toujours observé comme une grande fête. Selon une expression espagnole, les revenus légitimes d'un vice-roi sont connus ; ses profits réels dépendent des occasions & de sa conscience. En conséquence les rois d'Espagne, comme je l'ai déjà observé, ne donnent la commission de vice-roi que pour peu d'années, mais cela même rend souvent ces officiers plus avides ; & ils n'en travaillent qu'avec plus d'ardeur & d'adresse à profiter de tous les instans d'une autorité qu'ils savent bientôt finir ; & quelque courte

[1] Recopil. *Lib. III*, tit. 3, c. 72. Voyez la NOTE CIV.

qu'en ſoit la durée, elle ſuffit ordinairement à réparer une fortune délabrée, où à en créer une nouvelle. Mais au-milieu même d'une épreuve auſſi forte pour la fragilité humaine, on a des exemples d'une vertu intacte. Le marquis de Croix quitta en 1772 la vice-royauté de la nouvelle Eſpagne, après l'avoir exercée avec une intégrité généralement reconnue, & rapporta dans ſa patrie, au-lieu d'immenſes richeſſes, l'admiration & les applaudiſſemens d'un peuple reconnoiſſant, que ſon gouvernement avoit rendu heureux.

Fin du Livre huitieme.





NOTES

ET ECLAIRCISSEMENS.



NOTE XXIX, *pag.* 2.

EN traçant les progrès des armes espagnoles dans la nouvelle Espagne, nous avons suivi Cortès lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations; mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains & respectables.

C'est François Xerès, sécrétaire de Pizarre, qui nous a donné la premiere relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple & naïf, qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533; car l'auteur retourna en Espagne en 1534, & fit imprimer, immédiatement après son arrivée, sa courte histoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Dom Pedro Sancho, officier qui servit sous Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit en Italien par Ramusio, & inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fût jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter la plus grande foi à tout ce que ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre; mais les Espagnols étoient restés si

peu de tems au Pérou, lorſqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu ſi peu de communication avec les habitans, qu'ils n'avoient qu'une connoiſſance fort bornée des mœurs & d'uſages de ce peuple.

L'hiſtorien contemporain qui vient enſuite eſt Pierre Cieza de Leon, qui publia ſa chronique du Pérou, à Séville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il ſe propoſoit par la diviſion générale de ſon ouvrage, ç'auroit été l'hiſtoire la plus complette qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. Il étoit très en état de l'exécuter, ayant ſervi pendant dix-ſept ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plûpart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une deſcription du Pérou & de la plûpart des provinces adjacentes, avec un détail hiſtorique des mœurs & des uſages des Naturels des pays, écrite avec ſi peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de ſon ouvrage.

Cette perte eſt amplement réparée par dom Auguſtin Zarate, qui en 1555. publia ſon *Hiſtoria del deſcubrimiento y conqueſta de la provincia del Peru.* Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation, & avoit été employé au Pérou en qualité de contrôleur général du revenu public. Son hiſtoire, tant par le ſujet que par la maniere dont elle eſt écrite, eſt un livre fort eſtimable; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir obſervé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens, ſon témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, dom Diego Fernandès publia ſon

histoire du Pérou, dont le seul objet est de rapporter les divisions & les guerres civiles des Espagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoissance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle; que d'ailleurs il possédoit un jugement sain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des historiens les plus distingués par l'exactitude de leurs recherches & par leur discernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilasso de la Vega, inca, est celui qu'on peut regarder comme le dernier historien contemporain de la conquête du Pérou; car quoique la premiere partie de son ouvrage, intitulé *Comentarios reales del origen de los Incas reies del Peru*, ne fut publiée qu'en 1609, soixante-seize ans après la mort d'Atahualpa le dernier empereur; cependant comme il étoit né au Pérou d'un officier de distinction & d'une *caya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autorisoit à prendre le titre d'*inca*; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des incas, & qu'il étoit instruit des traditions de ses compatriotes, son autorité est fort estimée, & souvent même préférée à celle de tous les autres historiens. Cependant on ne peut regarder son ouvrage que comme un commentaire des écrivains espagnols qui ont traité de l'histoire du Pérou, composé de citations prises des auteurs dont j'ai parlé. C'est l'idée qu'il en donne lui-même, *Liv. I*, *c.* 10. Ce n'est pas seulement dans le récit des faits qu'il les suit servilement; mais il ne paroît pas mieux instruit qu'eux en expliquant les institutions & les cérémonies de ses ancêtres. L'explication qu'il

donne des quipos eſt à-peu-près la même que celle d'Acoſta. Il ne cite aucun exemple de la poéſie de Péruviens, ſi ce n'eſt le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers miſſionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *Lib. II*, *c.* 15. Au reſte, ce ſeroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'inca le moindre ordre & le jugement néceſſaire pour diſtinguer ce qui n'eſt que fabuleux d'avec ce qui eſt probable ou vrai. Malgré tous ces défauts ſon ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ſes compatriotes. La connoiſſance qu'il avoit de la langue péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains eſpagnols, & il y a inſéré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés, & qui ſe ſont perdus.

NOTE XXX, *pag.* 8.

On pourra ſe former une idée des peines qu'ils eurent à ſouffrir & de l'inſalubrité des pays qu'ils parcoururent, par la mortalité extraordinaire qui regna parmi eux. Pizarre conduiſit avec lui cent douze hommes & Almagro ſoixante-dix ; il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée ; preſque tous périrent de maladie ; *Xères*, *p.* 80.

NOTE XXXI, *pag.* 11.

Cette iſle, dit Herrera, eſt ſi déſagréable par l'intemperie de ſon climat, ſes bois impénétrables, ſes montagnes eſcarpées, & la multitude des inſectes & des reptiles, que lorſqu'on en parle on ſe ſert ordinairement de l'épithete d'*infernale*. On y voit rarement le ſoleil,

soleil, & il y pleut presque toute l'année. *Decad* 3, *Lib X*, *c.* 3. Dampierre qui toucha à cette isle en 1685. n'en rend pas un compte plus favorable, *vol.* 1, *p.* 172. Pendant sa croisiere sur cette côte, il visita la plûpart des endroits où Pizarre descendit, & la description qu'il en fait, jette un grand jour sur les récits des premiers historiens espagnols.

NOTE XXXII, *pag.* 30.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre, & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquirent le Pérou.

NOTE XXXIII, *pag.* 31.

En 1740. dom Antoine Ulloa & dom George Juan allerent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit suivie. On peut se former une idée de la difficulté de leur marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre Saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent à quatre-vingt-dix milles, sans qu'on trouve ni eau, ni arbre, ni plante, ni verdure sur cette horrible étendue de sable brûlant. *Voyage*, *tom. I*, *p.* 399, *&c.*

NOTE XXXIV, *pag.* 37.

C'est avec justice que tous les historiens ont censuré le discours extravagant & déplacé de Valverde. Mais quoiqu'il paroisse avoir été un moine fort ignorant, fort superstitieux & fort différent du bon Olmedo, qui accompagna Cortès, on ne peut cependant lui im-

puter entiérement fon abfurde apoftrophe à Atahualpa. Sa harangue eft fans doute une traduction ou une paraphrafe du formulaire concerté par le junto des eccléfiaftiques & des jurifconfultes efpagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la fouveraineté du nouveau monde, & pour fervir d'inftruction aux officiers employés en Amérique, fur la maniere dont ils devoient prendre poffeffion d'un nouveau pays. *Voy. vol.* 1. NOTE XXIII. Les fentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécille fanatifme d'un feul homme, mais à celui du fiécle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui, s'il eft vrai, fuffit pour rendre Valverde non-feulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils difent que pendant toute l'action, ce moine ne ceffa d'exciter les foldats au carnage, en leur confeillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe; *Gromera*, *Cron. c.* 113. *Benzoni*, *hift. nov. orbis*, *Lib. III*, *c.* 3. Cette conduite eft bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens, & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV, *pag.* 39.

Il y a deux fentimens différens touchant la conduite d'Atahualpa. Les hiftoriens efpagnols, pour juftifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonftrations d'amitié de l'inca n'étoient que fimulées, & qu'en accordant une entrevue à Pizarre à Caxamalca, fon intention étoit de fe défaire

tout d'un coup de lui & de ses compagnons ; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerès & de Zarate lequel a été adopté par Herrera. Mais si l'inca avoit voulu détruire les Espagnols, il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé, & qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca avoient eu intention de tomber sur les Espagnols, il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable, armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre résistance, mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La maniere dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avoit l'air d'une procession paisible, & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite, vêtus de leurs habits de cérémonie, étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés, cependant s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahison ou à un monarque qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la visite d'étrangers qui demandoient à être admis en sa présence comme amis, ou à un aventurier aussi hardi & aussi peu scrupuleux que l'étoit Pizarre, on ne peut guere balancer sur le choix du coupable. Malgré les soins des historiens espagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il est facile de s'appercevoir que c'étoit son intention comme son intérêt de se saisir de l'inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des mesures avant qu'il eût pu avoir le moin-

dre ſoupçon des deſſeins de ce monarque.

Garcilaſſo de la Vega, très-ſoigneux de juſtifier les Péruviens ſes compatriotes, du crime d'avoir voulu maſſacrer Pizarre & ſes compagnons, ne craint pas moins d'accuſer les Eſpagnols d'en avoir mal agi avec l'inca, ce qui lui fait adopter un autre ſentiment. Il dit qu'un homme d'une taille majeſtueuſe, avec une longue barbe & des habits qui deſcendoient juſqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du ſoleil, ce monarque bâtit un temple en ſon honneur, & y plaça une image auſſi reſſemblante qu'il fut poſſible à la forme ſinguliere ſous laquelle il ſe montroit à ſes yeux. C'eſt dans ce temple qu'on lui rend des honneurs divins ſous le nom de Viracocha; *P.* 1, *Lib. IV*, *c.* 21, *Lib. V*, *c.* 22. Lorſque les Eſpagnols parurent pour la premiere fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de reſſemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du ſoleil deſcendus du ciel ſur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Eſpagnols comme des envoyés du ciel, fut ſi éloigné de chercher à leur réſiſter, qu'il réſolut de ſe ſoumettre aveuglément à leurs ordres. C'eſt à ces ſentimens qu'on doit attribuer les démonſtratious d'amitié & de reſpect de l'inca, ainſi que la réception amicale qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans ſon camp, & la ſoumiſſion reſpectueuſe avec laquelle il ſe diſpoſa à viſiter le général eſpagnol dans ſon quartier; mais

par l'ignorance grossiere de l'interprete Philippillo, la déclaration des Espagnols & la réponse de l'inca furent si mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cause de la catastrophe de Caxamalca.

Il paroît singulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération superstitieuse des Péruviens pour les Espagnols ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, historiens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca ; cependant les deux premiers servoient alors sous Pizarre, & le dernier se rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'inca lui-même ou ses envoyés avoient adressé aux Espagnols les discours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille soumission, & ils se seroient sans doute servis d'eux pour exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même sur la correspondance de l'inca avec les Espagnols avant la rencontre de Caxamalca, soit fondé sur la supposition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins, *P.* 2, *Lib. I*, *c.* 17, *&c.* cependant son inattention & son inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit que les Péruviens n'avoient remarqué la ressemblance des Espagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencerent à les appeller Viracochas, *P.* 1; *Lib. V*, *c.* 21, ce qui se trouve confirmé par Herrera, *Decad.* 5, *Lib. II*, *c.* 12. Si l'on en croit les historiens espagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus du ciel. Mais dans ce cas, comme dans plusieurs

autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux, les idées de ceux qui s'expriment sont très-différentes des idées de ceux qui écoutent; car tel est l'idiôme des langues indiennes, ou telle est plutôt la simplicité de ceux qui les parlent, que lorsqu'ils voient une chose qui leur étoit inconnue jusqu'alors, & dont ils ignorent l'origine, ils disent qu'elle est venue du ciel, *Nugnès*, *Ramus. III*, 327, *C.*

Le récit que j'ai fait des sentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plausible que les deux autres, & se trouve plus conforme aux faits rapportés par les historiens contemporains.

Suivant Xerès, *p.* 200, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à six ou sept mille, *Ram. III*, 274 *D*. La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de massacrés, *P.* 2, *Lib. I*, 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes, paroît être plus approchant de la vérité.

NOTE XXXVI, *pag.* 40.

Il n'y a point de preuve plus frappante de ce fait, que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cusco, dont la distance est de six cents milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs souverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'inca, ils demanderent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du soleil à Cusco; & quoique les prêtres ne voulussent pas donner

ces ornemens facrés, & que le peuple refusât de violer la demeure de leur dieu, les trois Efpagnols dépouillerent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de fes richeffes ; & le refpect des Péruviens pour eux étoit fi grand, que, quoiqu'ils regardaffent ce facrilege avec étonnement, ils ne tenterent pas de l'empêcher. *Zarate*, *Lib. II*, *c.* 6. *Sancho*, *ap. Ramuf. III*, 375, *D.*

NOTE XXXVII, *pag.* 54.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le butin fait à Cufco fut partagé entre quatre cent quatre-vingts perfonnes, dont chacune reçut quatre mille pezos, ce qui fait un million neuf cent vingt mille pezos; *Decad.* 5, *lib. VI*; *c.* 3. Mais comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des foldats, la fomme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée. *Gomera*, *c.* 123, & *Zarate*, *lib. II*, *c.* 8, fe contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cufco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus confidérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, *pag.* 57.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus conftant, ni accompagneé de travaux auffi pénibles que celle d'Alvarado. La plûpart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainfi que leur chef, des vétérans qui avoient fervi fous Cortès, & qui s'étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent confulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs fouffran-

ces, pourront se former quelqu'idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer jusqu'à Quito, en lisant le récit que Don Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à-peu-près par la même route; *Voyage*, *tome* I, *p*. 178, *&c*.; ou celui de M. Bouger, qui se rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare son propre voyage avec celui du capitaine espagnol, & donne par cette comparaison une idée frappante de la hardiesse & de la patience d'Alvarado, en forçant sa route à travers tant d'obstacles; *Voyage du Pérou*, *p*. 28, *&c*.

NOTE XXXIX, *pag*. 58.

Suivant Herrera, il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante-cinq mille trois cents pezos en or & cinq mille quatre cents marcs de huit onces chacun en argent, outre la vaisselle & les ornemens dont quelques-uns étoient d'or, & les autres d'argent; & pour le compte des particuliers la valeur de quatre cent quatre-vingt dix-neuf mille pezos d'or, & cinquante-quatre mille marcs d'argent, *Decad.* 5, *lib. VI*, *c*. 13.

NOTE XL, *pag*. 68.

Les Péruviens avoient recours à d'autres ruses de guerre que celles dont se servoient les Espagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval les mettoient hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention, *Decad*. 5, *Lib. VIII*, *c*. 4. Mais j'ai déjà observé dans le quatrieme livre que cette arme

eſt commune à pluſieurs peuples ſauvages qui habitent l'extrêmité de l'Amérique méridionale, & il eſt plus probable que les Péruviens ayant obſervé la dextérité avec laquelle ils s'en ſervoient à la chaſſe, l'ont adoptée eux-mêmes en cette occaſion. Les Eſpagnols s'en trouvoient fort incommodés ; *Herrera*, *ibid.* Il y a un autre exemple de l'induſtrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une riviere de ſon lit, ils inonderent une vallée où ſe trouvoit poſté un corps d'Eſpagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté, *Herrera*, *decad.* 5, *lib. VIII*, *c.* 5.

NOTE XLI, *pag.* 89.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera paroît le plus détaillé & le plus exact. Il eſt probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même; mais les dates ne ſont pas marquées diſtinctement. Il commença à deſcendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de Fevrier, 1541, & il arriva à l'embouchure de cette riviere le 26 d'Août, ayant employé près de ſept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine ſe rendit en moins de quatre mois de Cuenca à Para, établiſſement portugais à l'embouchure de la riviere, quoique cette navigation ſoit beaucoup plus longue que celle d'Orellana ; *Voyage*, *p.* 179. Il eſt vrai que les deux voyageurs étoit bien différemment équippés pour leur voyage. Cette entrepriſe périlleuſe, à laquelle l'ambition à engagé Orellana, & l'amour des ſciences, M. de la Condamine, fut faite en 1769, par madame Godin des Odanais pour aller rejoindre ſon mari. Il n'y a point d'hiſtoire plus ſinguliere ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle ſouffrit, des dangers auxquels

elle fut exposée, & des malheurs qu'elle essuya; dans cette route sa conduite nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme, unie à la sensibilité & la tendresse qui sont particulieres au sexe. *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine.*

NOTE XLII, *pag.* 93.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes, qui avoient été officiers de distinction sous Almagro, logeoient dans la même maison, n'ayant entr'eux qu'un seul manteau, qu'ils portoient tour-à-tour quand ils devoient paroître en public, tandis que les autres étoient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons ni de les voir ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorsqu'ils se virent pauvres & méprisés, sans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les services ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques; *Decad*, 6. *lib. VIII*, *c.* 6.

NOTE XLIII, *pag.* 108.

Herrera, le plus exact des historiens espagnols, dit que Gonzale Pizarre possédoit des terres dans le voisinage de Chuquesaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'archevêché de Tolede, le plus riche siége épiscopal de l'Europe; *Decad.* 7, *lib. VI*, *c.* 3.

Note XLIV, *pag.* 124.

Tous les hiſtoriens eſpagnols décrivent ſa marche & les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remaque qu'à peine trouvera-t-on rien de comparable dans l'hiſtoire, tant pour la longueur de la retraite, que pour l'ardeur de la pourſuite. Suivant ſon calcul, Pizarre pourſuivit le vice-roi près de trois mille milles; *Lib. V, c.* 16-26.

Note XLV, *pag.* 141.

Suivant Fernandès, le plus inſtruit des hiſtoriens de ce tems, le butin ſe monta à un million quatre cent mille pezos; *Lib. II, c.* 79.

Note XLVI, *pag.* 142.

Depuis le commencement Carvajal avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gaſca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de ſoutenir la démarche hardie qu'il lui avoit d'abord inſpirée, il lui conſeilla de ſe ſoumettre à tems à ſon ſouverain, comme le parti le plus ſûr. Lorſque Pizarre reçut pour la premiere fois les offres du préſident, » Par Notre-Dame! dit Carvajal avec le ton de bouffonnerie qui lui étoit ordinaire, » le » prêtre donne des lettres de grace, & il les » donne bonnes & à bon marché; il faut non- » ſeulement les accepter, mais même les por- » ter comme des reliques autour de notre col »; *Fenandès, lib. II, c.* 63.

Note XLVII, *pag.* 149.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, ſept cents hommes furent tués en combattant, & trois cent quatre-vingts furent pendus ou déca-

pités ; *Herrera*, *decad.* 8, *lib. IV*, *c.* 4. Plus de trois cents furent taillés en piéces par Carvajal ; *Fernandès*, *lib. II*, *c.* 91. Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés, à cinq cents ; *Lib. VII*, *c.* 1.

NOTE XLVIII, *pag.* 158.

J'ai trouvé de grands éclaircissemens sur les mœurs & la politique des Américains dans un volumineux manuscrit de dom Alonso de Corita, l'un des juges de la cour d'audience de Mexico.

Philippe II voulant connoître en 1553 le moyen d'imposer sur les Indiens un tribut qui fût à la fois le plus avantageux possible pour la couronne & le moins onéreux pour ces peuples, adressa à toutes les cours d'audience de l'Amérique un ordre par lequel il leur enjoignoit de répondre à certaines questions qu'il leur faisoit sur l'ancienne forme de gouvernement établi parmi les différentes nations indiennes, & sur la maniere dont elles payoient les impôts à leurs rois & à leurs chefs. Ce fut en conséquence de cet ordre que Corita, qui avoit vécu en Amérique dix-neuf ans, dont il en avoit passé quatorze dans la nouvelle Espagne, composa l'ouvrage dont j'ai une copie. Il assure Philippe II, que durant sa résidence en Amérique & dans toutes les provinces qu'il a visitées, il s'est constamment appliqué a étudier les mœurs & les usages des Naturels du pays ; que pour cet effet il s'est entretenu avec les Indiens les plus âgés & les plus intelligens, & a consulté plusieurs ecclésiastiques espagnols qui entendoient les langues de ces peuples, sur-tout quelques missionnaires qui étoient arrivés dans la nouvelle Espagne immédiate-

ment après qu'on en eut fait la conquête. Il paroît que Corita étoit assez instruit, & qu'il a mis dans ses recherches tout le soin & toute l'exactitude dont il se fait gloire. Il y a sur-tout une circonstance qui rend son témoignage plausible; c'est qu'il ne l'a pas donné pour qu'il fût rendu public, ni pour appuyer aucun systême; mais seulement pour répondre pleinement aux questions qu'on lui avoit faites. Quoique Herrera ne le cite pas parmi les auteurs qu'il a pris pour guides, j'ai lieu de conclure de plusieurs faits dont il parle, & de plusieurs expressions dont il se sert, que les mémoires de Corita ne lui étoient pas inconnus.

NOTE XLIX, *pag.* 170.

Les premiers historiens espagnols ont été si empressés & si peu exacts à évaluer le nombre des habitans des provinces & des villes de l'Amérique, qu'il n'est pas possible de savoir avec quelque précision à combien se montoit celui de Mexico même. Cortès ne parle de l'étendue & de la population de Mexico que d'une maniere vague & générale, qui cependant fait croire que cette ville n'étoit pas inférieure aux plus grandes de l'Europe. Gomera s'explique plus clairement, & assure qu'il y avoit soixante mille maisons ou familles à Mexico. *Cron. c.* 78. Herrera a adopté ce sentiment; *Decad.* 2 *lib. VII*, *c.* 13, & la plûpart des auteurs le suivent aveuglément, sans examen & sans scrupule. Suivant ce calcul, il doit y avoir eu 300,000 ames à Mexico. Torquemada, avec son penchant ordinaire pour le merveilleux, dit qu'il y avoit cent vingt mille maisons ou familles à Mexico, & par conséquent environ six cent mille habitans; *Lib. III*, *c.* 23. Mais,

ſuivant une deſcription fort judicieuſe de l'empire du Mexique, faite par un des officiers de Cortès, la population eſt fixée à 60000 ames ; *Ramuſio III*, 309, *A*. Ainſi par cette évaluation, qui paroît s'approcher le plus de la vérité, Mexico doit avoir été une ville conſidérable.

NOTE L, *pag.* 174.

C'eſt au P. Torribio de Benavente que je dois cette remarque curieuſe, qui ſe trouve pleinement confirmée & expliquée par Palafox, évêque de Los-Angeles. La langue mexicaine eſt la ſeule, dit-il, où ſe trouve une particule qu'on peut ajouter à la fin de chaque mot pour marquer différentes nuances de politeſſe ou de reſpect, *Silavas reverentiales y de corteſia*. En ajoutant à un mot la ſyllabe finale *zin* ou *azin*, il devient une expreſſion reſpectueuſe dans la bouche d'un inférieur. Lorſqu'avec ſon égal on veut ſe ſervir du mot pere, on dit *tatl ;* mais un inférieur dira *tatzim*. Lorſqu'un prêtre parle à un autre prêtre, il l'appelle *teopixque ;* une perſonne d'un rang inférieur le nomme *tecpixcatzin*. L'empereur qui regnoit lorſque Cortès conquit le Mexique, ſe nommoit *Montezuma*, mais ſes vaſſaux l'appelloient par reſpect *Monteſumazin*. Torribio, *M. S. Palaf. virtudes del indio*, *p.* 65 Les Mexicains avoient non-ſeulement des noms de reſpect, mais même des verbes pour marquer ce ſentiment. La maniere dont ils étoient formés des verbes ordinaires, ſe trouve expliquée par D. Joſ. Aug. Aldama y Guevara dans ſa gammaire mexicaine, *n*°. 188.

NOTE LI, *pag.* 186.

En comparant pluſieurs paſſages de Corita

& d'Herrera, on peut se former une idée assez juste de différentes manieres dont les Mexicains contribuoient au soutien du gouvernement. Il paroît que quelques personnes du premier rang ont été exemptes de payer aucune espece de tribut, & que leur seule obligation envers le public se bornoit au service militaire personnel, & à suivre avec leurs vassaux la banniere de l'empereur. 2°. Les vassaux immédiats de la couronne étoient non-seulement tenus au service militaire personnel, mais ils payoient encore en nature une certaine portion du produit de leurs terres. 3°. On retenoit aussi une partie des appointemens de ceux qui exerçoient des places d'honneur ou de confiance. 4°. Chaque *capullée* ou association cultivoit, pour le service de la couronne, une partie de ses communes, & en portoit le produit dans les greniers de l'empereur. 5°. On prenoit pour le service public une certaine partie de tout ce qu'on portoit aux marchés publics, soit des fruits de la terre, soit des différentes productions des artistes & des manufactures ; & les marchands qui payoient cette redevance étoient exempts de toute autre taxe. 6°. Les *Mayeques*, ou *adscripti glebæ*, étoient tenus de cultiver un certain district dans chaque province, qu'on peut regarder comme *domaine de la couronne*, & d'en porter les productions dans les magasins publics. Ainsi le souverain recevoit une partie de tout ce qu'il y avoit d'utile & de précieux dans le pays, tant des productions naturelles de la terre que de l'industrie du peuple : ce que chaque particulier payoit au gouvernement paroît avoir été peu de chose. Corita, pour répondre à l'une des questions proposées par Philippe II à l'audience de Mexico a cherché

à estimer en argent la valeur de ce que chaque citoyen payoit, & il ne le fait monter qu'à trois ou quatre *réaux*, c'est-à-dire, de trente-trois à quarante-cinq sous de France.

NOTE LII, *pag.* 187.

Cortès, qui paroît avoir été étonné de ces ouvrages comme d'une preuve du génie des Mexicains, en donne une description particuliere. Le long de la chaussée, dit-il, qui mene à la ville, on a pratiqué deux conduits, composés d'argile mêlée de mortier, larges d'environ deux pas, sur six pieds de hauteur. Par l'un de ces conduits passe un courant d'eau excellente, du volume du corps d'un homme, qui va jusqu'au milieu de la ville, dont elle abreuve abondamment tous les habitans. Le second conduit n'est destiné qu'à y faire passer l'eau lorsqu'il est nécessaire de nettoyer ou de réparer le premier. Comme ces conduits passent le long de deux ponts aux endroits où il y a des breches à la chaussée par lesquelles coule l'eau salée du lac, il y a des tuyaux de la grosseur d'un bœuf. L'eau est portée par des canots dans tous les quartiers de la ville pour y être vendue aux habitans. *Relat. ap. Ramus.* 241, *A.*

NOTE LIII, *pag.* 183.

On voit dans l'arsenal du palais royal à Madrid une armure complete qu'on dit avoir été celle de Montézume. Elle est faite de plaques de cuivre fort minces & vernies. Les personnes les plus instruites croient que c'est un ouvrage oriental; ce qui paroît confirmé par les dragons qu'on voit sur les ornemens d'argent qui la couvrent, & dont le travail est in-

finiment ſupérieur à tout ce qu'a produit l'art des Américains. Il eſt probable que les Eſpagnols ont reçu cette armure des iſles Philippines. Le ſeul ouvrage inconteſtable des Mexicains que je connoiſſe en Angleterre, eſt une coupe d'or fin, qu'on dit avoir appartenu à Montézume. Elle peſe environ cinq onces & un demi-gros. On en préſenta trois deſſeins à la ſociété des antiquaires, le 10 Juin 1765. D'un côté on voit la tête d'un homme en face, de l'autre en profil, & du troiſieme par derriere On dit que le relief a été fait en frappant d'un poinçon le côté intérieur de la coupe, ce qui a produit la repréſentation de l'objet ſur le côté extérieur. Les traits ſont groſſiers, cependant paſſables, mais trop mal deſſinés pour être un ouvrage eſpagnol. Cette coupe fut achetée par Edouard, Comte d'Oxford, pendant qu'il ſe trouvoit avec ſa flotte dans le port de Cadix, & elle appartient aujourd'hui au lord Archer ſon petit-fils. Je dois ce détail à mon reſpectable & ſpirituel ami, M. Barrington.

NOTE LIV, *pag.* 188.

Le lecteur inſtruit s'appercevra facilement que je dois beaucoup pour cette partie de mon ouvrage à l'évêque de Glouceſter, qui a marqué avec autant d'érudion que de génie les progrès ſucceſſifs qu'a fait l'eſprit humain dans cette route. Il eſt le premier, à ce que je crois, qui ait formé un ſyſtême raiſonnable & plauſible des différentes manieres d'écrire des nations, ſuivant les différens degrés de leurs connoiſſances. *Div. legation of Moſes III, pag.* 69. Le ſavant & judicieux auteur du traité de la formation méchanique des langues y a ajouté quelques obſervations importantes : *tome* 1, *p.* 295, *&c.*

Comme les peintures des Mexicains sont un des plus curieux monumens des premieres méthodes d'écriture, il ne sera pas hors de propos de faire connoître par quels moyens on les a préservées de l'oubli général dans lequel sont tombés tous les ouvrages de l'art en Amérique, & comment elles ont été communiquées au public. C'est à l'attention du curieux observateur Hakluyt que nous en devons la premiere & la plus curieuse collection, publiée par Purchas. Dom Antoine Mendoza, vice-roi de la nouvelle Espagne, ayant jugé que ces peintures étoient dignes d'être présentées à Charles V, les envoya en Espagne; mais le vaisseau qui les portoit fut pris par un garde-côte françois, & elles tomberent entre les mains de Thevet, géographe du roi, qui ayant voyagé lui-même dans le nouveau monde, & décrit une de ses provinces, recherchoit avec soin tout ce qui pouvoit jetter un nouveau jour sur les mœurs des Américains. A sa mort elles furent achetées par Hakluyt, qui étoit alors chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, & qui les laissa à Purchas, lequel les publia à la priere du savant antiquaire Henri Spelman. *Purchas*, *tome* 3, *pag.* 1065.

Le second monument de l'*écriture en tableaux* des Mexicains fut publiée en deux planches par le médecin Italien Gemelli Carreri. La premiere est une carte ou un tableau des progrès des anciens Mexicains lors de leur premiere arrivée dans le pays, & des différentes habitations qu'ils formerent avant d'avoir fondé la capitale de leur empire sur le lac de Mexico. La seconde est une roue chronologique, ou un cercle qui représente la maniere dont ils calculoient & marquoient leur cycle de cinquante-

deux ans. Le premier tableau fut donné à Carreri dans la ville de Los Angeles par le Dr. Christoval de Guadalajora, & il reçut le second de dom Carlos de Siguenza y Gongorra. Mais, comme on croit aujourd'hui, je ne sais sur quelle preuve, que Carreri n'est jamais sorti de l'Italie, & que son fameux *Giro del mundo* n'est que le récit d'un voyage supposé, je n'ai pas parlé de ces peintures dans le texte. Elles paroissent cependant manifestement des productions mexicaines, elles étoient regardées comme telles par Boturini qui étoit fort en état de juger si elles étoient véritables ou supposées. Le style du premier de ces tableaux est beaucoup plus parfait que celui d'aucun autre ouvrage de dessein qu'on ait conservé des Mexicains ; mais comme on dit que l'original a presque été effacé par le tems, je soupçonne, qu'il a été retouché & corrigé par quelqu'artiste européen. *Carreri. Churchill*, *IV*, *pag.* 487. La roue chronologique est une représentation exacte de la maniere dont les Mexicains supputoient le tems, suivant le récit d'Acosta, *lib. VI*, *ch.* 2. Elle paroît ressembler à celle qu'avoit vu ce savant jésuite, & si on peut la regarder comme un monument authentique, elle prouve que les Mexicains avoient des caracteres artificiels ou arbitraires, qui, outre les nombres, représentoient différentes choses. Chaque mois est représenté par le symbole de quelque travail ou cérémonie religieuse qui lui étoit particulier.

Le troisieme morceau de peinture mexicaine a été découvert par un autre Italien. Laurent Boturini Benaducci partit pour la nouvelle Espagne en 1736. Divers incidens l'engagement à apprendre la langue des Mexicains, &

à rassembler les débris de leurs monumens historiques. Il employa neuf ans à ces recherches, avec tout l'enthousiasme d'un faiseur de projets & toute la patience d'un antiquaire. En 1746 il publia à Madrid son *Idea de una Nueva historia general de la America septentrional*, contenant le résultat de ses recherches ; & il y joignit un catalogue de son cabinet d'histoire américaine, divisé en trente-six articles. Son idée d'une nouvelle histoire me paroît l'ouvrage d'un homme aussi bizarre que crédule ; mais son catalogue des cartes, des peintures, des registres, des impôts, des almanachs, &c. est surprenant. Malheureusement le vaisseau sur lequel il envoyoit en Europe une partie de cette collection, fut pris par un armateur anglois pendant l'avant-derniere guerre, & il est apparent que le tout fut perdu par l'ignorance de ceux entre les mains de qui ces effets tomberent. Boturini lui-même encourut la disgrace de la cour d'Espagne, & mourut dans un hôpital à Madrid. L'histoire, dont l'*idée* n'étoit qu'un *prospectus*, n'a jamais été publiée. Il paroît que le reste de cette collection a été dispersé. Une partie tomba entre les mains de l'archevêque de Tolede actuel, lorsqu'il étoit encore primat de la nouvelle Espagne ; & il en publia le curieux registre des impôts dont j'ai parlé plus haut.

La seule collection des peintures mexicaines que je connoisse, outre celles dont je viens de parler, se trouve à la bibliotheque impériale à Vienne. J'en ai obtenu, par ordre de leurs majestés impériales, une copie en huit tableaux, si fidélement imités, qu'à peine pouvoit-on, à ce qu'on m'a marqué, distinguer les copies des originaux. Suivant une note qui se trouve sur ce recueil mexicain, il paroît qu'Emmanuel,

roi de Portugal, en fit présent au pape Clément VII, qui mourut en 1533. Après avoir passé par le mains de plusieurs possesseurs illustres, cette collection tomba entre celles du cardinal de Saxe-Eisenach, qui les présenta à l'empereur Leopold. On ne peut douter que ces peintnres ne soient l'ouvrage des Mexicains; mais elles sont d'un style tout-à-fait différent de toutes les autres. J'en ai fait graver une pour satisfaire la curiosité des lecteurs qui la croiront digne de leur attention. Si l'objet étoit assez important, il seroit possible de parvenir avec quelqu'attention & avec le secours des planches de Purchas & de l'archevêque de Tolede, à former quelques conjectures plausibles touchant le sens de ce tableau. Plusieurs figures sont absolument semblables. *A A* sont des boucliers & des dards à-peu-près de la même figure que ceux qu'on voit dans Purchas, *pag.* 1070, 1071, *&c.* *B B* représentent des temples qui ressemblent beaucoup à ceux de Purchas, *p.* 1109 & 1113, & à ceux de la seconde planche de Lorenzana. *C* est une balle de manteaux ou d'habits de coton, dont la figure se trouve dans presque toutes les planches de Purchas & de Lorenzana. *E E E* paroissent être des capitaines mexicains en habits de guerre dont les ornemens singuliers ressemblent aux figures de Purchas, *p.* 1110, 1111, 1113. Je suis porté à croire que ce tableau représente un registre d'impôts, parce que la maniere d'exprimer les nombres s'y retrouve souvent. *DDD* &c. Boturini dit que la maniere de compter par des nœuds étoit aussi familiere aux Mexicains qu'au peuple du Pérou, *p.* 85; opinion qui paroît confirmée par la maniere dont les unités sont représentées dans les peintures mexicaines

que j'ai. Elles reſſemblent parfaitement à une ſuite de nœuds faits à une corde.

NOTE LV, *pag.* 190.

Le premier fut appellé *le prince de la Lance mortelle*, le ſecond, *le partageur d'hommes*, le troiſieme, *le verſeur de ſang*, le quatrieme, *le ſeigneur de la maiſon noire.* Acoſta, *lib. VI*, *c.* 15.

NOTE LVI, *pag.* 199.

Le temple de Cholula qu'on regardoit comme le plus ſacré de tous ceux de la nouvelle Eſpagne, en étoit auſſi le plus conſidérable. Ce n'étoit cependant qu'un mont de terre ſolide, dont la baſe, ſelon Torquemada, avoit plus d'un quart de lieue de circuit, & qui avoit quarante braſſes de hauteur. *Mond. Ind. lib. III*, *c.* 19.

Suivant les différentes figures des temples qu'on trouve dans les peintures gravées par Purchas, il y a lieu de croire que tous ceux des Mexicains étoient conſtruits de la même maniere.

NOTE LVII, *pag.* 200.

Ce n'étoit pas ſeulement à Tlaſcala & à Tepeaca, mais à Mexico même que les maiſons du peuple n'étoient que des cabanes bâties avec de la terre ou des branches d'arbre. Elles étoient extrêmement baſſes & étroites, ſans autres meubles que quelques vaſes de terre. Ainſi que chez les Indiens les plus ſauvages, pluſieurs familles habitoient ſous un même toit, ſans avoir aucun appartement ſéparé. Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *c.* 13, *lib. X*, *c.* 22, *dec.* 4, *lib. IV*, *c.* 17, Torquemada, *lib. III*, *c.* 23.

Note LVIII, *pag.* 200.

Une perſonne qui a vécu long-tems dans la nouvelle Eſpagne & qui a viſité la plûpart des ſes provinces, m'a dit, qu'il n'y avoit dans toute l'étendue de ce vaſte empire aucun monument, ni aucun veſtige de quelqu'édifice qui fût plus ancien que le tems de la conquête, ni même aucun pont ou grand chemin, excepté la chauſſée qui va de la Guadeloupe à la porte de Mexico, par laquelle Cortès entra dans cette ville. *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.* L'auteur d'un autre manuſcrit obſerve qu'il ne reſte pas le moindre veſtige de l'exiſtence d'aucun ancien bâtiment indien, public ou particulier, ni à Mexico, ni dans aucune province de la nouvelle Eſpagne. J'ai traverſé, dit-il, toutes les provinces adjacentes; c'eſt-à-dire, la nouvelle Galice, la nouvelle Biſcaye, le nouveau Mexique, Sonora, Chinaloa, le nouveau royaume de Leon, & le nouveau Santandero, ſans avoir trouvé aucun monument digne de remarque, excepté des ruines près d'un ancien village dans la vallée de *Caſas-grandes*, au trentieme degré quarante-ſix minutes de latitude ſeptentrionale, & à deux cent cinquante-huit degrés vingt-quatre minutes de longitude de l'iſle de Tenerif, ou quatre cent ſoixante lieues au nord nord-oueſt de Mexico. Il décrit avec beaucoup d'exactitude ces ruines, qui paroiſſent avoir fait partie d'un méchant bâtiment de gazon & de pierres, recouverts d'une terre blanche ou de chaux. Un miſſionnaire lui avoit dit avoir vu les ruines d'un pareil bâtiment à environ cent lieues au nord-oueſt, ſur les bords de la riviere de Saint-Pierre. *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

Ce qui donne beaucoup de crédit à ces témoignages, c'est qu'ils n'ont point été avancés pour soutenir quelque système particulier ; & que ce sont de simples réponses à des questions que j'avois faites. Il faut croire cependant que lorsque ces voyageurs ont dit n'avoir trouvé aucunes ruines ni aucun reste d'ouvrages anciens dans l'empire du Mexique, ils ont seulement voulu faire entendre qu'il n'y restoit rien qui puisse donner quelqu'idée de grandeur ou de magnificence dans les ouvrages de ses anciens habitans. Car, suivant le témoignage de plusieurs écrivains espagnols, il paroît qu'on voit encore quelques vestiges d'anciens bâtimens à Otumba, Tlascala, Cholula, &c. Villa-Segnor, *Theatro Amer. p.* 143, 308, 353. D. Franc. Ant. Lorenzana, ci-devant archevêque de Mexico, & aujourd'hui de Tolede, dans son introduction à l'édition des cartes de relation de Cortès qu'il a publiées à Mexico, parle de quelques ruines qu'on voit encore dans plusieurs villes par lesquelles Cortès a passé en se rendant à la capitale, *p.* 4, *&c.* Mais aucun de ces auteurs n'en donne la moindre description, & ces ruines paroissent si peu considérables, qu'à peine suffisent-elles pour faire voir qu'il y a eu autrefois quelque bâtiment dans ces endroits. Le grand tertre de terre à Cholula, auquel les Espagnols ont donné le nom de temple, s'y trouve toujours, mais sans le moindre escalier pour y monter, & sans aucune apparence de pierre. Cette élévation ne paroît maintenant qu'une montagne naturelle, couverte d'herbes & d'arbrisseaux ; & peut-être qu'elle n'a jamais été rien de plus. Torquemada, *lib. III, c.* 19. J'ai reçu une description fort exacte des ruines d'un temple près de Cuernavaca, sur la route de Mexico à Acapulco.

Elles

Elles sont composées de larges pierres, aussi exactement jointes les unes aux autres que celles des bâtimens des Péruviens, dont nous parlerons dans la suite. Les fondations de ce temple forment un quarré de vingt cinq verges d'Angleterre, ou soixante-quinze pieds de roi; mais il diminue d'étendue à mesure qu'il s'éleve en hauteur; non par gradation, mais en se resserrant tout-à-coup à des distances régulieres; de sorte qu'il doit avoir ressemblé à la figure *B* de la planche. Il se terminoit, à ce qu'on dit, en pyramide.

NOTE LIX, *pag.* 206.

Il paroît que les historiens espagnols ont beaucoup exagéré le nombre des victimes humaines qu'on sacrifioit à Mexico. Suivant Gomera, il n'y avoit point d'année où l'on n'immolât vingt mille personnes aux divinités du Mexique, & il y avoit même des années où elles alloient à cinquante mille. *Cron. c.* 229. Les crânes de ces malheureuses victimes étoient rangés par ordre dans un bâtiment destiné pour cet effet, & deux des officiers de Cortès qui les avoient comptés, ont dit à Gomera qu'il y en avoit cent trente-six mille; *ibid. c.* 82. Le rapport d'Herrera est plus incroyable encore: il dit que le nombre des victimes étoit si grand qu'on en sacrifioit cinq mille en un jour, & en quelques occasions même jusqu'à vingt mille: *decad.* 3, *c.* 16. Torquemada les surpasse tous deux en exagération, car il prétend qu'on immoloit annuellement vingt mille enfans, sans compter les autres victimes. *Mond. ind. lib. VII, lib. III, c.* 21. L'autorité la plus respectable en faveur de ce grand nombre de victimes est celle de Zumurraga, premier évê-

que de Mexico, qui dans une lettre au chapitre général de son ordre; écrite en 1631; dit que les Mexicains sacrifioient tous les ans vingt mille victimes. Davila, *Theatro eccles.* 126. D'un autre côté, Barth. de Las-Casas remarque que si l'on avoit fait mourir tous les ans un si grand nombre d'hommes, le Mexique ne seroit jamais parvenu à ce degré de population qui surprit tous les Espagnols lorsqu'ils arriverent, & il assure positivement que les Mexicains ne sacrifioient jamais plus de cinquante à cent personnes par an. Voyez sa dispute avec Sepulveda, qui se trouve jointe à sa *Brevissima relacion*, *p.* 105. Cortès ne spécifie pas le nombre des hommes qu'on sacrifioit annuellement; mais B. Diaz Del Castillo dit que les religieux franciscains qu'on envoya dans la nouvelle Espagne immédiatement après la conquête, ayant fait des recherches à ce sujet, ont trouvé qu'on sacrifioit tous les ans deux mille cinq cents personnes à Mexico. *C.* 207.

NOTE LX, *pag.* 207.

Il est, pour ainsi dire, inutile d'observer que la chronologie péruvienne est non-seulement obscure, mais qu'elle est même en contradiction avec les observations les plus exactes & les plus étendues sur la durée de chaque regne, dans quelque succession de prince qu'on suppose. On a trouvé que le nombre moyen n'a pas passé vingt années. Suivant Acosta & Garcilasso de la Vega, Huana Capac, qui mourut environ l'année 1527, a été le douzieme Inca. On ne peut pas compter que la monarchie du Pérou ait duré plus de deux cent quarante ans; cependant ils assurent qu'elle a subsisté pendant quatre cent années. Acosta, *lib. VI*, *c.* 19. *lib. I*, *c.* 9. Suivant ce rapport, la durée mo-

yenne de chaque regne est portée à trente-trois ans, au-lieu de vingt, nombre établi par les observations de Newton; mais les traditions des Péruviens étoient si imparfaites, que, quoique le total y soit fixé d'une maniere positive, le nombre des années de chaque regne est cependant inconnu.

Note LXI, *pag.* 216.

Plusieurs des premiers historiens espagnols assurent que les Péruviens sacrifioient des victimes humaines. Xerès, *p.* 190. Zaratz, *lib. II*, *c.* 2. Acosta, *lib. V*, *c.* 19. Mais Garcilasso de la Vega prétend que quoique cette coutume barbare eût subsisté parmi leurs ancêtres non civilisés, elle fut totalement abolie par les Incas, & qu'on n'a jamais offert de victime humaine dans le temple du soleil. Cette assertion & les raisons plausibles sur lesquelles il l'appuie, suffisent pour réfuter les écrivains espagnols dont les récits ne paroissent fondés que sur des oui-dire & non sur ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Vega, *lib. II*, *c.* 4. Les Péruviens, dans une de leurs fêtes offroient des gâteaux, arrosés du sang tirés des bras, des sourcils & du nez de leurs enfans, *idem lib. VII*, *c.* 6. Cette cérémonie paroît avoir été une suite de leur ancienne coutume.

Note LXII, *pag.* 222.

Les Espagnols ont adopté ces deux coutumes des anciens Péruviens. Ils ont conservé quelques-uns des aqueducs aux canaux faits du tems des Incas, & en ont construit de nouveaux, au moyen desquels ils arrosent tous les champs qu'ils cultivent. Ulloa, *voyage*, *tom.* 1, *p.* 422, 477. Ils continuent aussi à employer pour fu-

mier le *guano*, ou la fiente des oiseaux de mer. Ulloa donne une description de la quantité presqu'incroyable qui s'en trouve dans les petites isles qui bordent la côte, *ibid. p.* 481.

NOTE LXIII, *pag.* 225.

Ulloa, *voyage*, *tom.* 1, *p.* 286, *&c.* a décrit le temple de Cayambo, le palais des incas à Callo dans la plaine de Lacatunga, & celui d'Atun-Cannar, qu'il a examinés avec beaucoup de soin. On trouve dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, *année* 1746, *p.* 435, un mémoire curieux de M. de la Condamine sur les ruines d'Atun-Cannar. Acosta parle des ruines de Cusco qu'il a examinées, *lib. VI*, *c.* 14. Garcilasso, dans son style ordinaire, donne des descriptions pompeuses & confuses de plusieurs temples & autres édifices publics, *lib. III*, *c.* 1, 21, *lib. VI*, *c.* 4. Dom Zapata, dans un traité volumineux sur le Pérou qui n'a pas encore été publié, donne la description de plusieurs monumens des anciens Péruviens, dont les autres écrivains n'ont pas fait mention : *manuscrit entre les mains de l'auteur*. Ulloa, *tome* 1, *p.* 391, parle de quelques anciennes fortifications péruviennes, qui étoient aussi des ouvrages considérables & fort solides. Trois circonstances frapperent principalement tous ces observateurs : 1°. la grandeur énorme des pierres que les Péruviens avoient employées pour quelques-uns de leurs bâtimens. Acosta en a mesuré une qui avoit trente pieds de long & dix-huit de large, sur six d'épaisseur ; cependant il ajoute qu'il s'en trouvoit de beaucoup plus grandes encore à la forteresse de Cusco. Il est difficile de concevoir comment les Péruviens pouvoient les remuer & les élever, mê-

me à la hauteur de douze pieds. 2°. L'impéritie des Péruviens dans l'art de la charpente. Avec la patience & la persévérance naturelles aux Américains, ils peuvent être parvenus à donner aux pierres la forme qu'ils desiroient, principalement en frottant une pierre contre l'autre, ou par le moyen de leurs hâches, & autres instrumens de pierre ; mais avec ces outils grossiers, ils n'ont pu faire que de foibles progrès dans la charpenterie. Les Péruviens ne pouvoient pas emmortaiser deux poutres ensemble, ni donner la moindre solidité aux ouvrages de charpente. Comme ils ne savoient pas former la clef des voûtes, ils ignoroient tout-à-fait l'usage des cintres dans l'architecture, & les auteurs espagnols n'ont pu concevoir comment ils pouvoient faire les toits des grands bâtimens qu'ils élevoient.

La troisieme particularité est la preuve frappante que fournissent tous les monumens des Péruviens, de leur peu de génie & d'invention, & de leur extrême patience qui n'étoit pas moins remarquable, Aucune des pierres employées à la construction de ces ouvrages ne recevoit une forme particuliere ou égale aux autres, qui pût la rendre propre à bâtir. Les Indiens les prenoient telles qu'elles tomboient des montagnes, ou qu'on les tiroit des carrieres. Les unes étoient quarrées, les autres triangulaires, celles-ci convexes, celles-là concaves. Ils employoient leur art & leur industrie à les joindre ensemble, en formant des creux dans l'une, qui répondoient parfaitement aux saillies & aux élévations d'une autre. Cette lente opération, qu'ils auroient pu abréger si facilement en adaptant ensemble les surfaces des pierres, soit en les frottant, soit en les travaillant avec leurs haches de cuivre,

paroîtroit incroyable, si l'on pouvoit en douter en voyant les ruines de ces bâtimens. Cela leur donne un aspect singulier aux yeux des Européens. Il n'y a aucune suite réguliere dans les fondemens des bâtimens, & aucune pierre ne ressemble à une autre par sa forme & par ses dimensions ; tandis que par l'industrie persévérante, mais mal entendue des Indiens, elles sont toutes jointes ensemble avec cette minutieuse exactitude dont j'ai parlé. Ulloa a fait cette observation sur les pierres de la forteresse d'Atun-Cannar, *voy. vol.* 1, *p.* 387. Pineto donne uue pareille description de la forteresse de Cusco, le plus parfait de tous les ouvrages des péruviens. *Zapata, manuscrit entre les mains de l'auteur.* Suivant M. de la Condamine, il y avoit des assises de pierres exactement paralleles & de même hauteur dans quelques parties des ruines d'Atun-Cannar ; ce qu'il remarque comme une preuve des progrès des Péruviens.

NOTE LXIV, *pag.* 228.

Ces ponts tendus par leur propre poids agités par le vent, ou dans un balancement continuel par le mouvement de la personne qui y passe, offrent d'abord à la vue un spectacle effrayant. Mais les Espagnols ont cependant trouvé que c'étoit la maniere la plus aisée de passer les torrens du Pérou, sur lesquels il seroit difficile d'en construire de plus solides de pierre ou de bois. Il y a des ponts de liane dans le Pérou, si larges que les mules peuvent y passer toutes chargées : tel est celui qui est sur la riviére d'Apurimac, où passent toutes les marchandises & autres effets dans lesquels consiste le commerce entre le Pérou & les provinces de Lima, Cusco, &c. On emploie une mé-

thode plus simple pour passer des rivieres moins considérables : un manequin dans lequel se place le voyageur, est suspendu à un fort cable tendu d'un bord de la riviere à l'autre ; on pousse & tire le manequin par le moyen de deux cordes qui y sont attachées. Ulloa, *voyage au Pérou, tome* 1, *p.* 358.

NOTE LXV, *pag.* 240.

J'ai puisé mes idées sur ces faits dans la *Notitia breve de la expedition militar de Sonora y Cinaloa, su exito Feliz, y ventojoso estado, en que par consequentia de ello, se han puesto ambas provincias*, publiée à Mexico le 17 Juin 1771, pour satisfaire la curiosité des négocians qui avoient fourni au vice-roi l'argent nécessaire pour faire cet armement. Les copies de cette notice sont rares à Madrid ; mais j'en ai obtenu une qui m'a mis à portée de communiquer ces faits curieux au public. Suivant ce récit, on a trouvé dans la mine Yecorato de la province de Cinaloa un grain d'or de vingt-deux carats, pesant seize marcs quatre onces quatre ochavas ; ce qui fait environ quinze marcs, quatre onces trois grains, poids de France, qu'on a envoyé en Espagne comme un présent digne du roi, & qui se trouve maintenant déposé dans le cabinet de sa majesté catholique à Madrid.

NOTE LXVI, *pag.* 241.

L'incertitude des géographes sur ce point est singuliere ; car Cortès paroît avoir examiné les côtes de la Californie avec une grande attention. L'archevêque de Tolede a publié, d'après l'original qui se trouve entre les mains du marquis Del Valle, descendant de Cortès,

une carte dressée en 1541, par le pilote Dominguo Castillo, dans laquelle la Californie est placée comme une péninsule qui s'étend à-peu-près dans la même direction qu'on lui donne aujourd'hui dans les meilleures cartes, & la pointe où le fleuve Colorado se jette dans le golfe y est marquée avec précision. *Hist. de Nueva Espagna*, 327.

NOTE LXVII, *pag.* 244.

Je dois ce fait à l'auteur de l'*hist. philosophique & politique des deux Indes*, *tom.* 3, *p.* 103; & après avoir consulté une personne intelligente, qui, ayant demeuré long-tems sur la côte des Moskites, y a fait le commerce du bois de teinture, j'ai trouvé que cet ingénieux auteur a été bien informé. Le bois coupé près de la ville de Saint-François de Campêche est d'une qualité infiniment supérieure à celui de l'autre côté de Yucatan, & le commerce des Anglois dans la baie de Honduras tire à sa fin.

NOTE LXVIII, *pag.* 264.

Le P. Torribio de Benevente ou Montolinea, a assigné dix causes de la dépopulation rapide du Mexique, auxquelles il donne le nom des dix fléaux. Il y en a plusieurs qui ne sont pas particulieres à cette province seulement. 1°. L'introduction de la petite vérole. Cette maladie fut portée pour la premiere fois dans la nouvelle Espagne, en 1520, par un esclave negre de la suite de Narvaès. Torribio assure que la moitié du peuple des provinces où regna cette maladie en mourut. A cette mortalité, occasionnée par la petite vérole, Torquemala ajoute deux effets destructifs ou maladies contagieuses qui regnerent en 1545 & 1576. Fuit

cent mille hommes périrent par la premiere, & plus de deux millons par la seconde, suivant le calcul exact fait par ordre des vice-rois. *Mond. ind. tom.* 1, *p.* 642. La petite vérole ne fut introduite dans le Pérou que plusieurs années après l'invasion des Espagnols mais fut très-fatale aux Naturels du pays. *Garcia, Origen. p.* 88. 2°. Le nombre de ceux qui furent tués ou qui périrent de besoin pendant la guerre avec les Espagnols, sur-tout pendant le siége de Mexico. 3°. La grande famine qui suivit la réduction de Mexico, parce que le peuple des deux partis avoit également négligé de cultiver les terres; ce qui arriva dans toutes les autres contrées conquises par les Espagnols. 4°. Les charges onéreuses imposées par les Espagnols aux Indiens de leurs *repartimientos*. 5°. Le poids oppressif des taxes qu'ils n'étoient pas en état de payer, & dont ils ne pouvoient espérer aucune exemption. 6°. Le grand nombre d'indiens employés à rassembler l'or que les torrens charient des montagnes, qu'on forçoit à quitter leurs habitations sans aucune provision pour leur subsistance; & qu'on exposoit à toute la rigueur du froid dans ces régions élevées. 7°. Les travaux immenses pour rebâtir Mexico, que Cortès pressa avec tant d'ardeur qu'il en mourut un nombre incroyable d'Indiens. 8°. Le nombre d'hommes condamnés à l'esclavage sous différens prétextes, & employés à exploiter les mines d'argent. Ces malheureux marqués par leurs maîtres avec un fer chaud, comme le bétail, étoient conduits par troupeaux dans les montagnes. 9°. La nature du travail auquel ils étoient condamnés; les vapeurs nuisibles de ces mines, la froideur du climat & le manque des vivres furent si fu-

nestes, que Torribio assure que la campagne autour de plusieurs de ces mines, principalement près de Guaxago, étoit couverte de corps morts, que l'air étoit corrompu par leur puanteur; & que la quantité des vautours & des autres oiseaux de proie étoit si grande que leur nombre obscurcissoit le soleil. 10°. Les Espagnols dans leurs différentes expéditions & dans leurs guerres civiles firent périr un grand nombre d'Indiens en les forçant de leur servir de *tamemes* ou de porte-faix. Cette derniere oppression fut fatale aux Péruviens. La quantité d'Indiens qui périrent pendant l'expédition de Gonzale Pizarre dans les Provinces qui sont à l'est des Andes, peut donner une idée de ce qu'ils ont souffert, & faire juger combien leur nombre diminua. Torribio, *manuscrit.* Corita, dans sa *Breve y summaria relacion*, éclaircit & confirme plusieurs observations de Torribio, auxquelles il renvoie les lecteurs. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXIX, *pag.* 264.

Montesquieu même a adopté cette idée, *lib. VIII*; *c.* 18; mais le desir qu'avoit ce grand homme d'établir un systême, l'a rendu quelquefois peu attentif dans ses recherches, & son génie trop ardent lui a fait négliger plusieurs causes aussi évidentes que solides.

NOTE LXX, *pag.* 265.

On en trouve une preuve convaincante dans le testament d'Isabelle, où elle montre la plus tendre sollicitude pour que les Indiens soient traités d'une maniere douce & humaine. Ces louables sentimens de la Reine ont été adoptés dans les loix publiques d'Espagne, & servent

d'introduction aux réglemens contenus sous le titre de *bon traitement des Indiens* : *Recopil.* *VI*, *tit.* 10.

Note LXXI, *pag.* 268.

Le tiers du septieme titre du premier livre de la *Recopilacion*, qui contient les réglemens touchant les pouvoirs & les fonctions des archevêques, roule sur la charge qui leur est imposée comme protecteurs des Indiens, & parle de tous les cas où il est de leur devoir de les protéger contre l'oppression, tant dans leurs propriétés que dans leur personne. Non-seulement ils sont chargés par les loix de cette fonction, aussi humaine qu'honorable ; mais ils l'exercent en effet.

Je pourrois en citer des preuves sans nombre tirées des auteurs espagnols ; mais je préfere de m'en rapporter à Gage, qui étoit peu disposé à accorder au clergé romain un mérite auquel il n'auroit pas eu droit de prétendre. *Survey*, *p.* 142, 192, &c. Henri Hawks, négociant anglois, qui pendant cinq ans a résidé dans la nouvelle Espagne, avant l'année 1572, rend le même témoignage favorable au clergé romain. *Hakluit III*, *p.* 466. Une loi donnée par Charles-Quint autorise non-seulement les évêques, mais tous les ecclésiastiques en général, à informer & avertir le magistrat civil, dans le cas où quelque Indien seroit privé de sa liberté & de ses droits : *Recopil. lib. VI*, *tit.* 6, *liv.* 14 ; ce qui les constituoit protecteurs en titre des Indiens. Il y a eu des ecclésiastiques espagnols qui ont refusé l'absolution à ceux de leurs compatriotes qui possédoient des *encomienda*, & regardoient les Indiens comme

des esclaves, ou qui les employoient à l'exploitation des mines. Gonzale Davil. *Theatro eccles.* 1, *p.* 157.

NOTE LXXII, *pag.* 268.

Suivant Gage, Chiapa dos Indios contient quatre mille familles, & il en parle comme d'une des villes indiennes les plus peuplées de l'Amérique : *p.* 104.

NOTE LXXIII, *pag.* 269.

Il est très-difficile de se procurer un état exact de la population des royaumes de l'Europe où la police est la plus parfaite, & où les sciences ont fait les plus grands progrès. Dans l'Amérique espagnole où les connoissances sont encore au berceau, & ou peu d'hommes ont le loisir de se livrer aux recherches de pure spéculation, on a fait peu d'attention à cet objet. Cependant en 1741, Philippe V ordonna aux vice-rois & aux gouverneurs des différentes provinces de l'Amérique, de faire un dénombrement des habitants de leurs districts, & d'envoyer un état de leur nombre & de leurs occupations ; en conséquence de cet ordre, le comte de Fuen-Clara, vice-roi de la nouvelle-Espagne, chargea D. Jos. Ant. de Villa-Segnor y Sanchez d'exécuter cette commission dans la nouvelle-Espagne. Villa Segnor publia le résultat de ses recherches dans son *Theatro Americano*, d'après les rapports des magistrats des différentes provinces, & d'après ses propres observations & la longue communication qu'il avoit eue avec la plûpart des provinces. Des neuf dioceses dans lesquels l'empire du Mexique est divisé, il n'en a cité que cinq,

ſavoir, l'archevêque de Mexico & les évêchés de Los-Angeles, de Mechoacan, d'Oaxaca & de la nouvelle-Galice. Il n'a fait aucune mention des évêchés de Yucatan, de Verapaz, de Chiapa & de Guatimala, quoique la race des Indiens ſoit plus nombreuſe en ce dernier endroit que dans aucune autre partie de la nouvelle Eſpagne. Dans le dénombrement du dioceſe fort étendu de la nouvelle Galice, il décrit bien la ſituation des différens villages indiens; mais il ne ſpécifie le nombre des habitans que d'un petit nombre de ces villages. Les Indiens de cette vaſte province, dans laquelle la puiſſance des Eſpagnols eſt encore imparfaitement établie, ne ſont pas enrégiſtrés avec la même exactitude que dans les autres parties de la nouvelle Eſpagne. Suivant Villa-Segnor, voici l'état actuel de la population dans les cinq dioceſes nommés ci-deſſus, tant pour les Eſpagnols que pour les negres, les mulâtres & les métis.

	Familles.
Mexico	105202
Los-Angeles	30600
Mechoacan	30840
Oaxaca	7296
Nouvelle Galice	16770
	190708

A raiſon de cinq perſonnes par famille, le nombre total eſt de . . 953540

Nombre des familles indiennes dans le dioceſe de.

Mexico	119511
Los-Angeles	88240
Mechoacan	36196
Oaxaca	44222

Nouvelle Galice 6222

Total 294391

En comptant cinq perſonnes par famille, le nombre total eſt de 1,471,955. Nous pouvons compter avec d'autant plus de certitude ſur le calcul du nombre des Indiens, qu'il eſt pris de la matricule ou du regiſtre ſuivant lequel on levoit le tribut qu'ils payoient. Puiſque des neuf dioceſes on en a omis totalement quatre, & que le dénombrement de la nouvelle Galice n'a été fait que très-imparfaitement, nous pouvons en conclure que le nombre des Indiens dans l'empire du Mexique va au-delà de deux millions.

Le calcul du nombre des Eſpagnols ne paroît pas être ſi exact. Villa-Segnor remarque en termes généraux, que pluſieurs Eſpagnols, negres & métis réſident enſemble dans pluſieurs endroits, ſans ſpécifier le nombre. C'eſt pourquoi ſi nous raſſemblons tous ces habitans avec ceux qui demeurent dans les quatre dioceſes qu'on a omis, le nombre des Eſpagnols & ceux des races mêlées peuvent probablement monter à un million & demi. Dans quelques endroits Villa-Segnor diſtingue les Eſpagnols des trois races inférieures des negres, des mulâtres & des métis, & marque leur nombre ſéparément; mais en général il les joint enſemble. Cependant par la proportion obſervée dans les endroits où le nombre de chaque eſpece eſt marquée, ainſi que par le détail de l'état de la population dans la nouvelle Eſpagne donné par d'autres hiſtoriens, il eſt clair que le nombre des negres & des habitans de race mêlée, excede de beaucoup celui des Eſpagnols. Peut-être doit-on porter ces derniers à plus

de cinq cent mille contre un million des autres.

Quelque défectueux que soit ce calcul, il ne m'a cependant pas été possible de me procurer des connoissances assez exactes du nombre des habitans du Pérou, pour former des conjectures aussi satisfaisantes sur l'état de sa population. Je sais qu'en 1761, le protecteur des Indiens dans la vice-royauté du Pérou comptoit qu'il y en avoit 612,780, qui payoient le tribut au roi. Comme toutes les femmes & tous les mineurs étoient exempts de cette taxe, dans le Pérou, on doit supposer que le nombre des Indiens montoit à 2,449,120. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Je vais parler d'une autre méthode de calculer, ou du moins de faire des conjectures touchant l'état de la population de la nouvelle Espagne & du Pérou. Suivant un état que j'ai lieu de croire exact, le nombre des copies de la bulle de la croisade, envoyées au Pérou à chaque nouvelle publication, est de 1,171,953, & pour la nouvelle Espagne, de 2,649,326. On m'a dit qu'il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui achetent la bulle, & qu'on la vend principalement aux Espagnols & aux habitans de race mêlée; de sorte que, suivant cette maniere de calculer; le nombre des Espagnols & des races mêlées monteroit au moins à trois millions.

Le nombre des habitans de plusieurs villes de l'Amérique espagnole, peut nous donner quelqu'idée de l'étendue de la population, & corriger l'idée peu exacte mais commune qu'on a dans la grande Bretagne, du foible & misérable état de ces colonies. La ville de Mexico contient au moins 150,000 habitans; Los-Angeles plus de 60,000, tant Espagnols qu'ha-

bitans de race mêlée : *Villa-Segnor*, *p.* 247. Guadalaxara contient au-delà de 30,000 ames, ſans compter le. Indiens : *ibid. lib. II*, *p.* 206. Il y en a 54,000 à Lima : *D. Coſme Bueno*, *deſcr. de Peru* 1764. Carthagene en contient 25,000 ; Potoſi 25,000 : *Bueno*, 1767 : Popayan plus de 20,000 : *Ulloa I*, *p.* 287. Les villes du ſecond rang ſont plus peuplées encore. Les villes & les établiſſemens les plus floriſſans des autres nations européennes en Amérique ne peuvent entrer en comparaiſon avec ceux-ci.

Tels ſont les calculs de la population de pluſieurs villes, que j'ai trouvé répandus dans des écrivains que j'ai jugés dignes de foi. Mais je me ſuis procuré un dénombrement des habitans des villes de la province de Quito ſur l'exactitude duquel je puis compter, & que je communique au public, tant pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour rectifier les notions erronnées donc j'ai parlé. Saint-François de Quito contient de 50 à 60 mille habitans des différentes races. Outre la ville, il y a dans ce *corregimiento* vingt-neuf cures établies dans les principaux villages, leſquels ont chacun de plus petits hameaux qui en dépendent, dont les habibitans ſont preſque tous Indiens ou métis. Il y a environ ſix à huit mille ames à Saint-Jean de Paſto, outre vingt-ſept villages qui en dépendent. On compte à Saint-Michel d'Ibarra ſept mille habitans & dix villages. Le diſtrict de Havala contient dix huit à vingt mille ames ; celui de Tacuma dix à douze mille ; celui d'Ambato huit à dix mille, & ſeize villages. La ville Riombamba ſeize à vingt mille, & neuf villages. Le diſtrict de Chimbo ſix à huit mille. Celui de Guayaquil de ſeize à vingt mille, & quatorze villages. Le diſtrict d'Atuaſi environ cinq

à six mille, & quatre villages. La ville de Guenza vingt-cinq à trente mille, & neuf villages fort peuplés. La ville de Laxa huit à dix mille, & quatorze villages. Cette population, quoique médiocre, si l'on considere la vaste étendue du pays, est bien plus considérable qu'on ne le suppose communément. J'ai oublié de dire en son lieu que Quitto est la seule province de l'Amérique espagnole qu'on peut regarder comme un pays de manufactures. On y fabrique des chapeaux, des étoffes de coton & des draps grossiers, en assez grande quantité pour suffire non-seulement à la consommation de la province, mais pour fournir un article considérable d'exportation dans les autres parties de l'Amérique espagnole. Je ne sais si l'on doit regarder l'industrie singuliere de cette province comme la cause au comme l'effet de sa population ; mais la passion pour tout ce qui vient de l'Europe est si grande parmi les vains habitans du nouveau monde, que l'on m'a assuré que les manufactures de Quito sont si peu estimées qu'elles commencent à pencher vers leur déclin.

NOTE LXXIV *pag.* 275.

Ces audiences sont établies dans les endroits suivans ; à Saint-Domingue, dans l'isle d'Hispaniola ; à Mexico dans la nouvelle Espagne ; à Lima, dans le Pérou ; à Panama dans Terre-Ferme ; à Saint-Jacques de Guatimala ; à Guadalaxara dans la nouvelle Galice ; à Santa-Fé dans le nouveau royaume de Grenade, à la Plata dans la province de Los-Charcas ; à Saint-François de Quito ; à Saint-Jacques dans le Chili, à Buenos-Ayres. Plusieurs grandes provinces dépendent de ces audiences ; quelques-unes même sont si éloignées des

villes où ces cours résident, qu'elles n'en peuvent tirer que peu d'avantage. Les auteurs espagnols comptent douze de ces cours d'audiences, parce qu'ils y comprennent celle de Manille dans les isles Philippines.

NOTE LXXV, *pag.* 283.

Vu la distance qui sépare le Pérou & le Chili de l'Espagne, & la difficulté qu'il y a de transporter par l'isthme de Panama des effets d'une charge aussi considérable que le sont le vin & l'huile, les Espagnols de ces provinces ont obtenu la permission d'y planter des vignes & des oliviers. Mais il leur est rigoureusement défendu de faire passer du vin & de l'huile à Panama, à Guatimala, ou dans toute autre province à portée d'en recevoir de l'Espagne. *Recop. lib. V*, *tit.* 15-18.

NOTE LXXVI, *pag.* 285.

Ce calcul a été fait par Benzoni, en 1550, cinquante-huit ans après la découverte de l'Amérique. *Hist. novi orbis*, *lib. III*, *c.* 21. Mais comme Benzoni a écrit avec un esprit mécontent & porté à détracter en tout les Espagnols, il se peut que son calcul ait été trop foible.

NOTE LXXVII, *pag.* 286.

Je n'ai que des notions imparfaites sur le partage & la transmission des biens dans les colonies espagnoles. Les auteurs espagnols ne s'expliquent pas clairement sur ce sujet, & peut-être même n'ont-ils pas assez considéré les effets de leurs loix & de leurs institutions. Solerzano, *de jure ind. vol.* 2, *lib. II*, *l.* 16, explique en quelque sorte l'introduction de la tenure de *Mayorasgo*, & parle de quelques-uns

de ses effets. Villa-Segnor en remarque une conséquence singuliere. Il observe que dans quelques-unes des situations les plus favorables de Mexico ; une grande partie du terrain n'est pas occupée, ou est couverte par les ruines des maisons qu'on y avoit bâties autrefois. Il ajoûte que ce terrain étant possédé par droit de *Mayorasgo*, & ne pouvant pas être aliéné, ces ruines deviennent éternelles. *Theatr. Amér. vol. I*, *p. 34*.

NOTE LXXVIII, *pag.* 289.

Il n'y a aucune loi qui exclue les créoles des charges tant civiles qu'ecclésiastiques. Il y a au contraire plusieurs *Cedulas* qui recommandent de donner indistinctement les places de confiance aux personnes nées en Espagne & en Amérique. Betancourt y Figueroa *Derecho*, *&c.* *p.* 5, 6. Mais, malgré ces ordres répétés, on accorde dans presque tous les cas la préférence aux personnes nées en Espagne. L'auteur que nous venons de citer en donne une preuve singuliere. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1637, on a nommé trois cent soixante-neuf évêques ou archevêques pour les différens dioceses de ce pays, & de ce grand nombre il n'y en a eu que douze qui fussent créoles, *p.* 40.

NOTE LXXIX, *pag.* 295.

Quelque modéré que puisse paroître ce tribut, l'indigence des Indiens est si grande dans plusieurs provinces de l'Amérique, que l'exaction en est insupportable. *Pegna*, *Itiner. per Parochos de Indios*, *p.* 192.

NOTE LXXX. *pag.* 296.

Dans la nouvelle Espagne on accordoit les

encomiendas pour trois & quelquefois pour quatre générations, à raison du mérite extraordinaire & des services des premiers conquérans ; & du foible revenu du pays avant la découverte des mines de Sacatecas. *Recopil. lib. VI*, *tit.* 2, *c.* 14, *&c.*

NOTE LXXXI, *pag.* 297.

D. Ant. Ulloa prétend que le travail des mines n'est pas nuisible, & en apporte pour preuve que plusieurs métis ou Indiens qui n'appartiennent à aucun *repartimiento*, se louent volontairement pour exploiter les mines, & que plusieurs Indiens continuent de plein gré ce travail, lorsque le tems prescrit pour leur service est fini. *Entreten. p.* 265. Mais son opinion sur la salubrité de ce travail est contraire à l'expérience de tous les siécles. Par-tout où les hommes seront séduits par un salaire considérable, ils s'engageront à toute espece de travail, quelque fatigant ou dangereux qu'il puisse être. D. Hern. Carillo Altamirano rapporte un fait curieux qui est incompatible avec l'opinion d'Ulloa. Par-tout où l'on exploite des mines, dit-il, le nombre des Indiens diminue ; mais dans les provinces de Campêche, où il n'y a point de mines, le nombre des Indiens a augmenté de plus d'un tiers depuis la conquête de l'Amérique, quoique le sol & le climat ne soient pas aussi bons qu'au Pérou & au Mexique. Colbert, *Collect.* Dans un autre mémoire présenté à Philippe III, en 1609, le capitaine Juan Gonzales d'Azevedo dit que dans tous les districts du Pérou où l'on forçoit les Indiens de travailler aux mines, le nombre en étoit réduit à la moitié, & dans quelques endroits au tiers de celui qu'on en

comptoit sous la vice-royauté de dom Fr. de Tolede en 1581. Colbert, *Collect.*

NOTE LXXXII, *pag.* 297.

Comme un travail de cette espece ne peut être prescrit avec une exactitude précise, la tâche qu'on impose aux Indiens paroît être fort arbitraire ; & de même que le service exigé par les seigneurs féodaux de leurs vassaux, *in vinea, prato aut messe*, elle doit être extrêmement incommode, & souvent gratuitement tyrannique. *Pegna, itin. par Parochos de Indios.*

NOTE LXXXIII, *pag.* 298.

L'espece de service, connu au Pérou sous le nom de *Mita*, est appellé *Tanda* dans la nouvelle Espagne, où il n'a lieu que pour une semaine de suite. Personne n'est obligé de servir à une plus grande distance que celle de vingt-quatre milles de son habitation. Cette regle est moins oppressive pour les Indiens, que celle qui est établie au Pérou. *Mémoire de* Hern. Carillo Altamirano, Colbert, *Collect.*

NOTE LXXXIV, *pag.* 301.

C'est des loix mêmes qu'on peut en déduire les plus fortes preuves. La multitude & la variété des réglemens pour prévenir les abus ; est ce qui peut nous donner une idée de leur nombre. Quoique les loix aient sagement réglé qu'aucun Indien ne sera tenu servir dans les mines à plus de trente mille de distance de son habitation, nous apprenons cependant, par un mémoire présenté au roi par D. Hernan Carillo Altamirano, que les Indiens du Pérou sont souvent obligés de travailler aux mines à cent, cent cinquante, & jusqu'à deux cents

lieues de leurs habitations. Colbert, *Collect.* Plusieurs mines sont situées dans des lieux si stériles & si éloignées des habitations ordinaires des Indiens, que la nécessité d'y avoir des ouvriers a obligés les rois d'Espagne de contrevenir plusieurs fois à leurs propres réglemens, & de permettre aux vice-rois de forcer les peuples des provinces les plus éloignées de se rendre à ces mines. Escalona *Gazophil. Perub. lib. I*, *c.* 16. On doit cependant leur rendre la justice de dire qu'ils ont toujours été attentifs à adoucir cette oppression autant qu'il leur a été possible, en enjoignant aux vice-rois d'employer toute espece de moyens pour engager les Indiens à s'établir près des mines. *Id. ibid.*

NOTE LXXXV, *pag.* 306.

Torquemada, après avoir fait une longue énumération qui paroît assez exacte, conclud par dire qu'il y a quatre cents couvens dans la nouvelle Espagne, *Mond. ind. lib. XIX*, *c.* 32. En 1745, il y avoit dans la seule ville de Mexico cinquante-cinq couvens. Villa-Segnor, *théatr. amer. I*, *p.* 34. Ulloa en a compté quarante dans Lima, & en parlant de ceux de filles, il dit qu'on pourroit en peupler une petite ville, tant le nombre des personnes renfermées est considérable. *Voy. tom. I*, *p.* 409. Philippe III, dans une lettre adressée en 1620 au vice-roi du Pérou, remarque que le nombre des couvens à Lima étoit si grand, qu'ils occupoient plus de terrein que le reste de la ville. Solorz, *lib. III*, *c.* 23, n°. 57; *lib. III*, *c.* 16. Torquemada, *ib. XV*, *c.* 3. Le premier couvent fut fondé dans la nouvelle Espagne en 1525, quatre ans seulement après la conquête. Torq. *lib. XV*, *c.* 16.

Suivant Gil Gonzales Davila, toute la hiérarchie de l'église d'Amérique, dans tous les établissemens espagnols, consistoit, en 1649, en un patriarche, six archevêques, trente-deux évêques, trois cent quarante-six chanoines, deux abbés, cinq chapelains du roi & huit cent quarante couvens: *Theatro ecclesiastico de Las Ind. occident vol. I., pref.* Lorsque les jésuites furent expulsés de l'Espagne, ils possédoient dans la province de la nouvelle Espagne trente colleges, maisons professe ou résidences; seize dans celle de Quito; treize dans le nouveau royaume de Grenade; dix-sept dans le Pérou; dix-huit dans le Chili, dix-huit dans le Paraguai; en tout cent & douze. *Colleccion general de providencias hasta acquitomadas sobre estranamento, &c. de la compagnia, part. 2, p. 19.* Le nombre des jésuites qu'il y avoit dans toutes ces maisons montoit à deux mille deux cent quarante-cinq. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

En 1644 la ville de Mexico présenta une requête au roi pour le prier de défendre qu'on y fondât de nouveaux couvens, & de mettre des bornes aux revenus de ceux qui s'y trouvoient déjà établis; vu que sans cela les maisons religieuses acquerroient en peu de tems la propriété de tout le pays. Elle demandoit aussi qu'on mît des restrictions au pouvoir des évêques de conférer les ordres, parce qu'il y avoit alors dans la nouvelle Espagne plus six mille ecclésiastiques sans bénéfice: *id. p. 16.* Il doit y avoir eu, sans doute, de grands abus, puisque la superstition des Espagnols américains en étoit blessée au point de leur dicter des représentations pour les faire abolir.

NOTE LXXXVI, *pag.* 310.

Je ne me hasarderai point à faire la peinture des mœurs du clergé espagnol, sur le seul témoignage des auteurs protestans ; parce qu'on peut les soupçonner de prévention & d'exagération. Gage en particulier, qui plus qu'aucun autre protestant a eu l'occasion de connoître l'état intérieur de l'Amérique espagnole, dépeint la corruption de l'église, à laquelle il avoit renoncé, avec toute l'aigreur d'un nouveau converti ; de sorte que je dois me méfier de son témoignage, quoiqu'il rapporte quelques faits très-curieux & très-frappans. Mais Benzoni parle de la débauche des ecclésiastiques en Amérique, très-peu de tems après qu'ils y furent établis : *Hist. lib. II, c.* 19, 20. M. Fresier, observateur intelligent & très-zélé pour sa religion, dépeint les mœurs corrompues des ecclésiastiques espagnols dans le Pérou, particuliérement des moines réguliers, avec des couleurs plus fortes que celles que j'ai employées : *Voyage*, *p.* 51, 215, &c. M. Gentil confirme ce rapport : *voy. tom.* 1, *p.* 35. Coreal s'accorde avec ces deux voyageurs, & y ajoute plusieurs circonstances singulieres : *Voy. tom.* 1, *p.* 61, 155, 161. J'ai tout lieu de croire que les mœurs du clergé régulier sont encore extrêmement licencieuses, sur-tout dans le Pérou. Acosta lui-même avoue que la grande corruption des mœurs a été une suite de la permission accordée aux moines de renoncer à la retraite & à la discipline de leur couvent & de s'introduire dans le monde en se chargeant du soin de desservir les paroisses des Indiens : *De procur. ind. salute lib. IV*, *c.* 13, *&c.* Il parle sur-tout des vices dont j'ai parlé, & pense que les tentations

tations en font si redoutables qu'il penche vers l'opinion de ceux qui croient que le clergé régulier ne doit pas être chargé du soin des paroisses : *lib. V*, *c.* 20. Les défenseurs mêmes des réguliers conviennent qu'il y a plusieurs grands abus parmi les moines de différens ordres, lorsqu'on les affranchit de la discipline monastique ; & l'on peut croire, par la maniere dont ils les defendent, qu'on ne les a pas accusés tout-à-fait sans raison. Dans les colonies françoises l'état du clergé régulier est à-peu-près le même que dans les établissemens espagnols, & il en est résulté les mêmes conséquences. M. Biet, supérieur des prêtres séculiers à Cayenne, a recherché avec autant de piété que de candeur les causes de cette corruption, qu'il impute principalement à l'exemption dont jouissent les réguliers de la jurisdiction & des censures de leurs diocésains, aux tentations auxquelles ils sont exposés, & à leur commerce avec le monde. Il est singulier que les auteurs qui ont censuré la licence des moines réguliers espagnols avec la plus grande sévérité, concourent tous à défendre la conduite des jésuites. Formés à une discipline plus parfaite que celle des autres ordres monastiques, ou animés par l'intérêt de conserver l'honneur de la société, qui étoit si cher à chaque membre, les jésuites, tant du Mexique que du Pérou, ont toujours conservé une régularité de mœurs irréprochable. Fresier, *p.* 223. Gentil, *t.* 1, *p.* 34. On doit rendre la même justice aux évêques & à la plûpart des ecclésiastiques en dignité.

NOTE LXXXVII, *pag.* 310.

Solorzano, après avoir parlé de la morale corrompue du clergé régulier, avec cette sage

réserve qui convenoit à un laïque espagnol sur un sujet si délicat, se déclare ouvertement & avec beaucoup de fermeté contre l'usage de confier le soin des paroisses à des moines. Il cite plusieurs auteurs respectables tant théologiens que politiques, dont le témoignage sert à confirmer son opinion : *de jure ind.* 2, *lib. III*, *c.* 16. On trouve dans la collection des mémoires de Colbert une preuve frappante de l'alarme occasionnée par le projet du prince d'Esquilache pour exclure les prêtres réguliers des cures paroissiales. Les ordres monastiques firent présenter au roi plusieurs mémoires auxquels on répondit au nom du clergé séculier. On apperçoit que les deux partis ont mis beaucoup d'aigreur & d'animosité dans cette dispute.

NOTE LXXXVIII, *pag.* 316.

On excluoit originairement de la prêtrise & des ordres religieux, non-seulement les Indiens, mais encore les *métis* ou enfans d'un Espagnol & d'une Indienne. Mais par une nouvelle loi, promulguée le 28 Septembre 1588, Philippe II enjoint aux prélats de l'Amérique de conférer les ordres aux métis, nés d'un mariage légitime, à qui ils trouveront les qualités requises, & de leur permettre de faire leurs vœux dans le couvent où ils auront fait un noviciat convenable. *Recopil. lib. I*, *tit.* 7, *b.* 7. Il paroît qu'on a eu quelqu'égard à cette loi dans la nouvelle Espagne ; mais elle n'a eu aucun effet dans le Pérou. Sur des représentations faites à ce sujet à Charles II en 1697, il donna un nouvel édit pour en ordonner l'exécution, & pour manifester sa volonté que tous ses sujets, tant indiens que métis & espagnols jouissent des mêmes privileges. Il paroît que l'aversion des Espagnols

d'Amérique pour la race indienne s'est opposée à l'exécution de cette ordonnance; car en 1725, Philippe V fut obligé de renouveller l'injonction d'une maniere plus précise. Mais les Espagnols du Pérou ont une haine & un mépris si insurmontables pour les Indiens, que le roi régnant a été obligé de donner une nouvelle force aux anciens édits par une loi publiée le 11 septembre 1774. *Real cedula. Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Note LXXXIX, *pag.* 320.

Ustariz, calculateur exact & circonspect, paroît admettre que la quantité d'argent qui ne paie point de droit peut être évaluée à cette somme. Suivant Herrera il n'y avoit pas plus du tiers de l'argent venant du Potose qui payât le quint du roi: *Decad.* 8, *lib. II*, *c.* 15. Solorzano dit aussi que la quantité d'argent qui circule en fraude est beaucoup plus grande que celle qui est monoyée légalement après avoir payé le quint. *De ind. jure*, *vol. II*, *lib. V*, *pag.* 846.

Note XC, *pag.* 324.

Lorsqu'on découvrit les mines du Potose en 1545, les filons étoient si près de la surface qu'on en tiroit facilement le minérai, & si riches qu'on l'affinoit sans beaucoup de peine & à peu de frais principalement par l'action du feu. Cette méthode d'affiner par la simple fusion continua jusqu'à l'année 1574, où l'on découvrit l'usage du mercure pour affiner l'argent aussi-bien que l'or. Comme on exploite ces mines depuis deux siecles sans interruption, les filons se trouvent aujourd'hui à une telle profondeur que les dépenses pour en tirer le miné-

rai font devenues beaucoup plus confidérables. D'ailleurs ce qui eft contraire à ce qui arrive dans la plûpart des autres mines, la richeffe des filons a diminué à mefure qu'on a fouillé plus profondément, & même à un tel point qu'on eft étonné de ce que les Efpagnols perfiftent à les exploiter. On a découvert fucceffivement d'autres mines; mais en général la valeur du minerai a diminué confidérablement; tandis que la dépenfe de l'extraction a augmenté; de forte que la cour d'Efpagne a réduit en 1736 le droit du *quint* pour le roi à un *dixieme*.

Tout le vif-argent dont on fe fert dans le Pérou eft tiré de la fameufe mine de Guanacabelica, découverte en 1563. La couronne s'eft réfervée la propriété de cette mine, & les perfonnes qui achetoient ce vif-argent en payoient non-feulement la valeur, mais encore un *quint* comme un droit dû au roi. Mais en 1761 on abolit ce droit fur le vif-argent. à caufe de l'augmentation de la dépenfe qu'exige aujourd'hui l'exploitation des mines. Ulloa, *entretenimientos* 12-15, *voy.* 1, *p.* 505-523. Les lecteurs qui défireront d'apprendre la maniere dont les Efpagnols procedent dans la fouille de leurs mines & l'affinage du minerai, en trouveront une defcription exacte dans *Acofta*, *lib. IV*, *c.* 1-13.

NOTE XCI, *pag.* 325.

En conféquence de l'abolition de ce *quint*, & de quelques diminutions faites poftérieurement fur le prix du vif-argent, opérations que l'augmentation des dépenfes pour la fouille des mines avoit rendu néceffaires, le vif-argent qui fe vendoit autrefois quatre-vingt pefos le

quintal, ſe donne aujourd'hui par le roi à ſoixante peſos. Campomanes, *Educ. popul.* 2, *p.* 132. *Note* Le droit ſur l'or eſt réduit à un *vingtieme* ou à cinq pour cent.

NOTE XCII, *pag.* 327.

Il a y pluſieurs preuves frappantes de l'état floriſſant où l'induſtrie étoit en Eſpagne au commencement du ſeizieme ſiécle. Il y avoit en Eſpagne un nombre conſidérable de villes, qui toutes étoient peuplées fort au-delà de la proportion commune des autres parties de l'Europe : j'en ai expliqué la cauſe dans l'*hiſtoire de Charles-Quint, tom. I, p.* 148, *de la trad. in-4°*. Par-tout où les villes ſont peuplées, l'eſpece d'induſtrie qui leur eſt particuliere y augmente, & les ouvriers & fabricans y abondent. L'impulſiou que le commerce de l'Amérique donne à leur activité peut être clairement prouvée par un ſeul fait. En 1545, tandis que l'Eſpagne continuoit à fournir ces colonies, du fonds de ſa propre induſtrie, on commanda aux manufactures une ſi grande quantité de travail qu'on ne crut pas qu'elles puſſent l'achever en moins de ſix ans. Campomanes, *p.* 406. Une demande ſi conſidérable doit avoir donné un grand mouvement à l'induſtrie, & avoir fait faire des efforts conſidérables. Nous apprenons qu'au commencement du regne de Philippe II, Séville ſeule, où le commerce avec l'Amérique étoit concentré, n'occupoit pas moins de ſeize mille métiers d'étoffe de ſoie & de laine, & cent trente mille ouvriers occupés à ces manufactures. Campomanes II, *p.* 472. Mais l'influence des cauſes que je détaillerai plus bas, fut ſi rapide qu'avant la fin du regne de Philippe III, le nombre des métiers de Séville étoit réduit à quatre cents. Uſtariz, *c.* 7.

NOTE XCIII, *pag.* 338.

Jamais on n'ouvre aucune balle de marchandises, & jamais on n'examine aucune caisse d'argent; on reçoit les unes & les autres sur la déclaration verbale des personnes à qui ces effets appartiennent, & on ne trouve qu'un seul exemple de fraude pendant un long période que ce commerce s'est fait avec cette noble confiance. Tout l'argent monnoyé, porté du Pérou à Porto-Belo en 1654, se trouva altéré & mêlé d'une cinquieme partie de mauvais métal. Les négocians espagnols, avec leur intégrité ordinaire, supporterent la perte entiere, & indemniserent les étrangers qui les employoient. On découvrit la fraude, & le trésorier des finances du Pérou, qui en étoit l'auteur, fut brûlé publiquement, *B.* Ulloa, *Retablis. de manuf. &c. B.* 2, *p.* 120.

NOTE XCIV, *pag.* 342.

On trouve plusieurs preuves remarquables de la rareté de l'argent en Espagne. De toutes les sommes immenses qu'on y a importées de l'Amérique, objet dont nous aurons occasion de parler dans la suite, Moncade assure qu'en 1619 il ne restoit pas en Espagne au-delà de deux cents millions de *pesos*, la moitié en argent monnoyé, le reste en vaisselle & en bijoux: *Restaur. de Espagna*, *disc.* 3, *c.* 1. Ustariz qui publia son excellent ouvrage en 1724, prétend qu'il ne restoit pas alors pour cent millions de monnoie, de vaisselle & de bijoux: *Théorie, &c. c.* 3. Campomanes, d'après une remontrance de l'université de Tolede à Philippe III, observe comme une preuve certaine de la rareté de l'argent, que les personnes qui prêtoient

de l'argent, recevoient pour intérêt un tiers de la ſomme qu'ils avançoient, *Educ. pop.* 1, *pag.* 417.

NOTE XCV, *pag.* 347.

Ce récit de la maniere dont les facteurs de la compagnie de la mer du ſud faiſoient leur commerce à la foire de Porto-Belo, qui leur fut ouverte par l'Aſſiento, a été tiré de dom Dion Alcedo y Herrera, préſident de la cour d'audience de Quito & gouverneur de la province: ſon témoignage mérite le plus grand crédit, parce qu'il a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte, & qu'il a été ſouvent employé à découvrir & à conſtater les fraudes dont il parle. Il eſt cependant probable que, comme ſa repréſentation a été rédigée au commencement de la guerre qui ſe déclara entre la Grande-Bretagne & l'Eſpagne en 1739, elle eſt peut-être exagérée en quelques points. Le détail qu'il donne des faits eſt curieux, & ſe trouve même en quelque ſorte confirmé par des auteurs anglois, qui conviennent qu'il ſe commettoit beaucoup de fraude dans l'expédition du vaiſſeau annuel, & que le commerce de contrebande de la Jamaïque & des autres colonies angloiſes étoit devenu très-conſidérable. Mais on peut obſerver, à l'honneur de la nation angloiſe, que ces opérations frauduleuſes ne doivent pas être regardées comme des faits de la compagnie, mais comme une pratique déshonorante de ſes facteurs & de ſes agens. La compagnie elle-même ſouffrit une perte conſidérable par le commerce de l'Aſſiento, tandis que pluſieurs de ſes employés ont fait une fortune immenſe. *Anderſon, chronol. deduct. II, p.* 388.

NOTE XCVI, *pag.* 353.

Il y a plusieurs faits curieux concernant l'institution, les progrès & l'influence de cette compagnie, qui sont peu connus des lecteurs anglois. Quoique la province de Venezuela ou Carraque occupe une étendue de quatre cents milles le long de la côte, & qu'elle soit une des plus fertiles de l'Amérique, elle fut si négligée par les Espagnols, que pendant les vingt années qui précéderent l'établissement de la compagnie, il ne partit que cinq vaisseaux d'Espagne pour cette province ; & depuis 1706 jusqu'à 1722, c'est-à-dire, pendant seize ans, il n'arriva pas un seul vaisseau de Carraque en Espagne : *Noticias de real compagnia de Carracas, p.* 28. Pendant tout ce tems l'Espagne a été obligée d'acheter de l'étranger la grande quantité de cacao qu'elle consommoit. Avant l'établissement de la compagnie, Carraque n'envoyoit en Espagne ni tabac ni cuirs : *id. p.* 117. Mais depuis que la compagnie a commencé ses opérations en 1731, l'importation du cacao en Espagne a considérablement augmenté. Pendant les trente années qui ont suivi 1701, le nombre des faneques de cacao (de cent dix liv. chacune) qu'on a importées de Caraque montoient à six cent quarante-trois mille deux cent quinze, tandis qu'il en est entré, pendant les dix-huit années qui ont suivi 1731, huit cent soixante-neuf mille deux cent quarante-sept faneques ; & si nous supposons qu'on continue d'en importer dans la même proportion pendant les douze années qui restent pour faire les trente, le nombre ira à un million quatre cent quarante-huit mille sept cent quarante-six faneques ; ce qui fait une augmentation de huit cent cinq

mille cinq cent trente-une faneques : *id. p.* 148. Pendant les huit années subséquentes à 1756, la compagnie a importé en Espagne quatre-vingt-huit mille quatre cent quatre-vingt-deux arobes (chacun de vingt-cinq livres) de tabac, & cent soixante-dix-sept mille trois cent cinquante-quatre cuirs *id.* 161. Il paroît que depuis la publication des *Noticias de compagnia* en 1765, son commerce a fait des progrès. Pendant les cinq années qui ont suivi 1769, elle a importé cent soixante dix-neuf mille cent cinquante-six faneques de cacao en Espagne, trente-six mille deux cent huit arobes de tabac, soixante-quinze mille quatre cent quatre-vingt-seize cuirs & deux cent vingt-un mille quatre cent trente-deux pesos en especes : *Campomanes II*, *p.* 162. Ce dernier article est une preuve de l'accroissement des richesses de la colonie. Elle reçoit de l'argent du Mexique en retour du cacao qu'elle fournit à cette province, & cet argent est envoyé en Espagne ou employé à acheter des marchandises d'Europe. Outre cela, on a la preuve la plus évidente que cette province donne le double du cacao qu'elle produisoit en 1731. La quantité des bestiaux y est plus que triplée, & le nombre des habitans a considérablement augmenté. Les revenus de l'évêque, qui ne consistent qu'en dixmes, sont augmentés de huit jusqu'à vingt mille pesos. *Noticias, p.* 69. L'augmentation de la quantité de cacao importé en Espagne en a fait baisser le prix de quatre-vingt à quarante pesos la faneque : *id. p.* 61.

NOTE XCVII, *pag.* 360.

Cet essai qu'a fait l'Espagne d'ouvrir un commerce libre avec quelques-unes de ses colonies

a produit des effets si remarquables, que cet objet mérite quelques éclaircissemens. Les villes auxquelles on a accordé cette liberté sont pour la province d'Andalousie, Cadix & Séville; pour celle de Valence & de Murcie, Alicante & Carthagene; Barcelone pour la Catalogne & l'Arragon; Santander pour la Castille; la Corogne pour la Galice, & Gyon pour l'Asturie. *Append. II, à la éduc. popul. p.* 41. Ce sont-là les ports du principal commerce de leurs districts respectifs, ou ceux qui sont situés les plus commodément pour l'exportation de leurs productions respectives. Les faits suivans nous donneront une idée des progrès du commerce dans les établissemens qui ont joui de ces nouveaux réglemens. Ayant la liberté du commerce, les droits qu'on percevoit à la douane de la Havane alloient à cent quatre mille deux cent huit pesos par an. Pendant les cinq années qui ont précédé 1774; ils montoient année commune à trois cent huit mille pesos. A Yucatan les droits ont augmenté de huit mille pesos à quinze mille; à Hispaniola de deux mille cinq cents à cinq mille cent, à Porto-Rico de mille deux cents à sept mille. En 1774 on évaluoit le total des marchandises importées de Cuba en Espagne à un million cinq cent mille pesos: *Educ popul. I, p.* 450, *&c.*

NOTE XCVIII, *pag.* 367.

On en trouve une preuve remarquable dans les deux traités de dom Pedro Rodrigue Campomanes, fiscal du conseil royal & suprême, (charge à-peu-près égale en dignité & en pouvoir à celle de procureur général en Angleterre) & directeur de l'académie royale d'histoire, l'un intitulé *Discurso sobre el fomento*

de la industria popular ; l'autre : *Discurso sobre la educ. popular de los artisanos y su fumento* ; le premier publié en 1774, & le second en 1775. Presque tous les points de quelqu'importance touchant la police intérieure, les impôts, l'agriculture, les manufactures, le commerce tant domestique qu'étranger, sont discutés dans ces ouvrages : il y a peu d'auteurs, même parmi les nations les plus versées dans le commerce, qui aient poussé si loin leurs recherches, avec une connoissance aussi approfondie de ces différens objets, & avec un plus parfait mépris pour les préjugés nationaux & populaires, ou qui aient uni plus heureusement le calme des recherches philosophiques avec le zèle ardent d'un citoyen animé par l'amour du bien public. Ces deux ouvrages sont fort estimés des Espagnols, ce qui est une preuve évidente du progrès de leurs lumieres, puisqu'ils sont en état de goûter un auteur qui pense avec tant d'élévation & de liberté.

NOTE XCIX, *pag.* 372.

Le galion employé à ce commerce, au-lieu de six cents tonneaux, auxquels il est limité par la loi, (*Recopil. lib. XLV*, *l.* 15) est ordinairement de douze cents à deux mille tonneaux de port. Le vaisseau d'Acapulco, pris par le lord Anson, au-lieu de cinq cent mille pesos que porte la loi, avoit à bord un million trois cent treize mille huit cent quarante-trois pesos, sans compter l'argent non monnoyé montant à quarante trois mille six cent onze pesos de plus. *Anson's voyage*, *p.* 384.

NOTE C, *pag.* 375.

Le prix de la bulle varie suivant le rang

des perſonnes. Celles du moindre ordre, tels que les domeſtiques ou les eſclaves paient deux réaux de Plata ou environ vingt ſous de France ; d'autres Eſpagnols paient huit réaux, & ceux qui occupent des charges publiques ou qui poſſedent des encomiendas, ſont taxés à ſeize réaux : *Solorz de jure ind. v. II, lib.* 3, *l.* 25. Suivant Chilton, négociant anglois qui a réſidé long-tems dans les établiſſemens eſpagnols, la bulle de la croiſade ſe vendit plus cher en 1570, puiſque le plus bas prix étoit alors de quatre réaux. *Hakluit III, p.* 461. Ce prix paroît avoir varié en différens tems. Le droit levé pour la bulle par la derniere *predicacion* ſe verra par la table ſuivante qui donnera quelqu'idée du nombre proportionnel des différentes claſſes de citoyens dans la nouvelle Eſpagne & dans le Pérou.

On donna pour la nouvelle Eſpagne.

Bulles	à 10 peſos par tête	4
	à 2 peſos	22601
	à 1 peſo , ...	164220
	à 2 réaux	1662500
		2649325

Pour le Pérou,

à 16 péſos 4 ½ réaux	3
à 3 péſos 4 réaux. . .	14202
à 1 peſos 5 réaux. . .	78822
à 4 réaux.	410325
à 3 réaux.	668601
	1171953

NOTE CI, *pag.* 376.

Villa-Segnor, à qui nous devons la connoiſſance de ce fait, mérite la plus grande

confiance sur ce point, parce qu'il étoit receveur général d'un des plus considérables départemens des revenus du roi, & qu'il étoit par conséquent à portée d'être bien informé. Jusqu'à présent on n'a donné en anglois aucun détail aussi exact des revenus de l'Espagne dans aucune partie de l'Amérique, & les particularités en pourront paroître intéressantes & curieuses à quelques lecteurs.

	pesos.
De la bulle de la croisade, publiée tous les deux ans, il prévient un revenu annuel de	150000
Du droit sur l'argent.	700000
Du droit sur l'or.	60000
De la taxe sur les cartes. . . .	70000
De la taxe sur le *pulque*, boisson dont les Indiens font usage. .	161000
De la taxe sur le papier timbré. .	41000
De la taxe sur la glace. . . .	15522
De la taxe sur le cuir.	2500
De la taxe sur la poudre à canon.	71550
De la taxe sur le sel.	32000
De la taxe sur le cuivre de Mechocan.	1000
De la taxe sur l'alun.	6500
De la taxe sur le *juego de los Gallos*.	21100
De la moitié des annates ecclésiastiques.	49000
Du neuvieme du roi sur les évêchés, &c.	68800
Du tribut des Indiens.	650000
De l'*alcava*, ou du droit sur la vente des effets.	721875
De l'*Almajorifasgo*, (douane).	373333
De la monnoie.	357500
Total.	3552680

Cette somme revient à environ 18,431,122 l.

tournois, & si nous ajoutons ce qui provient de la vente de cinq mille quintaux de vif-argent importé en Espagne des mines d'Almaden, pour le compte du roi, & ce qui revient de l'*Averia* & de quelques autres taxes, dont Villa-Segnor n'a pas parlé, on peut évaluer le tout à près de vingt-trois millions. *Teatr. Mex. vol. I, p.* 38. Suivant Villa-Segnor le produit total des mines du Mexique monte, année commune, à huit millions de pesos en argent & à cinq mille neuf cent douze marcs d'or : *ib. p.* 44. On a parlé dans le cours de cette histoire de plusieurs branches du revenu ; quelques-unes de celles dont on n'a pas eu occasion de faire mention, demandent un détail particulier. Le droit des *dîmes* dans le nouveau monde a été accordé à la couronne d'Espagne par une bulle d'Alexandre VI. Charles-Quint en régla la répartition de la maniere suivante. Un quart est accordé à l'évêque du diocèse, un autre quart au doyen & au chapitre & aux autres officiers de la cathédrale. La moitié qui reste est divisée en neuf parties égales, dont deux, sous la dénomination de *Los dos Novenos reales*, sont payées à la couronne, & font une branche du revenu du roi. Les sept autres parties sont destinées au maintien du clergé de la paroisse, à la construction & à l'entretien des églises & autres usages pieux : *Recopil. lib. I, tit.* 16, ley 23, *&c.* Avendaño *Thesaur. in-vol. I, p.* 148.

L'*alcavala* est un droit levé en forme d'accise sur la vente des effets. En Espagne il monte à dix pour cent, & en Amérique à quatre pour cent. Solorzano, *Polit. indiana*, *lib. VI, c.* 8. *dic.* Avendano *vol. I, p.* 186.

L'*almajorifasgo*, ou le droit qu'on paie en

Amérique des marchandiſes importées & exportées, peut monter, année commune, à quinze pour cent. *Recopil. lib. VIII*, *tit. XVI*, *ley*. 1. Avendano, *vol. I*, *p.* 188.

L'*averia*, ou la taxe payée pour le convoi des vaiſſeaux qui arrivent & qui partent de l'Amérique, fut impoſée pour la premiere fois lorſque François Drake remplit le nouveau monde de terreur par ſon expédition dans la mer du ſud. Elle monte à deux pour cent ſur la valeur des marchandiſes, Avendano, *vol. I*, *p.* 180. *Recop. lib. XI*, *tit.* 9, *ley*, 34, 44.

Je n'ai pu me procurer un détail exact des différentes branches de revenu dans le Pérou, poſtérieur à 1614. Suivant un manuſcrit curieux concernant l'état de cette vice-royauté dans tous ſes départemens, préſenté au marquis de montesClaros, par Franc. Lopez Caravantes, receveur général du tribunal de Lima, il paroit que le revenu public, autant que je puis eſtimer la valeur de l'argent dont Caravantes s'eſt ſervi pour arrêter ſes comptes, montoit

	ducats.
à	2372768
Dépenſes du gouvernement. .	1242992
Revenu net.	1129776
Le total en livres tournois. .	13124317
Dépenſes du gouvernement. .	6875280
Revenu net.	6249037

Mais il paroît qu'on a omis pluſieurs articles dans ce compte, tel que le droit ſur le papier timbré, ſur les cuirs, ſur les annates, &c. de

ſorte qu'on peut regarder le revenu du Pérou comme égal à celui du Mexique.

En faiſant le calcul des dépenſes du gouvernement de la nouvelle Eſpagne, je puis prendre pour modele celui du Pérou, où la charge annuelle de l'adminiſtration excede la moitié du revenu : il n'y a pas lieu de croire qu'elle ſoit moins conſidérable dans la nouvelle Eſpagne.

Je me ſuis procuré un état du revenu total que l'Eſpagne tire de l'Amérique & des iſles Philippines, qui eſt de plus fraîche date qu'aucun des autres états, comme le lecteur le verra par les deux derniers articles.

	pesos forts.
Alcavalas (Acciſe) & *aduanas* (droits de douane) &c. . . .	2500000
Droit ſur l'or & l'argent. . . .	3000000
Bulle de la croiſade.	1000000
Tribut des Indiens.	2000000
La vente du vif-argent.	300000
Papier exporté pour compte du roi. & vendu dans les magaſins royaux.	300000
Papier timbré, tabac, & autres petits droits.	1000000
Droit de monnoiage à raiſon d'un réal d'argent pour chaque marc.	300000
Du commerce d'Acapulco, & du cabotage de province en province.	500000
La traite des Negres.	200000
Du commerce du *mathé* ou herbe du Paraguai, dont les jéſuites avoient autrefois le monopole.	500000
Des autres revenus appartenant autrefois à cette ſociété. . .	400000
Total.	12000000

Total en livres tournois. . 60750000
Déduction faite de la moitié pour les dépenses de l'administration, il reste en revenu libre & net. 30375000



Note CII, *pag.* 376.

Un auteur qui a long-tems suivi les spéculations du commerce, a calculé que les seules mines de la nouvelle Espagne rapportent tous les ans au roi pour son quint environ quarante-cinq millions de livres tournois: *Harris, collect. of. voy. vol. II, p.* 164. Suivant ce calcul, le produit total des mines doit être d'environ deux cent vingt-cinq millions tournois, somme exorbitante, & si peu conforme aux différens détails qu'on a de l'importation annuelle de l'Amérique, que les rapports sur lesquels ce calcul est fondé sont évidemment erronés. Suivant Campomanes on peut compter le produit total des mines de l'Amérique à trente millions de pesos, qui à quatre schelings & demi seroient 7425000 livres sterlings, dont le quint du roi, s'il étoit exactement payé, feroit 1485000 livres sterlings. Mais il faut déduire de cette somme les dépenses de l'administration qui sont très-considérables, comme il le paroît par la note précédente. *Educ. popular. vol. II, p.* 131 *note.*

Note CIII, *p.* 376.

Suivant Ulloa toutes les marchandises étrangeres exportées d'Espagne en Amérique paient différentes especes de droit montant ensemble à plus de vingt-cinq pour cent. Comme la plus

grande partie des marchandises dont l'Espagne fournit ses colonies viennent de l'étranger, ces droits sur un commerce si étendu doivent produire un revenu considérable. *Retabliss. de manufact. & du commerce d'Espagne*, p. 150. Il estime la valeur des marchandises exportées annuellement d'Espagne en Amérique, à huit, dix ou douze millions de piastres. *Id. p.* 97.

NOTE CIV, *pag.* 377.

Si l'on en croit Gage, le Marquis de Serralvo gagnoit tous les ans un million de ducats, par le monopole du sel & par la part considérable qu'il prenoit dans le commerce de Manille & de l'Espagne. Il fit passer dans une seule année un million de ducats en Espagne, afin d'obtenir du comte Olivarès & de ses créatures une prolongation dans son gouvernement. *p.* 61.

Il obtint sa demande, & continua d'occuper cette place depuis 1624 jusqu'en 1635, ce qui fait le double du tems ordinaire.

Fin des notes du troisieme volume.





EXTRAIT SUCCINT

De la lettre de Cortès à l'empereur, dont il eſt parlé dans la préface.

Cette lettre eſt datée du 6 Juillet 1519. Cortès dans ſa ſeconde lettre dit qu'elle fut expédiée le 16 Juillet.

LE grand objet des auteurs de cette lettre étoit de juſtifier leur conduite en établiſſant une colonie indépendante de la juriſdiction de Velaſquès. Dans cette vue ils cherchent à diminuer le mérite que ce gouverneur pouvoit avoir eu en équipant les deux premiers armemens ſous Cordoval & Grijalva, & ils prétendent que ces armemens avoient été faits, non par Velaſquès, mais par les aventuriers engagés dans cette expédition. Ils tâchent auſſi de déprécier les ſervices de Cordoval & de Grijalva, pour faire valoir davantage l'importance de leurs propres exploits.

Ils prétendent que le ſeul objet de Velaſquès avoit été de commercer ou de faire des échanges avec les naturels du pays, & non de conquérir la nouvelle Eſpagne, où d'y établir une colonie. C'eſt ce que B. Diaz del Caſtillo répete ſouvent : *c.* 19, 41, 42, *&c.* Mais il paroît qu'il eût été inutile de faire des armemens ſi conſidérables, ſi Velaſquès n'avoit pas eu pour but cette conquête & cet établiſſement.

Ils diſent que Cortès fournit la plus grande partie des fonds néceſſaires pour cet arme-

ment ; mais cela ne s'accorde pas avec la médiocrité de sa fortune, suivant Gomera, *Cron. c.* 7, & B. Diaz, *c.* 20, ni avec ce que j'ai dit, *note* 3 du *tome III.*

Ils observent que, quoiqu'un grand nombre d'Espagnols eussent été blessés en différentes rencontres avec les habitans de Tabasco, il n'en mourut pas un seul, & que tous se rétablirent en fort peu de tems ; ce qui paroît confirmer ce que j'ai observé, *vol. III, p.* 76, concernant l'imperfection des armes offensives des Américains.

Ils donnent une idée des mœurs & coutumes des Mexicains. Ce récit est fort court, & comme ils n'avoient résidé que peu de tems dans le pays, sans en avoir une grande communication avec les Naturels, il est aussi défectueux qu'inexact. Ils décrivent avec beaucoup de soin & avec un sentiment d'horreur, des sacrifices humains offerts par les Mexicains à leurs dieux, & assurent que quelques-uns d'entr'eux ont été témoins oculaires de cette barbare cérémonie.

Ils ont joint à leur lettre un catalogue & une description des présens envoyés à l'empereur. Celui que Gomera a publié, *Cron. c.* 19. paroît copié sur celui-ci, & P. Martyr en décrit plusieurs articles, dans son traité *de insulis nuper inventis*, *p.* 354. *&c.*



CATALOGUE

DES LIVRES ET MANUSCRITS ESPAGNOLS.

Que M. ROBERTSON cite dans cette histoire.

A

ACARETE de Biscay, Relation des voyages dans la riviere de la Plata, & de là par terre au Pérou. Exstat. Recueil de Thevenot, part. IV.

---- A Voyage up the river de la Plata, and thence by land to Peru, 8°. London, 1698.

Acosta (Joseph de) Histoire naturelle & morale des Indes, tant orientales qu'occidentales, 8°. Paris, 1600.

---- Novi orbis historia naturalis & moralis. Exist. in collect. theod. de Bry, pars IX.

---- De natura novi orbis, libri duo, & de procuranda Indorum salute; libri sex, Salmant. 8°. 1589.

---- (Christov.) Tratado de las drogas y medicinas de las Indias occidentales con sus plantas dibuxadas al vivo, 4°. Burgos, 1578.

Acuhna (P. Christop.) Relation de la riviere des Amazones, 12°. tom. 2. Paris, 1682.

---- A relation of the great river of the Amazons in South America, 8°. Lond. 1698.

Alarchon (Fern.) Navigatione a Scoprere il regno di sette città. Ramusio III, 362.

Albuquerque Coello (Duartè de) Memorial

de Artes de la guerra del Brafil, 4°. Mad. 1634.

Alcafarado (Franc.) An hiftorical relation of the difcovery of the ifle of Madera, 4°. Lond. 1675.

Alcedo y Herrera (D. Dionyfio de) Avifo hiftorico-politico-geografico, con las noticias mas particulares, del Peru, Tierra Firme, Chili, y nuevo reyno de Grenada, 4°. Mad. 1740.

---- Compendio hiftorico de la provincia y puerto de Guayaquil, 4°. Mad. 1741.

Aldama y Guevara (D. Jof. Auguftin de) Arte de la lingua mexicana, 12°. Mexico, 1754.

Alvarado (Pedro de) dos relaciones a Hern. Cortès referiendole fus expediciones y conquiftas en varias provincias de N. Efpagna Exft. Barcia hiftoriad. Primit. tom. I.

---- Lettere due, &c. Exft. Ramus III, 296.

Aranzeles reales de los miniftros de la real audiencia de N. Efpagna, fol. Mexico, 1727.

Argenfola (Bartolome Leornado de) Conquifta de las iflas Malucas, fol. Mad. 1609.

---- Anales de Aragon, fol. Saragfos, 1630.

Arriago (P. Pabla Jos de) Extirpacion de la idolatria del Peru, 4°. Lima, 1621.

Avendagno (Didac.) Thefaurus indicus, ceu generalis inftructor pro regimine confcientiæ, in iis quæ ad Indias fpectant, fol. 2. Antwerp, 1660.

B

Barcia (D. And. Gonzal.) Hiftoriadores primitivos de las Indias occidentales, fol. 3 vol. Mad. 1749.

Barco Centinera (D. Martin di) Argentina y conquiſta del Rio de la Plata poema. Exſt. Barcia hiſtoriad Primit. III.

Barros (Joao de) Decadas de Aſia, fol. 4 vol. Lisboa, 1628.

Belleſteros (D. Thomas de) ordenanzas del Peru, fol. 2 vol. Lima, 1685.

Benzo (Hieron.) Novi orbis hiſtoriæ. De Bry America, part. IV, V, VI.

Betancurt y Figueroa (Dom Luis) De regno de las Igleſias Metro Politanas de las Indias, 4°. Mad. 1637.

Blanco (F. Matias Ruiz) Converſion de Piritu de Indios Cumanagotos y otros, 12°. Mad. 1690.

Boturini Benaduci (Lorenzo) Idea de una nueva hiſtoria general de la America ſeptentrional, fundada ſobre material copioſa de figuras, ſymbolas, caracteres, cantares y manuſcritos de autores indios, 4°. Mad. 1746.

Botello de Moraes y Vaſconcellos (D. Franciſco de El nuevo mundo poema heroyco, 4°. Barcelona, 1701.

Botero Benes, (Juan) Deſcription de todas las provincias, reynos, y ciudades del mundo, 4°. Girona, 1748.

Brietius (Phil.) Paralela geographiæ veteris & novæ, 4°. Paris, 1648.

C

Cabeza de Baca (Alvar Nugnèz) Relacion de los naufragios. Exſt. Barcia hiſt. Prim. Tom. 1.

---- Examen apologetico de la hiſtorica narration de los naufragios. Exſt. ibid.

---- Commentarios de lo ſuccedido duarante

ſu gubierno del Rio de la Plata. Exſt. ibid.
Cabo de Vaca Relatione de. Exſt. Ramuſio III, 310.
Cabota (Sebaſt.) Navigazione de Exſt. Ramuſio II, 211.
Calancha (F. Anton. de la) Cronica moralizada del oder de San Auguſtin en el Peru, fol. Barcelona, 1638.
California-Dario hiſtorico de los viages de mar y tierra hechos en 1768, al norte de California di orden de Marques de Croix Virey de nueva Eſpagna, MS.
Calle (Juan Diaz de) Memorial informatorio de lo que a ſu mageſtad provien de la nueva Eſpagna y Peru, 4°. 1645.
Caracas-Refal-Cedula de fundacion de la real compagnia guipuſcoana de Caracas, 12°.
Caravantes (Fr. Lopez de) Relacion de las provincias que tiene el govierno del Peru, los officios que en el ſe provien, y la hacienda que alli tiene ſu mageſtad, lo que ſe geſta de ella y le queda Libre, &c. &c. Dedicado al Marques de Santos Claros, Agno, de 1611 MS.
Cardenas y Cano (Gabr.) Enſayo cronologico para la hiſtoria general de la Florda, fol. Mad. 1733.
Caro de Torres (Franc.) Hiſtoria de las ordenes militares de Santiago, Calatrava y Alcantara, fol. Mad. 1629.
Carranzana (D. Gonzales) A geographical deſcription of the Coaſts, &c. of the Spanish Weſt-Indies, 8°. Lond. 1740.
Caſas (Bart. de las) Breviſſima relacion de la deſtrucion de las Indias, 4°. 1552.
---- Narratio Iconibus illuſtrata par Theod. de Bry, 4°. Oppent. 1614.

---- Bar.

---- Bar. (de las) An account of the firſt voyages ad diſcoveries of the Spaniards in America, 8°. Lond. 1693.
Coſſani (P. Joſeph) Hiſtoria de la provincia de compagnia de Jeſus del nuevo reyno de Grenada, fol. Mad. 1741.
Caſtanheda (Fern. Lop. de) Hiſtoria do deſcobrimento & conquiſta de India pelos portugueſes, fol. 2 vol. Lisboa, 1552.
Caſtellanos (Juan de) Primera parte de las elegias de Varones illuſtres de Indias, 4°. Mad. 1589.
Caſtillo (Bernal Diaz del) Hiſtoria verdadera de la conquiſta de neuva Eſpagna, fol. Mad. 1632.
Cavallero (D. Joſ. Garcia) Brieve Cotejo y Valance de las peſas y Medidas di varias naciones, reducidas a las que Corren en Caſtilla, 4°. Madrid. 1731.
Cieça de Leon (Pedro de) Chronica del Peru, fol. Sevill. 1553.
Ciſneros (Diego) Sitio, naturaleza y propiedades la ciudad de Mexico, 4°. Mexico, 1618.
Cogullado (P. Fr. Diego Lopez) Hiſtoria de Yucatan, fol. Mad. 1688.
Collecao dos brives pontificos e leyes regias quæ forao expedidos y publicadas deſde o anno 1741, ſobre a la liberdada des peſſoas bene e commercio dos Indos de Breſil.
Coleccion general de las providencias haſta a qui tomadas per el gobierno ſobre el eſtragnimento, y occupacion de temporalidades de los regulares de la compagnia, de Eſpagna, Indias, &c. Partes IV, 4. Mad. 1767.
Colon (D. Fernando) La hiſtoria del Almi-

rante D. Chriſtoval Colon. Exſt. Barcia hiſt. Prim. I. 1.

Columbus (Chriſt.) Navigatio quâ multas regiones hactenùs incognitas invenit. Exſt. nov. orb. Grinæ, p. 90.

---- (Ferd.) Life and actions of is father admiral Chriſtoph. Columbus. Exſt. Churchill's Voyages II, 479.

Concilios provinciales primero y ſegundo celebrados en la muy noble y muy lead ciudad de Mexico en los Agnos de 1555 & 1565, fol. Mexico, 1769.

Concilium mexicanum provinciale tertium celebratum Mexici, anno 1585, fol. Mexici, 1770.

Corita (Dr. Alonzo) Breve y ſumaria relacion de los ſegnores, manera y differencia de ellos, que havia en la nueva Eſpagna, y otras provincias ſus comarcanas, y de ſus leyes, uſos y coſtumbres, y de la forma que tenian en tributas ſus vaſallos en tiempo de ſu gentilidad, &c. MS. 4°. pp. 307.

Coronada (Fr. Vaſ. de) Sommario di due ſue lettere del viaggio fatto del Fra. Marco da Nizza al ſette citta de Cevola. Exſt. Ramuſio III, 354.

---- Relacion del viaggio al ſette citta. Ramuſio III, 359.

Cortès (Hern.) Quattro cartas dirigidas al emperador Carlos V, en que ha relacion de ſus conquiſtas en la nueva Eſpagna. Exſt. Barcia hiſt. prim. tom. 1.

Corteſii (Ferd.) De inſulis nuper inventis narrationes ad Coralum V, fol. 1532.

Corteſe (Fern.) Relationi, &c. Exſt. Ramuſio III, 225.

Cubero (D. Pedro) Peregrinacion del mayor parte del mundo, Zaragoss. 4°. 1688.

D

Davila Padilla (F. Aug.) Historia de la fundacion y discurso de provincia de St. Jago de Mexico, fol. Bruss. 1625.

---- (Gil Gonzalez) Teatro ecclesiastico de la primitiva iglesia de las Indias occidentales, fol. 2 vol. 1649.

Documentos tocantes a la persecution que los regulares de la compania suscitaron contra dom B. de Cardenas Obispo de Paraguay, 4°. Mad. 1768.

E

Echavari (D. Bernado Ibagnez de) El reyno jesuites del Paraguay. Exst. tom. 4. Colleccion de documentos, 4°. Mad. 1770.

Echave y Assu (D. Francisco de) La estrella de Lima convertida en sol sobre sus tres coronas, fol Amberes, 1688.

Eguiara el Egueren (D. Jo. Jos.) Bibliotheca mexicana, sive eruditorum historia virorum in America boreali natorum, &c. tom. Prim. fol. Mex. 1755.

N. B. *Il n'a été traduit qu'un volume de cet ouvrage.*

Ercilla y Zuniga (D. Alonzo de) La Araucana, poema eroico, fol. M. 1733.

Escalona (D. Gaspar de) Cazophylacium regium Peru-Vicum, fol. Mad. 1775.

F

Faria y Sousa (Manuel de) Historia del reyno de Portugal, fol. Amber 1730.

---- History of Portugal from the first ages

to the revolution under John IV, 8°. Lond. 1698.

Fernandez (Diego) Hiſtoria del Peru, fol. Sevill. 1571.

---- (P. Juan Patr.) Relacion hiſtorial de las miſſiones de los Indios que Claman Chiquitos, 4°. Mad. 1726.

Feyjoo (Benit. Geron.) Eſpagnoles Americano-Diſcurſo VI del tom. 4 de teatro critico. Mad. 1769.

---- Solucion del grad problema hiſtorica, ſobre la poblacion de la America Diſcurſo XV del tom. 5. del teatro critico.

---- (D. Miguel) Relacion deſcriptiva de la cuidad y provincia de Truxillo del Peru, fol. Mad. 1763.

Freyre (Ant.) Piratas de la America, 4°.

Fraſſo (D. Petro) De regio patronatu Indiarum, fol. 2 vol. Matriti, 1775.

G

Galvo (Antonio) Tratado dos deſcobrimentos y antigos modernos, fol. Lisboa, 1731.

Galvano (Ant.) The dioſcoveries of the World from the firſt original unto the Year 1555. Osborne's collect II, 354.

Garcia (Gregorio) Hiſtoria eccleſiaſtica y ſeglar de la India oriental y occidental, y predicacion de la ſanta evangelia en ella, 12°. Baeca, 1626.

---- (Fr. Gregorio) Origen de los Indios del nuevo mundo, fol. Mad. 1729.

Godoy (Diego de) Relacion al H. Cortès, que trata del deſcubrimiento de diverſas ciudades, y provincias y guerras que tuio

con los Indios. Exist. Barcia hist. Prim. tom. 1.
---- Lettera a Cortese, &c. Exst. Ramusio III, 300.
Gomera (Fr. Lopez de) La historia general de las Indias, 12°. Anv. 1554.
---- Historia general de las Indias. Exst. Barcia hist. Prim. tom. 2.
---- Chronica de la nueva Espagna ô conquista de Mexico. Exst. Barcia hist. Prim. tom. 2.
Gumilla (P. Jos.) Histoire naturelle, civile & géographique de l'Orenoque, traduite par M. Eidous, 12°. tom. 3. Avign. 1758.
Gusman (Nugno de) Relacion scritta in Omitlan, provincia de Mechuacan della maggior Spagna nel 1530. Exst. Ramusio III, 331.

H

Henis (P. Thadeus) Ephemerides belli Guaranici, ab anno 1754. Exst. collecion general de docum. tom. 4.
Hernandes (Fran.) Plantarum, animalium & mineralium mexicanorum historia, fol. Rom. 1651.
Herrera (Anton. de) Historia general de los Hechos de los Castellanos en las islas y Tierra-Firma del mar oceano, fol. 4 vol. Mad. 1601.
---- Historia general, &c. &c. 4 vol. Mad. 1730.
---- General History, &c. Translated by Sephens, 8°. 6. vol. Lond. 1740.
---- Descriptio Indiæ occidentalis, fol. Amst. 1622.

L

Leon (Fr. Ruiz de) Hernandia, poema

heroyco de conquista de Mexico, 4°. Mad. 1755.

---- (Ant. de) Epitome de la bibliotheca oriental y occidental, nautica y geographica, fol. Mad. 1737.

Lima, A true Account of the Earthquake which appened there 28th October. 1746. Transtated from the Spanish, 8°. Lond. 1748.

Lima Gozosa, Description de las fastibas demostraciones, con que esta ciudad celebro la real proclamacion de el nombre augusto de catolico monarco D. Carlos III. Lima, 4°. 1760.

Llano Zapata (D. Jos. Eufeb.) Preliminar al tomo I. de las memorias historico physicas, critico-apologeticas de la America meridional. 8°. Cadiz, 1759.

Lopez (Thom.) Atlas geographico de la America septentrional y meridional, 12°. Par 1758.

Lorenzana (D. Fr. Ant.) Historia de neuva Espagna, escrita par su Esclarecido conquistador Hernan Cortès, aumentada con otros documentos y notas, fol. Mex. 1770.

Lozano (P. Pedro) Description chorographica del territorios, arboles, animales, del gran checo, y de los ritos y costumbres, de las innumerabiles naciones que la habitan, 4°. Cordov. 1733.

---- Historia de la compagnia de Jesus en la provincia del Paraguay, fol. 2 vol. Mad. 1753.

M

Madriga (Pedro de) Description du gouvernement du Pérou. Exst. Voyages qui ont

ſervi à l'établiſſement de la comp. des Indes, tom. 9. 105.
Mariana (P. Juan de) Diſcurſo de las enfermedades de la compagnia de Jeſus, 4°. Mad. 1768.
Maritinez de la Puente (D. Jos.) Compendio de las hiſtorias de los deſcubrimientos; conquiſtas y guerras de la India oriental, y ſus iſlas, deſde los tiempos del infante dom Enrique de Portugal ſu inventor, 4°. Mad. 1681.
Martyr ab Angleria (Petr.) De rebus oceanicis & novo orbe decades tres, 12°. Colon 1574.
---- De inſulis nuper inventis, & de moribus incolarum. Ibid. p. 329.
---- Opus Epiſtolarum, fol. Amſt. 1670.
---- Il Sommario cavato della ſua hiſtoria del nuovo mundo. Ramuſio III. 1.
Mechuacan-Relacion de las ceremonias, ritos y publacion de los Indios de Mechuacan-hecha al I. S. D. Ant. de Mendoza Virrey, de nueva Eſpagna, fol. M. S.
Melendez (Fr. Juan.) Theſoros Verdaderos de las Indias hiſtoria de la provincia de S. Juan Baptiſta del Peru, del orden de predicadores, fol. 3 vol. Rom. 1681.
Mendoza (D. Ant. de) Lettera al imperatore del diſcoprimento della Terra Firma della Spagna verſo Tramontano. Exſt. Ramuſio III. 355.
---- (Juan Gonz. de) Hiſtoria del gran reyno de China con un itinerario del neuvo mundo, 8°. Rom. 1585.
Monardes (El dottor) Primera y Segunda y tercera parte de la hiſtoria medicinal de las caſas que ſe traen de nueſtras Indias

occidentales, que ſirven en medecina, 4°. Sevilla 1574.

Moncada (Sancho de) Reſtauracion politica de Eſpagna y deſeos publicos, 4°. Mad. 1746.

N

Nizza (F. Marco) Relatione del viaggio fatta per terra al Cevole, regno di cette citta. Exſt. Ramuſ. III. 356.

Nodal-Relacion del viage que hicieron los capitanes Barth. y Gornz. de Nodal al deſcubrimento del Eſtrecho que hoy es nombrado de Maîre, y reconocimiento del de Magelanes, 4°. Mad.

Nueva Eſpagna-Hiſtoria de los Indios de nueva Eſpagna dibidida en tres partes. En la primera trata de los ritos, ſacrificios y idolatrias del tiempo de ſu gentilidad. En la ſegunda de ſu maravilloſa converſion a la fè, y modo de celebrar las fieſtas de nueſtra ſanta igleſia. En la tercera del genio y caracter de aquella gente; y figuras con que notaban ſus acontecimientos, con otras particularidades; y noticias de las principales ciudades en aquel reyno. Eſcrita en el agno 1541 por uno de los doce religioſos franciſcos que primero paſſaron a entender en ſu converſion, MS. fol. pp. 618.

O

Ogna (Pedro de) Arauco Domado, poema, 12°. Mad. 1605.

Ordenanzas del conſejo real de las Indias, fol. Mad. 1681.

Ortega (D. Caſimiro de) Reſumen hiſtorico del primer viage hecho al rededor del mundo, 4°. Madr. 1769.

Oſſorio (Jerôme) Hiſtory of the Portugueſe , during the reign of Emmanuel , 8°. 2 vol. Lond. 1752.
Oſſorius (Hieron.) De rebus Emmanuelis Luſitaniæ regis , 8°. Col. Agr. 1572.
Ovalle (Alonſo) Hiſtorica relacion del reyno de Chili , fol. Rom. 1646.
---- An hiſtorical relation of the Kingdom of Chili. Exſt. Churchill colleſt. III. 1.
Oviedo y Bagnos (D. Jos.) Hiſtoria de la conquiſta y publacion de Venezuela , fol. Mad. 1723.
Oviedo (Alonſo) Sommaria , &c. Exſt. Ramuſio III. 44.
Oviedo (Gonz. Fern. de) Relacion ſommaria de la hiſtoria natural de las Indias. Exſt. Barcia hiſt. Prim. tom. 1.
Oviedo , Hiſtoria generale & naturale dell Indie occidentale. Exſt. Ramuſ. III. 74.
---- Relatione della navigatione par la grandiſſima fiume Maragnon. Exſt. Ramuſ. III. 415.

P

Palafox y Mendoza (D. Juan) Virtudes del Indios o naturaliza y coſtumbres de los Indios de Nueva Eſpagna , 4°.
---- Vie du vénérable dom Jean Palafox , évêque de l'Angelopolis , 12°. Cologne , 1772.
Pegna (Juan Nugnez de la) Conquiſta y antiguedades de la iſlas de Gran Canaria , 4°. Mad. 1676.
Pegna Montenegro (D. Alonzo de la) Itinerario para parochos de Indios en que tratan las materias mas particulares , tocantes a ellos para ſu buen adminiſtration , 4°. Amberes , 1754.

Paralta Barnuevo (D. Pedro de) Lima fundada o conquiſta del Peru, poema eroyco, 4°. Lima, 1732.

Peralta Calderon (D. Mathias de) El apoſtol de las Indias y nueves gentes San Franciſco Xavier de la compagnia de Jeſus epitome de ſus apoſtolicos hechos, 4°. Pamp. 1665.

Pereira de Berrido (Bernard.) Annales hiſtoricos do eſtado do Maranchoa, fol. Lisboa, 1749.

Peru-Relatione d'un capitano ſpanuolo del deſcoprimento y conquiſta del Peru. Exiſt. Ramuſio III. 371.

Peru-Relation d'un ſecretario de Fran. Pizarro della conqueſta del Peru. Exſt. Ramuſ. III. 392.

---- Relacion del Peru, MS.

Peſquiſa de los o y dores de Panama contra D. Jayme Mugnos, &c. por haverlo commerciado illicitamente en tiempo de guerra, fol. 1755.

Philipinas-Carta que eſcribe un religioſo antiguo de Philippinas, à un amigo ſuyo en Eſpagna, que le pregunta el natural genio de los Indios naturales de eſtas iſlas. MS. 4°.

Piedrahita (Luc. Fern.) Hiſtoria general de las cunquiſtas del nuevo reyno de Granada, fol. Amberes.

Pinelo (Ant. de Leon) Epitome de la bibliotheca oriental y occidental en que ſe contienen los eſcritores, de las Indias orientales y occidentales. fol. 2 vol. Mad. 1737.

Pinzonius, ſocius admirantis Columbi-Navigatio & res per cum repertæ. Exſt. nov. orb. Grynæi, p. 119.

Pizarro y orellana (D. Fern.) Varones illuſtres del N. mundo, fol. Mad. 1639.

Puente (D. Jos Martinez de la) Compendio de las historias de los descubrimientos de la India oriental y sus islas, 4°. Mad. 1681.

Q

Quir (Ferd. de) Terra australis incognita, or a New Southern Discovery, conting a fifth Part of the World lately found out, 4°. Lond. 1617.

R

Real compagnia guipuzcoana de Caracas, noticias historiales practicas, de los succeslos y adelantamientos de esta compagnia desde su fundacion en 1728 hasta 1764, 4°. 1765.

Recopilacion de Leyes de los reynos de las Indias, fol. 4 vol. Mad. 1756.

Relatione d'un gentilhuomo del sig. Fern. Cortese della gran città Temistatan, Mexico, & delle altre cose della nova Spagna. Exst. Ramusio III, 304.

Ramesal (Fr. Ant.) Historia general de las Indias occidentales y particular de la gouvernation de Chiapa y Guatimala, fol. Mad. 1620.

Ribadeneyra (D. Diego Portichuelo de) Relacion del viage desde que salio de Lima, hasta que Illego a Espagna, 4°. Mad. 1657.

Ribadeneyra y Barrientos (D. Ant. Joach.) Manuel compendio de el regio patronato Indiano, fol. Mad. 1755.

Ribas (Andr. Perez de) Historia de los triumphos de nuestra santa fè, entre gentes las mas barbaras en las missiones de nueva Espagna, fol. Mad. 1645.

Riol (D. Santiago) Representacion a Philippe V sobre el estado actual de los papeles univerfales de la monarchia, MS.

Rocha Pita (Sebastiano de) Historia da Ame-

rica portogueza des de o anno de 1500 de su descobrimento ate o de 1724, fol. Lisboa 1730.

Rodriguez (Manuel) Explication de la bulla de la santa cruzada, 4°. Alcala 1589.

---- (P. Mam.) El Maragnon y Amazonas, historia de los descubrimientos, entradas y reducion de naciones, fol. Mad. 1684.

Roman (Hieron.) Republicas del mundo, fol. 3 vol. Mad. 1595.

Rosende (P. Ant. Gonz. de) Vida del Juan de Palafox Arzobispo de Mexico, fol. Mad. 1671.

Ruiz (P. Ant.) Conquista espiritual hecha por los religios de la compagnia de Jesus, en las provincas de la Paraguay Uraguay, Parana y Tape 4°. Mad. 1639.

S

Salazar de Mendoza (D. Pedro) monarquia de Espagna, tom. 1, 2, 3. fol. Mad. 1770.

Salazar y Olarte (D. Ignacio) Historia de la conquista de Mexico - secunda parte--*sans lieu & sans datte.*

Salazar y Zevallos (D. Alonz. Ed. de) Constituciones y ordenanzas antiguas agnadidas y modernas de la real universidad estudio general de San Marcos de la ciudad de los Reyes del Peru, fol. En la ciudad de los Reyes ; 1735.

Sanchez (Ant. Ribero) Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne, dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été portée de l'Amérique, 12°. Paris, 1765.

Sarmiento de Gamboa (Pedro) de Viage al Estrecho de Magellanes, 4°. Mad. 1768.

Santa-Cruz (El Marques) Commercio suel-

to y en companias general, 12°. Mad. 1732.

Schemidel (Huldorico) Historia descubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay. Exst. Barcia hist. Prim. tom. 3.

Sebara da Sylva (Jos. de) Recueil chronologique & analytique de tout ce qu'a fait en Portugal la société dite de Jesus, depuis son entrée dans ce royaume en 1540, jusqu'à son expulsion en 1759, 12°. 3 vol. Lisb. 1769.

Sepulveda (Genesius) Dialogus de justis belli causis præsertim in Indos novi orbis, MS.

Seyxas y Lovnro (D. Fr.) Theatro naval hydrographico, 4°. 1648.

---- Description geographica y derrotero de la region austral magellanica; 4°. Mad. 1690.

Simon (Pedro) Noticias historiales de las conquistas de Tierra-Firme en las Indias occidentales, fol. Cuenca, 1627.

Solis (D. Ant. de) Historia de las conquistas de Mexico, fol. Mad. 1684.

---- History of the conquest of Mexico.

---- Translated by Towsend, fol. 1724.

Solorzano Pereirra (Joan.) Politica indiana.

---- De Indiarum jure, sive de justa Indiarum occidentalium gubernatione, fol. 2 vol. Lugd. 1672.

---- De Indiarum jure, fol. Matriti, 2 vol. 1629.

Suarez de Figueroa (Christov.) Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza 4°. Mad. 1613.

T

Tarragones (Hieron. Gir.) Dos libros de cosmographia, 4°. Milan, 1556.

Techo (F. Nichol de) The hiſtory of the provinces Paraguay, Tucuman, Rio de la Plata, &c. Exſt. Churchill's coll. VI. 3.
Torquemada (Juan de) Monarquia indiana, fol. 3 vol. Mad. 1723.
Torres (Sim. Per. de) Viage del mundo. Exiſt. Barcia hiſt. Prim. III.
---- (Franc. Caro de) Hiſtoria de las ordenes militares de Santiago, Calatrava y Alcantara, deſde ſu fundacio haſta el rey D. Falippe II. adminiſtidor perpetuo dellas, fol. Mad. 1720.
Torribio (P. Fr. Jos.) Aparato para la hiſtoria natural Eſpagna la fol. Mad. 1754.
---- Diſſertation hiſtorico politica y en mucha parte geografica de las iſlas philipinas, 12°. Mad. 1753.

U

Ulloa (D. Ant. de) Voyage hiſtorique de l'Amérique méridionale, 4°. 2 tom. Paris, 1752.
---- Noticias americanas, entretenimientos phyſicos-hiſtoricos, ſobre la America meridional y la ſeptentrional oriental, 4°. Mad. 1772.
---- (Franc.) Navigation per ſcoprire l'Iſole delle Specierie fino al mare detto Vermejo nel 1539. Exſt. Ramuſ. III. 339.
---- (D. Bernado) Rétabliſſement des mafactures & du commerce d'Eſpagne, 12°. Amſt. 1753.
Uztariz (D. Geron) Theoria y practica de commercio & de marina, fol. Mad. 1757.
---- The theori and practice of commerce and maritime affairs, 8°. 2 vol. Lond. 1751.

V

Venegas (Miguel) And natural and civil history of California, 8°. 2 vol. Lond 1749.
Varages (D. Thom. Tamaio de) Restauracion de la ciudad del Salvador y baia de Todos Santos en la provincia del Brasil, 4°. Mad. 1628.
Vargas Machuca (D. Ber. de) Milicia y descripcion de las Indias, 4°. Mad. 1699.
Vega (L'Ynca Garcilasso de la) Histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes, par Baudouin, 4°. 2 tom. Paris, 1648.
Vega (Garcilasso de la) Histoire de la Floride; traduite par Richelet. 12°. 2 tom. Leyd. 1731.
---- Royal commentaries of Peru, by Rycaut, fol. Lond. 1688.
Veitia Linage (Jos.) The Spanish Rule of trade to the West. Indies, 8°. Lond. 1702.
Verazzano (Giov.) Relatione della terra per lui scoperta nel 1524. Exst. Ramusio III, p. 420.
Viage de Espagna, 12°. 6 tom. Mad. 1776.
Victoria (Fran.) Relationes theologicæ de Indis & de jure belli contra eos. 4°. Mad. 1765.
Viera y Cavijo (D. Jos.) Noticias de la historia general de las islas de Canaria. 4°. 2 tom. Mad. 1772.
Villagra (Gasp. de) Historia de nueva Mexico poema. 12°. Alcala, 1610.
Villa Segnor y Sanchez (D. Jos Ant.) Theatro americano. Description general de los reynos y provincias de la nueva Espagna, fol. 2 tom. Mex. 1746.

X

Xerez (Franc. de) Verdadera relation de la conquista del Peru y provincia de Cusco, embiada al emperador Carlos V. Exst. Barcia hist. Prim. tom. III.

---- Relatione, &c. &c. Exst. Ramusio III, 372.

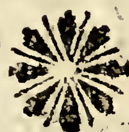
Z

Zarate (Aug. de) Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Peru. Exst. Barcia hist. Prim. tom. III.

---- Histoire de la découverte & de la conquête dn Pérou, 12°. 2 tom Paris, 1742.

Zavala y Augnon (D. Miguel de) Representation al rey N. Segnor. D. Philippe V, dirigida al mas seguro aumento del real erario. *Sans lieu d'impression.* 1732.

Zevallas (D. Padro Ordognez de) Historia y viage del mundo, 4°. Mad. 1691.





TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans le troisieme tome de l'Histoire de l'Amérique.

A

D

E

F

G

M

N

Fin de la table des matieres du tome troisieme.

3 vol.

M

